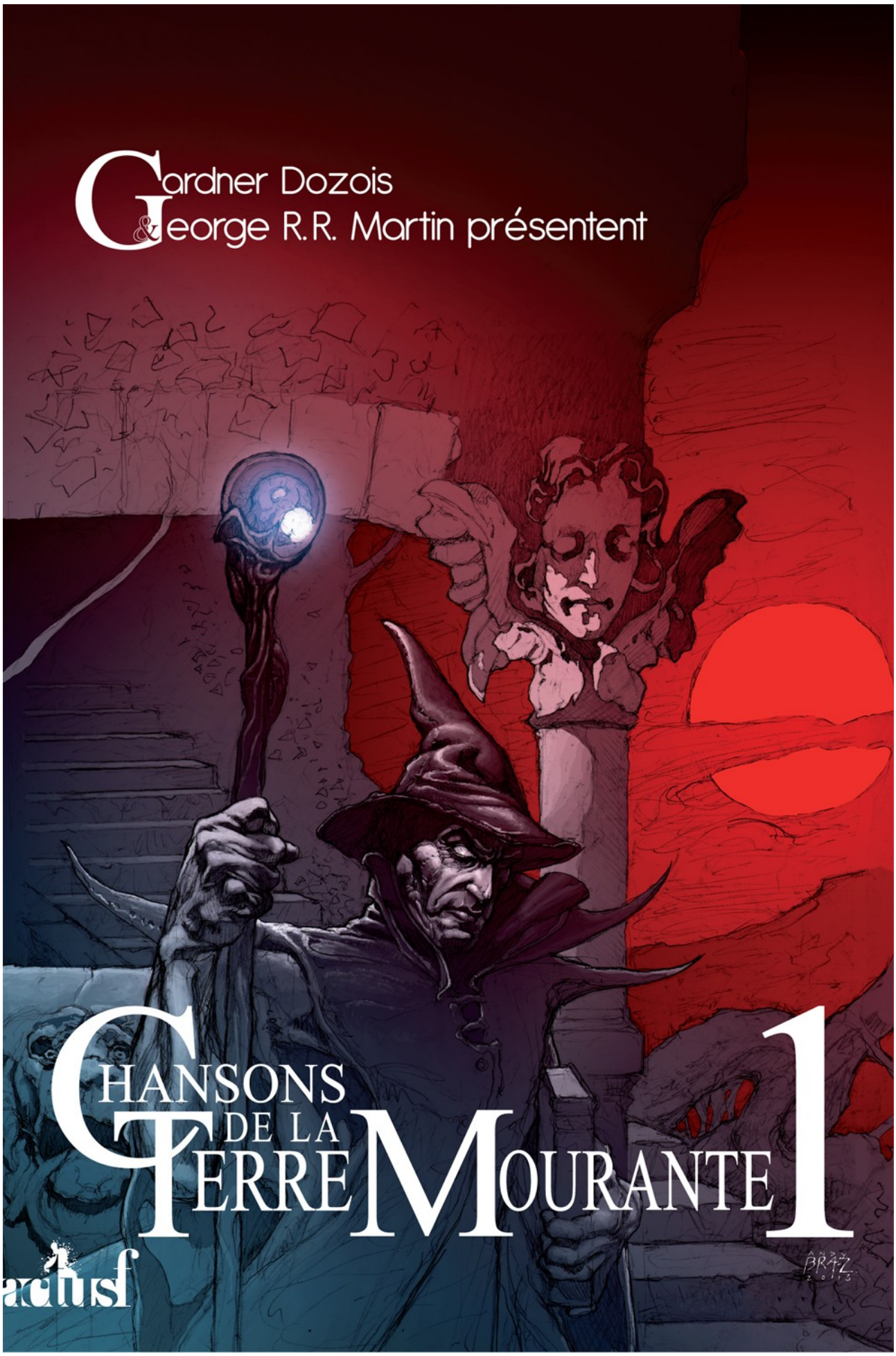
Gardner Dozois
& George R.R. Martin présentent

Chansons de la Terre Mourante 1



actusf

présente

Chansons de la Terre mourante 1

Anthologie dirigée par Gardner Doizois et George R. R. Martin

Merci, M. Vance par Dean Koontz.....4

Préface de Jack Vance.....7

Le Cru véritable d'Erzuine Thale – Robert Silverberg.....8

La Porte Copse – Terry Dowling.....25

Le Bon Magicien – Glen Cook.....47

L'Université de maugie – Byron Tetrick.....77

Abrizonde – Walter Jon Williams.....95

Une Nuit au Chalet du Lac – George R. R. Martin.....119

La Dernière Quête du mage Sarnod – Jeff VanderMeer.....149

Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

Merci, M. Vance
par Dean Koontz

En 1966, j'avais 21 ans et je sortais tout juste de la fac. J'étais idiot, probablement un peu secoué, mais pas vraiment dangereux. Mais j'étais un idiot qui avait des lettres, surtout en science-fiction. Pendant douze ans, j'en avais avalé au moins un livre par semaine et je me sentais plus en phase avec ces futurs ou ces mondes lointains qu'avec ceux qui m'avaient vu naître. Moins par romantisme, d'ailleurs, que par défaut d'amour propre, désireux que j'étais de me défaire de cette étiquette de « fils du pochard du coin » dont le destin m'avait affligée.

Durant les cinq premières années de ma carrière d'écrivain, j'ai surtout écrit de la science-fiction. Je n'étais pas très doué. J'ai vendu tout ce que j'avais écrit – vingt romans, vingt-huit nouvelles – mais rien là-dedans ne mérite vraiment que l'on s'en souvienne et certains textes étaient carrément exécrables. Après tout ce temps, seuls deux romans et quatre ou cinq nouvelles ne me donneraient pas immédiatement envie de me suicider si je les relisais.

En tant que lecteur, je savais faire la différence entre un grand roman de science-fiction et un livre médiocre. Je n'étais attiré que par le meilleur, que je le relisais souvent. Or, puisque je n'étais inspiré que par les meilleurs, je n'aurais pas dû écrire de telles panouilles. Mais, par nécessité pécuniaire, j'étais obligé de produire vite. Après mon mariage avec Gerda, nous nous sommes retrouvés avec 150$ en poche et une voiture d'occasion. Si les huissiers ne frappaient pas à notre porte, le spectre de la misère me hantait. Toutefois, le besoin d'argent n'était pas une excuse suffisante.

J'ai découvert Jack Vance en novembre 1971, alors que je m'éloignais de la science-fiction pour écrire des romans humoristiques ou à suspense. J'ai toujours été surpris de ne pas avoir goûté au travail de M. Vance avant cette année, malgré les centaines de romans de science-fiction que j'avais lus. J'avais acheté nombre de ses livres avec la ferme intention de les lire mais sans jamais arriver à en ouvrir un seul. La faute, en partie, aux couvertures trompeuses. Aujourd'hui, j'ai encore dans ma bibliothèque un exemplaire de *Cugel l'Astucieux* publié chez Ace et vendu 45 cents. On y voit le personnage éponyme portant une cape d'un rose brillant avec, en arrière-plan, des champignons cartoonesques ressemblant à des organes génitaux géants. J'ai également un exemplaire de *La Planète Géante*, toujours publié chez Ace et vendu 50 cents. Sur la couverture, on voit des hommes, armés de pistolets laser, chevauchant des bestioles extraterrestres à l'anatomie douteuse et, qui plus est, atrocement mal dessinées. Mon premier roman de Jack Vance, lu en novembre 1971, fut *Emphyrio*, acheté pour 75 cents. Un vrai investissement. La couverture, peut-être illustrée par Jeff Jones, était sophistiquée et mystérieuse.

Chaque écrivain possède sa liste des quelques romans qui l'ont enflammé et l'ont poussé à essayer de nouvelles techniques narratives ou de nouveaux procédés stylistiques. *Emphyrio* et *Un monde magique* sont de ces livres. Captivé par le premier, que j'ai lu en entier sans quitter un seul instant mon fauteuil, j'ai enchaîné sur le second. Le même jour. Entre novembre 1971 et mars 1972, j'ai lu tous les romans de Jack Vance et chacune des nouvelles qu'il avait publiés à l'époque. Beaucoup d'autres seraient à venir mais, déjà, il possédait une longue bibliographie. Seuls deux

autres auteurs avaient réussi à me captiver au point de me plonger, pendant un temps, exclusivement dans leur œuvre. Après avoir découvert John D. MacDonald, j'avais lu trente-quatre de ses romans en trente jours. Et, bien que j'avais obstinément évité de lire du Charles Dickens durant le lycée et la fac, je m'étais plongé dans *Le Conte de deux cités* en 1974 et, au cours des trois mois qui avaient suivi, j'avais dévoré tout ce qu'il avait publié.

Trois choses me fascinent particulièrement dans l'œuvre de M. Vance. La première, c'est son extraordinaire sens de l'endroit. Lointaines planètes ou Terres à l'autre bout du futur sont si parfaitement décrites que, aux yeux de l'esprit, elles en deviennent des panoramas colorés et complètement réalistes. Cela tient à plusieurs choses mais avant tout à l'attention toute particulière que M. Vance porte à l'architecture des bâtiments clefs – architecture aussi bien extérieure qu'intérieure. Les premiers chapitres du *Dernier Château* ou des *Maîtres des dragons* en sont de parfaits exemples. Par ailleurs, lorsque Jack Vance décrit les caractéristiques d'un monde, il ne le fait pas en tant que géologue ou naturaliste, ou même en tant que poète. Là aussi, il le fait en gardant à l'œil l'architecture de la nature, en prenant en compte ses caractéristiques géologiques mais également sa faune et sa flore. La structure l'intrigue bien plus que l'apparence. Par conséquent, ses descriptions possèdent une profondeur et une complexité qui permettent l'émergence, dans l'esprit du lecteur, d'images poétiques. Cette fascination pour l'organisation se retrouve dans tous les aspects de sa fiction, que ce soit les structures linguistiques des *Langages du Pao* ou les systèmes de magie de la *Terre mourante*. Dans tous les romans et nouvelles qu'il a écrits, les cultures extraterrestres et les sociétés humaines sises dans un futur éloigné sonnent juste parce qu'il nous donne la matrice, le treillis, les fondations et le cadre sur lesquels les murs visibles se reposent.

Autre qualité fascinante que l'on retrouve dans les romans de M. Vance : cette façon magistrale qu'il a de planter l'ambiance. Chacun de ses textes utilise une syntaxe subtilement altérée, son propre système métaphorique et un ensemble de figures de style cohérent et unique à chaque histoire. Si c'est le plus souvent mis au service d'une signification implicite, cela sert toujours l'ambiance qui, comme de juste, se développe elle-même à partir du sous-texte. Or, voilà bien une chose pour laquelle je ne suis pas doué. Je peux pardonner beaucoup à un écrivain s'il est capable de tisser une ambiance de la première à la dernière page. Avec Jack Vance, le lecteur est pris par l'atmosphère de chaque texte, sans que jamais on puisse y trouver le moindre défaut.

Troisièmement, les personnages de ses romans de science-fiction ont beau être moins réels que ceux des quelques polars qu'il a écrits, ils n'en restent pas moins mémorables, même s'ils sont engoncés dans les conventions d'un genre qui, des décennies durant, a préféré la couleur, l'action et les idées cool, plutôt que la profondeur des personnages. L'ensemble de son œuvre révèle que Jack Vance a mis beaucoup de lui dans les héros de ses romans. Reconnaître l'auteur, intimement imbriqué dans la tapisserie formée par les personnages principaux, m'avait fait comprendre, en ce début de décennie 70, une première raison à l'échec de ma science-fiction : en tant qu'enfant élevé dans la pauvreté et le spectre de la violence, j'avais lu de la SF surtout pour échapper au quotidien. Par conséquent, en tant qu'auteur, je répugnais à me servir de mes expériences les plus marquantes et me contentais le plus souvent d'en écrire comme moyen de pure évasion.

Malgré la nature très colorée et exotique du travail de Jack Vance, lire autant de ses textes en si peu de temps m'a permis de comprendre que je me retenais de mettre un peu de mon âme dans les histoires que j'écrivais. Si j'avais continué dans la SF après cette illumination, j'aurais écrit des livres complètement différents de ceux produits entre 1967 et 1971. Mais je m'étais plongé dans les univers de Vance alors que je bifurquais vers le suspens tel que *Chase* et les romans humoristiques

comme *Hanging On*. Je n'ai donc tiré profit de ce qu'il m'avait appris qu'après avoir quitté le giron de son genre de prédilection.

Je ne connais rien de la vie de Jack Vance. Seulement ce qu'il a écrit. Pourtant, pendant ces cinq mois entre 1971 et 1972 et, par la suite, chaque fois que j'ai lu un de ses romans, je savais que je lisais là l'œuvre de quelqu'un qui avait joui d'une enfance heureuse, voire idyllique. Si j'ai tort, surtout ne me détrompez pas. Quand je me plonge dans l'une de ses histoires, je sens ce sense of wonder, cette confiance et cet esprit bienveillant que l'on trouve chez ceux qui ont connu une enfance libérée de toute peur et de tout manque. Quelqu'un qui a mis à profit toutes ces années pour explorer le monde et a pu, grâce à ça, l'embrasser avec exubérance. Même si mon voyage vers un âge adulte heureux a suivi un chemin sombre et parfois désespéré, je n'envie pas celui, plus ensoleillé, de Jack Vance. Au contraire, je suis ravi que ses expériences lui aient permis de créer ces mondes merveilleux dont celui si particulier qui attend sa fin sous ce soleil agonisant.

Le cycle de la *Terre mourante* comprend l'un des plus puissants concepts de *fantasy* et de science-fiction de toute l'histoire du genre. Il fait tout autant la part belle à l'aventure qu'aux idées. La vision d'innombrables civilisations humaines, empilées les unes sur les autres comme un millefeuille, fait naître un émerveillement – au sens le plus littéral du terme. Une reddition de la raison face à quelque chose de tellement vaste qu'il ne peut être appréhendé dans toute son originalité et vient ancrer dans votre cœur sa part de mystère. La fragilité et la fugacité de toutes choses, la noble lutte de l'humanité contre la certitude de l'entropie donnent à la *Terre mourante* une intensité que l'on retrouve rarement dans les romans fantastiques.

Merci, M. Vance, pour ce plaisir continu durant toutes ces années et pour une illumination déterminante qui a permis à mon écriture d'être bien meilleure que si je n'avais jamais lu Emphyrio, La Terre mourante et toutes vos autres merveilleuses histoires.

Préface de Jack Vance

J'ai été agréablement surpris quand j'ai appris qu'autant d'écrivains aussi talentueux et d'aussi haute volée avaient entrepris d'écrire une série d'histoires à partir de mes premiers écrits. Je me dois d'insérer ici un avertissement : certains pourraient voir dans la présente affirmation un remerciement de circonstance. Absolument pas ! En réalité, je suis sincèrement flatté par ce genre de reconnaissance.

J'ai écrit *Un monde magique* alors que je travaillais en tant que matelot de seconde classe sur des cargos qui, pour l'essentiel, sillonnaient le Pacifique. Je prenais alors mon bloc et mon stylo-plume, je cherchais sur le pont un endroit où m'asseoir et je m'abandonnais au mouvement de la houle : des circonstances idéales pour laisser son imagination vagabonder.

Les influences que l'on peut attribuer à ces textes remontent à mes dix ou onze ans, quand je me suis abonné au magazine *Weird Tales*. Mon auteur favori était C. L. Moore, que je vénère encore aujourd'hui. Ma mère aimait la *romantic fantasy* et elle collectionnait les livres d'un écrivain edwardien, Robert Chambers, de nos jours complètement oublié, et l'auteur de romans comme *Le Roi en jaune*, *The Maker of Moons*, *The Tracer of Lost Persons* et d'autres. Sur nos étagères, on trouvait également les livres d'*Oz* de Frank Baum ainsi que *Tarzan* et le cycle de *Barsoom* d'Edgar Rice Burroughs. À peu près à la même époque, Hugo Gernsback commençait à publier *Amazing Stories* et *Amazing Stories Quaterly*. Je dévorais les deux très régulièrement. Les contes de fées de Lord Dunsany, un compatriote irlandais, ont également été une influence notable. Et je ne peux pas non plus ignorer le grand Jeffery Farnol, un autre auteur oublié de romans de cape et d'épée. Pour faire court, on peut dire qu'à peu près tout ce que j'ai pu lire dans ma jeunesse s'est mélangé pour former une partie de mon propre style.

Plusieurs années après la première parution d'Un monde magique, j'ai utilisé le même univers pour les aventures de Cugel et Rhialto, bien que ces romans soient assez différents des premières histoires, du point de vue de l'ambiance comme du ton. C'est agréable de savoir que ces récits continuent de vivre dans les esprits à la fois des lecteurs et des auteurs. À eux, et à ceux intéressés par la publication de cette anthologie, je tire mon chapeau en signe de remerciement et de gratitude. Au lecteur en particulier, je promets que, une fois la page tournée, il aura passé un excellent moment.

Robert Silverberg

Robert Silverberg est l'un des plus fameux écrivains de science-fiction des temps modernes, auteur de centaines de romans et de nouvelles. Il a été également à la tête de nombreuses anthologies et est considéré comme l'une des figures les plus importantes de la période post new wave des années 1970. Il continue d'ailleurs à l'être, signant tous les mois une rubrique dans le magazine *Asimov's*. Sa carrière a été couronnée par cinq prix Nebula, quatre prix Hugo et par le prestigieux Grandmaster Award.

Sa bibliographie est donc extrêmement riche et ses succès nombreux. On citera le cycle de *Majipoor*, *Le Livre des crânes*, *Les Monades urbaines*, *Les Profondeurs de la Terre*, *L'Oreille interne*, *L'Homme dans le labyrinthe*, *Les Ailes de la nuit* ou *Roma Æterna*, ainsi que trois romans écrits à partir de nouvelles célèbres d'Isaac Asimov : *L'Enfant du temps*, *Le Retour des ténèbres* et *Tout sauf un homme*.

Il vit aujourd'hui avec sa femme, Karen Haber, à Oakland en Californie.

Dans cette nouvelle, il nous amène au sud de l'Almérie dans la langoureuse Ghuisz, sise sur la péninsule du Claritant qui borde la mer Klorpentine. Il n'est nulle ville aussi douce sur la Terre mourante et Robert Silverberg nous y amène pour faire la connaissance d'un poète et philosophe qui prend très à cœur l'ancien adage « manger, boire, et être joyeux, car nous mourrons demain ». Et boire, tout particulièrement.

Le Cru véritable d'Erzuine Thale

Puillayne de Ghiusz profitait depuis sa naissance de tous les avantages que la vie peut offrir : son père dirigeait de vastes domaines sur le fort prospère rivage méridional de la péninsule du Claritant, sa mère descendait d'une lignée de sorciers possédant par droit héréditaire maintes puissantes magies et lui-même disposait d'un corps aussi gracieux que musclé, d'une santé de fer et d'un formidable intellect.

En dépit de ces dons, Puillayne se révélait toutefois, sans motif apparent, affligé d'une propension indéracinable à la mélancolie la plus profonde. Seul occupant d'un immense manoir surplombant la mer Klorpentine, un superbe écrin de parapets et de barbacanes, de loggias et de pavillons, d'embrasures, de tourelles et de pilastres aux majestueuses courbes, il n'admettait dans son intimité que de rares amis. Son âme se recroquevillait sous les miasmes d'une sombre dépression que seule l'absorption fréquente d'alcools forts parvenait à atténuer. Car la Terre était vieille, proche de sa fin, sa roche érodée, lissée par le temps, la moindre herbe imbue d'une terrible antiquité. Il savait depuis sa plus tendre enfance que l'avenir était un réceptacle vide et que seul un

long passé étayait le fragile présent. Là se situait l'origine de sa langueur. Le recours, forcément assidu, à divers breuvages lui permettait parfois de chasser sa tristesse, non par la boisson, mais par la pratique de son art, la poésie : son vin libérait ses vers, et ses vers, qu'il clamait avec une grandiloquence irrépressible, éloignaient, fugitivement, son désespoir. Il avait à sa disposition l'ensemble des formes poétiques de chaque ère, qu'il s'agisse du sonnet, de la sextine, de la villanelle ou de la chansonnette libre tant prisée des contempteurs de rime de Sheptun-Am ; en toutes, il montrait une absolue maîtrise. Mais il paraissait typique de Puillayne qu'invariablement le plus gai de ses couplets se teinte d'une noirceur fuligineuse. Même saoul, il ne pouvait échapper à l'incontournable vérité : le temps du monde était compté, le soleil réduit à une braise avare de sa chaleur dans un ciel assombri et le combat des Terriens futile. De ce fait, une douloureuse ironie contaminait ses moindres pensées.

Ainsi donc, cloîtré dans ses appartements sur les hauteurs métropolitaines de Ghiusz, capitale de ce prospère Claritant qui s'avançait dans la Klorpentine dorée, assis parmi ses collections de vins rares, ses trésors de bois insolites et de gemmes exotiques ou son jardin de merveilles horticoles, il régalait son petit cercle d'intimes de vers tels que ceux-ci :

La nuit est sombre. L'air est glacial.

Un vin d'argent scintille dans mon gobelet d'ambre.

Mais il est tôt pour boire. D'abord je dois chanter.

La joie s'enfuit ! Les ombres arrivent !

L'obscurité s'en vient et le bonheur prend fin !

Mais bien que le soleil pâlisse,

Mon âme s'envole sur les ailes du vin.

Que m'importent les murs en ruines ?

Que m'importent les feuilles mortes ?

Voici du vin !

Qui sait ? Ce pourrait être la dernière nuit

Et demain se révéler un long jour sans aube.

La fin approche. Donc, mes amis, buvons du vin !

Les ténèbres... les ténèbres...

La nuit est sombre. L'air est glacial.

Donc, mes amis, buvons du vin !

Buvons du vin !

« Que ces vers sont exquis ! » s'écria Gimbiter Soleptan, un homme souple, taquin, porté sur les pantalons en damas vert et les blouses en soie de mer écarlate. De toute la bande de compagnons, ce devait être le plus proche de Puillayne, malgré l'opposition intrinsèque de leurs natures respectives. « Ils me donnent envie de danser, de chanter... et aussi... » Il laissa sa phrase en suspens, mais jeta un coup d'œil lourd de sens vers le buffet à l'autre bout de la pièce.

« Oui, je sais. Et aussi de boire. »

Le poète se leva et s'approcha du grand meuble de bois de santal noir peint de zébrures d'orpiment, de gomme-gutte et de bleu poudré où il conservait les vins qu'il avait choisis pour la semaine. Il hésita en considérant les rangées serrées de flasques puis sa main se referma sur un goulot de cristal pervenche au travers duquel flamboyait un vin d'un pourpre enjoué.

« L'un de mes meilleurs, annonça-t-il. Un bordeaux du vignoble de Scaumside en Ascolais qui, depuis quarante ans, attend une semblable soirée. Pourquoi le laisser se languir davantage ? L'occasion ne se présentera peut-être plus.

— Comme vous dites, Puillayne. Il pourrait bien s'agir de la toute dernière nuit du monde. Mais dans ce cas, pourquoi refuser d'ouvrir le Cru Véritable d'Erzuine Thale ? Si vous acceptiez l'argument, vous devriez saisir l'opportunité tant qu'elle subsiste. Or, vous continuez d'atermoyer.

— Pourquoi donc ? » Avec un sourire grave, le poète considéra le meuble aux portes travaillées en relief dans lequel les plus grands vins de la Vieille Terre dormaient derrière des barrières magiques impénétrables. « Parce qu'il ne s'agit peut-être pas de la dernière nuit, puisqu'aucun des signes funestes ne s'est encore manifesté. Le Cru Véritable ne mérite que l'occasion la plus sublime. J'attendrai un peu pour l'entamer. Mais le vin que j'ai ici n'a rien d'une piquette. Observez. »

Il disposa sur le meuble deux godets bordés d'or pourpre, ordonna d'un souffle à la flasque de se déboucher et souleva le récipient pour servir le vin qui, en s'écoulant, parcourut les plus belles couleurs du spectre – de l'écarlate soutenu au cramoisi, du carmin au mauve, puis à l'héliotrope veiné de topaze avant d'adopter sa teinte définitive, un magnifique or roux. « Venez. » Puillayne mena son invité à la terrasse panoramique dominant la baie. Ils s'y postèrent côte à côte, séparés par un grand vase de porcelaine ébène, l'un des biens les plus chéris du poète, où nageait dans l'air avec insolence un poisson du même matériau et de la même teinte.

Le crépuscule pointait. Affaibli, le soleil rouge se juchait sur l'horizon océanique. Dans le ciel poudreux au nord et au sud, de féroces étoiles dardaient leur éclat furibond, rangées selon les constellations familières : le Vénérable nimbus, la Panoplie d'épées, le Manteau de Cantenax, la Griffe. L'air vespéral se rafraîchissait de minute en minute. Même dans ces contrées méridionales, protégées par la haute chaîne de la Kelpusar des vents mauvais qui ratissaient l'Almérie et le reste du Grand Motholam, on ne pouvait échapper au froid de la nuit. Partout la maigre chaleur qu'offrait l'astre du jour s'enfuyait dans l'atmosphère raréfiée sitôt qu'il escamotait sa chiche lueur.

Silencieux, les deux hommes savouraient l'alcool dont la force les envahissait, gagnant l'une après l'autre les régions de leur âme jusqu'à étreindre leur cœur. Pour Puillayne, c'était le cinquième vin de la journée. Bien avancé dans la défaite quotidienne de sa noirceur innée, le poète

atteignait aux limites les plus externes du royaume de la sobriété. Une délicieuse instabilité gyroscopique lui brouillait désormais l'esprit. Il avait commencé par un vin argent du Kauchique constellé de molécules d'or ; il avait poursuivi par un rubis léger des landes, un sprezzogranito du cap Thaumissa et un Harpundium sec, lisse mais plaisant, en ultime prélude à ce cépage vénérable qu'il partageait avec son ami. Il s'agissait là, pour lui, d'une progression typique. Sitôt devenu adulte, il n'avait presque jamais passé une heure à l'état de veille sans un gobelet en main.

« Que ce vin est superbe, déclara enfin Gimbiter.

— Que cette nuit est noire », dit Puillayne. Car, même en un moment pareil, il ne pouvait se départir d'une tournure de pensée essentiellement contrite.

« Oubliez les ténèbres, mon cher, et appréciez la beauté du vin. Mais non : vous les voyez toujours mélangés, n'est-ce pas, le vin et l'obscur ? Sans cesse, en une traque infinie, l'un poursuit l'autre. »

Si loin au sud, le soleil plongeait vite sous l'horizon. Les étoiles brillaient à présent sans retenue. Les deux hommes se remirent à siroter.

« Savez-vous, Puillayne, demanda Gimbiter après un long silence, qu'il y a en ville des étrangers qui se renseignent sur vous ?

— Des étrangers, vraiment ? Qui s'informent de moi ?

— Trois hommes du nord. D'aspect plutôt grossier. Je le tiens de mon jardinier, qui me dit qu'ils se sont adressés à votre jardinier.

— Tiens donc, commenta le poète avec indifférence.

— Un nid de vipères, ces jardiniers. Ils nous espionnent et vendent nos secrets au plus offrant.

— Vous ne m'apprenez rien, Gimbiter.

— Cela ne vous inquiète-t-il pas que des inconnus posent des questions à votre sujet ? »

Puillayne haussa les épaules. « Il peut s'agir d'amateurs de ma poésie, venus m'entendre réciter.

— Il peut s'agir de voleurs, venus vous dépouiller de vos fameux trésors.

— Ou des deux à la fois. Dans ce cas, ils devront écouter mes vers avant que je ne permette la moindre spoliation.

— Vous prenez l'affaire à la légère.

— Mon ami, le soleil agonise en ce moment même. Dois-je perdre le sommeil à m'inquiéter de ce qu'on me prive de quelques-uns de mes bibelots ? Vos propos nous poussent à négliger ce vin sans pareil. Je vous en conjure, buvez donc, et détournez vos pensées de ces étrangers.

— Je puis certes les détourner d'eux mais j'aimerais que vous tourniez vers eux une partie des vôtres. » Gimbiter se retint d'insister davantage car il savait Puillayne dépourvu d'angoisse, le découragement total qui fondait son caractère l'isolant des soucis ordinaires. Il vivait sans espoir et, par conséquent, sans malaise. Et à cette heure, il s'était d'autant plus retranché derrière l'infranchissable rempart du vin.

Ces trois inconnus troublaient pourtant son ami au point qu'il avait pris sur lui d'aller les observer plus tôt ce jour-là. Selon son jardinier en chef, ils avaient trouvé à se loger dans une vieille

hôtellerie, la Vouivre Bleue, entre l'ancien bazar des quincailliers et le marché des soies et épices. Gimbiter n'avait eu aucun mal à les dénicher sur l'avenue qui formait l'épine dorsale du quartier commerçant. L'un, courtaud et basané, portait de grosses fourrures brunes, des braies et des bottes de cuir pourpre, une casquette en fourrure d'ours noir parée d'un filet d'or. L'autre, grand, dégingandé, arborait un tarbouche en peau de léopard, une robe de mousseline jaune et des bottes rouges aux éperons de piquants d'oursin rose ostentatoires. Quant au troisième, vêtu sans prétention d'une simple tunique grise et d'une cape ouatinée de couleur verte taillée dans un tissu grossier, sa stature banale l'aurait rendu invisible auprès de ses deux iconoclastes compagnons, si on n'avait noté la menace qui couvait, résolue, reptilienne, au sein de ses yeux caves, deux ellipses d'obsidienne dans une face de craie.

Gimbiter investigua autant qu'il l'osa auprès du personnel de l'hôtellerie mais apprit seulement qu'il s'agissait de trois négociants ambulants de l'Almérie ou de plus loin au nord, venus dans les contrées méridionales pour y réaliser quelque entreprise commerciale. Toutefois, même l'hôtelier savait qu'ils connaissaient la renommée du grand poète et qu'ils comptaient obtenir de lui rendre visite. Si Gimbiter avait jugé nécessaire d'avertir son ami, il devait s'avouer qu'il ne pouvait faire davantage.

L'indifférence de Puillayne n'avait rien d'une affectation, par ailleurs. Qui a vu les rivages méphitiques de la mer du Néant et réussi à revenir est véritablement prémuni contre le désarroi. Il sait que le monde est un mirage de brouillard et de vent et qu'il serait folie de souscrire avec conviction à un adage contraire. Dans ses moments de sobriété, bien sûr, le poète devenait aussi susceptible que quiconque d'éprouver anxiété et désespoir ; mais il se jetait sur son antidote favori dès qu'il sentait les vrilles vénéneuses du réel tenter leurs incursions. Faute de vin, il n'aurait eu aucune échappatoire à son attitude sépulcrale.

Le lendemain, puis le surlendemain – des journées d'une solitude choisie –, Puillayne effectua ses habituelles rondes diurnes dans son palais des antiquités : levé à l'aube pour se baigner dans le ruisseau traversant ses jardins, il prit le petit déjeuner frugal dont il avait coutume avant de consacrer une heure à choisir les vins du jour et à goûter le premier d'entre eux.

Au milieu de la matinée, alors que la chaleur de la fiasque initiale le baignait encore, il entamait sa seconde sélection et lisait un volume de ses poèmes parmi cinquante ou soixante, tous reliés d'un vélin noir fait avec la peau des monstrueux déodandes massacrés pour la prime attribuée en échange de ces viles créatures ; et il ne s'agissait là que des œuvres qu'il avait, dans tel ou tel instant de sobriété, réussi à se rappeler et préserver alors qu'il ne cessait d'en produire par dizaines chaque jour. Il y revenait sans cesse, avec un vif plaisir. Si, en société, il affectait la modestie, en son for intérieur il vouait à ses propres poèmes une admiration sans bornes que le deuxième vin de la journée ne laissait jamais d'amplifier.

Par la suite, avant que les effets de ce breuvage n'aient eu le temps de s'estomper pour de bon, il avait coutume de parcourir les salles contenant son cabinet de curiosités pour inspecter avec un plaisir toujours renouvelé sa collection d'artefacts et de bizarreries réunie au gré des voyages de sa jeunesse qui l'avaient emmené aussi loin au nord que les désolations de Fer Aquila, à l'est que les terres infestées de monstres par-delà la contrée du Mur Tombant, où goules et griouses fourmillaient et prospéraient, et à l'ouest que les ruines d'Ampridatvir et qu'Azédérache la sinistre sur la côte occidentale de la noire mer de Supostimon. Dans chacun de ces lieux, le jeune Puillayne avait acquis des bibelots – non que réunir une collection lui ait plu en soi mais l'activité, tout comme l'absorption de vin, le détournait un temps de l'assaut inéluctable de la mélancolie qu'il subissait depuis son enfance. Tenir un de ces objets lui procurait désormais un morne amusement car il lui

permettait de se remémorer tel endroit éloigné qu'il avait visité, des souvenirs d'une vue magnifique et d'une paix enchanteresse ou d'un effort ardu et d'un inconfort mordant, ce qui lui importait peu tant que cette souvenance l'arrachait à l'instant présent.

Alors il prenait son en-cas de midi, à peine moins austère que celui du matin, en l'accompagnant d'un troisième vin choisi pour ses qualités soporifiques. Une sieste s'ensuivait invariablement puis une seconde baignade dans le ruisseau du jardin, avant – et il s'agissait là du point culminant de la journée – l'ouverture cérémonielle de la quatrième fiasque, celle qui libérait son esprit et lui permettait de composer ses vers quotidiens. Il griffonnait ses lignes en hâte, sans jamais marquer de pause pour les réviser, jusqu'à ce que la fièvre créatrice le quitte. Ensuite, il lisait de nouveau ou bien il prononçait le charme simple qui remplissait de musique son audifactoire donnant sur la baie. Puis venait le dîner, repas plus notable que les deux précédents, afin de faire justice au cinquième et meilleur vin de la journée à la sélection duquel il consacrait le plus grand soin ; enfin, avec l'espoir, comme d'habitude, que le soleil mourant périrait durant la nuit et le délivrerait de ses funèbres anticipations, il s'abandonnait à un sommeil sans rêves, solitaire et malheureux.

Ainsi se passèrent le lendemain et le surlendemain. Puis, le troisième jour suivant la visite de Gimbiter Soleptan, les trois étrangers dont son ami lui avait parlé se présentèrent au portail du manoir.

Pour cette intrusion, ils choisirent l'heure du second vin, alors que Puillayne venait d'extraire de son rayonnage un de ses recueils de poésies reliés de vélin. Pour tenir sa maison, il employait un petit groupe d'apparitions et de revenants, car il n'aimait guère utiliser comme domestiques des êtres vivants, et c'est un de ces pâles fantômes qui lui annonça les visiteurs.

Le maître de maison toisa avec indifférence le spectre qui, d'irritante manière, frôlait la transparence comme pour témoigner de son désarroi. « Souhaite-leur la bienvenue. Introduis-les en ma présence dans une demi-heure. »

Jamais au grand jamais il ne recevait d'invités durant la matinée. De toute évidence, cette entorse surprenante à la routine incommodait le spectre. « Votre Seigneurie, si l'on peut se permettre d'avancer une opinion...

— On ne le peut point. Introduis-les en ma présence dans une demi-heure. »

Puillayne mit à profit l'intervalle pour revêtir une tenue de jour plus formelle : fine tunique pastel, capeline violette, pantalon de dentelle de la même teinte porté sur du linge de corps rouge, surcot lisse et amidonné d'un blanc aveuglant. Il avait déjà choisi un pétillant glacé de la baie de Sanreale, d'un scintillant gris métallisé, comme deuxième vin ; de son buffet, il sortit une seconde fiasque qu'il plaça auprès de la première. Au bout d'une demi-heure exactement, le spectre de maison revenait, accompagné des mystérieux visiteurs.

Ils formaient, comme Gimbiter Soleptan l'avait jugé, un groupe mal dégrossi, voire fruste. « Je suis Kesztrel Kaye », annonça le plus petit, qui paraissait la figure dominante : un individu trapu, drapé du pelage hirsute d'un animal sauvage et coiffé d'une casquette, galonnée d'or, façonnée dans un pelage différent, plus soyeux. Sa barbe noire très fournie engloutissait son visage aplati, sans attrait, tel un linceul de fourrure additionnel. « Je vous présente Unthan Vyorn... » Il indiqua d'une inclinaison de tête un échalas insolent attifé d'une robe jaune, de bottes cramoisies aussi flamboyantes que baroques et d'un absurde couvre-chef hérissé de pompons qui imitait une peau de léopard. « ... et Malion Gainthrust. » Il jeta un coup d'œil vers le troisième, au teint pâle, à la mise banale, qui se signalait par son aspect si passe-partout qu'il confinait à l'absence – nonobstant

son regard, froid et calculateur. « Tous trois, nous révérons votre œuvre et venons de nos foyers du piémont des Maurenron pour vous rendre hommage.

— J'ai du mal à trouver les mots pour exprimer le plaisir extrême que j'ai à me trouver en présence de Puillayne de Ghiusz, déclara le dégingandé Unthan Vyorn d'une voix de velours quelque peu fourbe qui laissait à peine transparaître une note sifflante.

— Je crois que vous les trouvez sans peine, nota son hôte. Mais vous utilisez peut-être la rhétorique conventionnelle de l'abnégation. Voulez-vous partager mon vin ? À cette heure de la matinée, je goûte plutôt des plaisirs simples, aussi ai-je choisi ce Sanréale. »

Il indiqua les deux fiasques rondes et grises mais, du fond de ses fourrures, Kesztrel Tsaye tira deux récipients verts et sphériques qu'il posa sur la table voisine. « Je ne doute pas que votre sélection soit de premier ordre, maître. Toutefois, vous n'ignorez pas notre amour du vin. Parmi les cadeaux que nous vous apportons figurent ces bonbonnes de notre meilleur cru, la célèbre ambroisie azurée des Maurenron, qui ne vous est peut-être pas familière et qui présentera donc l'attrait de la nouveauté pour votre palais. »

Puillayne n'avait jamais goûté la soi-disant ambroisie des monts Maurenron, mais croyait comprendre qu'il s'agissait d'une bibine acide et déplorable tout juste bonne à servir de liniment. Il afficha cependant une mine affable et cordiale, inspecta la plus proche des deux bonbonnes en la soulevant dans la lumière comme pour évaluer la couleur et le poids spécifiques du liquide. « La réputation de votre vin ne m'est pas inconnue, dit-il avec diplomatie, mais je suggère de le garder pour plus tard, puisque, permettez-moi de me répéter, je préfère un alcool léger avant le repas de midi. J'imagine que ce pourrait être votre cas aussi. » Il les gratifia d'un regard inquisiteur. Ils n'émirent aucune objection. Il murmura donc le charme d'ouverture et leur servit à tous quatre une mesure de Sanréale.

À titre de toast, Unthan Vyorn cita l'un des brefs poèmes les plus connus de Puillayne :

Notre monde ? Ce n'est qu'un bateau

Qui au soir libère son amarre et s'en va dériver

Sans laisser de trace.

L'intonation était atroce et la scansion hésitante mais les vers restaient intacts. Leur auteur jugea l'intention louable. Sirotant son vin, il étudia l'étrange trio avec détachement. S'ils semblaient des rufians de la pire espèce, leur lourdeur caractérisait peut-être les habitants des Maurenron, région reculée où sa soif de voyages ne l'avait jamais emmené. Autant qu'il sache, il pouvait avoir là des ducs, des princes ou des ministres de cette contrée nordique. Que voulaient-ils de lui ? Il se sentait presque incurieux de la réponse. Se contenter de lui citer ses vers paraissait un motif insuffisant pour un aussi long trajet. Gimbiter les croyait malveillants ; fin connaisseur de la nature humaine, il pouvait avoir raison. Pour l'heure toutefois la quantité de vin qu'il avait absorbée ce jour-là le préservait de toute angoisse. Ces tristes sires lui paraissaient tout au plus constituer une fascinante énigme. Il allait attendre d'en voir davantage.

« Avez-vous trouvé votre voyage fatiguant ? demanda-t-il par politesse.

— Nous maîtrisons des sorts mineurs et nous disposions de charmes utiles pour nous guider, répondit Unthan Vyorn. La traversée des Kelpusars ne nous aura valu qu'un passage difficile, l'ascension de la Montagne des Onze Incertitudes.

— Voilà un endroit que je connais bien », dit le poète. Il s'agissait d'un lieu déroutant, un essaim de pics identiques et de routes semblables, propre à confondre le voyageur qui, faute d'emprunter le seul itinéraire adéquat, risquait de subir de graves ennuis. « Mais vous avez de toute évidence trouvé votre chemin et négocié avec autant d'adresse le Portail des Fantômes puis les périlleux Piliers de Yan Sfou.

— L'espoir de gagner le havre où nous voici rendus nous a permis de vaincre tous les obstacles », dit l'autre avec une onctuosité dont il n'avait encore jamais témoigné à ce point. Une fois de plus, il cita son hôte :

Les hauts cols empruntés s'élevaient à dix mille cilavres.

Les torrents traversés babillaient plus que cent démons.

Et nos voix se perdaient dans le tonnerre des cataractes.

Quant aux ronciers franchis, peu d'épées les tranchaient.

Mais voir la Klorpentine bien au-delà les brumes

Ramena nos épreuves à une somme nulle.

Avec quelle barbarie il attaquait ces lignes délicates, avec quelle platitude il entonnait ce dernier couplet extatique ! Mais Puillayne dissimula son dédain. Ces trois-là étaient des étrangers. Ils étaient ses invités, même s'ils avaient jugé bon de s'imposer, et il avait pour charge de les mettre à leur aise. D'ailleurs, il les trouvait divertissants, à leur façon. Sa vie, ces dernières années, avait glissé dans une routine inflexible de journées similaires où la venue de rustres du septentrion prompts à déclamer ses vers ne pouvait guère que constituer un interlude amusant. Plus que jamais, il rejetait l'hypothèse de Gimbiter sur leurs mauvaises intentions. Rien chez eux ne paraissait dangereux, hormis, peut-être, les yeux glacials de celui des trois qui semblait dépourvu du don de la parole. Sans nul doute, son ami avait pris de la suffisance pour de la malveillance.

De sous ses fourrures, Kesztrel Tsaye déclara : « Comme nous savons que vous aimez à réunir des objets exotiques, nous apportons d'humbles présents pour faire vos délices. » À son tour, il proposa une brève citation :

Laissez-moi donc goûter aux plaisirs de cette vie

Car la prochaine sera un abysse sans fin !

« Si vous le permettez, Malion Gainthrust... »

Sur un signe de tête de son compagnon, l'individu muet au regard glacial produisit un sac que Puillayne n'avait pas encore remarqué, dont il tira un tambour de bois de santal tendu d'une peau de

thaupin sur laquelle neuf homoncules aux yeux rouges effectuaient une danse obscène, puis une petite sphère de calcédoine verte depuis laquelle un démon en larmes, pris au piège, considérait d'un air éploré ce qui l'entourait, puis un gobelet dont le contenu, un liquide jaune aromatique, déborda pour couler par terre avant de regagner son récipient d'origine. D'autres jouets similaires suivirent, jusqu'à ce que dix ou douze cadeaux se retrouvent disposés devant le poète.

Entre-temps, ce dernier avait presque vidé la fiasque qu'il s'était réservée. Il sentait un vertige réjouissant le gagner. Ses visiteurs, bien qu'il n'ait offert à chacun qu'un tiers de cette quantité, n'avaient guère bu de leur vin. Pratiquaient-ils la frugalité, ou le pétillant de Sanréale était-il trop subtil pour leurs palais de coquins ?

Lorsqu'il détermina qu'ils avaient terminé leur étalage de bibelots, il proposa : « Si ce vin ne vous sied guère, je peux vous en choisir un autre, peut-être meilleur. Ou bien ouvrir celui que vous m'avez apporté.

— Il est excellent, maître, dit Unthan Vyorn, et nous n'en attendions pas moins. Après tout, chacun sait que votre cave incomparable contient les vins les plus prisés, dont le plus rare, le plus fameux de tous, le Cru Véritable d'Erzuine Thale. Sans être du même tonneau, ce Sanréale ne démérite pas, et si nous prenons notre temps, c'est pour en chérir chaque gorgée. Car enfin, déguster le vin de Puillayne de Ghiusz dans la demeure de Puillayne de Ghiusz constitue un tel honneur que nous en avons la gorge serrée et buvons plus lentement qu'à notre accoutumée.

— Vous connaissez donc l'existence du Cru Véritable ?

— Y a-t-il quelqu'un qui l'ignore ? Le vin légendaire des Nolwayne qui règnent sur Gammelcor depuis l'époque où le soleil brillait comme l'or... le vin des miracles, qui procure l'extase la plus absolue qu'il soit possible d'éprouver... le vin qui ouvre toutes les portes du soi d'une seule gorgée. » Une convoitise patente luisait désormais dans le regard de l'échalas. « Si seulement nous pouvions boire cette gorgée ! Ah ! Si seulement nous pouvions ne serait-ce qu'entrevoir le récipient qui contient cet élixir fabuleux !

— Je ne le sors guère, même pour le contempler. Si je le retirais du lieu sûr où je le garde, je serais porté à le boire prématurément. Je n'ai aucune intention de céder à ce genre de tentation.

— Quelle volonté de fer ! s'ébaubit Kesztrel Tsaye. Posséder le Cru Véritable d'Erzuine Thale et se retenir de le goûter ! Si je puis me permettre, pourquoi poussez-vous le scrupule jusqu'à vous priver de cette joie sans pareille ? »

Il s'agissait d'une question qu'on avait posée à Puillayne bien des fois car il n'avait jamais caché à ses relations qu'il possédait le Cru Véritable. « Comme vous le savez, je suis un prodigieux scribouilleur de vers de mirliton. Oui », dit-il, haussant le ton pour couvrir leurs protestations indignées, « de vers de mirliton, en telle quantité qu'ils rempliraient cette demeure douze fois si je les consignais tous. Je n'en garde qu'une petite partie. » D'un air morose, il indiqua les cinquante volumes reliés de vélin de déodande. « Mais, au fond de moi, se tapit un grand œuvre récapitulant nos efforts au long de l'histoire terrienne, l'épopée formant notre somme et notre testament, à nous qui côtoyons l'abîme de la fin des temps. Un jour, je sentirai ce poème sourdre à l'orée de mon esprit, demandant à naître. Cela me viendra, je crois, quand notre soleil atteindra son ultime extrémité et que l'obscurité approchera. Alors, et alors seulement, je briserai le sceau de la fiasque pour déguster ce vin légendaire qui, de fait, ouvre toutes les portes, dont celles de la création, de sorte que son essence libère le véritable poète en moi. Et, dans la joie de cette dernière ébriété, il me sera enfin permis de coucher sur le papier l'unique poème majeur que j'aspire à rédiger.

— C'est mal nous traiter, maître, qu'attendre la veille de notre fin pour l'écrire, déclara Unthan Vyorn d'un ton qu'on aurait pu croire sincère. Comment pourra-t-on le lire quand tout ne sera plus que nuit et glace ? Aucune épopée ne nous atteindra tandis que le froid nous tuera. Vous nous refusez votre grandeur ! Vous nous privez de votre don !

— Quoi qu'il en soit, le moment n'est pas venu d'ouvrir cette bouteille. Mais je peux vous en proposer d'autres. »

Il choisit dans le buffet un gros magnum de vieux Falerne arborant une étiquette usée, jaunie par le temps. La fiasque ronde dépourvue de bouchon était, de toute évidence, vide, hormis quelques croutes desséchées au fond. Ses visiteurs la scrutèrent d'un air perplexe. « N'ayez crainte, reprit leur hôte. Un mage de ma connaissance a pris soin de soumettre au Sort de Fluide Recrudescence certains de mes vins – dont celui-ci, qui se révèle donc inépuisable. »

Il détourna la tête, prononça la formule et, dans l'instant, la miraculeuse liquéfaction débuta. Tandis que le magnum se garnissait, Puillayne invoqua de nouveaux gobelets qu'il remplit ensuite à ras bord, pour ses invités comme pour lui.

« Voilà un merveilleux vin, dit Kesztrel Tsaye après une ou deux gorgées. Maître, votre hospitalité ne connaît pas de limite. » D'ailleurs, ce que sa barbe fournie laissait deviner de sa figure commençait à rougir. Unthan Vyorn montrait lui aussi les effets de ce puissant alcool et même le taciturne Malion Gainthrust, assis un peu à l'écart comme s'il n'avait rien à faire avec les autres, semblait un tout petit peu moins revêche qu'à l'accoutumée.

Puillayne, avec un sourire aimable, se rencogna dans son fauteuil et laissa le calme le gagner. Ce jour-là, il n'avait pas prévu, surtout si tôt dans la matinée, de boire ce Falerne qui titrait fort, mais il pouvait sans doute atteindre à une ivresse plus prononcée qu'à son habitude, pour une fois. Qui sait ? Il produirait peut-être des vers quelques heures plus tôt que d'ordinaire, aussi. Et assister à l'acte de création procurerait sans nul doute un certain plaisir à ses frustes disciples. Tout en buvant à un rythme soutenu, il sentait les murs alentour osciller et glisser. Bientôt, graduellement, il s'éleva en lui-même jusqu'à planer au-dessus de son corps, spectateur de sa propre personne, l'esprit niché dans une brume agréable.

Chose plutôt surprenante, ses invités, désormais réunis en cercle autour de lui, paraissaient s'adonner à une discussion sur la philosophie de la criminalité.

Kesztrel Tsaye suggérait que l'imminence de la fin vous libérait du carcan de la loi : peu importait qu'on agisse bien si tous les comptes devaient être bientôt apurés.

« Je ne suis pas d'accord, dit Unthan Vyorn. Nous restons responsables de nos actes car, s'ils enfreignent la loi et les coutumes, ils risquent de hâter cette même fin. »

S'insinuant dans la conversation, Puillayne demanda d'un ton rêveur : « Comment cela ?

— Les méfaits des individus constituent moins des délits à l'encontre de la loi humaine que des perturbations dans la toile complexe des causes et des effets qui relie l'humanité, de toutes parts, à la nature environnante. Je crois que nos cruautés, nos péchés, nos violations ponctionnent la vitalité de notre soleil déjà diminué. »

Devant cette idée, Malion Gainthrust s'agita, comme prêt à parler, mais il se contrôla avec un effort visible et reprit sa posture coutumière de détachement.

« Une fascinante théorie, commenta Puillayne. Selon vous, donc, l'accumulation de nos infamies et de nos iniquités a sapé le soleil au cours des millénaires, si bien que nous sommes les architectes de notre propre extinction.

— Cela se peut, oui.

— Alors j'imagine qu'il est trop tard pour se convertir à la vertu, dit le poète d'un air malheureux. Notre incorrigible malice nous aura perdus à jamais. Si tard dans la longue existence du monde, les dégâts doivent être irréparables. » Et il poussa un soupir de chagrin inconsolable. À sa grande consternation, l'effet de la boisson de la matinée faiblissait ; la giration des murs s'amoindrissait, la plaisante brume se levait. Il se sentait presque sobre : démuni face à la noirceur fondamentale de ses processus intellectuels. Il n'y avait rien là que de très familier. Quelque quantité qu'il en absorbe, le vin ne permettait pas de repousser les ténèbres indéfiniment.

« Vous semblez troublé, maître, observa Kesztrel Tsaye. En dépit, ou à cause, de la splendeur du vin, je constate que votre humeur s'altère.

— Tout me rappelle ma condition de mortel. Notre soleil pâle et étique... la certitude d'un oubli imminent...

— Ah ! Maître, plutôt que vous laisser aller au désespoir, vous devriez vous réjouir de cette catastrophe qui va bientôt nous emporter tous.

— M'en réjouir ?

— Assurément. Chacun voit la mort venir en son temps, c'est la loi de l'univers, et se désespère, durant l'agonie, de savoir que d'autres survivront ! Si tous périssent au même instant, il n'y a plus de raison d'éprouver la morsure de la jalousie et nous pouvons partir sans regimber, égaux devant notre annihilation commune. »

Puillayne secoua la tête avec obstination. « Je trouve dans votre argument un certain mérite, mais aucun réconfort. Ma mort approche, inexorable, et cela suffit à me désespérer, que d'autres me survivent ou non. Les jalouser m'importe peu. De mon point de vue, le cosmos périra en même temps que moi. La mort du soleil ne fait qu'ajouter une couche de regret à une issue déjà infiniment regrettable.

— Vous sombrez dans une inutile sinistrose, maître, nota Unthan Vyorn avec désinvolture. Vous devriez reprendre un gobelet.

— Oui. Ma réflexion présente est pathétique d'insipidité ; je me fais honte de lui donner libre cours. Même à l'apogée du monde, quand le soleil brillait d'un éclat doré, tout esprit mature affrontait la perspective du trépas. Seuls les lâches et les fous l'anticipaient avec terreur, avec rage, avec tout autre sentiment que l'acceptation et la distanciation. On ne saurait déplorer l'inéluctable... Mais telle est ma faille : je ne puis chasser les idées noires que la mort m'inspire. Je me suis rendu compte que seul le vin m'offre un quelconque répit, d'ailleurs insatisfaisant. »

Il tendit à nouveau la main vers le Falerne mais Kesztrel Tsaye s'interposa aussitôt. « C'est lui qui a eu sur vous cet effet adverse. Ouvrons plutôt notre cru. Vous ignorez peut-être sa fameuse capacité à calmer les cœurs troublés. » Il adressa un signe à Malion Gainthrust qui se leva d'un bond, déboucha habilement les deux récipients de l'ambroisie des Maurenron et, prenant des gobelets propres dans le buffet de leur hôte, servit ce dernier d'une grande rasade d'une des bonbonnes vertes, et ses amis et lui d'une moindre quantité de l'autre.

« À votre santé, maître. Au retour de votre bonheur. Et longue vie à vous. »

Puillayne trouva leur vin d'une fraîcheur et d'une vigueur inattendues, sans la saveur grossière et amère qu'il attendait. Il fit suivre la première gorgée hésitante d'une seconde plus franche puis d'une troisième. De fait, ce cru possédait bel et bien des vertus calmantes au point de l'arracher à l'abîme de désespoir dans lequel il s'était laissé choir.

Mais au bout d'un moment, il se sentait la langue pâteuse – une impression bizarre, désagréable. Sous l'exubérance et la sincérité apparentes du vin, se dissimulait un relent moins appétissant, alcalin ou presque, qui montait à l'assaut de son palais et annulait le plaisir immédiat du goût initial. Ensuite, il se rendit compte que ses processus mentaux ralentissaient, que ses muscles faiblissaient. Il s'avisa de deux détails : on l'avait servi d'une bonbonne différente, et il ne pouvait plus bouger. De toute évidence, son vin était drogué. Debout au-dessus de lui, le regard féroce, Malion Gaithrust s'exprimait pour la première fois : il déclamait une mélopée en laquelle, même anesthésié, le poète reconnut un sort de ligotage qui le réduisait à l'impuissance.

Comme tout propriétaire de quelque aisance, il avait fait protéger sa demeure par un assortiment de charmes dont le mage familial lui avait assuré qu'ils le défendraient contre toutes sortes d'avanies. La plus évidente, c'était le vol : il y avait ici des trésors que d'aucuns pouvaient avoir des motifs de convoiter. Et bien entendu, on devait se parer du feu, des séismes, de la chute de lourdes pierres venues du ciel et des autres risques naturels. Par ailleurs, Puillayne était porté sur la boisson, ce qui pouvait entraîner des gestes maladroits ou des comportements irresponsables, si bien qu'il avait acquis une panoplie de sorts pour prévenir les conséquences d'une ivresse excessive.

Face au danger présent, il lui parut que l'esprit approprié à invoquer était la Sentinelle Pointilleuse de Citrathanda. La langue chargée, il entreprit d'en réciter l'incantation. Mais au fil des ans, son indifférence intrinsèque aux périls avait entraîné une certaine imprudence, de sorte qu'il n'avait plus pris soin de maintenir la puissance de ses esprits gardiens, qui avait diminué au point que le sort resta sans effet. Ses domestiques spectraux seraient tout aussi inutiles dans cette fâcheuse situation. Leur forme à peine corporelle ne pouvait contraindre une vie tangible. Seuls ses jardiniers étaient des êtres incarnés et, même s'ils n'avaient pas quitté le domaine à une heure si avancée de la journée, ils n'auraient guère eu envie d'écouter ses appels. Puillayne se rendit alors compte qu'il se trouvait démuni. Sans violence, ses invités devenus ses geôliers le firent se lever de son divan. « S'il vous plaît, dit Kesztrel Tsaye, veuillez nous accompagner dans notre visite de vos trésors aussi réputés qu'inestimables. »

Il avait perdu toute capacité de résistance. Bien qu'ils lui aient laissé la faculté de locomotion, ses bras demeuraient liés par des attaches invisibles mais incassables et son esprit inféodé à leurs souhaits. Il dut se laisser mener d'une salle de son musée à la suivante, titubant quelque peu sous l'effet de leur vin. Quand ils l'interrogeaient sur la nature de telle ou telle pièce, il ne pouvait que répondre. Tout objet attirant leur attention était retiré de sa vitrine et Malion Gainthrust se chargeait de l'emporter dans la grande pièce centrale où il l'ajoutait au butin grandissant.

Ils choisirent ainsi l'Oreiller de Cristal de Carséphone Zorn, dans lequel on pouvait contempler à loisir des scènes du quotidien de sept mondes inférieurs au choix, la robe brodée d'un monarque oublié des Pharials, lequel voyait sa virilité multipliée par vingt s'il la portait durant une heure, et la Clé de Sarpanigondar, un instrument chirurgical qui permettait d'atteindre et de soigner tout organe malade sans percer la peau. Ils prirent aussi le Panier de Jade Infiniment Remplissable, que les maraudeurs enturbannés des vallées glaciales du Ghalur Mineur aimaient tant, le Remarquable Phénix de Sangaal, des plumes duquel tombait une averse continue de poussière d'or, le Tapis Hexachrome de Kypard Ségund, la corbeille incrustée d'escarboucles qui contenait

l'Encens du Ciel d'Émeraude, et autres articles d'exception appartenant à ses réserves d'objets précieux depuis bien des décennies.

Il observait ce triste spectacle avec un chagrin croissant. « Vous n'avez donc fait tout ce chemin que pour me voler ?

— Ce n'est pas si simple, répondit Kesztrel Tsaye. Vous devez nous croire lorsque nous disons révérer votre poésie et avoir supporté les épreuves d'un tel périple dans l'espoir de nous retrouver en votre présence.

— Voilà une étrange façon de montrer votre estime que de me dépouiller de mes biens chéris tout en professant le respect que mon art vous inspire.

— Le détenteur de ces objets importe-t-il dans l'intervalle qui s'annonce ? lui demanda le barbu. D'ici peu, le concept même de possession deviendra caduc. Vous y revenez sans cesse dans vos poèmes. »

Il y avait là une certaine logique, admettait Puillayne. À mesure que s'élevait le tas de butin, il tâchait de se calmer en acceptant l'argument de Kesztrel Tsaye : comme le soleil s'éteindrait bientôt, étouffant la Terre dans l'étreinte des ténèbres et ensevelissant le poète et ses possessions sous un linceul de glace épais de vingt marasangs, quel sens fallait-il trouver au fait que ces voleurs le dépouillent aujourd'hui de ces bagatelles ? Il les aurait perdues un jour prochain, de toute façon, qu'il ait ou non admis dans sa demeure ce trio de couards.

Mais cette espèce de sophistique ne lui apportait aucun réconfort. Un examen réaliste des probabilités lui enseignait que l'astre du jour ne périrait peut-être pas avant mille ans ou plus. L'inévitabilité de la chose paraissait certaine ; son immédiateté, beaucoup moins. Même si, au bout du compte, le poète perdait tout, comme ces trois mécréants, il songea qu'il préférait attendre la fin en présence des souvenirs qu'il avait collectionnés plutôt qu'en leur absence. Il décida alors d'adopter une posture défensive.

Il tenta de nouveau de réciter la Sentinelle Pointilleuse de Citrathanda en accentuant chaque syllabe avec une précision dont il espérait qu'elle accroîtrait la puissance du sort. Mais ses geôliers, sûrs qu'il s'escrimait en vain, ne firent que rire au lieu d'essayer de lui couper le sifflet. Ils ne se trompaient pas : comme auparavant, aucun esprit gardien ne vint à son secours. Ou il trouvait un recours plus efficace, ou il perdait tout ce qu'ils avaient choisi, et peut-être la vie, aussi. En cet instant, confronté à la possibilité bien réelle de son trépas ce même jour, il comprit dans un éclair de lucidité que la cour faite à la mort durant toute son existence n'avait été qu'une posture et qu'il n'était certes pas disposé à prendre congé de sa vie.

Il lui restait une possibilité de sauver sa peau.

« Si vous me relâchez, dit-il, marquant une pause pour capter toute leur attention, je partagerai avec vous le Cru Véritable d'Erzuine Thale. »

L'impact de cette déclaration se révéla immanquable et immédiat. Leurs yeux brillaient ; leurs visages rougissaient et transpiraient ; ils échangeaient des regards concupiscents.

Il croyait comprendre leur réaction fébrile. Apparemment, s'assurer du poète et obtenir libre accès à ses biens riches et variés les avait saisis au point qu'ils avaient oublié, l'espace d'un instant, que sa demeure ne contenait pas seulement des colifichets comme le Tapis Hexachrome et le Panier de Jade Infiniment Remplissable mais aussi, dissimulé quelque part dans son énorme accumulation de rares breuvages, un élixir bien plus désirable, le vin des vins qui promettait une extase

interminable et un ravissement ineffable : le Cru Véritable d'Erzuine Thale. À présent, ce délice éventuel qu'il venait de leur remémorer les consumait d'envie.

« Une belle suggestion ! lança Unthan Vyorn d'une voix pâteuse qui trahissait un désir intense. Invoquez-le hors de sa cachette et nous le prendrons.

— La bouteille ne répond à aucun appel. Je dois aller la chercher en personne.

— Allez-y.

— Vous devez tout d'abord me relâcher.

— Vous êtes capable de marcher, non ? Menez-vous au vin et nous nous chargerons du reste.

— Impossible, rétorqua Puillayne. Comment croyez-vous que ce fameux alcool a survécu aussi longtemps ? Une toile magique très efficace le protège, dont le Charme de Sécurité Impartiale de Thampyron ; il assure que la fiasque ne cèdera qu'à son propriétaire désigné qui, pour l'heure, se trouve être moi. Si elle sent une contrainte affecter ma volonté, elle refusera de s'ouvrir. En fait, si elle s'avise que je subis une quelconque coercition, le vin lui-même se détruira.

— Qu'attendez-vous de nous, alors ?

— Libérez mes bras. Je sortirai la bouteille de son nid, je vous la déboucherai et vous pourrez vous en régaler avec ma bénédiction.

— Et ensuite ?

— Vous aurez connu l'expérience la plus rare qui soit et j'aurai été privé de l'occasion de donner au monde le poème épique dont vous disiez souhaiter si fort que je l'écrive. Dès lors, je l'espère, nous serons quittes. Vous me laisserez mes petites babioles et vous regagnerez vos sinistres grottes dans le nord. Marché conclu ? »

Ils s'entreregardèrent, parvenant vite à un accord muet et Kesztrel Tsaye, grondant son assentiment, signifia à Malion Gainthrust d'énoncer le contresort. Le poète sentit fondre les liens qui lui comprimaient les bras, des bras qu'il étira à profusion avant de se dégourdir les doigts puis de jeter un coup d'œil expectatif à ses geôliers.

« Maintenant, allez chercher ce fameux vin », ordonna Kesztrel Tsaye.

Ils l'escortèrent de salle en salle jusqu'à atteindre le long couloir où il stockait ses millésimes les plus rares. Puillayne fit mine de fouiller casier après casier en marmonnant et en secouant la tête. « Je l'ai vraiment bien caché, déclara-t-il au bout d'un moment. Moins par précaution contre le vol, vous comprenez, que pour me compliquer la tâche s'il me venait la fantaisie de m'en emparer, mû par l'ivresse.

— Nous comprenons, dit Unthan Vyorn. Mais de grâce, trouvez-le. L'impatience nous gagne.

— Laissez-moi réfléchir. Où irais-je ranger un vin aussi miraculeux si je me le dissimulais à moi-même ? Le Cabinet des Thériaques Méritoires ? Peu plausible. Le Vestibule de Cinnabar ? Le Bénéfice Chrysochlore ? La Tablature ? La Chambre Trogonique ? »

En s'interrogeant ainsi, il voyait leur impatience croître d'une seconde à l'autre. Ils pianotaient sur leurs cuisses, battaient de la semelle, glissaient leurs mains dans leurs habits comme s'ils y cachaient des armes. Sans se laisser perturber, il continua de froncer les sourcils et de murmurer.

Puis son visage s'éclaira. « Ah ! Oui, oui, bien sûr ! » Il longea le local, ouvrit à la volée une porte basse et passa le bras dans un monte-plats.

« Et le voilà ! proclama-t-il, triomphant. Le Cru Véritable d'Erzuine Thale !

— Ça ? » répliqua Kesztrel Tsaye, sceptique.

La bouteille que brandissait le poète, grise, recouverte de poussière et dominée par un fin goulot, n'avait rien de bien remarquable ; elle n'arborait qu'une minuscule étiquette sur laquelle des runes à peine lisibles étaient inscrites dans une encre passée. Les trois intrus convergèrent tels des basilics brûlant de désir.

Chacun, à tour de rôle, examina l'écriture, sans parvenir à la déchiffrer.

« De quel langage s'agit-il ? demanda Unthan Vyorn.

— De runes nolwaynes, répondit Puillayne. Tenez, là, le nom du vigneron, le célèbre Erzuine Thale, et ici, voyez, le millésime, dans un calendrier qui, je le crains, ne vous dira rien, et cet emblème ? Le sceau du roi de Gammelcore qui régnait à l'époque de la mise en bouteille.

— Vous n'oseriez pas nous berner ? s'enquit Kesztrel Tsaye. Vous ne nous refileriez pas quelque picrate en tirant parti de notre incapacité à lire ces gribouillis ? »

Le poète partit d'un rire jovial. « Chassez vos soupçons ! Je ne vous cacherai pas mon amertume face à ce que vous m'imposez mais cela ne signifie en rien que je peux oublier trente générations d'honneur familial. Du côté de mon père, comme vous le savez sans doute, je suis le dix-huitième Maghada de Nalanda et, chef héréditaire de cet ordre sacré, j'ai un *geis* placé sur moi qui m'interdit toute tromperie. Il s'agit, je vous l'assure, du Cru Véritable d'Erzuine Thale, et non de quoi que ce soit d'autre. Écartez-vous, s'il vous plaît, de sorte que je puisse déboucher la fiasque sans activer le Charme de Thampyron – je vous rappelle que le moindre soupçon de contrainte sur ma personne détruira son contenu. Il serait fort dommage d'avoir préservé ce vin si longtemps pour le voir se changer en vinaigre à son ouverture.

— Vous agissez désormais de votre plein gré, dit Unthan Vyorn. Vous nous offrez ce vin de votre propre choix, sans instigation de notre part.

— En effet. » Puillayne disposa quatre gobelets à portée de main et, scrutant la bouteille d'un air songeur, prononça les mots qui brisaient le sceau.

« Trois gobelets suffiront, déclara Kesztrel Tsaye.

— Je ne dois pas boire ?

— Votre part nous priverait d'autant.

— Vous êtes bien cruels de me priver ne serait-ce que du quart de ce vin que j'ai obtenu contre une fortune et à l'issue de négociations si longues que je n'ose y penser. Mais ainsi soit-il. Je n'en consommerai pas une goutte. Comme vous le souligniez, en quoi cela importe-t-il, quand la nuit éternelle se rapproche inéluctablement ? »

Il rangea l'un des récipients puis remplit les trois autres. Malion Gainthrust fut le premier à saisir du sien qu'il serra dans son poing avec une intensité maniaque et vida d'une seule ingurgitation. Aussitôt, son étrange regard glacé brilla comme la braise. Ses deux compagnons sirotèrent avec plus de retenue, plissant le front à la première gorgée comme dans l'attente d'une ébullition plus

immédiate, terminèrent leur verre et plissèrent le front de plus belle, frémissants. Le poète les resservit tous. « Buvez ! les adjura-t-il. Comme je vous envie cette ultime extase ! »

Malion Gainthrust tomba en d'étranges convulsions. Peu après, Kesztrel Tsaye l'imita, basculant tel un arbre abattu et tapant des paumes sur le carrelage comme pour indiquer un spasme interne des plus violents. L'échalas Unthan Vyorn, soudain d'une pâleur mortelle, se prit la gorge à deux mains et souffla : « Quelque poison, non ? Par le Thodiarque, vous nous avez trahis !

— En effet, convint platement Puillayne alors que l'autre rejoignait ses deux sbires qui se tordaient au sol. Je vous ai servi non le Cru Véritable d'Erzuine Thale mais le Solvant Efficace de Gibrak Lahinne. Les exigences honorifiques qui me sont échues en ma qualité de dix-huitième Maghada de Nalanda ne vont pas jusqu'à exiger de moi que je renonce à me protéger. D'ores et déjà, si je ne m'abuse, vos os auront commencé à se dissoudre. Vos organes sont sujets à de vifs assauts, également. Je suppute que vous allez bientôt perdre connaissance, ce qui vous épargnera les terribles souffrances que vous devez éprouver. Peut-être vous étonnez-vous de ce que j'aie pris une mesure aussi extrême ? Je vous paraissais un idiot impuissant doublé d'un oiseux, et il ne fait guère de doute que, jusqu'à présent, vous voyiez juste. Mais en vous introduisant dans mon sanctuaire et en vous efforçant de me dérober ce que je chéris, vous m'avez arraché à mon vain détachement et rendu l'amour de l'existence qui m'avait fui depuis belle lurette. La ruine future du monde ne me statufie plus. Voilà pourquoi j'ai voulu combattre vos déprédations, et donc... »

Il s'avisa alors qu'il n'avait plus besoin de continuer. Ses visiteurs réduits à des flaques d'un fluide visqueux jaunâtre ne laissaient derrière eux que des couvre-chefs, des bottes et autres vêtements, qu'il ajouterait à ses collections. Le reste ne demanda que l'intervention de son corps de revenants qui se chargea de tout nettoyer. C'est l'esprit dégagé qu'il put se livrer aux activités subsistantes d'un après-midi normal.

« Mais n'allez-vous pas désormais vous autoriser à goûter le Cru Véritable ? » s'enquit Gimbiter Soleptan deux soirs plus tard. Plusieurs des intimes de Puillayne s'étaient réunis sous un pavillon de soie azur dans le jardin du poète pour un dîner de fête. Le parfum entêtant des fleurs de calavindra embaumait l'atmosphère, tout comme la puissante fragrance des douces narguihises. « Ces malfaiteurs ont failli vous en priver. Qui sait si un mécréant n'y parviendra pas un jour ? Mieux vaut boire ce vin dans l'instant, pour moi. En profiter avant qu'on ne se mêle de vous en empêcher. Oui, buvez-le tout de suite !

— Pas encore, répliqua le poète d'un ton posé. Je perçois tout le poids de votre réflexion : cueillir le jour et m'assurer de boire mon élixir. Selon cette logique, j'aurais dû l'avaler dès que ces rufians sont tombés morts. Mais rappelez-vous que je le réserve à un usage plus ambitieux, dont l'heure n'a pas sonné.

— Oui », dit Immiter de Glosz, un sage chenu qui, de tous les membres du cercle rapproché de Puillayne, était le plus assidu des étudiants de son œuvre. « La vaste épopée que vous comptez rédiger lors de la fin du soleil...

— Tout juste. Et je dois disposer du Cru Véritable, intact, pour m'éperonner. D'ici là, il existe bien des breuvages de moindre puissance dignes de notre intérêt et je propose d'en ingérer bon nombre de fiasques ce soir. » Ouvrant les bras, il indiqua l'éventail de vins qu'il avait disposé au préalable et, du geste, invita ses amis à se servir. « Et pendant que vous buvez, dit-il en tirant de sa manche de brocart un bout de parchemin, je vous offre le poème vespéral. »

La nuit vient, et que m'importe ?

Je brille de plaisir, et je brille, et je brille.

Il n'y a pas de ténèbres, ni non plus de malheur,

Tant que j'ai là ma fiasque !

*L*es jeunes cueilleuses de fleurs chantent leur adorable chanson *près du pavillon de jade.*

Les khotèmnes rubis papillonnent dans les arbres.

Je ris, je lève mon verre et le vide d'un trait.

Ô vin doré ! Ô jour glorieux !

Nous n'en sommes encore qu'au printemps de notre hiver

Et je sais que la mort n'est qu'un rêve

Tant que j'ai là ma fiasque !

Postface

J'ai acheté la première édition d'*Un monde magique* à la fin de l'année 1950 – non sans mal, d'ailleurs, l'éditeur de poche qui sortait le livre l'ayant publié dans un quasi-secret. Je l'ai lu, adoré, et relu avec un plaisir grandissant au fil des décennies suivantes, parfois pour rédiger de doctes essais sur ses nombreuses qualités, mais je n'aurais jamais songé tout ce temps-là qu'il me serait un jour offert d'écrire une histoire de mon cru en usant du cadre et du ton de l'original. Mais voilà : j'ai eu ce privilège. Et c'est à contrecœur que j'ai atteint la dernière page et dû quitter ce monde aussi rare que merveilleux. J'y serais bien resté pour trois ou quatre épisodes supplémentaires, hormis le fait – un simple détail, certes déplorable – que la Terre mourante appartient à un autre écrivain. Quel plaisir j'ai pris à le partager, ne serait-ce qu'un instant !

Robert Silverberg

Terry Dowling

Terry Dowling a vendu son premier texte en 1982 ; depuis, cet écrivain australien est devenu l'un des plus connus de son pays, tous genres confondus. Il a remporté d'innombrables prix littéraires et, dans les domaines de la science-fiction, de la *dark fantasy* et de l'horreur, il s'est taillé une réputation mondiale. Il a commencé sa carrière avec des nouvelles – celles du cycle *Tom Rynosseros* et quelques recueils comme *Wormwood*, *Antique Futures: The best of Terry Dowling*, *The man who lost red*, *An intimate knowledge of the night*, *Blackwater Days* et *Basic black: tales of appropriate fear* – mais est aussi l'auteur de trois romans inspirés de jeux vidéo : *Schizm: Mysterious Journey*, *Schizm II: Chameleon* et *Sentinel: Descendants in Time*. C'est également un éditeur, à qui l'on doit la parution de *The Essential Ellison*, *Mortal Fire: Best Australian SF* (avec Van Ikin), *The Jack Vance Treasury* et *The Jack Vance Reader* (les deux avec Jonathan Strahan). En 2010 est paru son dernier roman, *Clowns at Midnight*, un mélange d'horreur et de *dark fantasy*. Né à Sydney, il vit en Nouvelle-Galles du Sud, Australie (www.terrydowling.com).

Dans le conte caustique qu'il nous propose, il nous entraîne de l'autre côté d'une porte mystérieuse, dans un endroit hors du temps et de l'espace. Ce n'est pas toujours le plus rapide qui remporte la course, ni le plus fort qui gagne...

La Porte Copse

Un beau matin de printemps, en entrant dans son cabinet de travail, Amberlin le Moindre trouva son valet Diffin posté devant la Fenêtre Astucieuse, le regard fixé au loin. Sise tout en haut de la tour est du manoir Furness, la Fenêtre dominait l'un des grands méandres argentés du Scaum, le Bois Bandit sur la rive d'en face, et au loin, la cité d'Ascolais. C'était toujours là que Diffin se réfugiait quand il pensait avoir achevé toutes ses tâches. Il aimait contempler le vieux soleil rougeoyant à travers cette vitre, car elle possédait des propriétés bien particulières : grâce à elle, le soleil retrouvait sa jeunesse et ses ors.

Pour la énième fois ce matin-là, Amberlin se demanda si l'étrange créature efflanquée n'avait pas trouvé un moyen de déjouer son sortilège de possession.

« Je croyais pourtant avoir été clair, Diffin ! Tu devais demander aux frères Anto où en était la Porte Copse, puis revenir m'en faire part aussitôt ! »

Un frémissement parcourut l'être aux membres souples. Réaction causée par une juste contrition, espérait le magicien vieillissant, mais trahissant plus probablement une gaieté réprimée. À contrecœur, Diffin détourna sa longue face de la fenêtre.

« En effet, Maître. Vous avez été extrêmement précis. J'ai tout noté sur ma petite ardoise, vous voyez ? Comme vous me l'avez ordonné, je suis revenu ici, dans cette pièce. Je vous ai obéi en tous points.

— Mais j'étais dans le jardin ! Quelqu'un a de nouveau oublié d'arroser les lillobaies et les quentianes ! Tu ne les as pas entendues pleurer ?

— Non, Maître. J'étais concentré sur ma tâche. Bref, comme vous aviez disparu...

— Bon, d'accord, soupira Amberlin, la main levée. Me voici, et je suis très énervé, maintenant. Alors, les frères Anto ?

— La Porte Copse s'est matérialisée exactement comme vous l'aviez prédit, Maître. Elle va sûrement se maintenir toute la journée avant de s'effacer à nouveau. Les frères l'ont dissimulée derrière votre écran, comme vous l'avez exigé. Ils ont bien l'intention d'honorer le contrat jusqu'au bout, puisque vous leur avez promis un quart de ce que vous trouverez de l'autre côté de la Porte dès que vous aurez trouvé un moyen de la franchir.

— À ce propos, comment ont-ils réagi ?

— Aucune réaction, Maître, sauf un grand sourire béat, et une petite remarque en l'air, comme quoi s'ils recevaient un tiers de vos trouvailles, cela ferait de vous un bienfaiteur à suivre de très près. En fait, ce sont de vaillants compagnons, et joviaux, de surcroît. Ceux qui s'amusent à les calomnier ne les connaissent sans doute pas aussi bien que nous.

— Sans doute. Leur as-tu précisé que je me méfie tout de même des ruses auxquelles ils doivent en partie leur réputation ?

— Absolument, Maître. « Se méfier », dans le sens où vous l'entendez, ils ne savent pas vraiment ce que cela veut dire, mais ils sont très heureux que vous appréciiez leurs aptitudes à leur juste valeur.

— Qu'as-tu ajouté ? »

Diffin secoua ses bajoues. « Rien. Seulement que je m'appelais Diffin, au cas où ils l'auraient oublié, et aussi qu'il y avait un gros pactole en jeu.

— Et ils n'ont rien dit d'autre ?

— Rien du tout. Je l'aurais écrit sur mon ardoise. Ah, une seconde... Ça me revient. Ils m'ont dit qu'ils espéraient vous voir au milieu de la matinée.

— Quoi ? Mais c'est maintenant, Diffin ! Bon sang, mais quelle légèreté ! »

La créature frotta son interminable menton, comme plongée dans ses pensées : « Je l'ai sûrement noté sur mon ardoise... Je me demande si elle n'est pas défectueuse... Ça expliquerait beaucoup de choses.

— Et si tu m'apportais mon Manuel des Conservations ? Nous pourrons ainsi nous rafraîchir la mémoire quant aux aspects les plus instructifs du Respect Cordial. Ça ne te fera pas de mal.

— Nous n'avons pas le temps, Maître ! J'ai fait un peu de rangement dans la maison et j'en ai profité pour glisser le Manuel dans la bibliothèque de la tour ouest, histoire qu'il change un peu d'air... Ce livre extrêmement lourd est maintenant rangé tout en haut d'un meuble gigantesque, comme vous le savez. Épargnez-vous cette perte de temps ! Pour me faire pardonner, je renonce à

vous accompagner. Je pourrais surveiller avec zèle et dévouement l'approche d'éventuels vagabonds et autres inconnus menaçants, qu'en dites-vous ? »

Amberlin se tourna vers la fenêtre. De l'autre côté, au firmament d'un ciel bleu clair vieux de plusieurs éons, brillait un miraculeux soleil d'or. « Par la Fenêtre Astucieuse, je suppose ?

— Certes oui, Maître. On m'a signalé des erbs non loin de l'Arbre Chauve. S'ils osent s'approcher du manoir, ils auront l'air beaucoup moins menaçant sous un soleil jaune. »

Bien des années plus tôt, tout près de l'endroit où s'unissent le Scaum et le fleuve Tiwie, l'archimage Eunepheos le Ténébrieux avait fait construire le manoir-ombre de Venta-Valu. Un édifice splendide, aux pentavoûtes ingénieuses, couronné par six belles lucarnes elles-mêmes équipées de chasse-fantômes et de mats rotatifs répondant aux styles classiques du Grand Motholam.

Tout bien considéré, les siècles avaient longtemps épargné cette structure. Mais après la disparition prématurée d'Eunepheos dans l'Estervoïde (sans doute aux mains de son grand rival Shastermon), les sortilèges de cohésion s'étaient délités petit à petit. Inexorablement, Venta-Valu avait fini par tomber en ruine. Très vite, experts et courtiers en noirceur visitant l'endroit avaient pillé ses formes-ombre si délicates, puis les entitombres et d'autres créatures attirées par les compressions de ténèbres avaient emporté celles qui restaient. Au Vingt et Unième Éon, il ne subsistait de cette résidence que quelques cavités, quelques lambeaux de ténèbres éparpillés le long de la berge, tellement peu substantiels que personne ne s'en souciait plus.

Seuls la Porte Copse et ce qu'elle cachait présentaient encore un certain intérêt. Comme tout bon magicien, Eunepheos était rusé : il avait fait construire une sorte de cave, un sous-sol relativement concret, certes, mais résistant à toute tentative de pénétration. Scellé par cette Porte qui apparaissait et disparaissait au rythme du requiem préféré de son concepteur, ce sous-sol creusé dans la berge bien au-dessus du niveau du Scaum était devenu une provocation permanente pour les cupides et les curieux.

Or, Amberlin pensait avoir enfin trouvé un moyen d'y entrer.

En se préparant à son expédition, il étudia son reflet dans le Miroir Tranquille. Dans l'ensemble, ce qu'il voyait lui plaisait. Il ne lui restait que quelques années à vivre, comme le vieux soleil lui-même, mais il avait conservé sa taille impressionnante et son air redoutable. Il portait une robe vert foncé brodée de brandebourgs safran, d'entrelacs dorés, de serentapes tressés par des vierges. Dans ses longs cheveux gris et son élégante barbe trifide retenue par trois agrafes en opale, il distinguait encore quelques mouchetures noires, à sa grande satisfaction. Et l'éclat de ses prunelles n'avait rien à voir avec le cognac, les rhumes ou toutes ces nuits passées à lire devant le feu. Ces yeux brillants étaient ceux d'un homme déterminé et aussi malin que les anciens. Oui, il était prêt, aussi prêt que possible à affronter la Porte, les frères et leurs éternelles manigances.

La Porte ne pouvait être la solution à tous ses problèmes, il le savait, mais c'était son seul espoir depuis quelques dizaines d'années. S'il n'y trouvait pas des réponses, quoi d'autre, alors ? Un siècle plus tôt, quand ses pouvoirs étaient à leur apogée, il maîtrisait plus de cinquante sortilèges et incantations. Il pouvait les réciter par cœur, sans jamais écorner leurs syllabes délicates et leur prononciation difficile. Les circonvolutions, glossolades et prattelaies les plus astreignantes n'avaient pas de secret pour lui. Il ne ressentait jamais le besoin de consulter ses livres de sort ou de

faire appel à des listes mnémotechniques. Tous ces sandestins, tous ces daihaks souvent rétifs – et parfois fourbes – qui pouvaient lui tenir lieu d'embarrassants pense-bêtes, il s'en passait très bien.

Les années et une mémoire défaillante avaient grignoté ces cinquante sortilèges, les réduisant au nombre de douze que notre magicien préservait avec amour. Jusqu'à ce jour fatal... le pire de sa vie.

Ce jour-là, prétextant d'une vieille inimitié – plusieurs magiciens se disputaient depuis longtemps la propriété d'un arbre gossavarie particulièrement remarquable au cœur du Bois Bandit –, Sarimance l'Aspurge avait flétri tous les pouvoirs d'Amberlin. Ce parvenu haineux lui avait infligé la Flexion Prolexique de Stilfer ! Depuis, chaque fois qu'Amberlin lançait un sort ou psalmodiait une conjuration, ça tournait mal : dès qu'elles franchissaient ses lèvres, ses combinaisons de syllabes se déformaient, s'abîmaient. Une voyelle allongée par ici, une consonance étirée par là, un soudain changement de diérèse ou d'interrogative... Il en était arrivé au point où il avait du mal à renouveler sur Diffin le sort de Respect Cordial. Une formule ultra-courte, pourtant ! À présent, pour y arriver, il lui fallait se concentrer pendant une heure. Et ses conjurations spontanées s'avéraient rarement efficaces.

Un jour, à l'auberge de l'Étoile de Fer, il avait accepté de se mesurer à Tralques. Quel embarras ! Pourquoi n'avait-il pas décliné cette confrontation inutile ? Après avoir lancé son sort visuel le plus grandiose – la Tendre Extraction d'Aspalin –, il avait dû expliquer à toute l'assistance pourquoi il avait fait appel à une misérable théière en terre cuite beuglant des chansons paillardes du pays du Mur Tombant pour contrer l'éblouissante conjuration de son adversaire et sa horde savante de dryades argentées. Et quand il avait dû fuir le déodande à la Croisée des Chemins, quel supplice ! Réfugié dans la cime agitée d'un arbre-lampe, il avait vu son Exploscission Astémique couvrir tout un flanc de colline de fleurs jaunes dont les corolles tintaient doucement dans la brise. Découragé par cette incroyable audace, ou plus probablement accablé d'ennui, le déodande avait fini par partir. Quand les voisins et les curieux avaient demandé au magicien pourquoi il était resté quatre heures en l'air, ballotté par le vent, au lieu de pulvériser le monstre sans attendre, il avait dû leur raconter que c'était un choix délibéré.

Toute cette affaire lui valait depuis une réputation plutôt bienvenue de subtilité, de fantaisie, de stoïcisme novateur. Certains allaient jusqu'à le surnommer « Amberlin le Philosophe », jamais en plaisantant vraiment, voire établissaient des parallèles agréables mais un peu osés avec ses légendaires homonymes, Amberlin I et Amberlin II, puissants magiciens (moins que Phandaal, tout de même) de la longue lignée du Grand Motholam. De quoi se plaignait-il ?

Hélas, il savait que bientôt, très bientôt, le machiavélique Sarimance, Tralques le Parvenu, les frères Anto ou ce fieffé crétin de Diffin rassembleraient les morceaux et comprendraient ce qu'il en était vraiment. Ce jour-là, il deviendrait la risée d'Almérie, d'Ascolais et de toute la région, la blague de l'année.

Il jeta un coup d'œil à l'antique chronomètre flottant au-dessus de son bureau. Il était très en retard. Heureusement, les sorts d'entretien et de protection du manoir Furness n'exigeaient de lui qu'un unique mot d'une seule syllabe. Il ne lui fallut que quinze répétitions muettes pour parvenir à les prononcer correctement. Un coup de chance. Le magicien s'engagea résolument sur le sentier, jeta un dernier coup d'œil à Diffin contemplant un soleil qui n'existait plus, serra bien fort son bâton et entreprit de traverser le marécage jusqu'à l'endroit où les vestiges de Venta-Valu se dressaient dans la lumière rosée du matin.

Les quelques sortilèges dont il se souvenait étaient devenus pour lui une véritable épreuve, source constante de frustration et de consternation. Même l'*Introduction à la Magie Pratique* de Killiclaw, texte que tout bon magicien se devait de maîtriser, lui posait des problèmes. Heureusement, il avait à sa disposition quelques éléments complémentaires (emprunts, achats ou héritages récoltés au cours de sa longue existence) qui ne lui demandaient aucune verbalisation. En se montrant raisonnable et prudent, il arrivait encore à faire croire aux autres qu'il était dangereux, et qu'il valait mieux éviter de le contrarier.

Un des éléments en question n'était autre que le vénérable écran acoustique derrière lequel les frères Anto l'attendaient sûrement. Il leur avait confié cet écran pour dissimuler l'entrée de la cave creusée des siècles plus tôt à la demande d'Eunepheos. Tout en longeant la berge à grandes enjambées, le magicien posa contre son œil gauche une lentille de verre jaune qui lui révéla la présence de la Porte Copse et des frères planqués derrière les vestiges les plus concrets du vieil édifice.

Était-ce une preuve d'humour ou de sagacité de la part de ces êtres égoïstes et rusés ? Difficile à dire. En se cachant ainsi, ils voulaient sans doute faire perdre la face à Amberlin en l'obligeant à les appeler pour qu'ils se montrent enfin.

« Allons-y, mes amis ! » s'écria-t-il, en prenant soin de poser les yeux à l'endroit précis où se trouvait chaque frère. À sa grande satisfaction, les sourires qui fendaient les deux faces de lune s'effacèrent aussitôt, et les frères se relevèrent maladroitement. Robustes, le teint cuivré, pratiquement chauves tous les deux, ils portaient l'humble sarrau des villageois et un épais tablier de cuir. Ils souriaient à nouveau, l'air un peu crétin.

« Nous avons protégé la Porte, Votre Magnificence ! déclara Joanto en brossant l'herbe collée à son tablier. Nous avons suivi vos instructions à la lettre ! »

Boanto ajouta, en s'essuyant le menton du revers de la main : « Nous sommes prêts, Votre Grandeur ! Et impatients de découvrir ce qu'il y a là-dedans ! »

La Porte Copse ressemblait fort à une plaque de verre ronde, d'un blanc laiteux, posée à quarante-cinq degrés sur le flanc herbeux de la colline. Tout autour pointaient les fondations de vieux murs et d'antiques arcades. Ces vestiges tristes et clairsemés, qui semblaient naître de la pente elle-même, se muaient plus haut en tortillons et vrilles qui finissaient par disparaître dans le néant. Le vieux soleil rouge jetait sur l'ensemble une lumière pourpre donnant l'impression que la nuit allait bientôt tomber, alors qu'il n'en était rien. Pour la énième fois ce jour-là, Amberlin se demanda ce qui avait pu pousser Eunepheos à créer un endroit pareil. Ombres et ténèbres étaient déjà bien assez nombreuses, en ces derniers jours du monde.

Repoussant théâtralement ses manches – geste majestueux que répètent tous les sorciers dans leurs sanctuaires les plus secrets –, le magicien fit mine d'examiner la plaque laiteuse. « Joanto, rapporte-moi dans ton seau de l'eau bien fraîche et surtout très pure ! Toi, Boanto, va me cueillir cinq fleurs rouges dans cette prairie, là-bas. Elles doivent être sans défaut, c'est important ! La moindre imperfection et ce serait l'échec assuré ! »

Très contrariés à l'idée de manquer le tour de magie qui se préparait, les frères échangèrent un regard. Aucun n'osa s'attarder, cependant.

Amberlin les regarda s'éloigner hâtivement vers leurs tâches respectives. Tous deux râlaient et jetaient des coups d'œil derrière eux. Joanto s'arrêta pour remplir son seau, Boanto commença sa quête de la fleur parfaite et Amberlin en profita pour frapper l'une contre l'autre la lentille oculaire

jaune et la lentille verte qui commandait l'écran acoustique. À sa grande satisfaction, le résultat fut spectaculaire : un grand éclair et un violent coup de tonnerre qui se répercuta dans les collines, provoquant l'envol des oiseaux cachés dans les roseaux des berges du Scaum.

Bien entendu, les frères prirent ce qu'ils venaient de voir pour une conjuration réussie, alors qu'il ne s'agissait que d'un effet pyrotechnique, facile à obtenir pour qui connaissait les sciences du passé. Au son du tonnerre qui s'éloignait, les frères grimpèrent la berge à quatre pattes. Joanto abandonna son seau derrière lui et Boanto balança toutes les fleurs qu'il venait de cueillir.

« Ce n'est rien, voyons ! leur cria Amberlin. Mon tour le plus simple a suffi ! La porte d'Eunepheos est ouverte ! Allumez vos torches, nous entrons ! »

La Porte Copse s'était volatilisée. Tout en se frottant de nouveau le menton, Boanto examina le trou parfaitement rond qu'il avait maintenant sous les yeux. Un trou d'une noirceur absolue. « Si je puis me permettre, nous ferions mieux d'opter pour une belle lueur magique, Votre Magnificence, fit-il remarquer au magicien.

— Allons, réfléchis une seconde, Boanto, répliqua celui-ci d'un ton condescendant. Si vous voulez prétendre à un quart de ce que nous allons trouver là-dedans, mes robustes amis, vous allez devoir vous rendre un peu utiles. »

Joanto lui jeta un coup d'œil fuyant : « Mais c'est nous qui avons découvert le vieux manuscrit du requiem dans le coffre du grenier de Solver pendant notre... euh... notre visite à sa maman... La pauvre, elle était déjà très malade à l'époque et elle nous a quittés depuis... En plus, ce requiem, nous vous l'avons apporté tout de suite !

— Très juste, mais vous ne me l'avez apporté que parce que vous saviez que je collectionne les vieux manuscrits et les vieux syllabaires. À vos yeux, je n'étais qu'un acheteur potentiel. Bref, qui a passé des heures à mener des recherches sur Eunepheos ? Qui a compris comment appliquer cette bribe de mélodie à notre remarquable Porte Copse, nous permettant ainsi de repérer ses apparitions et disparitions successives ? Moi !

— En effet, Maître, reconnut Joanto. Par ailleurs, j'aime beaucoup l'emploi du « nous »... « Nous », un mot bien plus amical que « moi »... »

— Vous avez parlé à Diffin, j'en mettrais ma main à couper. Pour l'instant, contentez-vous de ce généreux quart dont « nous » avons convenu au départ. »

Frottement de menton. « Et si jamais le trou est vide ? Un quart de rien, c'est rien du tout...

— En effet. Mais qui sait ? En tout cas, si vous espérez suivre une formation d'apprenti à Furness, vous devriez sauter sur cette occasion de me montrer que vous disposez de toutes les qualités requises... »

Les deux frères se dévisagèrent. À l'idée de séjourner dans le manoir cossu que Diffin, leur informateur, n'arrêtait pas de leur vanter, ils ronronnaient de plaisir.

Joanto alluma les torches en vitesse. « Vous avez raison, Maître. Vous, gardez votre splendide magie pour plus tard. Bo et moi, nous nous chargerons d'éclairer notre route vers une générosité sans bornes et une grasse rémunération.

— Tout au moins jusqu'au fond du trou mystérieux creusé dans cette berge. Mais c'est bien dit, Joanto. Remarquablement bien dit, même. Un jour, tu feras un superbe intendant. Allons-y, mes braves. »

Prudemment, à contrecœur, les frères pénétrèrent l'un après l'autre dans l'inconnu. Amberlin leur emboita le pas, soulagé de découvrir sous ses pieds des marches de pierre parfaitement classiques. Ils débouchèrent bientôt dans un couloir dallé tout à fait normal creusé dans la colline. En surface, Venta-Valu avait sans doute été un lieu extravagant ; mais ici, pour creuser la colline, on avait appliqué des méthodes plus conventionnelles. En outre, un couloir ordinaire risquait de les mener à des trouvailles inoffensives, du genre trésors et objets précieux.

Les frères espéraient sûrement mettre la main sur de l'or ou des pierres précieuses, et peut-être sur quelques conjurations pas trop compliquées qui faciliteraient leur progression dans le monde. Amberlin, lui, rêvait de découvrir des livres de sort, des talismans, n'importe quoi qui puisse le libérer de la Flexion Prolexique de Stilfer, ce cauchemar débilitant.

Il garda ces réflexions pour lui, bien entendu. À la lueur des torches, dans ce couloir entièrement carrelé de dalles de téracite de très belle facture, il continua sa progression, pris entre les ténèbres qui s'enfuyaient devant lui et l'obscurité encore plus inquiétante qui le talonnait.

À quoi avait bien pu servir cet endroit ? Ce n'était certainement pas une tombe. Quand ils sentaient leur fin venir, la plupart des magiciens préféraient s'immoler dans un embrasement de lumière, à une heure et à une date précise, devant un public choisi, comme pour répondre à un appel venu d'en haut qu'ils auraient été les seuls à percevoir. D'autres racontaient que lorsqu'ils quitteraient ce monde, ce serait pour se lancer dans une quête merveilleuse et sacrée entre les dimensions, histoire d'ébahir pour longtemps les générations à venir. Bref, il leur fallait une disparition du bois dont on sculpte les légendes.

Amberlin était tombé de très haut et sa situation pouvait sembler désespérée, certes, mais d'un autre côté, la réputation d'un bon professionnel dépendait pour un cinquième de sa magie et pour les quatre autres de son sens du spectacle. Le grand Phandaal n'avait-il pas déclaré « Ce qui compte vraiment, c'est une bonne sortie » ? Bref, depuis la malédiction de Sarimance, le magicien avait dû se résigner à voir son sens du spectacle prendre de loin le pas sur sa magie. D'un autre côté, un beau spectacle, ça demandait aussi un talent considérable.

Le couloir finit par aboutir dans une grande tholos de pierre, complètement vide à l'exception d'un miroir noir posé contre le mur du fond. Un miroir presque aussi grand qu'une porte, dans un cadre doré surchargé d'ornements.

Même sans sa longue expérience des miroirs, il aurait aussitôt compris qu'une telle surface de ténèbres, dans cette situation particulière, n'augurait rien de bon. Les frères semblaient en être arrivés à la même conclusion. En découvrant cette tholos vide, ils s'étaient mis à échanger des messes basses. Amberlin voulut les rassurer, mais n'en eut pas le temps : une voix s'éleva soudain derrière eux.

« Nous vous remercions chaleureusement, Amberlin ! Vous étiez le seul à pouvoir nous conduire ici ! Nous le savions, Tralques et moi ! »

Le magicien se retourna et dut sérieusement prendre sur lui pour contenir la vague de colère et de consternation qui faillit le submerger. À l'entrée de la tholos, dans un rond de lumière projeté par le globe de feu laiteux inséré au bout de son bâton, se tenait son vieil adversaire, Sarimance l'Aspurge. Toujours aussi sûr de lui, le redoutable mage resplendissait littéralement dans sa somptueuse robe vermillon, son visage rond encadré de petites boucles noires. Comble de malheur, il avait ce sourire irritant qu'Amberlin maudissait depuis le pire jour de sa vie.

Près de lui, Tralques brandissait une lanterne plus conventionnelle. Le parvenu faraud de l'auberge de l'Étoile de Fer, aussi mince et nerveux dans sa robe de voyage d'un bleu profond que Sarimance était rond et suprêmement serein dans ce rouge éblouissant.

Tout ce qu'Amberlin trouva à dire, ce fut : « À cause de vous, j'ai passé bien des heures misérables, Sarimance ». Il le regretta aussitôt. Désormais, tous les sorts qu'il prononcerait pour sa défense échoueraient.

« Je m'en doute, mon vieil ami », répliqua Sarimance. Il passait visiblement un excellent moment. « Mais je suis sûr que vous m'auriez plongé dans un embarras similaire et avec un sang-froid égal si les circonstances avaient tourné en votre faveur. Tiens, vous semblez surpris ! Vous ne vous attendiez pas à ce que nos chers amis nous invitent à la fête, pas vrai ? »

Bravement, Amberlin s'adressa aux deux frères : « Joanto, Boanto, vous êtes sommés de renoncer à tout espoir de recrutement à Furness. Oubliez les offres que j'ai pu vous faire en ce sens. Considérez-les comme nulles et non avenues. »

Les deux intéressés gloussèrent dans leur coin.

Avançant d'un pas, Joanto cracha par terre et lui lança : « Comme vous pouvez le constater, Votre Magnificence, trois quarts, ça peut très vite se transformer en néant.

— Et veuillez, je vous prie, faire savoir à Diffin que je n'ai plus besoin de ses services. Il peut se joindre à vous dans la file des demandeurs d'emploi d'Azenomeï, conclut le magicien en s'efforçant de conserver un semblant d'aplomb.

— Allons, Amberlin ! On ne peut reprocher à un homard sa condition de homard, voyons ! le gronda Sarimance en s'approchant de lui. Et pour en revenir à notre affaire, pensez à ces maris qui ont plusieurs femmes... ce qui ne les empêche pas de les honorer toutes équitablement ! Vos anciens employés avaient déjà un travail avant d'entrer à votre service, et alors ? Ils ont simplement sauté sur l'occasion de cumuler deux salaires. Bien ! Maintenant que nous voici réunis, voyageurs intrépides tous autant que nous sommes, dites-nous ce que vous comptez faire de ce miroir. »

Les répliques cinglantes qui lui vinrent à l'esprit ne lui seraient d'aucune utilité, se dit Amberlin. « C'est une porte, à l'évidence. Rien d'étonnant : tout le monde sait qu'Eunepheos le Ténébrieux en conservait plusieurs de ce genre à Venta-Valu. »

Sarimance alla examiner la sinistre forme noire. « Comment l'ouvrir, dites-moi ? Vos livres contiennent-ils la réponse ?

— La question est plutôt : est-ce qu'on veut vraiment l'ouvrir ? intervint Tralques, qui fixait lui aussi la surface brillante.

— Soyez sans inquiétude, Tralques ! lui lança Sarimance, avec un grand sourire. Notre redoutable collègue ici présent possède toutes sortes d'astuces et de compétences ! À condition qu'il n'ait pas à prononcer tout haut telle ou telle formule, bien sûr ! »

La pique toucha sa cible : Tralques et les frères ricanèrent comme un seul homme.

Amberlin fit comme si de rien n'était. « Joanto et Boanto pourraient se rendre utiles en nettoyant ce miroir. La poussière et les impuretés qui en ternissent la surface risquent d'en affecter le fonctionnement, un peu comme cette conjuration particulièrement inopportune qui m'affecte ces temps derniers. »

Grand sourire de Sarimance. Les frères, eux, protestèrent vigoureusement.

« Impossible ! Nous tenons des torches ! s'exclama Joanto. C'est un travail important, qui requiert toute notre attention, comme mon frère Bo vous le confirmera ! »

Boanto hocha énergiquement la tête. « De plus, à cette distance, le miroir nous semble on ne peut plus lisse et limpide !

— Allez le voir de plus près, dans ce cas, répliqua Amberlin. Tralques va prendre vos torches. Il sera provisoirement notre porteur de lumière. Il va vous éclairer pendant que vous astiquerez le miroir avec vos mouchoirs.

— Nous n'avons pas de mouchoirs ! s'écria Joanto.

— Allons en acheter à la foire d'Azenomeï, suggéra Boanto, l'air pensif. Ensuite, on n'aura plus qu'à revenir en vitesse... »

Sarimance prononça une formule magique en agitant les bras. « Ne prenez pas cette peine, mes amis, leur dit-il. Vous trouverez maintenant d'excellents mouchoirs dans les poches de vos tabliers.

— Mais nous n'avons pas de poches ! On devrait... » Boanto s'interrompit. Il venait de se découvrir une demi-douzaine de poches contenant chacune un mouchoir. Et Joanto aussi.

« Pfff... grommela ce dernier en sortant un joli carré de dentelle. C'est bien les nobles, ça. Toujours là pour nous priver des joies du marchandage ! »

Résignés, les frères s'approchèrent à contrecœur du grand miroir noir, et Joanto commença à le frotter tout doucement. Comme rien de désagréable ne se produisait, Boanto ne tarda pas à l'imiter.

« Il m'a l'air drôlement bien élevé, ce miroir magique, marmonna-t-il.

— C'est sûr, Bo, approuva Joanto. Il apprécie peut-être nos attentions, auquel cas il nous récompensera pour l'aimable traitement que nous lui infligeons. »

Enchantés à cette idée, ils se remirent à le polir et à l'astiquer avec une vigueur renouvelée. Les magiciens, eux, gardaient les yeux fixés sur le miroir.

De plus en plus zélé, Joanto cracha dessus pour en décoller une souillure particulièrement tenace. Le miroir poussa un grand soupir, puis sa surface se souleva dans un scintillement ténébreux. À la façon d'un grand pseudopode, la chose attrapa les deux frères et les attira dans le cadre. Un hurlement étouffé s'éleva de l'autre côté du miroir, bientôt suivi par un silence absolu.

Les magiciens n'eurent même pas le temps de commenter l'événement : une silhouette venait d'émerger du cadre doré, celle d'une jeune femme bien faite moulée dans une tenue jaune et noir. Seul son visage était à découvert, illuminé par de beaux yeux bleu clair et un sourire radieux. Elle leur désigna la porte-miroir. « Messieurs, si vous voulez bien me suivre... Eunepheos vous attend.

— Eunepheos ? Ben ça alors ! » s'écria Tralques. Le jeune mage était roublard et ambitieux, certes, mais comme il tenait sa magie d'Ildefonse le Précepteur, son père, il était toujours novice en matière de bienséance et d'étiquette.

« Conduisez-nous immédiatement à lui ! tonna Sarimance. Nous sommes des dignitaires importants, et il nous tarde de le rencontrer ! »

Amberlin décida de ne pas intervenir. Postée à côté du miroir, la charmante créature – humaine, sandestine ou mystérieuse wunderwaif, impossible à dire – leur fit signe d'entrer dans le miroir.

Sarimance hésita, comme s'il pesait le pour et le contre. « Amberlin, c'est toujours votre expédition, n'est-ce pas ? Auriez-vous par conséquent l'amabilité de prendre la tête de notre troupe ?

— Avec grand plaisir ! »

Le magicien s'approcha aussitôt du cadre. Qu'avait-il à perdre, de toute façon ? Eunepheos pouvait les attirer à lui aussi facilement qu'il avait attiré les deux frères. Aucune raison d'hésiter, donc. Un instant plus tard, il avait franchi le seuil. Il n'avait rien senti, à part un vague fourmillement dans les membres. Il se tenait à présent dans une grande salle hypostyle baignée d'une douce lumière dorée diffusée par les centaines de milliers de scintillants flamboyant au plafond. Entre les murs et les colonnes, par contre, c'était le noir absolu, ténèbres qui obstruaient aussi les fenêtres ouvertes en hauteur.

Amberlin crut en comprendre la raison : si Venta-Valu avait été un royaume des ombres dans la lumière défaillante de la vieille Terre, l'endroit où il se trouvait maintenant en était l'exact opposé, lieu de couleurs et de lumière au milieu des ténèbres éternelles.

Quelques instants plus tard, Sarimance, Tralques et la jeune fille le rejoignirent. Aucune trace des frères Anto, par contre.

« Approchez ! » leur cria quelqu'un d'une voix sonore depuis l'estrade installée tout au fond de la salle.

Les magiciens partirent à la rencontre de leur hôte.

Une scène fascinante les attendait. Sur l'estrade, ils aperçurent un personnage affalé sur un trône majestueux. Vêtu de noir et d'or, il avait de longues jambes, des cheveux argentés, un visage anguleux, des yeux perçants de faucon. À ses pieds s'agitaient toutes sortes de créatures bizarres et merveilleuses, comme jaillies des blasons oubliés du Grand Motholam : héridinques et plymais en armure, escarfades étincelantes, holimores à peau de lézard, êtres tout droit sortis de quelque pli du vide et autres outremondes, élevés dans des flacons, des cuves, des vivariums de fortune. Cette assistance de légende s'agitait, grommelait, se toilettait à qui mieux mieux. Amberlin, Sarimance et Tralques suivirent leur adorable guide jusqu'aux quatre grandes marches menant au trône.

« Noble Eunepheos ! s'exclama la jeune fille ravissante dont la voix porta jusqu'au bout de la salle dorée. Voici Amberlin le Moindre, chef de l'expédition que ces trois grands explorateurs ont entrepris sous la colline ! Et je vous présente maintenant Sarimance l'Aspurge, d'Azenomeï, et Tralques Étoile de Fer, fils illégitime d'Ildefonse le Précepteur ! Pétris de talent et d'ingéniosité, eux seuls sont venus à bout de votre Porte Copse, acceptant ainsi votre invitation ! Ensuite, n'écoutant que leur courage, ils ont uni leurs forces pour entrer dans votre tholos, ce haut lieu sacré caché sous la colline ! »

Eunepheos les regarda à tour de rôle au moment où la jeune fille les nommait. « Je vous remercie, délicieuse Asari ! lui dit-il. Reprenez votre place, ma chère. » La jolie fille en jaune et noir le salua d'une courbette et rejoignit deux héridinques couverts d'émail bleu entre lesquels elle se glissa. Eunepheos posa à nouveau ses yeux noirs sur ses visiteurs.

« Messieurs, je suis ravi que vous ayez accepté notre invitation ! Et je ne peux que me réjouir de l'attention que vous me portez. Vous n'allez pas le regretter. »

Ce « Vous n'allez pas le regretter » avait quelque chose de vaguement menaçant, mais Amberlin préféra garder cette réflexion pour lui. De son côté, Sarimance ressentit soudain le besoin de s'exprimer :

« Noble Eunepheos... Je me permets d'ajouter un codicille aux événements à venir. Il est de mon devoir de vous informer que mon ami Tralques et moi-même, nous ne sommes pas réellement partie prenante de cette expédition. C'est Amberlin qui en a eu l'idée, et c'est lui qui a découvert le moyen de forcer votre Porte Copse, après des recherches approfondies. C'est lui qui, sans consulter ses collègues pourtant prêts à l'aider, a décidé de s'introduire dans votre royaume. Soucieux de son bien-être, inquiets de le savoir perdu dans l'inconnu, Tralques et moi-même avons décidé de garder un œil sur lui, pour voir comment il se débrouillait, et peut-être le persuader de reconsidérer son projet. Par conséquent, notre implication peut être considérée comme plus théorique que réelle.

— J'ai parfaitement saisi le sens de vos remarques, répliqua Eunepheos. Des amis qui viennent à votre rescousse en cas de danger, comme c'est réconfortant ! Bref, vous êtes ici tous les trois, et comme il faut trois magiciens au minimum pour que le concours ait lieu...

— Le concours, noble Eunepheos ? ânonna Tralques.

— Nous allons tout vous expliquer. Mais d'abord, permettez-moi de vous présenter nos juges. »

Eunepheos agita les bras, et trois grandes alcôves se formèrent dans le mur au-dessus du trône. Dans chacune, il y avait un meuble-vitrine de la taille d'un être humain. Deux d'entre eux semblaient comme sculptés dans un argent miroitant traversé de veines vieux rose ou d'un indigo éclatant. Ils encadraient le troisième, une luxueuse vitrine d'or butyreux zébrée d'arcs rouge scintillant ou orange foncé. Tout d'abord, ces étonnantes boîtes grésillèrent, parcourues par toutes sortes d'énergies fluctuantes. Elles s'apaisèrent très vite, cependant, adoptant une attitude vigilante à la fois sereine et lourde de menaces.

« Votre attention, Messieurs ! reprit Eunepheos. Vous avez sous les yeux les chambres du souvenir des plus grands d'entre nous ! Au milieu, meilleur que tous ses pairs, le premier à jamais, voici Phandaal le Grand ! À gauche et à droite en argent scintillant, Amberlin Premier et Amberlin Deux ! Nos trois juges, Messieurs ! »

Eunepheos marqua une pause censée renforcer l'effet dramatique de ses propos, et Tralques en profita pour intervenir :

« Leurs corps ne sont pas là, j'imagine ?

— Ce n'est pas à moi de vous répondre, répliqua Eunepheos, toujours aussi courtois. Qui sait où sont allés ces grands hommes lorsqu'ils se sont retirés de ce monde il y a si longtemps ? Qu'est-ce que la mort et l'extinction pour les êtres dotés d'une telle autorité ? Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il existe un lien résiduel entre notre monde et le leur, une connexion vitale qui enjambe les siècles et qu'ils étaient ravis lorsque j'ai installé mon petit piège à Venta-Valu. Sachez qu'ils sont enchantés de me voir mettre à l'épreuve leurs successeurs de cette fin des temps ; pour certains, sages et généreux, comme vous, et pour d'autres vaniteux, cupides, confits d'égotisme. Imaginez le plaisir de nos aînés quand je parviens à attirer ici trois de leurs héritiers légitimes, comme vous l'êtes, trois hommes ingénieux, courageux et déterminés, surtout, au point de traverser le miroir des ombres pour se mesurer ici, à Dessinga. Les moins charitables pourraient considérer cet exercice comme une sorte de sélection, une élimination des plus faibles, mais les grands hommes que vous êtes y verront un juste devoir de vigilance, j'en suis persuadé. »

Tralques avança d'un pas : « Noble Eunepheos, comme vient de vous l'expliquer Sarimance, mon illustre ami et collègue, nous ne sommes ici lui et moi que comme force d'appoint. Nous n'étions pas prévus dans le groupe de départ...

— Baliverne, Maître Tralques, répliqua Eunepheos. Vous êtes bien trop modeste. C'est à mettre à votre crédit, d'ailleurs. Votre détermination égale celle d'Amberlin, c'est évident. Donc, il s'agit d'un concours de magie, ici, maintenant, dans cette vaste salle. À tour de rôle, vous allez faire apparaître ce que vous avez de mieux en réserve. En trois manches, trois tentatives de deux minutes et pas une seconde de plus, vous devrez nous présenter un spectacle à la hauteur de nos puissants juges. Trois manches, trois chances de gagner. Le vainqueur repartira libre, bien entendu. La Porte Copse ne se rouvrira que pour lui. Les autres resteront et offriront à Dessinga leurs remarquables énergies, contribuant ainsi à la lumière d'or éclairant ce lieu.

— Je proteste ! s'exclama Sarimance. Il risque d'y avoir du favoritisme, et c'est inexcusable ! Deux des juges s'appellent Amberlin, comme mon ami ici présent, ce qui va forcément les influencer ! Je suggère que nous repoussions la tenue du concours jusqu'à la désignation de deux autres juges. Tralques, Amberlin et moi, nous reviendrons dans un an, disons, afin de constater si... »

Eunepheos leva la main. « Allons, Sarimance. Vous imaginez la honte, le mépris et le dégoût de nos nobles Experts d'Argent si un candidat piteux persistait à vouloir porter leur nom ? Y a-t-il un Phandaal parmi vous ? Une ribambelle de Llorio, une myriade de Dibarcas Maior ? Qui oserait se comporter ainsi ? Qui prendrait le risque de s'attirer le courroux de nos Anciens ? Si le chef de votre courageuse expédition a eu l'audace d'adopter le nom de ses maîtres sans montrer ni regrets ni contrition, je suis convaincu que c'est pour honorer ses ancêtres plutôt que par fierté ou orgueil ou parce que ses parents ont fait une bêtise. Qu'il en soit ainsi, donc. En outre, nous serons bientôt fixés, d'une façon ou d'une autre. Et s'il y a un parti-pris, comme vous le suggérez, il sera plutôt à votre égard, pas au sien. Par conséquent, que le concours commence ! Tralques, votre bel habit bleu vous confère une telle dignité... Vous allez ouvrir le bal puis ce sera votre tour, Sarimance et enfin celui du chef de votre expédition, Amberlin. »

Tralques s'avança dans la salle d'un pas résolu, puis tournoya sur lui-même en agitant superbement les bras.

« Grand Eunepheos, illustres juges, respectueux spectateurs et frères magiciens, je vous salue ! Pour vous divertir et vous édifier, voici l'Humanité Autodidacte ! »

Il y eut un court instant de flottement puis une tête apparut dans la salle, une tête suspendue en l'air, sa grande face de lune souriant aimablement. Elle se mit à regarder ce qui l'entourait avec ce qui ressemblait fort à de la joie et de l'émerveillement. Pendant vingt secondes, elle contempla l'estrade, les trois chambres du Souvenir, les magiciens, la foule des subalternes. Petit à petit, un corps se forma sous le menton et des jambes poussèrent jusqu'au sol. La créature se tenait maintenant debout devant eux.

Ses pieds venaient à peine de se poser lorsque des bois se mirent à bourgeonner sur la tête, chaque andouiller étant couronné par un bulbe rouge lumineux. Émerveillée, l'apparition leva les yeux vers les nodules qui se formaient le long des andouillers. Ils enflaient et finissaient par tomber, comme des fruits mûrs qu'elle rattrapait vivement. Elle se mit à jongler avec eux, si vite que ses mains disparurent dans une sorte de flou. Dix, vingt, et bientôt des centaines de globes colorés s'élevaient à présent dans les airs. Sur un dernier grand geste majestueux, les orbes s'envolèrent toutes ensembles vers la voûte. En chemin, elles se transformèrent en oiseaux aux plumes

somptueuses, qui poussèrent un unique cri plaintif, puis explosèrent en une cascade de couleurs éclatantes.

La vision éblouissante s'effaça. La tête, le corps et les accessoires avaient disparu. À nouveau seul, Tralques s'inclina devant Eunepheos et les juges.

Tous les magiciens applaudirent avec enthousiasme. Dans l'assistance, c'était le silence, un silence attentif, comme si les spectateurs ne savaient pas comment se comporter. Les trois chambres rayonnantes n'émirent aucun commentaire.

« Splendide, Tralques ! s'écria Sarimance. C'est une vieille routine mais vous l'avez exécutée avec tant d'énergie que j'ai pris beaucoup de plaisir à la revoir !

— Splendide, en effet, approuva Eunepheos. Très impressionnant, Tralques Étoile de Fer. Sarimance, à vous de jouer ! »

Le magicien s'élança comme un démon rouge sang de jadis, l'extrémité blanche de son bâton lançant des éclairs de lumière. Lui aussi tournoya très harmonieusement sur lui-même, bras écartés, comme pour susciter déjà les applaudissements du public, alors que rien ne s'était passé pour l'instant. *Un solide sens du spectacle, comme moi, et dont il connaît toutes les subtilités*, se dit Amberlin.

« Noble Eunepheos, puissants Souvenirs, collègues et amis, je vous présente la Pénultième Redoute de Callestine, telle qu'elle fut exécutée pour la première fois devant les Neufs dans la lointaine Sarmatica ! »

D'éclatantes vagues de lumière bleue évoquant la houle d'un océan jaillirent entre les colonnes et allèrent s'écraser les unes contre les autres au milieu de la grande salle. Des mouettes piaillaient, une odeur d'iode imprégnait maintenant l'atmosphère. Une galère surgit soudain des gerbes de gouttes et d'écume lumineuse, toutes voiles dehors. Rien ne manquait, ni les rames fendant les vagues, ni les drapeaux claquant dans un violent vent debout, ni les marins qui s'interpellaient.

Abordant un terrible maelström, le bateau se mit à tanguer et rouler. Il tournait sur lui-même de plus en plus vite et finit par sombrer sous les flots impalpables. Mais à l'instant où les vagues se refermaient sur l'infortuné navire, une grande tour émergea à sa place, un phare effilé qui s'éleva au-dessus des remous, solide et indestructible. Strié aux couleurs héraldiques du Grand Motholam, il était surmonté d'une grande balise qui pulsait au-dessus des eaux déchaînées.

Soudain, tout disparut : le phare, le vent et les vagues. Après ce qui venait de se passer, le silence qui s'abattit dans la salle était lui-même spectaculaire.

« Jamais je n'ai vu la Redoute mieux exécutée ! s'extasia Eunepheos. Sarimance, vous êtes indubitablement un maître de premier ordre ! Je n'ose imaginer ce que vous nous réservez pour la dernière manche !

— Je vous remercie, noble seigneur, répliqua le magicien rouge avant de s'en retourner auprès de ses collègues.

— Et maintenant à vous, Grand Amberlin ! Vous qui avez eu le courage de déjouer ma Porte Copse, vous qui avez jugé qu'une intrusion dans Dessinga valait tous les risques et tous les dangers et qui faites à présent bon accueil aux conséquences de cette intrusion, veuillez je vous prie nous présenter votre première proposition ! »

Amberlin s'avança en feignant une assurance qu'il n'éprouvait pas. Il exécuta une remarquable virevolte puis agita son bâton avec tant de majesté que les plymaies, héridinques et autres holimores devaient en être bouche bée, du moins si ces esprits bizarres pouvaient être sujets à la stupéfaction.

Et maintenant, que faire ? Qu'allait-il invoquer que la Flexion ne ruinerait pas ? L'Absolu Triflexe Cardantien, avec ses intonations limpides et ses mots d'une seule syllabe ? En tout cas, s'il marquait la moindre hésitation, il était cuit. À l'instant où il se mit à prononcer son sort, il décida aussi de ne surtout pas montrer sa consternation en cas de résultat pitoyable. Quoi qu'il arrive, il devrait se comporter comme si c'était exactement celui qu'il recherchait.

Il termina ses invocations par d'autres effets de manche magnifiques.

Vingt-six poulets posés sur un grand tapis d'Alazeen picoraient des grains de poussière en clignant des yeux.

Quelques gloussements paresseux vinrent troubler – à peine – le silence qui régnait dans la salle. Parmi les connaisseurs et les spectateurs composant l'assistance, certains admiraient sans doute les merveilleux motifs de cet antique tapis, tandis que d'autres s'interrogeaient sur le fait qu'un poulet sur trois louchait ou n'avait qu'un seul œil. Il y avait là matière à réfléchir, en effet...

Franchement abasourdi par ce spectacle absurde, Amberlin parvint à sourire, histoire de faire croire au public qu'il y distinguait quelque subtilité que personne d'autre ne pouvait voir. Ensuite, avec un petit gloussement, il se lança dans une improvisation désespérée, certes, mais ingénieuse : il agita son index vers le poulet le plus proche, comme pour lui reprocher une remarque inconvenante ou carrément injurieuse. Le poulet cligna son unique œil et se remit à picorer les poussières prisonnières de la trame.

Quarante-deux secondes après leur apparition, poulets et tapis s'évanouirent sur un petit bruit parfaitement anodin et la salle retrouva son aspect d'origine. Amberlin retourna d'un pas aussi décidé qu'il le pouvait à sa place devant l'estrade.

« Extrêmement surprenant ! rugit Eunepheos. Cette invocation contient à coup sûr des finesses qui ne sont accessibles qu'aux sensibilités les plus raffinées ! Ou alors, vous gardez le meilleur pour la fin et votre ultime performance sera si magistrale que vous avez décidé de vous amuser un peu avec nous d'ici là.

— Le tapis était splendide, fit remarquer Tralques d'un air interloqué.

— Et les poulets, vraiment étonnants ! ajouta Sarimance, qui avait du mal à contenir son hilarité.

— En effet, approuva Eunepheos. En tout cas, dans cette demeure, les contrastes sont les bienvenus ! Mais reprenons. Tralques, à vous de jouer !

— Noble seigneur, serait-il possible de se voir d'abord proposer un petit rafraîchissement ? temporisa celui-ci. Je sais de source sûre que l'auberge de l'Étoile de Fer sert la meilleure...

— Voyons, Maître Tralques ! Nous avons à peine commencé ! Allez-y, vous dis-je ! Après de telles merveilles, nos juges sont impatients d'en voir davantage ! »

De nouveau, Tralques se plaça devant le public. Sans préambule, il écarta les bras et psalmodia un autre sortilège de son répertoire.

Au milieu de la salle, sur les dalles, un enfant géant dormait, allongé sur le ventre. Sur le large dos du nourrisson, vingt dryades d'argent jouaient de leurs instruments : fantiphones, asponades, volte-cornes, fluques, quartambours... Au moment où elles entamèrent une gigue particulièrement joyeuse des collines d'outre-Kaspara Vitatus, les rêves de l'enfant s'élevèrent en spirales, visions bizarres de clowns et d'aigles se métamorphosant en châteaux et maisons, de monarques et de djinns rivalisant avec des dragons, le tout en un superbe fondu enchaîné.

Au bout d'une minute quarante, ces éléments apparemment aléatoires se fondirent les uns dans les autres pour former un visage : celui d'Eunepheos en personne, souriant, l'air bienveillant.

« Souvent bien fait est assez bien fait », psalmodia le masque d'un ton énigmatique. Puis cette fascinante vision disparut et Tralques s'inclina respectueusement devant les occupants de l'estrade.

Cette fois-ci, tous les spectateurs l'applaudirent, armures, armes, chaînes et beaux bijoux cliquetant plus ou moins selon la position de leur propriétaire dans la hiérarchie de Dessinga.

« Quelle élégance ! Splendidement exécuté ! approuva Eunepheos, ravi.

— Le Grand Badinage d'Argent... J'en garde un très bon souvenir, fit remarquer Sarimance. Et je note qu'aucun poulet cyclope ou bigleux n'est venu en ternir l'exécution. »

Amberlin, qui applaudissait lui aussi son collègue, sourire aux lèvres, préféra garder le silence. Tralques avait considérablement perfectionné sa conjuration depuis leur rencontre fatidique à l'auberge de l'Étoile de Fer. Sarimance lui avait certainement prodigué quelques leçons en matière d'embellissement et de composition.

Les pensées du magicien retournèrent aussitôt aux onze sortilèges dont il se souvenait encore. Il en parcourut mentalement les séquences. Les deux qu'il lui restait à choisir devaient absolument lui permettre de s'en tirer la tête haute. Il élimina aussitôt ses trois conjurations punitives. Huit sorts, donc, parmi lesquels deux seulement pouvaient convenir à ce genre de démonstration. À nouveau, il comptait sur la Flexion pour améliorer sa performance et lui offrir un résultat au-delà de ses espérances. Si seulement...

Toujours aussi bienveillant, Eunepheos s'adressa à Sarimance : « Mon ami, surprenez-nous encore ! Vous êtes si talentueux !

— Grand Eunepheos, oserais-je demander à la belle Asari de me servir d'assistante ? »

Eunepheos se tourna vers elle et hocha la tête. La charmante jeune fille en jaune et noir alla rejoindre le magicien rouge.

Quand elle se retourna vers l'estrade, le mage aux robes vermillon exécuta quelques gestes hiératiques et Asari s'éleva vers le plafond en un mouvement égal et gracieux. Sur le coup, elle écarquilla les yeux mais retrouva très vite son calme et poursuivit son ascension. Bientôt, sa silhouette souple se retrouvait suspendue à six mètres du sol.

Du bout de son bâton, Sarimance projeta un rayon de lumière blanche qui traversa la jeune fille et en ressortit diffracté en une multitude de couleurs, comme à travers un prisme. Les couleurs adoptèrent des formes sinueuses qui se muèrent en tiges, pennes, articulations et membranes vibrantes qui elles-mêmes, une fois assemblées, devinrent des ailes. Un immense papillon aux ailes déployées dominait maintenant toute la salle. Sur ces ailes de lumière et de couleur, on distinguait maintenant des silhouettes et des visages, personnages historiques ou légendaires surgis de leurs cachettes pour contempler entre les écailles des ailes d'Asari la foule qui les observait tout en bas.

En apercevant son père et de sa mère qui le regardaient avec gentillesse, Eunepheos faillit s'étrangler.

Au bout d'une minute trente, les ailes se refermèrent lentement autour d'Asari. Quand elles se furent complètement repliées, elles l'enveloppaient comme un halo de lumière miroitante évoquant un cocon fabuleux. Une minute cinquante après le début du numéro, ces derniers vestiges s'effacèrent enfin et la fille redescendit jusqu'au sol, aucunement affectée par sa brève transformation.

Magiciens et magicats applaudirent avec enthousiasme.

« Très impressionnant et du meilleur goût », approuva Eunepheos, son sévère visage de faucon adouci par l'authentique délectation qu'il ressentait à cet instant.

Ni Tralques ni Amberlin ne daignèrent intervenir. La deuxième manche était presque finie et tous deux broyaient du noir à l'idée qu'un seul d'entre eux franchirait la Porte Copse en sens inverse.

« Amberlin le Moindre, veuillez je vous prie nous régaler de votre création suivante ! s'écria Eunepheos, d'un ton à la fois cérémonieux et très légèrement ironique.

— Comme il vous plaira, noble seigneur ! » Amberlin quitta l'estrade, bien déterminé à jouer le tout pour le tout. Il avait considéré les rares sortilèges dont il se souvenait encore, choisi ceux qui convenaient le mieux à la situation et enfin décidé que le résultat obtenu serait forcément meilleur avec la Flexion qu'avec la prononciation correcte.

Il se retourna, lança à l'assistance un sourire extatique qu'il espérait également espiègle et entendu puis articula son sortilège en silence, bras levés comme la première fois.

Un ballon rouge apparut, flottant dans la salle au son d'une boîte à musique invisible. Pendant quarante secondes entières, il dériva dans un sens et dans l'autre, comme bercé par la mélodie aigrelette, puis son extrémité se dénoua et l'air s'en échappa soudain. Il fusa dans toute la salle en émettant un bruit carrément indécent puis retomba, dégonflé. Il ne toucha pas le sol mais disparut dans un dernier sifflement.

Plié en deux, Tralques hurlait de rire.

Des larmes d'hilarité roulaient sur les joues de Sarimance.

Un sourire perplexe déforma les traits anguleux d'Eunepheos.

Ce fut Tralques Étoile de Fer qui parvint à parler le premier : « Le reste du carnaval est retenu de l'autre côté de la porte-miroir parce qu'il ne se rappelle pas le mot de passe, c'est ça ? »

Il s'effondra de nouveau, écroulé de rire.

Tout en s'efforçant de retrouver une contenance, Sarimance intervint à son tour : « Au moins, cher Amberlin, vous vous êtes économisé la dépense d'une location de tapis et de poulets ! Mais quand même, vous auriez pu nous montrer la boîte à musique ! Sa présence hors champ dénote une certaine pingrerie de votre part, et j'ajouterai que la mélodie s'est avérée un peu assommante, à la longue.

— Assez ! rugit Eunepheos. Nous acceptons tout : le bon comme le mauvais, le petit comme le grand ! Pour certains d'entre nous, l'idée de rester à Dessinga est peut-être plus réjouissante que pour d'autres. Tralques, pourriez-vous nous faire l'honneur de lancer la dernière manche ?

— J'en serais très heureux, noble seigneur ! » répliqua Tralques. La gravité de l'instant avait enfin eu raison de son hilarité. Il quitta l'estrade pour la dernière fois et marmonna sa troisième formule magique.

Immédiatement, la lumière faiblit et un grand œil unique s'ouvrit dans le mur au-dessus de la porte-miroir. Quand il battit des cils, un couple en train de dîner apparut, assis à une petite table bien éclairée. L'œil battit des cils plusieurs fois, peuplant la salle d'innombrables petites tables et de jeunes gens discutant gaiement de leurs affaires privées. Un cillement après l'autre, des couples plus âgés apparurent à leur tour puis des créatures fabuleuses, ailées, cornues, arborant les tabards des anciens bestiaires. Un brouhaha agréable avait envahi la salle, mélange de langues humaines et non humaines qui s'élevèrent en serpentins de lumière et de couleurs enchevêtrées pour former une incroyable tresse montant vers le plafond.

La tresse se mit à tourner, entraînant les serpentins qui finirent par former une sorte d'arbre de mai toujours plus long, au son d'une musique magnifique, majestueuse, douloureuse et poignante. Un air pour les amis absents, les choses précieuses qu'on a perdues, les souvenirs effacés.

Une minute et cinquante secondes plus tard très précisément, l'œil cligna une dernière fois et la salle se retrouva vide à nouveau.

« Le Nœud de Bayate, constata Sarimance, son insupportable sourire aux lèvres. La plus belle version jamais exécutée, selon moi !

— Renversant ! Impressionnant ! Exquis ! ronronna Eunepheos. Tralques, vous êtes une étoile montante, c'est évident ! À présent, Sarimance, votre tour est venu de nous offrir enfin ce que vous avez de mieux ! »

Sarimance lévita un instant puis s'éleva en tourbillonnant dans les airs comme une torche vermillon et redescendit lentement. Un prologue qu'Amberlin jugea exagéré, et même prétentieux, pour tout dire.

Répondant à d'amples gestes de son concurrent, deux énormes portiques dorés se formèrent, l'un à gauche et l'autre à droite de la salle. Par le portique de gauche surgirent alors l'un après l'autre les magiciens les plus célèbres du Grand Motholam.

D'abord, ce fut Calanctus le Paisible, éblouissant dans sa robe pourpre, verte et orange. C'était celle qu'il avait portée au festival d'Alancthon, bien longtemps auparavant, la fois où il avait vaincu Conamas le Sophiste. En passant devant l'estrade, il salua courtoisement les spectateurs d'un hochement de tête, un petit sourire aux lèvres.

Dibarcas Maior le suivit aussitôt, dans l'incroyable robe de fils de feu qui l'avait rendu célèbre dans le monde entier. Deux démons des flammes dansaient sur ses épaules. Il leva un bras pour saluer ses confrères puis disparut à son tour par le portique de droite.

Ensuite vint Zinqzin l'Encyclopédiste, serrant contre lui les deux grands livres de prodiges lui ayant valu sa place dans les annales, parmi les plus grands. Lui aussi inclina la tête devant l'estrade puis disparut par le portique de droite.

Dans sa robe vert émeraude zébrée d'or, Amberlin I défila à son tour, bientôt suivi par Amberlin II, vêtu d'un jaune lumineux, un masque sur le visage. Comparés à leurs confrères, tous deux semblaient excessivement graves. Ils saluèrent Eunepheos et ses compagnons avec mesure et respect mais aussi un peu de froideur. L'un après l'autre, ils franchirent le portique de droite et disparurent.

Puis ce fut le tour des Vapurials, tous trois riants aux éclats, une coupe de vin à la main. Le vin provenait de la lointaine Pergolay et les trois coupes ne se vidaient jamais. Lorsqu'ils atteignirent le portique de droite, les magiciens les jetèrent par terre. Chacune se fracassa dans une gerbe de gouttelettes à la couleur de son propriétaire : cobalt, safran et terre de Sienne.

Llorio la magicienne entra à son tour, sur une chaise à porteurs promenée par une douzaine de têtes-de-lézard en livrée. D'après la rumeur, ces êtres étaient d'anciens courtisans ayant sacrifié leur vie pour passer une nuit par an avec leur splendide maîtresse. Au passage, elle dévisagea les magiciens présents dans le public comme si elle envisageait de leur offrir une place à son service. Ce fut un moment déroutant.

Quelques membres du Collège Vert et Pourpre lui emboitèrent le pas : trois magiciens éblouissants et trois magnifiques sorcières portant de fabuleux turbans et d'autres insignes du Collège. Visiblement enchantés de vivre cet instant, ils traversèrent la salle à grandes enjambées, en saluant les spectateurs de la main. Dès qu'ils eurent dépassé l'estrade, l'Archimage Mael Lel Laïo leur succéda. La démarche majestueuse, il hocha mollement la tête à l'attention d'Eunepheos et des juges ; un salut peu convaincu, comme s'il regrettait d'être là. Il poursuivit son chemin sans plus de cérémonie.

Kyrol de Porphyrhyncos apparut ensuite dans ses robes d'assantine argentée. Les spectateurs crurent que le puissant sorcier à la peau noire fermait la procession car, dès qu'il eut disparu, la salle retrouva son calme.

Et puis soudain, une fanfare ronflante enta à son tour, exclusivement composée de cors-du-destin. Une vague blanc bleuté aveuglante illumina la salle et Phandaal, le plus grand mage de tous les temps, fit enfin son entrée, souriant, magnifique. Il s'arrêta devant l'estrade, leva les bras en un salut fraternel puis reprit sa route au son des cors. Au moment de franchir l'autre portique doré, il se retourna et les salua à nouveau. Le portique s'évanouit dans une dernière explosion de lumière.

Les hôtes de Dessinga applaudirent à tout rompre. Grâce à leur excellente éducation, ils n'avaient eu aucun mal à reconnaître les magiciens de cette fabuleuse procession.

« Vous nous avez franchement gâtés, Maître Sarimance ! s'exclama Eunepheos. Les grands magiciens ont un sens aiguisé de l'étiquette ; ils peuvent se montrer rétifs en matière de hiérarchie, nous le savons bien, et même leurs apparitions ont parfois du mal à apprécier la compagnie des autres. Or, malgré les circonstances, vous avez réussi à nous présenter un spectacle des plus harmonieux et des plus courtois. Je vous en félicite !

— Si cela vous a plu, j'en suis ravi, car c'était mon seul objectif ! répliqua Sarimance en retournant à sa place, devant l'estrade.

— Amberlin, à vous ! Montrez-nous ce que vous avez pris tant de malice à garder pour vous jusqu'à maintenant ! Je dois vous avouer que je brûle d'impatience ! »

Amberlin gratifia Eunepheos d'une petite courbette à peine teintée de désinvolture, puis s'avança à son tour. C'était sa dernière chance. Il devait prendre tous les risques.

Sans plus réfléchir, il invoqua la Tendre Extraction d'Aspalin, son sort visuel le plus spectaculaire... enfin, avant. Avec un peu de chance, ses voyelles et ses articulations tiendraient bon, cette fois-ci, à moins que les déformations inédites causées par la Flexion ne lui apportent un plus en échelle et en majesté, comme il l'espérait.

Un coup de tonnerre assourdissant déchira l'air, de grands éclairs aveuglèrent les spectateurs et un superbe tourbillon, qui n'était pas prévu au programme, s'anima sous leurs yeux. Il se mit à tournoyer en vrombissant, ce qui était de bon augure. Pour la première fois, Amberlin se prit à espérer. Hélas, le puissant cône aérien se mit à rétrécir jusqu'à se réduire à un unique point lumineux.

L'anomalie disparut dans un dernier coup de tonnerre, cédant la place à un silence absolu.

Une modeste théière en terre cuite venait d'apparaître sur les dalles. D'une voix rauque et heurtée, elle lança un « moi moi moi... » hésitant, puis se mit à brailler une chanson paillarde du pays du Mur Tombant. Elle venait d'en terminer le refrain et entamait le second couplet lorsque la troisième manche arriva à son terme. Ustensile de cuisine et chanson se volatilisèrent dans une bouffée de fumée cramoisie.

« Grand Eunepheos, je peux tout vous expliquer...

— Trop tard ! C'est inutile ! tonna Eunepheos en se levant de son trône. À présent, il est temps pour nos juges de nous faire part de leur décision ! Nobles magiciens, placez-vous une dernière fois au milieu de la salle ! Le moment est venu d'affronter le verdict ! »

Sans quitter des yeux les boîtes de verre qui bourdonnaient et grésillaient avec une énergie renouvelée derrière Eunepheos, les trois candidats s'exécutèrent. Lorsqu'elles estimèrent avoir suffisamment palabré, les boîtes projetèrent chacune un fil d'énergie vers Eunepheos, qui reprit aussitôt la parole, une lueur blanche dansant dans ses prunelles. Trois nouvelles voix franchirent ses lèvres en même temps, trois voix fondues en une seule :

« Vous serez jugés par ordre d'apparition ! » psalmodia la voix composite. Mises à part ses lèvres et ses mâchoires, Eunepheos le Ténébrieux semblait pétrifié. « Tralques Étoile de Fer, très belles exécutions. Votre magie, vous la tenez des meilleurs mais, en la matière, la transmission est chose difficile et vous vous en tirez remarquablement bien. »

Tralques s'inclina. « Merci, nobles seigneurs. Soyez certains que je ferai mieux la prochaine fois. Je prendrai exemple sur vous ! »

Eunepheos parut ne pas l'entendre. « Sarimance l'Aspurge, nous avons grandement apprécié votre imagination sans limites et ce respect digne d'éloges que vous portez à vos maîtres. Vous êtes un stratège, un mage habile et excitant, mais passablement intransigeant. »

Sarimance les salua d'une courbette. « Nobles seigneurs, mon intransigeance m'est inspirée par votre discipline et votre dévouement. Nous aurions tous aimé connaître l'époque où vous marchiez parmi nous, et nous vous sommes extrêmement reconnaissants de nous avoir fait l'honneur de votre présence en ce lieu. »

Eunepheos et les chambres du Souvenir restèrent impassibles.

« Amberlin le Moindre, enchaîna la triple voix, vos choix pour la circonstance nous ont immensément surpris, il faut le reconnaître. Mais ils dénotent chez vous un sens de la nouveauté et de l'insoumission qui n'est pas pour nous déplaire. Il y a dans votre insouciance et votre irrévérence un petit je-ne-sais-quoi d'enchanteur. Il ne reste de nous que quelques souvenirs, certes, mais nous sommes toujours des mages très puissants. La magie et les sorts visuels n'ont donc aucun secret pour nous. Vous, vous nous avez rappelé ce qui nous manque vraiment depuis notre trépas : le côté absurde de l'existence et les surprises qu'elle nous réserve. Et c'est ce que vous nous avez offert à foison... Par conséquent, nous vous déclarons vainqueur du concours ! »

Outré, Sarimance s'écria : « Quoi ? Mais nobles seigneurs, je protes... »

Il disparut dans un grand panache de fumée.

Tralques voulut s'enfuir mais il n'avait pas fait deux pas qu'il disparaissait à son tour dans un tourbillon de lumière.

Au plafond, deux nouveaux scintillants s'ajoutèrent aux milliers qui brillaient déjà.

Complètement abasourdi, Amberlin n'eut même pas le temps de remercier ses juges. En un clin d'œil, il se retrouva de l'autre côté de la Porte Copse, sur la berge. Un peu en retrait, Diffin l'observait, tout tremblant. La peur et le soulagement, sans doute.

« Comme c'est bon de vous revoir, Maître ! » s'écria la créature efflanquée.

Amberlin eut le plus grand mal à conserver son sang-froid. « Qu'est-ce que tu fais ici, Diffin ?

— Je regardais par la Fenêtre Astucieuse, comme je vous l'avais promis, lorsque tout à coup, elle s'est obscurcie et un visage effrayant aux traits anguleux y est apparu. Le visage m'a dit que vous aviez remporté un grand concours de magie et que plus personne ne reverrait jamais les frères Anto. Et il a ajouté que je pouvais rayer les magiciens Sarimance et Tralques de ma liste de futurs employeurs.

— Je vois. Autre chose ?

— Non, rien, Votre Grandeur ! Je me permets cependant de vous signaler que je viens d'arroser les lillobaies et les quentianes et que j'ai remis le Manuel dans la tour est. Si les livres de magie pouvaient parler, je suis sûr que celui-ci vous dirait qu'il est très satisfait de la façon dont se comporte le nouveau Diffin.

— Très bien, soupira Amberlin en mettant de l'ordre dans ses robes. Accordons-nous un jour ou deux pour voir comment se comporte ce nouveau Diffin. »

Ensemble, ils repartirent vers les tours du manoir Furness qui scintillaient dans la lumière du vieux soleil rouge.

Postface

Quand j'étais ado, l'œuvre de Jack a eu un énorme impact sur moi. J'avais quinze ans quand j'ai découvert cet auteur, avec *Les Maîtres des dragons*, dans le numéro d'août 1962 du magazine *Galaxy*. Dans la foulée, j'ai recherché tout ce qu'on avait déjà publié de lui et il s'est hissé tout en haut de la petite liste de voix différentes de la SF et de la *fantasy* que j'explorais à l'époque : celles de Ray Bradbury, J. G. Ballard, Cordwainer Smith et Philippe K. Dick. Ses textes me semblaient très spéciaux ou, plus exactement, j'avais l'impression qu'il abordait sous un angle nouveau des thèmes que je connaissais déjà.

Je ne devais découvrir que dix ans plus tard le cycle de *La Terre mourante*, mais les récits qui le composent n'ont fait que confirmer tout ce que j'adorais, tout ce que j'admirais déjà dans l'œuvre de Jack : l'élégance, l'harmonie de son écriture, ses cadences et ses rythmes bien particuliers, son

incroyable inventivité, son goût pour l'antique, sa pose minimaliste, sa façon de pousser encore plus loin le fameux précepte « Montrez mais ne dites pas » qui devient chez lui : « Ne montrez pas, suggérez. »

Lorsque Tim Underwood m'a présenté à Jack et à sa famille à la fin des années 1980, j'ai vécu un grand moment. Une amitié très spéciale est née de cette rencontre, une amitié qui est restée la source d'un plaisir infini.

1968 : je suis un soldat assis sur un pas de porte dans une base de l'armée et je lis *Le Prince des étoiles* et *La Machine à tuer*. Trente ans plus tard : je m'assoupis, bercé par *La Mémoire des étoiles*, *Escales dans les étoiles* et *Lurulu* dont les mots me parviennent à travers le mur car, dans la pièce à côté, Jack dicte à son ordinateur le texte sur lequel il travaille. Avant : fan inconditionnel de Jack Vance et conteur novice, je perfectionne mon art dans la lointaine Sydney, tout en cherchant à placer un premier texte. Après : surnommé « le Contrebandier », je suis devenu l'un des meilleurs amis de Jack ; je lui rends visite tous les ans dans sa merveilleuse maison des collines d'Oakland, j'allume les feux de navigation au bar dès qu'il m'annonce que le soleil est loin au-dessus du bout de vergue, je m'assure qu'aucune courgette ne risque de gâcher le plat que je vais partager avec lui, je fais d'énormes efforts pour le suivre au washboard quand il joue du banjo, du ukulélé ou du kazoo. Comme Jack le dit souvent (surtout après quelques verres) : « Vance dépose, Dowling dispose ! » Nous ne savons pas trop ce que ça veut dire, mais ça nous plait bien quand nous sommes d'humeur à porter un toast.

En plus des nombreuses et inoubliables aventures que j'ai partagées avec Jack et Norma – parmi lesquelles notre mémorable équipée à Three Rivers en janvier 1984, pour visiter une authentique (c'est une précision importante !) maison hantée –, nous avons consacré des heures à discuter de nos projets, de nos façons de procéder et de l'art du récit en général. En un sens, *La Porte Copse* est le résultat de cette exposition soutenue et enrichissante à l'œuvre de Jack, de ces heures innombrables passées à bavarder devant le feu ou à nous affairer au fourneau, en écoutant le *Black Eagle Jazz Band*, ou à choisir lesquels, parmi nos amis connus et moins connus, nous embarquerions à bord de *L'Hinano*, le beau ketch de Vance, pour un voyage imaginaire entre Oakland et Sydney.

Plus spécifiquement, j'ai un jour « emprunté » à Jack, sans le vouloir, ce nom d'Amberlin, qu'on trouve dans *Rhialto le Merveilleux*. J'ai baptisé un café ainsi dans mon cycle de récits consacrés à Tom Rynosseros. À son tour, Jack m'a piqué l'une de mes inventions (involontairement, dit-il ; lui aussi, il insiste !) : dans *Bonne vieille Terre*, le volcan éteint s'appelle Shattorak, d'après mon « shatterwrack ». Quand on m'a proposé de participer à ce recueil, je me suis dit que ce serait un juste retour des choses de donner le nom d'Amberlin à l'un de mes personnages.

Comment m'est venue l'idée centrale de ce texte ? Très simplement : je n'ai pas eu le choix. Un beau matin, Amberlin est entré dans son cabinet de travail avec cette Porte Copse à l'esprit et, à partir de là, j'ai su ce qui allait lui arriver. Je veux croire que Jack en personne m'a aidé dans l'écriture de ce récit, et de plus d'une manière.

Terry Dowling

Glen Cook

Une apparition fugace au-dessus du fleuve Scaum lance Alfaro, le Grand Requin de l'Aube – accompagné d'une assemblée hétéroclite de magiciens toujours prêts à se disputer – dans une quête périlleuse sur les traces d'une fabuleuse citée perdue. Une cité perdue dont il s'avère qu'il aurait mieux valu qu'elle le *reste*...

Glen Cook est un romancier à succès, auteur de plus de quarante romans. Il est probablement connu avant tout pour *La Compagnie Noire*, un cycle (en dix tomes) narrant les aventures d'une bande de mercenaires durs à cuire dans un univers de *fantasy* réaliste. Mais il est également l'auteur de *Garrett Détective Privé* (treize tomes pour le moment), une série de *fantasy* « noir » revenant sur les étranges cas rencontrés par un détective privé évoluant dans les bas-fonds de la cité de Tonnefaire.

Le prolifique Cook est également l'auteur de la série de science-fiction *Starfishers*, tout comme de celle du *Dread Empire* en huit volumes, de la trilogie *Darkwar*, et plus récemment des *Instrumentalités de la Nuit*, sans compter neuf romans indépendants comme *The Heirs of Babylon* ou *Le Dragon ne dort jamais*. Parmi ses ouvrages les plus récents, citons *Soumettez-vous à la nuit*, dans la série des *Instrumentalités de la Nuit*, *Gilded Latten Bones* chez Garrett ou encore *An Empire Unacquainted with Defeat: A Chronicle of the Dread Empire* et *A Path to Coldness of Heart* dans la série *Dread Empire*.

Glen Cook vit à Saint-Louis, dans le Missouri.

Le Bon Magicien

1

Alfaro Morag, aimant se faire appeler le Grand Requin de l'Aube, chevauchait son spiradon loin au-dessus d'une forêt. Le miroitement sanglant du fleuve Scaum se dessinait devant lui, tout comme sa destination : Boumergarth, où il avait l'intention de prendre en charge un volume rare qui faisait pour le moment partie de la collection d'Ildefonse le Précepteur. Dans l'optique où Ildefonse ne soit pas disposé à coopérer, Alfaro s'était enveloppé du Manteau Furtif de Phandaal.

Il désirait récupérer *Le Livre des Changements*, sous-titré *Même le beau doit mourir*, un ouvrage contenant tous les secrets de la jeunesse et de la vitalité éternelles. Le volume du Précepteur représentait le dernier exemplaire connu.

Ildefonse, de façon bien peu raisonnable, se montrait plutôt réticent à l'idée de partager de telles connaissances. Il ne permettrait pas que le *Livre des Changements* soit emprunté ou copié, une attitude assurément rétrograde. Alfaro Morag se sentait tout à fait en droit d'étudier les sorts contenus dans cet ouvrage et d'accéder à des formules lui permettant de concevoir de puissantes potions.

Telles étaient les pensées de Morag alors qu'il évoluait dans les cieux, plus contrarié encore par le Précepteur et sa coterie bornée, dont certains membres étaient déjà là quand le soleil était encore jaune, faisait la moitié de sa taille actuelle et ne se trouvait pas aussi loin. Ces antiquités considéraient Alfaro Morag comme un blanc-bec, un freluquet, un intrus incapable de contrôler son impatience et son manque de subtilité quand il était question d'acquérir les biens qu'il désirait.

Bah ! Ils se sentaient simplement menacés par un réfugié venu de si loin au sud qu'aucune carte locale n'indiquait son pays.

Alfaro dériva de droite à gauche puis de haut en bas. Quelle était la meilleure façon de procéder ? Une ombre masqua soudain le soleil, une apparition si éphémère qu'il se dit qu'il devait s'agir d'un mirage de temps. Mais cette vision avait quelque chose de familier.

Il revint brusquement en arrière, dansant sur la brise. La vision réapparut quelques secondes seulement. Il dut gagner en altitude pour atteindre le bon angle, là où les pelgranes passeraient bientôt, observant les routes à la recherche de voyageurs imprudents, aux dernières lueurs ensanglantées du jour. Ou d'autres créatures volantes, tels des faucons-grues et des chouettes fourbues. Ou des spiradons trop petits et trop primitifs pour être protégés par plus d'un seul sort.

La machine d'Alfaro avait beau être invisible, elle n'en était pas moins bruyante. Il émanait de Morag lui-même des odeurs offrant la perspective d'une généreuse récompense.

Alfaro décida de s'éloigner de Boumergarth. Perdant de l'altitude, il se hâta en direction de son donjon situé dans la vallée supérieure d'un affluent du Scaum, la Cascade de Javellana. Il se posa à quelques mètres du turbulent torrent, s'arrêtant seulement pour s'assurer que son spiradon était solidement ancré afin de résister aux brises malicieuses, puis s'avança jusqu'à l'échelle conduisant à sa porte d'entrée.

« Tihomir ! J'arrive ! Apporte mon vovoyeur dans le salon. Ensuite, prépare-moi un repas convenable. »

Tihomir apparut au sommet de l'échelle. C'était un petit homme à la peau grasse mangée de plaies et coiffé de quelques mèches de fins cheveux blancs. Son crâne avait une bosse à l'arrière et était aplati du côté droit. Il ressemblait à un doppelgänger souffreteux d'Alfaro et était, en réalité, son infortuné jumeau.

Tihomir aida Alfaro à descendre.

« Dois-je remonter l'échelle ?

— Ce serait préférable. On dirait bien que cette nuit ne sera pas de tout repos. Ensuite, va me chercher le vovoyeur. »

Tihomir inclina la tête. Alfaro se demandait souvent ce qui se passait sous son crâne. Sans doute pas grand-chose.

La tour d'Alfaro était loin d'être aussi majestueuse que les palais des vénérables magiciens de l'Ascolais. Mais elle ne lui avait pas coûté cher. Elle était abandonnée quand il l'avait découverte et il espérait terminer les travaux de rénovation avant la fin de l'année.

Son salon au troisième étage faisait également office de bibliothèque. Une bibliothèque cruellement privée du chef-d'œuvre de Lutung Kasarung, *Le Livre des Changements*. Il prit plusieurs volumes tous reliés en cuir couleur porto, hauts de quatorze pouces et larges de vingt-deux, se distinguant par un gaufrage doré sur la couverture et le dos.

Des reproductions bon marché.

Tous les livres d'Alfaro, à l'exception de quelques-uns acquis dans des circonstances douteuses, étaient des copies réalisées dans des ateliers de misère pour sandestins, très loin à l'est. Il avait choisi ce soir les volumes I à IV et VI d'un ensemble de quatorze tomes intitulé *Fameuses illustrations des Âges Modernes*. À ce jour, Alfaro n'avait pu s'offrir que six volumes. Le cinquième n'était jamais arrivé.

Il feuilleta rapidement les I et IV, avant que Tihomir lui ramène le vovoyeur.

« Les expériences se déroulent-elles correctement ?

— Tout se déroule parfaitement. Bien que les Minuscules demandent plus de sel.

— Ce sont des voleurs. »

Littéralement, à vrai dire. Il y avait eu un déclin notable du nombre de voyageurs et de voleurs de grand chemin depuis l'apparition d'Alfaro en Ascolais. Il ne se vantait pas à ce sujet. Il doutait que qui que ce soit s'en soit rendu compte.

« Donne-leur encore une goutte. Demain matin.

— Ils veulent également du brandy.

— Moi aussi. Tu en as ? Si oui, apporte-moi une bouteille avec mon repas. »

Tihomir partit. Morag se perdit dans la contemplation des illustrations.

Il retrouva celle lui évoquant vaguement quelque chose dans les dernières pages du volume III.

« C'est bien ce que je pensais. La vue serait identique si le soleil se trouvait derrière moi. Et s'il était plus jeune de quelques milliers d'années. »

Il réchauffa le vovoyeur.

Le tapoter à coups de petite cuillère en bois ne déclencha aucune réaction. Le recours à une louche en fer de façon plus vigoureuse ne rencontra pas plus de succès. Alfaro se retrouva tenté de penser qu'on l'ignorait.

Peut-être le Précepteur était-il trop plongé dans ses petits plaisirs pour lui répondre.

Agacé, Alfaro choisit un diapason en argent. Il frappa l'appareil de voyance une demi-douzaine de fois tout en déclamant :

« La Dame des Ombres Flottantes fait place à la Grande Dame de la Nuit. »

La surface du vovoyeur s'illumina. Une forme apparut. On aurait dit le visage d'un homme d'ordinaire enjoué mais désormais usé par le temps. Alfaro ne pouvait améliorer davantage la netteté de son appareil de quatrième main.

« Parle, Morag. »

Son ton était inhabituellement brusque.

« Regardez ce dessin. (Morag souleva la planche tirée de *Fameuses Illustrations* à hauteur du vovoyeur.) Connaissez-vous cet endroit ?

— Je le connais. Droit au but, Morag.

— Je l'ai vu ce soir alors que je me baladais au-dessus du Scaum.

— Ce n'est pas possible. Cet endroit a été détruit il y a une éternité.

— Malgré tout, je l'ai vu se dresser dans les airs. Là où personne ne va à cause des fantômes. »

Le silence s'éternisa. Puis le vovoyeur chuchota.

« Il vaudrait peut-être mieux discuter de cela en tête-à-tête. Demain. J'informerai mon personnel de laisser passer votre spiradon, tant qu'il demeure visible.

— Je suivrai précisément vos instructions, Précepteur. »

Autant faire comme si sa vision était un coup de chance.

Les Ildefonse encore vivants en cette fin d'époque ne l'étaient pas sans raison.

Il examina la planche montrée au Précepteur. Il n'y avait pas de texte explicatif, seulement un mot : Moadel.

Alfaro chercha dans sa modeste bibliothèque des références à Moadel mais n'en trouva aucune.

2

Alfaro mit pied à terre et s'inclina devant Ildefonse, remarquant que son véhicule n'était ni le premier ni même le dixième à se poser sur les vastes pelouses de Boumergarth. Il fut surpris d'être accueilli par le Précepteur lui-même mais plus surpris encore de découvrir qu'il avait été précédé par tant d'êtres à l'aspect étrange, des magiciens venus des quatre coins de l'Almérie et de l'Ascolais. Panderleou, apparemment arrivé quelques instants plus tôt seulement, était en train de sermonner Barbanikos et Ao des Opales au sujet de sa dernière acquisition, un exemplaire en lambeaux du *Jour des Chaudrons*.

« Écoutez cet extrait du chapitre 2. "Aussi tuèrent-ils un voleur et donnèrent-ils les meilleurs morceaux à Valmur, pour qu'il se hâte en chemin." »

Les autres magiciens présents étaient Herark l'Annonciateur, Vermoulian l'Arpenteur de Rêves, Darvilk le Miaanthère portant son inévitable loup noir, Gilgad, comme toujours vêtu de rouge, Perdustin, Byzant le Nécrope et Haze de l'Océan Wheary, avec une nouvelle peau verte et des feuilles de saule fraîches là où les autres se targuaient de cheveux. Il y en avait d'autres, plus calmes, et Mune le Mage fit son apparition alors qu'Alfaro était toujours en train de les compter en silence. Il précéda le précieux Rhialto le Merveilleux de quelques instants et Zahoulik-Khuntze se tenait tout juste un pas derrière cet odieux personnage.

Cette assemblée constituait le gros des magiciens de l'Almérie et de l'Ascolais. Alfaro sentit peser sur lui le poids oppressant de nombreux regards. Il n'avait jamais vraiment essayé de se faire des amis. Ni n'en avait ressenti le besoin. Jusqu'à maintenant, peut-être.

Pourquoi ce rassemblement ? Où avait-il mis les pieds ? En tant que groupe, ces hommes – au sens le plus large du terme – incarnaient les habitants les plus associables, loufoques et iconoclastes de la région. Certains n'avaient pas prononcé un mot depuis des décennies.

Les magiciens se dévisageaient avec une méfiance désinvolte égale à l'attention qu'ils accordaient à l'intrus.

Ildenfonse monta sur une estrade et leva les mains. Tant bien que mal, un silence approximatif se fit.

« Je ne crois pas que les autres vont nous rejoindre. Retirons-nous au solarium. Vous trouverez un petit buffet, avec des petits déjeuners classiques et une sélection de bières. Nous étudierons ensuite les informations du jeune Alfaro. »

Les magiciens s'égayèrent, multipliant les coups de coude pour tenter d'atteindre le buffet en premier. La fierté d'Ildefonse lui interdisait de lésiner sur les moyens.

Alfaro s'empourpra. Rhialto, au charme détestable, était en tête-à-tête avec le Précepteur et tous les deux ne cessaient de regarder dans sa direction.

Il prit la direction du buffet et le découvrit déjà réduit à un tas d'os, de croûtes, de noyaux et de plumes. Certains costumes parmi les plus élégants du Vingt et Unième Éon étaient maintenant recouverts de taches de jus, de sauce, de graisse et de vin.

Ingénieux Ildefonse. Un verre à la main et le ventre plein, les magiciens se détendirent bientôt. Ses serviteurs se déplaçaient parmi eux en veillant à remplir leurs coupes.

Ildefonse réclama alors l'attention.

« Le jeune Alfaro a eu l'occasion de voir hier en se promenant dans les nuées quelque chose que personne n'aurait dû voir à notre époque, à moins qu'il s'agisse d'un mirage de temps. Amuldar. »

Il y eut des murmures mais Alfaro ne parvint pas à saisir la moindre syllabe.

« Il n'a pas reconnu ce qu'il a vu. Il savait juste que cette apparition n'appartenait pas à notre époque. C'est un gamin intelligent, qui s'est bâti une bibliothèque de reproductions bon marché de chefs-d'œuvre. Dans l'un d'eux, il a trouvé une illustration similaire à sa vision. Se doutant qu'il s'agissait de quelque chose d'important, il m'a contacté par vovoyeur. »

Le Précepteur fit un geste de la main gauche, les doigts repliés puis tendus. L'illustration de Moadel apparut dans l'angle ouest du solarium.

Un coup d'œil au groupe de magiciens lui indiqua que la majorité d'entre eux n'était guère impressionnée.

« Cela remonte à avant mon époque, marmonna Byzant le Nécrope, d'ordinaire réservé. Et, à écouter cette histoire, il s'agit certainement d'un mirage de temps. »

Haze de l'Océan Wheary, ses feuilles dressées comme les poils d'un chat en colère, demanda :

« Et si c'était la plus pure vérité, qu'est-ce que cela voudrait dire pour nous ? »

Des questions furent posées.

Des noms furent lancés.

Des événements historiques furent énumérés.

Des accusations volèrent.

Cette image signifiait bien quelque chose pour plusieurs des magiciens.

Des disputes débutèrent mais leur hôte y mit fin quand les sorts les accompagnant menacèrent d'endommager le solarium. Les magiciens avaient l'habitude de faire valoir leur point de vue avec un enthousiasme particulièrement vif.

Rhialto s'approcha d'Alfaro. Selon Morag, il ne méritait pas son sobriquet : Rhialto n'était pas la moitié du dandy dédaigneux pour lequel il passait.

« Alfaro, qu'est-ce qui vous a décidé à déclencher toute cette agitation ?

— Je n'avais aucunement cette intention. Par hasard, j'ai remarqué une structure menaçante là où je n'aurais rien dû voir. Stupéfait, je me suis précipité chez moi, j'ai effectué quelques recherches et je suis tombé sur l'illustration qui flotte là-bas. J'ai simplement informé le Précepteur de la présence de cette puissance maléfique. »

Alfaro avait décidé de faire preuve de la plus grande précision, à moins de se retrouver interrogé sur le pourquoi de sa présence à l'endroit où il avait remarqué Moadel.

Il posa une question à son tour :

« Pourquoi autant d'excitation ? Je ne m'attendais pas à ce que toute la confrérie soit réunie.

— En supposant que vous ayez vraiment vu ce que vous dites avoir vu... les vies de nombreux magiciens pourraient être altérées. »

Rhialto s'éloigna à grands pas, oubliant ses manières d'ordinaire exagérées. Il intervint dans une dispute entre Byzant le Nécrope et Nahouerezzin, tous les deux ayant fait honneur aux millésimes d'Ildefonse plus que de raison. Nahouerezzin souffrait par ailleurs de démence sénile et se croyait engagé dans un différend de jeunesse.

L'ambiance changea quand les magiciens s'attaquèrent au cellier d'Ildefonse. Les plus vieux devinrent particulièrement mornes et irritables.

Rhialto n'ayant fait preuve d'aucun intérêt à prolonger la conversation, Alfaro s'éclipsa dans l'anonymat. Les autres préféraient l'ignorer ? Il ne se priverait pas de profiter des avantages de cette situation. Il fit la connaissance du buffet une fois que le personnel du Précepteur eut apporté de nouveaux plats. Son long manteau gris comptait de nombreuses et larges poches, à l'intérieur et à l'extérieur, comme tout bon manteau de magicien. Quand elles menacèrent de déborder, il s'en fut nonchalamment en direction des pelouses. Son spiradon s'affaissa sous ses ressorts tant ses cagibis et ses sacoches étaient lourds de victuailles.

Lors de sa troisième tentative de décollage, Alfaro se rendit compte que la chance lui avait donné une occasion à laquelle il était sur le point de renoncer.

Il se trouvait dans l'enceinte de Boumergarth, en présence d'une foule chahuteuse, dont chaque membre serait un suspect potentiel si *Le Livre des Changements* venait à disparaître.

3

Parmi ses talents, Alfaro Morag disposait d'une mémoire presque eidétique. Lors de sa première visite, il ne toucha à rien dans la bibliothèque d'Ildefonse. Il examina les dos des livres, lut des titres quand ils étaient écrits dans une langue qu'il connaissait. Ainsi, il n'eut rien en main quand Ildefonse le surprit en train d'observer une série de minces volumes prétendument écrits par Phandaal à l'ère du Grand Motholam.

« Morag ?

— Précepteur ? J'ai certainement dépassé les bornes, mais je ne peux que me sentir émerveillé. Je n'imagine pas une autre bibliothèque aussi fournie que la vôtre. J'ai déjà noté trois livres dont mes professeurs m'avaient assuré qu'ils étaient perdus à jamais.

— Vous vous trompez, Morag. Comme souvent, sans grande conséquence néfaste pour vous jusqu'à présent. Il existe des collections bien plus importantes, toutes protégées de façon plus terrible encore. (Ildefonse était d'humeur maussade.) Retournez au solarium. Ne vadrouillez pas seul. Même moi je ne me souviens pas de tous les pièges destinés aux intrus. »

Alfaro n'en doutait pas. Pas plus qu'il ne doutait de sa capacité à se sortir de pièges insignifiants.

Il suivit Ildefonse dans le salon, où les magiciens plus âgés s'étaient rassemblés par petits groupes de trois ou quatre personnes changeant constamment. On lui adressa des petits sourires entendus, du moins quand les magiciens étaient encore capables de sourire.

Un serviteur dont la livrée affichait plusieurs teintes d'orange sur du bleu-violet entra dans la pièce.

« Si cela vous intéresse, Messieurs, un phénomène solaire historique semble sur le point de se produire. On le voit mieux depuis la véranda supérieure. »

Les magiciens remplirent leurs verres et gagnèrent la véranda, se sentant obligés d'agir ainsi par le ton sans appel du serviteur.

Le vieux soleil avait accompli un tiers de sa descente vers l'horizon ouest, dévoilant un sinistre cas d'acné. Une dizaine de plaques rouges tourbillonnaient sur son large faciès. Certaines se percutaient et formaient des imperfections encore plus grandes, tandis que de nouveaux points noirs se développaient. Bientôt, un quart de ce visage rougeoyant se retrouva dissimulé derrière un masque sombre et changeant.

« Ça y est ? demanda quelqu'un. Est-ce enfin la fin ? »

Le soleil tremblota, vit son diamètre enfler d'un dixième environ puis frissonna et retrouva sa taille habituelle. Les plaques rouges disparurent. Les plus petites furent consumées par le sombre feu rouge.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Les magiciens demeuraient fascinés par le drame qui se jouait sous leurs yeux.

Ildefonse commença à donner des ordres et son personnel figé se remit en mouvement.

« La partie inférieure du soleil atteindra l'horizon d'ici une heure. J'ai ordonné que mon spiradon le plus grand soit prêt. Partons. Le jeune Morag nous guidera jusqu'à l'endroit où il a repéré sa merveille d'un autre temps. »

Apparemment de façon fortuite, Gilgad remarqua :

« Le soleil possède maintenant une houppette verte. Et une queue. »

Un changement visible seulement du magicien borgne, qui renonça rapidement au sujet.

4

Le plus grand spiradon d'Ildefonse était un véritable palais en soi. Alfaro avait du mal à dissimuler sa jalousie.

Jusqu'à maintenant, il n'avait aucune idée précise du pourquoi de l'intérêt des magiciens pour Moadel. Ils ignoraient ses questions. Mais ils n'étaient pas contents, à l'évidence. Ils étaient nerveux. Certains peut-être même effrayés. Plusieurs lui lancèrent des regards mauvais, convaincus qu'il était un menteur moqueur leur dissimulant ses véritables intentions.

Seul Ildefonse lui adressa la parole, et ce, avec un déplaisir évident.

« Le soleil sera bientôt derrière Amuldar. Où dois-je nous positionner ?

— Amuldar ? Je pensais que ce serait Moadel.

— Amuldar est le lieu. Moadel était l'artiste.

— Oh. »

Alfaro s'était échiné à chercher comment ne pas admettre qu'il s'était trouvé près de Boumergarth. Sans succès. Tout comme il était probable qu'aucun démenti ne conviendrait jamais au Précepteur. Ildefonse avait fait suffisamment d'allusions à ce sujet.

Morag livra les véritables directions et allures à adopter.

Il comptait coopérer honnêtement en apparence. La chose pourrait s'avérer utile s'il devait faire preuve de souplesse plus tard.

« Il est difficile d'en juger de si haut mais je me déplacerai de cent mètres en retrait du Scaum tout en montant d'une demi-douzaine. »

L'immense vaisseau ajusta sa position, sans doute en écho aux pensées du Précepteur.

« Ici. C'est presque exactement...

— Excellent », répondit-il à mi-voix, laissant entendre qu'Alfaro Morag avait gagné un sursis.

Alfaro avait passé peu de temps avec les magiciens les plus âgés depuis son apparition en Ascolais. À présent, il se doutait qu'ils étaient plus profonds qu'ils ne le prétendaient. Et très doués pour donner l'impression aux étrangers qu'ils étaient tout petits.

5

Les sombres pointes des flèches et les tours renflées d'Amuldar se détachaient sur le soleil, comme lancées dans une ascension céleste. Auparavant, les magiciens étaient restés indifférents. À présent, ils se montraient intéressés. Certains de façon fort singulière.

Ildefonse et Rhialto se tenaient contre le garde-fou de la promenade. Alfaro était penché entre les deux.

« Nous avons peut-être mal jugé notre nouvel associé, dit Rhialto, songeur.

— Peut-être. »

Ildefonse semblait en douter.

« Pour ma part, je suis satisfait. Il s'agit peut-être d'une occasion formidable. Alfaro, dites-nous-en plus.

— Je n'ai rien à ajouter à ce qui a déjà été dit.

— Vraiment ? Bon. Pourquoi rentrer chez vous et contacter Ildefonse plutôt qu'enquêter ?

— Je ne suis ni un penseur très vif ni particulièrement courageux quand je me retrouve face à quelque chose qui ne devrait pas exister.

— N'importe lequel de ces vieux imbéciles toujours prêts à s'émerveiller se serait précipité, espérant faire fortune », intervint Ildefonse.

Alfaro remarqua que Zahoulik-Khuntze et Herark l'Annonciateur faisaient tous les deux preuve d'une attitude suspecte. Même si ses compagnons les plus proches étaient loin de faire preuve de leur bravoure et de leur éclat habituels.

Panderleou se présenta.

« Ildefonse, je me suis souvenu d'une expérience cruciale que j'ai laissée en plan dans mon laboratoire. Retournez à Boumergarth. Je dois rentrer très vite.

— Et de là, où ? s'enquit Rhialto.

— Ce n'est pas le moment d'afficher vos airs supérieurs et d'avoir recours à vos moqueries sournoises, Rhialto. Précepteur, j'insiste !

— Mon très cher Panderleou, compagnon de jeunesse, vous êtes entièrement libre d'aller et venir comme bon vous semble.

— Un concept extrêmement intéressant mais que vous avez rendu impossible. »

Le soleil déclinait dans le dos d'Hazur et les dernières lueurs du jour n'avaient révélé aucun signe de la présence d'Amuldar. On ne voyait rien à part un couple de pelgranes évoluant dans les airs.

Ne s'attendant guère à une réponse utile, Alfaro demanda tout de même :

« Quelqu'un va-t-il me dire quelque chose maintenant ? N'importe quoi ?

— Nous allons honorer la requête de Panderleou, répondit Ildefonse. Je vais mettre le cap sur Boumergarth. Après un souper adéquat, nous nous retirerons dans la bibliothèque, nous étudierons et réfléchirons aux actions que nous devrons entreprendre ou non demain. »

Le grand spiradon s'éleva, s'écartant de la lumière mourante. La centaine de bannières colorées bordant ses extrémités claquèrent dans la brise.

6

Une course débuta avant même le spiradon à quai. La plupart des magiciens se précipitèrent sur le buffet, déterminés à entamer encore davantage le garde-manger du Précepteur. Quelques-uns filèrent vers les pelouses et leurs moyens de transport. Ils revinrent bien vite en formant un petit troupeau vitupérant de magiciens outragés, drapés dans leur vertu.

« J'ai continué à m'interroger en chemin et j'ai changé d'avis, leur répondit Idlefonse. La prudence exige que nous restions unis et que nous affrontions l'avenir tous ensemble avec une détermination inébranlable. »

Mune le Mage, la bouche pleine de croquettes de foie d'alouette, fit remarquer :

« Le choix le plus respectable serait de poursuivre la politique pratiquée depuis l'incident de la Bataille de Fritjof. Ignorer Amuldar. »

Une forte minorité fut prompte à signifier son accord.

« Je vais formuler cela sous la forme d'une motion, déclara Herark l'Annonciateur. Même s'il semble qu'Amuldar ait inexplicablement survécu, il n'y a pas eu de provocation depuis la période du Grand Motholam. Laissons Amuldar tranquille. »

L'Annonciateur était encore bien pâle. Alfaro avait peur que l'homme ait pu percevoir quelque relent de terreur venu de l'avenir.

« Une stratégie admirable, mais entachée d'un point faible, dit Rhialto. Quand Alfaro a remarqué Amuldar, Amuldar a remarqué Alfaro. »

Morag eut droit à une averse de regards noirs. Ces magiciens ne laissaient que rarement la raison les dominer.

« Quand nous sommes partis faire la part des choses concernant la vision d'Alfaro, Amuldar a senti que nous étions à sa recherche. Te Ratje sait que nous savons.

— C'est inacceptable, fit Panderleou.

— Je demande un vote de censure contre Alfaro Morag, renchérit Herark, incluant la confiscation de tous ses biens. »

Ildefonse intervint.

« Contrôlez-vous. Alfaro n'est que le messager. Quoi qu'il arrive, s'il possédait quelque chose de valeur, quelqu'un l'aurait déjà pris pour le mettre en lieu sûr. »

Alfaro frissonna. C'était peut-être le moment idéal pour se remplir les poches et se dépêcher de rentrer chez lui avant de changer de vie, pourquoi pas en se rendant dans le désert au-delà du Mur Tombant.

« Est-ce que personne ne va soutenir l'une ou l'autre de mes motions ? » grommela Herark.

De toute évidence, non. Mais Haze de l'Océan Wheary s'emporta de nouveau.

« Je dépose une motion pour que Ildefonse, Rhialto et tous ceux disposant des renseignements adéquats révèlent au reste d'entre nous toute la vérité au sujet d'Amuldar, en se montrant totalement francs et en ne gardant pour eux aucune information essentielle. »

Des « Écoutez ! Écoutez ! » montèrent d'une dizaine de gorges. Les plus jeunes insistaient pour savoir dans quoi les anciens les avaient entraînés.

Alfaro, n'ayant entendu aucun soutien explicite à l'égard de la motion, déclara :

« Je soutiens la motion de l'estimé Haze. »

Le chœur de « Écoutez ! Écoutez ! » céda le pas à des protestations indignées face à la suffisance audacieuse d'Alfaro. Il n'était guère estimé.

« Silence, dit Ildefonse. Byzant me soutient. »

Surpris, le Nécrope tourna le dos au buffet et jeta un regard noir au Précepteur.

« Panderleou, vous étiez au premier rang de la Bataille de Fritjof. Vous avez la langue bien pendue. Racontez l'histoire. Respectez la vérité. Ne faites pas dans l'enjolivement fantaisiste pas plus que dans la modestie. L'un comme l'autre sont inappropriés.

— Laissez Rhialto le raconter, suggéra Panderleou, aigre. Il était plus proche de l'action que moi.

— Rhialto était trop proche, rechigna Ildefonse. Et, comme nous le savons bien, Rhialto tient trop à sa réputation pour raconter avec exactitude la moindre histoire le concernant de près ou de loin. »

Morag sourit. Même l'ami le plus proche de Rhialto avait des réserves au sujet du personnage.

Maussade, Panderleou grogna :

« Très bien. Approchez. Je ne me répéterai pas et je me contenterai des moments les plus importants. »

Les magiciens se réunirent autour de lui. Ceux qui n'avaient que deux mains avaient bien du mal à se débrouiller entre la nourriture et le vin. Et Ildefonse étant du genre peu accueillant, il ne permettait pas à ses invités d'utiliser la magie à l'intérieur de sa demeure. De quoi expliquer peut-être sa santé toujours robuste.

« À un moment indéterminé au cours du Seizième Éon, commença Panderleou, le premier Grand Magicien apparut, Te Ratje d'Agagino, qui fut peut-être plus grand que Phandaal lui-même. Disparu depuis longtemps, on se souvient de lui seulement dans des notes de bas de page d'ouvrages particulièrement anciens, où son nom est inévitablement mal orthographié, Shinarump, Vrishakis ou Terawachy. »

Panderleou se dirigea vers le buffet.

Ildefonse se racla la gorge.

« Panderleou, c'était beaucoup trop vague pour ceux qui ne connaissent pas son nom ou ce qui s'est passé alors.

— Je blâme l'éducation moderne, grommela Panderleou. Très bien. À son époque, Te Ratje était connu comme le Bon Magicien. Il affirmait que toute magie était un cadeau qui devait être utilisé au bénéfice de l'humanité tout entière. Dans sa suffisance, il était encore plus désagréable que ne l'est Rhialto dans son égotisme. Il était présomptueux, absolu, trop difficile à supporter. Ses camarades magiciens décidèrent qu'il était temps d'intervenir. Il fallait ouvrir les yeux de Te Ratje. Par conséquent, la grande majorité de la terre fut brûlée, privée de toute vie. Une vague d'émigration envoya la plupart des survivants dans les étoiles. Leurs descendants reviennent de temps en temps, si changés que nous ne parvenons pas à les voir comme des humains. »

Alfaro étudia les visages de l'assemblée. Aucun des magiciens ne prit mal la remarque.

« C'était au temps du Grand Motholam. De nombreux magiciens depuis se sont demandé comment Valdaran le Juste, un simple politicien, a pu massacrer les mages de cette époque. La réponse est Te Ratje, le Bon Magicien. Au final, toutefois, Te Ratje et sa cité ambulante ont été anéantis. Ou repoussés dans les dimensions démoniaques. Valdaran a succombé à la morsure du temps. La Terre est redevenue ce qu'elle était depuis toujours, avec quelques centaines de millions de personnes en moins.

— Jusqu'à aujourd'hui, fit remarquer Ildefonse qui, d'un signe de la main, fit réapparaître Amuldar. Moadel a peint cela après la disparition de Te Ratje. D'après un rêve, a-t-il dit. À partir d'un mirage de temps hantant les terres des rêves, avait indiqué Vermoulian à l'époque. »

Vermoulian l'Arpenteur de Rêves ôta un pilon de grive de sa bouche.

« Je vous avais informés que je n'avais trouvé aucune trace d'un tel rêve quand Moadel a prétendu cela.

— Oui, en effet. J'ai été complaisant. Te Ratje n'était plus une menace. Nous avions suffisamment de preuves pour considérer que le problème était résolu. »

Alfaro tenta de réfléchir dans son coin sans attirer l'attention. Il courait le risque de se retrouver entraîné dans une querelle antique opposant une rectitude vigoureuse et un certain laisser-aller à l'égard de la corruption.

Le passé était peut-être de retour.

Alfaro redoutait qu'il puisse le mordre lui aussi.

7

Autrefois, Boumergarth était un immense palais. Les innombrables tours et pièces – pour certaines situées dans des réalités différentes – étaient en train de disparaître avec leur maître. Ildefonse allait sur ses vieux jours, malgré les mystères de Lutung Kasarung. À moins qu'il ait perdu son goût pour le grand spectacle. Quand il ne recevait personne, lui et son personnel ne vivaient pas mieux que des commerçants ordinaires, dans une toute petite partie de Boumergarth. Les dépenses somptuaires du jour étaient uniquement dues à la présente infestation.

Vagabonder dans Boumergarth sans Ildefonse revenait en effet à tenter le sort. Ildefonse, qui, de temps en temps, tombait dans ses propres pièges.

Tel était ce qu'avait appris Alfaro en s'entretenant avec le personnel du Précepteur, au cours d'une nuit où il lui avait été bien difficile de trouver le sommeil. Au cours d'une nuit où le mécontentement avait frappé toute l'assemblée.

Ildefonse était déterminé à s'occuper de la question d'Amuldar sitôt les dangers les plus courants repoussés dans les forêts et les grottes par la lumière du jour.

Le buffet du petit déjeuner était rudimentaire. De quoi simplement vous alimenter en vue d'une dure journée de travail.

Pourquoi jouer les gourmets pour les condamnés ?

Dans le but d'améliorer le moral des troupes, le Précepteur annonça :

« J'ai déployé mes sandestins durant la nuit. Attendez-vous à une cité morte si nous trouvons autre chose qu'un mirage de temps. Te Ratje aurait déjà réagi maintenant. Ses souvenirs de nous seraient moins tendres que les nôtres à son égard. Donc, une dernière gorgée de vin et nous partons ! »

Les magiciens gagnèrent les pelouses en grommelant et furent à nouveau déçus. Ildefonse avait effectivement accordé à chacun le droit de pouvoir utiliser son propre moyen de transport. Mais, malheureusement, les moyens de transport en question se dirigeraient uniquement vers la destination choisie par le Précepteur.

La plupart des spiradons utilisaient un démon mineur appelé sandestin pour évoluer dans les airs. Le Précepteur les avait dupés avec des menaces et de vagues promesses au sujet d'une libération de contrat synallagmatique qu'il était en mesure de leur accorder.

Il dit à Rhialto :

« Ouvrez la marche, avec le jeune Alfaro. Je passerai en dernier, pour garder un œil sur les traînards. »

Alfaro trouvait que Rhialto abordait cette matinée sans plus d'enthousiasme que Panderleou ou Zahoulik-Khuntze. Tous les deux continuaient à plaider leur cause, prétextant un besoin urgent de régler certaines affaires personnelles.

Ildefonse cria de derrière :

« Chacun d'entre vous est venu à Boumergarth armé de plusieurs sorts. J'espère qu'à nous tous, nous couvrons un large éventail.

— Des sorts ? balbutia Alfaro. Je n'ai pas... Pourquoi aurais-je... »

Rhialto le regarda avec ce qui aurait pu passer pour de la pitié. Si ce n'était du mépris. En partant du principe que ce n'était pas seulement le vent dans ses yeux.

8

Les magiciens approchaient d'Hazur et Ildefonse les libéra de son influence. Ils bourdonnaient autour du cap comme des moucherons géants. Alfaro resta près de Rhialto, s'assurant que le magicien soit positionné entre lui et le pays hanté.

Les averses d'étincelles des magiciens attirèrent l'attention, tout d'abord sur la route longeant la rive opposée du Scaum puis dans les airs. Là, des voyageurs s'arrêtèrent pour les regarder, bouche bée. Dans les cieux, leur brouhaha attira des pelgranes, des monstres descendant vaguement des hommes. Leurs cerveaux lents comprenaient que toute cette chair délicieuse s'agitant autour d'Hazur pouvait s'avérer mortelle. Ao des Opales souligna la chose d'un Excellent Jet Prismatique.

Les voyageurs arrêtés près du fleuve poussèrent une acclamation enthousiaste quand une centaine de lances de lumière scintillantes transpercèrent un pelgrane trop audacieux. Le monstre plongea vers le Scaum en crépitant.

Les magiciens se rapprochèrent du cap, promontoire rocheux couvert de bois mort et de broussailles rabougries.

Ildefonse appela Rhialto :

« Avez-vous trouvé une raison d'éviter l'Option Directe de Clarté Absolue ?

— Cela ne coûte qu'un sort d'essayer. Bien qu'il soit définitif. Et qu'il soit peu probable d'avoir un large impact sur une cible aussi énorme qu'Amuldar. »

Le Précepteur s'assura qu'aucun des magiciens présents ne cherche à s'en aller discrètement. Il chuchota. Son spiradon piqua en direction de la forêt étouffant les abords d'Hazur. Il décrivit une courbe au-dessus de la cime des arbres et lança son sort.

L'Option Directe était une nouveauté pour Alfaro. Peu de magiciens l'employaient car le sort bannissait toute illusion, pas seulement celle que le lanceur de sort voulait écarter.

L'air se mit à scintiller. Une plaque d'une surface d'un demi-hectare gonfla pour devenir un dôme transparent s'élevant au-dessus de la roche nue, dévoilant une cité.

Les magiciens en orbite se précipitèrent pour voir.

Le Précepteur se rengorgea.

« Il vient de perdre un éon, dit Rhialto à Alfaro. Le revoilà petit garçon. »

Morag était davantage intéressé par la cité. Le non-mirage.

Rien ne bougeait. Il n'y avait pas de délabrement manifeste mais l'endroit semblait abandonné depuis une éternité à la vermine et la poussière.

Depuis plusieurs éons, se souvint-il. Ce qui signifiait que de puissants sorts étaient à l'œuvre.

Les magiciens les plus âgés, si déterminés à retrouver leurs pénates quelques instants plus tôt, discutaient joyeusement de ce qui venait d'être exhumé ici.

Ils avaient oublié la terreur. L'avidité avait pris le dessus. Beaucoup ricanèrent en songeant à la déception certaine qui frapperait bientôt ceux qui n'avaient pas réussi à répondre à la convocation d'Ildefonse.

« Une fois encore, l'avarice domine la prudence », fit remarquer le Précepteur.

Alfaro vit quelque chose.

« Là ! Vous avez vu ?

— Quoi ?

— Un phalène bleu. Il était énorme.

— Le bleu n'était pas la couleur favorite de Te Ratje, commenta Ildefonse.

— C'est le moins que l'on puisse dire, dit Rhialto. Te Ratje semble à bout de patience. Il est prêt pour le test direct. »

Le spiradon du Précepteur s'éleva et s'écarta précipitamment. Alfaro le suivit, tout comme Rhialto. Quelques mètres plus bas, Barbanikos lança un sort aux conséquences dramatiques.

Le sort frappa le dôme dans un éclair puis rebondit et frappa Barbanikos avant qu'il ait eu le temps d'esquiver. Ses cheveux blancs aux allures de pissenlit explosèrent. Il se mit à chuter dans un tourbillon de flammes et son spiradon s'éparpilla en mille morceaux tandis que son sandestin hurlait. L'épave se dispersa sur le flanc d'Hazur. De petits feux s'éteignirent avant de pouvoir s'étendre.

« Barbanikos a réussi », constata Rhialto.

Un anneau noir d'une dizaine de pieds de large palpitait à la surface du dôme. Haze de l'Océan Wheary fila à l'intérieur sans être aussitôt frappé par la mort. Mune le Mage le suivit et les autres magiciens firent de même.

« Nos réputations ne s'en remettront probablement pas si nous ne réussissons pas à les suivre », remarqua Rhialto.

Alfaro songea aux options qui s'offraient à lui. Si cet anneau rétrécissant petit à petit se refermait, une dizaine de domaines n'aurait plus de maître.

Ildefonse surprit son regard.

« Apprenez à prendre tous les aspects d'une question en considération. »

Alfaro ouvrit la bouche pour protester.

« Si vous aviez développé ce talent plus tôt, vous n'auriez pas eu besoin de migrer à la hâte.

— Vous êtes lent à apprendre, observa Rhialto. Néanmoins, vous êtes prometteur. Et vous avez l'œil aiguisé de la jeunesse. »

L'œil aiguisé de la jeunesse, incapable de soutenir le regard féroce d'Ildefonse, se posa un instant sur le pelgrane contemplant les perspectives de la route fluviale, avant de passer au soleil mourant.

« Gilgad avait raison. Le soleil a une grande houppe. Et peut-être une barbe ou une queue. »

On pouvait les distinguer toutes les deux quand on le regardait en inclinant la tête de douze degrés. Rhialto et Ildefonse s'en aperçurent eux aussi. Mais Rhialto vit quelque chose de plus.

« Il y a une ligne, aussi fine qu'un fil de soie, qui relie la terre au soleil.

— Dommage que Moadel ne soit pas là pour le dessiner, répondit Ildefonse.

— Je pourrais aller chercher mon frère. Il est doué pour le dessin », suggéra Alfaro.

Tihomir était en effet particulièrement doué dans ce domaine.

« Ce n'est pas nécessaire. Le soleil va se maintenir encore quelques jours. Notre tâche est plus urgente. Rhialto. Ouvrez le chemin. Je vais balayer l'arrière. »

Rhialto inclina son spiradon orné de pierres précieuses en direction de l'anneau de plus en plus petit. Mécontent, Alfaro lui emboita le pas.

9

« Il n'y a pas de couleur, s'exclama Alfaro.

— Mais si, répliqua Rhialto. Le gris de Te Ratje, dans tous ses milliers de nuances de gris. Le gris est la couleur de la rectitude absolue.

— Ah voilà qui est contrariant, dit Ildefonse. L'ouverture de Barbanikos s'est refermée. »

Le trou était devenu un cercle noir flottant dans les airs. La zone dévoilée par l'Option Directe d'Absolue Clarté s'était réduite à un espace d'une dizaine de mètres de large au plus.

« Je ne suis jamais venu ici avant, dit Rhialto.

— Mes visites remontent à si loin qu'il me faudrait peut-être plusieurs semaines pour retrouver mes souvenirs, confessa Ildefonse. Alfaro avait raison. Il y a un phalène bleu. Mais je n'ai pas besoin de me remémorer quoi que ce soit pour comprendre que la rue en contrebas conduit au cœur d'Amuldar. »

Les autres magiciens avaient justement emprunté ce chemin, agitant la poussière sur leur passage. Il n'y avait rien ici à même de retenir leur attention. C'était la plus morne des cités. Aucune structure ne comptait plus de trois étages et tous les bâtiments, sans exception, avaient la forme d'un bloc gris, totalement fonctionnel.

« Où sont les tours ? Les minarets ? Les flèches surmontées de dômes en forme d'oignon ?

— Le Bon Magicien a cru créer ce que vous avez vu, répondit Ildefonse. Nous nous trouvons maintenant à l'intérieur de ce qui est en réalité né de sa vision.

— Valdaran le Juste a détruit les magiciens du Grand Motholam pour cela ? »

Rhialto gloussa. Ildefonse ne répondit pas.

Alfaro glapit, surpris par un gros phalène bleu qui manqua de peu son visage.

Les magiciens plus âgés ralentirent.

« Il est temps de se montrer prudent, indiqua Rhialto, désignant un éparpillement de bois poli et de vannerie qui, quelques instants plus tôt encore, constituait un spiradon.

— Mune le Mage, décida Ildefonse. Je ne vois pas de cadavre. Il a donc dû s'en aller. »

Plusieurs grands phalènes, à moins qu'il s'agisse de papillons, voletaient non loin. Leurs couleurs allaient du turquoise sombre à un pâle bleu roi.

« On dirait qu'il y a quelque chose sur leurs ailes, remarqua Alfaro.

— Ce sont des sorts écrits par Te Ratje lui-même. (Le Précepteur esquiva un phalène aussi gros que sa main ouverte.) L'une de ses contributions à la magie. Même lui n'était pas capable de mémoriser plus de quatre sorts à la fois. Alors il a créé ces créatures. Il pouvait lire un sort s'il le voulait ou les armer, si bien que les insectes pouvaient déclencher de véritables désastres lors de collisions imprévisibles. C'est ce qui vient juste de se produire. »

Rhialto saisit une petite pierre pourpre sur la barre de son spiradon, lui chuchota quelque chose, puis la jeta sur un phalène particulièrement imposant qui pivota, tourna sur le dos et tomba en vacillant.

« Celui-là portait la Démangeaison Funeste, observa Ildefonse.

— Ce sont tous des sorts nuisibles. »

La main droite de Rhialto dansa. Sa pierre pourpre fila d'un papillon à un autre, laissant derrière elle une piste d'ichor et d'ailes brisées.

Ils tombèrent là où les autres étaient déjà tombés et virent alors Mune le Mage continuer à avancer d'un pas lourd avec détermination, sa cape luisant sur le gris telle l'aurore. Ses empreintes de pas s'illuminaient avant de disparaître rapidement.

« Je crois que son moral est en hausse, fit remarquer Ildefonse. En avant, Mune ! En avant, pressons ! »

Mune le Mage eut un geste impoli. Rhialto descendit vers lui en piqué pour échanger quelques mots.

« Seule sa dignité en a pris un coup. Mais comme on pouvait s'y attendre, il est déjà en train de râler au sujet de possibles restitutions.

— Je vois quelque chose », dit Alfaro.

Ils ralentirent tous les trois.

Une touche de couleur apparut au cœur d'Amuldar, aussi vive que celle d'une plante retrouvée sous un rocher. Elle emplit le paysage mais chaque nuance était délavée, tel un fantôme du passé.

À cet endroit-là se trouvait aussi un éparpillement de structures évoquant celles se détachant sur le soleil. Aucune n'avait la taille de la vision d'Alfaro.

Elles entouraient une place grandiose. Un escadron de spiradons sans pilote était posé là.

« Ils sont tous là, à part Barbanikos et Mune le Mage », dit le Précepteur.

Tous les trois se posèrent sur la surface de pierre grise qui trembla en soulevant des liserés de couleur chaque fois que l'un d'eux mettait pied à terre.

Alfaro comprit. La couleur ici, aussi faible soit-elle, existait seulement parce que des étrangers l'avaient apportée avec eux.

10

Les lépidoptères morts leur indiquèrent le chemin jusqu'à la structure la plus carrée et la plus grise de toutes, privée de toute lumière. Alfaro tira une courte épée dissimulée sous son manteau. Une pierre de lune dans le pommeau, habilement séduite, brillait d'une lumière vive, illuminant un cercle de vingt pieds de rayon. Rhialto et Ildefonse en furent impressionnés.

« Un héritage », expliqua Alfaro.

Son acquisition avait précipité la cascade d'événements qui avaient conduit les frères Morag en Ascolais.

« Incroyable, dit Ildefonse. Mais il nous faut autre chose. »

La salle semblait n'avoir aucune limite si ce n'était les murs qu'ils venaient de franchir. Les autres magiciens étaient cependant toujours dans le coin, comme l'indiquaient de lointains échos et autres éclairs.

« Quel est cet endroit ? demanda Alfaro.

— Votre supposition en vaudra bien une autre », répondit le Précepteur.

Un bruit sourd et métallique retentit. Le sol trembla. Une lumière apparut, accompagnée d'un bourdonnement grandissant. Les voix au loin semblaient bouleversées.

Alfaro éteignit sa pierre de lune et se retourna lentement.

Le mur au-delà débordait d'innombrables étagères de livres, qui s'étendaient de tous côtés jusque dans les ténèbres.

« Précepteur...

— Je vous avais dit qu'il y avait des bibliothèques supérieures à la mienne. En avant ! »

Ildefonse avança. Alfaro lui emboita le pas. Il ne voulait pas être seul. Le danger était palpable. Rhialto le sentait aussi. Il semblait inhabituellement nerveux. Ildefonse suivit les traces dans la poussière déplacée par ceux qui s'étaient précipités dans le noir.

« Des fantômes », fit Alfaro alors que les magiciens se déplaçaient au milieu des innombrables tables et des chaises couvertes de poussière.

Deux créatures flottaient dans leur direction, deux filles presque nues qui semblaient bien réelles. Rhialto eut un murmure approbateur. Il avait une réputation à ce sujet à laquelle personne n'avait encore apporté de preuves irréfutables.

« Faites attention, prévint Ildefonse. Il ne faut pas fier aux apparences.

— Je m'attends à un coup de théâtre alambiqué, ajouta Rhialto, comme avec les phalènes. Celle sur la gauche me semble vaguement familière.

— Elle vous montre ce que Rhialto voudrait voir en secret, expliqua le Précepteur. Le piège est un choix. Vous devez choisir de toucher. Mais si c'est le cas, vous n'aurez pas le temps de le regretter.

— C'est la façon de faire de Te Ratje. Vous détruire en flattant vos faiblesses. »

D'autres fantômes semblables flottaient devant eux. Ils formaient une procession aérienne guidant les autres magiciens. Tous les fantômes n'étaient pas des femmes ou jeunes.

Un hurlement au loin. Un éclair brillant. Puis trente secondes de silence complet durant lesquelles les fantômes demeurèrent immobiles. Ensuite, un grincement se fit entendre, comme si deux blocs de granite de cent tonnes glissaient l'un contre l'autre.

Ildefonse s'avança énergiquement. Alfaro, inévitablement, le suivit. Rhialto resta près d'eux, marmonnant tout en luttant contre la tentation.

11

Perdustin avait hurlé.

« Il a touché une fille, indiqua Gilgad. Haze l'avait vu venir. Il est intervenu. »

Perdustin était à terre et sonné mais vivant au milieu d'une zone s'étirant sous une reproduction de ciel.

« Et la fille ? demanda Ildefonse.

— Brisée en mille morceaux. (Une main entourée d'un halo rouge désigna un tas de morceaux de papier déchiré.) Malheureusement, aucune de ces jeunes femmes n'est plus réelle que celle-ci.

— Tout n'est qu'illusion », dit Haze, avant de donner sa propre version de l'histoire.

Des rangées de gigantesques machines poussiéreuses entouraient la zone.

« D'où cela vient-il ? demanda Alfaro. Nous n'avions rien vu de tout ça avant d'arriver ici. »

Gilgad haussa les épaules.

« Les choses fonctionnent différemment à Amuldar. »

Il était effrayé. Et il n'était pas le seul dans ce cas.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Morag indiqua le ciel, parsemé de constellations exotiques. Des lignes fines, distinctement visibles malgré leur noirceur, s'agitaient comme les tentacules d'un kraken pressé de se repaître des étoiles.

« Vous demanderez à Te Ratje quand il arrivera », lança quelqu'un.

Une dizaine de paires d'yeux contemplèrent la fine courbe vert pâle dans le sillage d'un soleil désormais couché.

Ildefonse s'agenouilla devant Perdustin. Rhialto s'éleva dans les airs. Les autres magiciens marmonnaient car aucun souvenir utile ne leur était revenu.

Alfaro jeta un coup d'œil derrière lui. Qu'en était-il de ces livres ? Il se remit à observer le ciel.

Des mots safran, écrits dans les airs, flottaient au-dessus de son épaule.

VOUS ÊTES TÉMOINS DE L'ÉVOLUTION DES ÉTOILES. UN MILLION D'ANNÉES GALACTIQUES S'ÉCOULENT TOUTES LES TROIS MINUTES.

Affligé, Alfaro se retourna un instant vers les tentacules avant de pivoter vers le vieillard le plus âgé qu'il ait jamais vu. Des taches brunes, presque chauve, une paupière gauche tombante. Le coin gauche de sa bouche s'affaissait également. Ses rides avaient leurs propres rides. Il avait une saisissante nymphette à chaque bras. Les orteils du vieil homme soutenu par les deux nymphettes traînaient sur le sol. Ce n'était pas des fantômes. Alfaro sentait la chaleur qui émanait d'elles. Si les magiciens s'en prenaient à elles, elles saigneraient et ne se disperseraient pas aux quatre vents comme des morceaux de papier.

Alfaro contemplait l'improbable : des magiciens autoproclamés intrépides d'Almérie et de l'Ascolais se mirent à geindre, à se faire pipi dessus et Nahourezzin alla même jusqu'à s'évanouir. Cela dit, pour être tout à fait honnête, son malaise était dû à l'épuisement et à une tension prolongée. Morag remarqua aussi que certains n'étaient pas vraiment intimidés, à commencer par le Précepteur et Rhialto le Merveilleux.

12

« Te Ratje ? » demanda Rhialto.

Le vieil homme inclina la tête. Après une pause. Il ne semblait pas en être très sûr. D'autres filles approchèrent pour le soutenir. Leur contact ne le dérangeait pas.

« Leur inquiétude est intrigante, murmura Ildefonse. Elles existent de par sa volonté. Et il n'est pas en bonne santé. »

Rhialto opina du chef :

« Même mes ressources formidables seraient mises à l'épreuve si je voulais maintenir autant de gemmes.

— Qui sont-elles ? demanda Alfaro. Elles sont charmantes. Les a-t-il créées lui-même ? »

Ses propres tentatives dans le domaine avaient toujours mal tourné.

« Non. Il y a longtemps, il a traversé le temps, récoltant les essences des plus belles femmes du monde et des courtisanes les plus accomplies, chacune au firmament de leur beauté : ferme, sans tache, et encore jeunes. Il décante leur simulacre à volonté.

— Une lubie de jeunesse, ajouta Ildefonse.

— Les filles n'ont pas vraiment conscience de leur statut mais elles savent qu'elles viennent des profondeurs du temps et que leur immortalité dépend uniquement de son affection à leur égard. »

Alfaro demanda :

« Pourquoi est-il si vieux ? »

En réalité, il voulait plutôt dire : pourquoi Te Ratje s'était-il laissé frapper par les indignités de l'âge ?

« Son esprit n'a jamais fonctionné comme les autres, répondit Rhialto. Toutefois, ce n'est qu'une illusion, comme Ildefonse, ou Haze, ou Zahoulik-Khuntze avec ses ongles en fer décorés. »

Alfaro examina le Précepteur. Comme toujours, Ildefonse avait l'air d'un grand-père à barbe blonde, chaleureux et grassouillet. Dissimulait-il sa véritable apparence ?

Le Bon Magicien devint soudain radicalement moins chétif. Il devint grand, fort, dur, méprisant, et sans aucun humour. Mais ses yeux n'avaient pas changé, toujours anciens et à moitié aveugles. Et il ne parlait toujours pas.

Te Ratje leva son index gauche et son ongle se mit à briller.

Il écrivit dans les airs : BIENVENUE À TOUS. ALFARO MORAG, REJETON DE LA DESTINÉE, TU AS MIS LONGTEMPS À VENIR. Ses lignes faisaient trente caractères de long et flottèrent devant lui avant de s'éteindre en vrilles et bouffées de vapeur jaunâtres.

« Toujours un frimeur ! » railla Herark l'Annonciateur.

LE TEMPS M'A TRAHI. DEVEZ-VOUS SABOTER DE NOUVEAU MON GRAND ŒUVRE ?

Rhialto se montra sceptique.

« Je ne vois aucun signe de grand œuvre, qu'il soit futile, maudit ou autre. Je vois simplement la poussière née d'une négligence prolongée. »

J'AI RENONCÉ À TOUTES TENTATIVES D'AMÉLIORER L'HUMANITÉ. CETTE BÊTE EST UNE INGRATE SUPERFICIELLE, ÉGOÏSTE ET PAR NATURE MAUVAISE. JE LA LAISSE À SES DISTRACTIONS AUTODESTRUCTRICES. JE ME CONSACRE UNIQUEMENT À LA PRÉSERVATION DE LA CONNAISSANCE ET AUX BONS SOINS DU SOLEIL.

Le Bon Magicien fit un geste de la main. L'air entre lui et les magiciens se changea en un diorama de six pieds de côté et de trois de profondeur. Une réplique exacte de l'espace qu'ils occupaient apparut sous leurs yeux, avec de minuscules magiciens et filles en son centre.

L'index brillant de Te Ratje se tendit et devint une baguette de quatre pieds de long, jaune-vert. BIBLIOTHÈQUE, INCLUANT TOUS LES OUVRAGES JAMAIS ÉCRITS DEPUIS LE 13e ÉON.

Ildefonse lança un clin d'œil à Alfaro.

CES MOTEURS DÉTECTENT LE TRAVAIL DE CRÉATION EN COURS. QUAND UN OUVRAGE EST TERMINÉ, UNE SUITE DE SORTS INTERROMPT LE TEMPS, UN ASSOCIÉ SE REND SUR PLACE ET EXÉCUTE UNE COPIE PARFAITE. AINSI, AUCUN POÈME, AUCUNE CHANSON, AUCUNE HISTOIRE D'AMOUR, AUCUN CHEF-D'ŒUVRE DE MAGIE OU D'HISTOIRE N'EST PERDU.

Alfaro perçut en lui un soupçon de folie.

Les magiciens avaient ignoré les livres dans leur hâte de trouver des trésors plus substantiels. Mais chaque livre écrit depuis huit éons ? Y compris les grimoires perdus de Phandraal, des Vapurials et Zinqzin ? Les trois quarts des écrits magiques avaient été perdus depuis le Grand Motholam.

Un homme aveugle aurait pu sentir l'avidité commencer à frémir.

Délibérément provoquée ? se demanda Alfaro.

Plusieurs moteurs à l'intérieur du diorama prirent une délicate teinte lilas rose. C'EST ICI QUE BAT LE CŒUR D'AMULDAR. CE SONT EUX QUI FONT LE GRAND ŒUVRE DU TEMPS. EUX QUI SE TENDENT VERS LES ÉTOILES ET FORGENT LA PITANCE QUE RÉCLAME NOTRE SOLEIL.

Un geste de la main. Une sphère apparut au-dessus de leurs têtes, le soleil pareil à un pois sanglant à son centre. Un éparpillement d'étoiles plus jeunes brillait à la frontière, la véritable distance les séparant d'Amuldar impossible à deviner. Des fils noirs entraînaient quelque chose d'invisible dans l'une des deux queues vertes qui s'étiraient en spirale depuis les deux pôles du soleil.

TOUT COMME J'AI DONNÉ LA VIE À MES ANGES, J'AI DONNÉ LA VIE À TOUT CE QUI VIT SUR TERRE. VENEZ.

Alfaro lâcha :

« Moi ? »

TOI. TU ES LE SEUL INNOCENT ICI.

Morag avala une grande bouffée d'air. Il se sentait comme un petit garçon pris la main dans un sac qui n'était pas le sien. Une situation qu'il avait connue plus d'une fois. Un coup d'œil alentour lui montra qu'aucun des magiciens n'avait bougé ou n'était même conscient.

« Une stase ? Une stase qui ne me concerne pas, bien que je sois à l'écart et ne l'aie pas initiée ? »

OUI.

Un sourire cruel.

Le Bon Magicien continuait de devenir plus fort et plus jeune. IL Y A PEU DE CHOSES À FAIRE ICI À PART S'OCCUPER DES MOTEURS, ÉTUDIER ET SE LIVRER À SES RECHERCHES. Il eut un sourire encore plus cruel quand deux de ses familiers se glissèrent sous ses bras. Une autre jeune femme, une élégante beauté brune aux cheveux courts, évoquant un bassinet sans visière, se faufila à ses côtés. Elle avait troublé les pensées de Morag à l'instant même où il l'avait vue. Son regard mauvais lui indiqua qu'elle savait parfaitement qu'elle aurait pu faire de lui son esclave en un instant.

Te Ratje continua :

AVEC TOUS CES GRANDS TEXTES MAGIQUES À PORTÉE DE MAIN ET ALORS QUE LE TEMPS NE MANQUE PAS, MÊME UN DILETTANTE PEUT TROUVER DE NOUVELLES FAÇONS INGÉNIEUSES D'UTILISER LA MAGIE.

Distrait par la nymphe et les imperfections de son propre caractère, Alfaro écouta le discours de Te Ratje d'une oreille distraite.

L'histoire que raconta celui-ci était douteuse même pour un jeune naïf commençant à peine à saisir à quel point il n'était pas à sa place parmi les magiciens d'Almérie et de l'Ascolais. Qui avait compris qu'il avait désespérément besoin de réprimer ses penchants naturels, de peur de connaître un destin qui ne soit pas différent de celui de ses Minuscules.

Un coup d'œil lui apprit que Byzant le Nécrope avait quelque chose en tête.

13

La nymphe se frottait contre Alfaro tel un chat affectueux.

« Est-ce que cette distraction est nécessaire ? » demanda-t-il.

JE NE PEUX PAS CONTRÔLER LEURS ATTIRANCES.

Alfaro ne savait toujours pas comment ils étaient passés de la salle des moteurs à une petite bibliothèque douillette au mobilier de bois poli. Il était impossible qu'elle contienne tous les livres créés au cours de huit éons. Deux magiciens et trois filles se trouvaient là.

QUEL LIVRE VOUDRAIS-TU VOIR ?

Parce que le désir de le posséder l'avait conduit jusqu'ici, Alfaro répondit :

« Le Livre des Changements de Lutung Kasarung. »

Te Ratje avança un bras incroyablement long et récupéra un volume qu'il présenta à Alfaro. C'était un exemplaire immaculé, jamais ouvert. Alfaro le posa doucement sur une petite table en teck à l'apprêt si profond que le livre donnait l'impression de couler dans le bois. Tremblant, il demanda :

« À quoi jouez-vous avec moi ? »

JE VEUX QUE TU DEVIENNES MON APPRENTI.

« Pourquoi ? »

TU ES LE PREMIER À TROUVER AMULDAR DEPUIS UNE ÉTERNITÉ. TU ES VENU SANS ÊTRE VICTIME DU POIDS DES PRÉJUGÉS OU DE L'AVIDITÉ DU PASSÉ, SEULEMENT GUIDÉ PAR DES FAIBLESSES INSIGNIFIANTES EXAGÉRÉES PAR TON TALENT.

« Pourquoi Te Ratje voudrait un apprenti ? »

MÊME LE BEAU DOIT MOURIR.

Alfaro était perplexe, confus. Dans ses moments d'honnêteté, il admettait ne pas être un homme bon, seulement un homme fort doué pour se justifier. Il n'était pas du même moule que le Bon Magicien.

Il y avait un piège ici, quelque part.

L'OCCASION FAIT LE LARRON. LE DÉFI CRÉE L'HOMME. JE ME SUIS EFFORCÉ AU FIL DES ÂGES DE PRÉSERVER LA CONNAISSANCE ET DE PROLONGER LA DURÉE DE VIE DU SOLEIL. LES CONFLITS DU DIX-HUITIÈME ÉON M'ONT COÛTÉ MES POUVOIRS ET M'ONT INFLIGÉ DES BLESSURES QUI ME RONGENT ENCORE AUJOURD'HUI.

Le piège pouvait-il s'avérer affectif ?

MÊME CACHÉ AUX YEUX DU MONDE, MALGRÉ TOUTES LES CONNAISSANCES QUE J'AI ACQUISES À TRAVERS LES ÂGES, JE N'AI PAS PU RECONQUÉRIR CE QUI

M'AVAIT ÉTÉ ARRACHÉ. MAIS À PRÉSENT LE HASARD M'EN DONNE L'OCCASION. JE PEUX FORMER UN REMPLAÇANT.

Alfaro dissimula toute trace de scepticisme. Il n'y croyait pas. Il pouvait concevoir la réalité seulement à travers son propre personnage. Te Ratje était sans doute un autre Alfaro Morag, plus subtil et plus rusé grâce à des milliers d'années d'expérience.

Mais Alfaro resta fidèle à sa volonté de se montrer honnête.

« Je ne suis pas l'homme que vous recherchez. Au mieux, on peut me considérer comme une fripouille ou un gredin. »

Et des obligations l'attendaient ailleurs.

TON FRÈRE. ÉVIDEMMENT. ET POURTANT J'AI TOUTES CES FRIANDISES À DISPOSITION. DIX MILLE DOUCEURS QUI NE VIVENT QU'UN JOUR TOUS LES CENT ANS. J'AI LE MONDE. LA LUMIÈRE FATIGUÉE DU SOLEIL MOURANT SERAIT ÉTEINTE SANS LES MOTEURS MIRACLES DE TE RATJE.

« Vous lisez dans les esprits ? »

DANS CERTAINS, OUI. LE TIEN EST OUVERT. CEUX DE MES ANCIENS ENNEMIS, CES PRINCIPICULES DE CHAOS ET D'ÉGOÏSME SUR LA PLACE, NON. MAIS JE LES CONNAIS. ET LES MOTEURS LES COMPRENNENT.

C'EST DÉCIDÉ. ALFARO MORAG DÉBUTERA SA FORMATION POUR DEVENIR LE BON MAGICIEN.

La compagne d'Alfaro se blottit contre lui en ronronnant.

14

Ildefonse pénétra dans la bibliothèque. Les filles glapirent de surprise. Le Bon Magicien se mit à scintiller.

« Morag, que se passe-t-il ? demanda le Précepteur.

— Que s'est-il passé ? laissa échapper Alfaro. Comment...

— Mune le Mage est arrivé. Il a brisé la stase. Mais seulement, j'en suis sûr, après s'être assuré qu'il n'y ait pas de trésor à se mettre dans la poche. Des réponses, s'il vous plaît.

— Te Ratje veut que je devienne son assistant. »

Le Précepteur eut un gloussement mauvais et son hilarité communicative gagna les autres magiciens à l'extérieur. Ildefonse se tourna vers la porte.

« J'ai déjà utilisé mon Option Directe de Clarté Absolue. Est-ce que quelqu'un possède un sort fait pour dissiper les illusions ? »

Vermoulian l'Arpenteur de Rêves s'avança.

« J'ai un charme, pas un vrai sort, qui fera la différence entre une illusion et un rêve éveillé.

— Essayez-le. Le jeune Alfaro a besoin de voir à quel point il s'est laissé emporter.

— Cela semble excessif.

— Nous avons tous été jeunes.

— Très bien. Le charme est réutilisable. »

L'Arpenteur de Rêves fit un geste et prononça quelques mots.

« Il y a un délai ? Rien ne s'est passé, demanda Ildefonse.

— L'effet est instantané.

— Rien n'a changé. »

Ce n'était pas tout à fait vrai. Rien de ce qu'il pensait être une illusion n'avait changé. Ildefonse lui-même avait repris son apparence naturelle. Le changement manquait de force dramatique. Il avait pris du ventre et avait perdu en beauté et en cheveux, sans parler de sa chaleur bienveillante.

Un court moment de tapage se fit entendre à l'extérieur de la bibliothèque, quand les magiciens se virent clairement les uns les autres pour la première fois.

La pièce demeura quant à elle parfaitement identique. Tout comme les trois magnifiques jeunes femmes. Mais une senteur nauséabonde imprégnait la scène.

« Aïe ! haleta Alfaro. Te Ratje ! »

Le Bon Magicien était quant à lui redevenu un vieux gnome rabougri, avant tout bonnement de cesser de bouger.

« Mort ! Mort depuis bien longtemps, dit Alfaro, le plus proche de la scène. Une momie. Avons-nous eu affaire à un fantôme ? »

Son enveloppe se mit à scintiller. *Je suis un souvenir dans les mêmes moteurs qui se souviennent de la légion fragile*, dit une voix dans la tête d'Alfaro. *Même le beau doit mourir. Mais une idée, un rêve, vit à jamais à Amuldar. Les moteurs poursuivront leur mission quand la dernière étoile se sera éteinte*.

« Pas un rêve, acquiesça Vermoulian. Un cauchemar venu à la vie. »

Ildefonse hocha la tête. Alfaro n'arrivait pas à comprendre. La minette se glissa contre lui et lui mordilla le lobe gauche de l'oreille.

« Il me manque des informations clés. Te Ratje n'a pas parlé de cette ancienne querelle. Il lui a nié toute importance seulement dans la mesure où cela aurait pu interférer ici.

— Te Ratje était un fanatique, concentré sur un seul et unique but, prêt à détruire des civilisations entières pour faire valoir son concept du droit. La cité, le gris, est le cadeau que le Bon Magicien avait prévu pour nous tous. »

Ildefonse s'exprimait avec ardeur.

« Et pourtant, après les excès du Grand Motholam, il a coupé les ponts avec l'humanité. Il s'est concentré sur le fait d'entretenir le soleil.

— Et nous devons lui exprimer de la gratitude à ce sujet, évidemment. Mais... »

La nymphe avait passé une main sous le manteau et la chemise d'Alfaro. Il avait du mal à se concentrer.

Le Bon Magicien – ou la machine à l'intérieur de laquelle son fantôme conspirait toujours – lut dans son esprit.

La vérité est la vérité, quelle que soit son apparence.

Alfaro n'était pas d'accord.

« La vérité est différente pour chaque observateur. Les lois de la nature elles-mêmes sont changeantes dans certaines circonstances. »

Il repoussa doucement la main sous sa chemise, assez loin pour que la chaleur de la jeune fille ne fasse plus bouillir son sang.

« Des forces tentent de m'enrôler, par séduction ou par le biais de menaces implicites. Pourquoi ? »

Ildefonse trahit une surprise passagère.

« On comprend facilement les manipulateurs. Mes volontés et mes rêves seront accomplis. Le Précepteur, d'un autre côté... »

Ildefonse retenait visiblement sa langue.

La vérité est ce qu'elle est. Le sort a été lancé. Dès lors, personne ne peut mentir, si ce n'est par omission. Mais la vérité emplira leurs pensées. Le Précepteur souhaite piller Amuldar, avant d'achever sa destruction. Voilà à quel point il déteste la vision du Bon Magicien.

« Même au prix du soleil ? »

Même le beau doit mourir. Il y a d'autres soleils. Les magiciens de l'Ascolais peuvent se rendre dans le palais de Vermoulian l'Arpenteur de Rêves.

Pourquoi les magiciens haïssent-ils tellement la vision du Bon Magicien ?

Les moteurs lui montrèrent le monde que Te Ratje aurait fait, tout d'abord selon sa vérité, puis selon les machines neutres capables de calculer la somme vectorielle de toutes les tensions nées des ambitions des êtres vivants de ce monde. Les deux versions ne se ressemblaient guère.

Morag parcourut les souvenirs des moteurs, observant les péripéties et les faits, absorbant les vérités rôdant entre les partis pris.

15

Le temps avait filé. Ildefonse était à nouveau plongé dans une stase, la bouche ouverte pour protester. Tout comme les filles et la momie.

Qui n'était pas le Bon Magicien. Te Ratje avait péri au cours de l'ancien conflit. Il avait été remplacé par un disciple ne maîtrisant pas aussi bien la magie.

Qui avait été remplacé lui-même, avec le temps.

« Relâchez la stase. »

Ildefonse se remit à protester. Le glapissement de son alarme de stase s'interrompit.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Les moteurs m'ont montré le passé. »

Ildefonse ne fit aucun commentaire. Pas plus que les magiciens à l'extérieur.

« Précepteur, Te Ratje est mort lors de la Bataille de Fritjof. Le Bon Magicien ici présent était un disciple à lui qui a ravagé Amuldar et poursuivi sa tâche en secret. Il s'est assuré que les moteurs ne tomberaient pas en panne avant la fin de cet univers. Amuldar n'est pas une menace pour vous. Elle s'occupera du soleil. Elle se chargera des filles adorées de Te Ratje. Elle se protégera elle-même. »

Ildefonse, privé de son apparence normale, ne pouvait dissimuler son moi intérieur. Pas plus qu'il ne pouvait se cacher d'Amuldar, qui ne dissimulait aucune information essentielle à Alfaro.

« Vous devez tous comprendre qu'aucun des recours auxquels vous pensez ne fonctionnera, leur dit Morag. Contentez-vous du statuquo.

— Qui est ? demanda Vermoulian.

— Nous sommes des invités d'Amuldar. Aussi longtemps que le voudra Amuldar. (Alfaro songea un instant aux moteurs.) Un buffet est prêt. Suivez les jeunes femmes aux lanternes. Refrénez vos désirs. Vermoulian, allez-y. Précepteur, restez. Rhialto, joignez-vous à nous. »

D'une pensée, Alfaro obligea l'enveloppe du Bon Magicien à s'écarter en flottant. Morag ne tourna pas la tête. Il avait peur qu'il soit en train de le regarder.

Les dimensions de la bibliothèque changèrent. Il y avait de la place pour trois hommes dans trois fauteuils confortables accompagnés par trois jeunes femmes invraisemblablement belles. Alfaro songea à son propre passé avec aigreur. Une vision le harcelait : la blessure de Tihomir.

D'autres filles apparurent. Elles amenèrent des vins et des friandises.

« J'ai été mordu par le serpent dont le venin animait Te Ratje, dit Alfaro. Je ferai comme il l'a demandé. Alors, maintenant, la question. Que faire à votre sujet ?

— Libérez-nous, proposa Rhialto, distrait. (Il avait une princesse sur chaque genou.)

— La machine considère que c'est dangereux. Je connais vos esprits. Vous êtes ce que vous êtes. Pourtant, je préférerais vous renvoyer en Ascolais. »

Alfaro était stupéfait. Il parlait comme si c'était lui qui dirigeait les opérations.

« À qui faire confiance parmi vous ? » demanda-t-il.

Rhialto et le Précepteur se portèrent instantanément volontaires.

« Je vois. Les moteurs ne sont pas d'accord. Je veux faire venir quelque chose. Mais peu importe qui envoyer, il va sans doute piller ceux qui vont rester. À l'exception de Nahourezzin qui ne réussira pas à se souvenir de sa mission. Oui. Une excellente stratégie. Voilà. Et c'est fait.

— Qu'est-ce qui est fait ? demanda nerveusement Ildefonse.

— J'ai fait appel aux sandestins des spiradons pour cette tâche, en échange de la rupture de leurs contrats synallagmatiques.

— Précisément la façon dont Te Ratje est devenu impopulaire, en prenant des libertés avec les biens d'autrui.

— Une pénurie de serviteurs mystiques devrait compliquer une attaque contre Amuldar. Profitez du vin. Profitez de la nourriture. Profitez de la compagnie des nymphes. (Alfaro se pencha en avant pour chuchoter.) Je fais de mon mieux pour vous sortir de là vivants. »

16

Tihomir contemplait la cité grise avec un regard d'enfant. Les sandestins l'avaient déposés lui et tout le contenu de la tour à côté de la Cascade Javellana, au centre de la place. Alfaro se précipita pour saluer son frère. Plusieurs de ses nymphes favorites le suivirent. Il anticipa la rencontre des autres avec enthousiasme. Dix mille de ses précieuses et merveilleuses gemmes !

Il n'y avait pas de magiciens ou de spiradons sur la place.

Après avoir enlacé son frère, Alfaro entama le long processus consistant à faire comprendre à Tihomir leur nouvelle situation. Il se faisait trop de souci. Tihomir se sentirait bien aussi longtemps qu'il partagerait la compagnie d'Alfaro. Il était effrayé seulement parce qu'ils avaient été séparés un certain temps et que d'étranges démons étaient venus le chercher.

Alfaro Morag. Les mauvais magiciens s'enfuient.

« Comment est-ce possible ? »

Il avait pourtant remarqué l'absence des spiradons, y compris du sien.

Le dénommé Barbanikos a permis aux démons de revenir. Eux-mêmes n'avaient pas confiance dans ta promesse de les libérer de leurs contrats synallagmatiques.

Rhialto à la langue dorée et Ildefonse auraient tiré profit de leurs doutes pour profiter de la fidélité fugace des sandestins, un fait de notoriété publique.

Ce n'est pas par hasard s'ils ont été liés par contrat bilatéral et non engagés.

Alfaro haussa les épaules. Il était encore agacé qu'on se soit approprié son spiradon – certainement un coup de Mune le Mage – pourtant c'était un problème résolu sans qu'il ait à offenser Amuldar. Un prodige. Il était libre d'être le Bon Magicien et guérir Tihomir.

Une dizaine de filles supplémentaires arrivèrent pour aider Alfaro à transporter ses biens dans ses nouveaux quartiers extraordinaires, façonnés par les moteurs d'Amuldar en se basant sur ses fantaisies les plus profondes.

Même le Boumergarth d'Ildefonse ne pouvait rivaliser avec son opulence.

Il était tombé au paradis.

Le paradis était une lame au tranchant mauvais.

Au cours des siècles suivants, des magiciens, ou parfois une cabale de magiciens, tentèrent de profiter des richesses d'Amuldar. Tous ces stratagèmes échouèrent.

Seul Vermoulian l'Arpenteur de Rêves réussit à pénétrer la coquille d'Amuldar – en passant par les terres de la nuit. Le marcheur de rêves retrouva le cauchemar dans lequel le Bon Magicien était tombé.

Alfaro Morag, comme tous les Bons Magiciens avant lui, découvrit que quelques millénaires de ce paradis suffisaient à vous rendre incapable de continuer à en supporter le prix. Tout comme eux, il avait commencé à aspirer à s'échapper du beau.

Tihomir Morag, plus pragmatique et raisonnable que son frère, deviendrait célèbre en tant que son successeur.

Postface

Je suis entré dans la Navy après le lycée, en 1962, sévèrement frappé par la Maladie du Manque d'Ambition. Néanmoins, quand la Navy proposa de m'envoyer à l'université pour quatre ans, j'ai répondu « Yo-ho-ho ! » et je suis parti pour celle du Missouri. En tant qu'étudiant de première année aussi dégingandé que désordonné, j'ai emboité le pas d'un élève plus âgé dont j'ai oublié le nom mais pas le plus grand service qu'il m'ait rendu.

En apprenant que j'appréciais moi aussi la science-fiction, il m'entraîna dans la librairie indépendante à côté du bar où nous passions nos soirées à nous entraîner à devenir des marins en permission. Il m'obligea à abouler la somme scandaleuse de, je crois, 75 cents (plus les taxes !), pour la *Lancer Limited Edition* d'*Un monde magique* en poche de Jack Vance. Je fus stupéfait. Les poches étaient à 50 cents, ou, au mieux, 60 cents à cette époque. Mais je n'ai pas regretté mon achat, jamais. Le livre a disparu, de même que plusieurs autres éditions depuis, parce que je l'ai lu, et relu, et relu, je ne sais combien de fois.

Mon intérêt fut capté dès la première page. C'était de la meth intellectuelle. Je ne pouvais pas me débarrasser de cette addiction, pas plus que je n'ai perdu le désir du débutant de créer quelque chose « comme ça ». Ce que tout auteur ressent au sujet de ces écrivains favoris qui balisent de nouveaux chemins à travers les ravines et les fourrés des cols de Cumberland de la littérature. L'une des grandes joies de ma carrière est d'avoir été invité à participer au présent projet. Alors, pour la première fois en vingt-cinq ans, j'ai écrit une nouvelle, pour honorer l'un des grands noms qui m'a donné envie de choisir cette carrière.

Les événements chroniqués ici se déroulent à la toute fin du Vingt et Unième Éon, une époque par ailleurs monotone, quelques siècles après les incidents narrés dans *Rhialto le Merveilleux*.

Glen Cook

Byron Tetrick

Ici, un jeune homme se met en quête du père indigne qu'il n'a jamais connu, et trouve bien davantage que ce qu'il recherchait...

Byron Tetrick vit avec sa femme, Carol, à Fishers Indiana. Il est diplômé de l'Atelier de science-fiction de Clarion West et de l'Atelier des auteurs de *fantasy*. Ses nouvelles, incluant une aventure de Sherlock Holmes, sont parues dans diverses anthologies thématiques ainsi que dans *In the Shadow of the Wall*, un recueil de fictions sur la guerre du Vietnam qu'il a co-édité avec Martin H. Greenberg. Ancien pilote de l'US Air Force et retraité de l'aviation civile américaine, il a aussi publié des ouvrages sur les carrières de l'aviation. Il travaille actuellement sur une nouvelle située dans l'univers du cycle d'*Alastor* de Jack Vance, et un essai sur la bibliomanie. Byron est fier de compter Jack Vance parmi ses amis chers depuis de nombreuses années.

L'Université de maugie

Dringo franchit la crête des dernières collines usées de l'Ambit du Mombac au moment où le crépuscule laissait place à la nuit dans un rougeoiement sombre. En contrebas devant lui, à quelques encablures à peine, les lueurs d'un petit village projetaient des ombres pourpres à travers les branches des arbres. Si proche, et pourtant si loin. Les couinements et les grondements des créatures nocturnes semblaient se rapprocher de lui à une vitesse alarmante. Un rugissement tonitruant suivi d'un ululement perçant achevèrent de lui mettre les nerfs à vif. Ils se battent pour moi, songea Dringo en pressant le pas, conscient que ses chances d'atteindre un refuge à temps s'amenuisaient. Il tira sa petite dague. Plus bas, à la pointe d'un angle entre le village et lui, le ooooeeeahh sinistre d'un engoulevent n'annonçait rien de bon.

« Je pense que nous ferions mieux d'accélérer le pas, non ? »

L'apparition soudaine de cette voix à côté de lui fit s'accélérer les battements de cœur de Dringo à une cadence qu'il n'aurait même pas crue possible.

Un jeune homme vêtu d'un costume raffiné, comme s'il se rendait à une réception aristocratique, se joignit à la marche empressée de Dringo sans autre introduction. Sa robe volumineuse en étoffe opalescente bruissait et voletait derrière lui comme un fanion par vent fort. Un chapeau pointu et sophistiqué bringuebalait sur sa tête en dépit de ses efforts pour le stabiliser. Il tentait désespérément de le maintenir en agrippant les pompons rattachés par des cordelettes argentées.

« J'avais lancé un sort de Bienheureuse Indifférence, haleta-t-il, mais, visiblement, son action semble perdre de son efficacité. »

De l'homme qui marchait à côté de lui dans la pénombre de la jeune nuit, Dringo n'arrivait pas à deviner grand-chose, sinon qu'il semblait avoir à peu près le même âge et la même taille que lui. Il mit momentanément de côté sa défiance envers les magiciens ; mieux valait un allié inconnu qu'une mort prévisible dans la gueule d'un visp ou d'un déodande.

« Vous n'auriez pas un autre tour de passe-passe en réserve ?

— Rien que je puisse invoquer dans notre fâcheuse situation, à part une admonestation pour que celui d'entre nous qui restera à la traîne suffise à calmer la faim de nos poursuivants, ce qui permettrait à l'autre d'atteindre un refuge à temps. »

Sur ces mots, il éclata de rire et s'élança en avant ; l'étoffe iridescente de ses vêtements devint de plus en plus spectrale à mesure que la distance entre eux se creusait.

Bien que les lueurs du village parussent plus proches, ils étaient encore loin d'être tirés d'affaire quand le jeune magicien s'arrêta brusquement et se pencha en avant, les mains appuyées sur ses genoux. Toujours haletant, il reprit :

« Nous sommes en sécurité. Nous avons pénétré dans le périmètre du sort de protection qui entoure le village. »

Dringo ralentit mais ne s'arrêta pas.

« Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Je le vois, souffla l'étranger. C'est comme un kalychrome, ça scintille juste à la limite du spectre visible. Pas étonnant que vous ne voyiez rien. »

Peu rassuré par cette assertion vague et invérifiable, Dringo maintint l'allure et dépassa bientôt le mage. *Il cherche son souffle comme s'il était sur le point de s'effondrer ; si ça se trouve, tout ce qu'il a vu ce sont les lucioles annonciatrices de la mort. Je ferai mieux d'avancer et de le laisser calmer l'appétit de ces créatures.*

« Une minute ! Ralentissez ! Juste une petite pause et nous pourrons continuer, implora l'homme avant de s'esclaffer à nouveau et de reprendre la marche. La première pinte sera pour moi. Calmez-vous et tenez-moi un peu compagnie.

— Aussi plaisante soit-elle, je ne suis pas sûr de l'apprécier suffisamment pour risquer ma vie.

— Un jugement qui tombe sous le sens. Mais je vous promets que nous ne risquons plus rien à l'intérieur de l'enceinte magique qui protège le bourg. (Il articula quelques mots inintelligibles et agita la main.) Vous pouvez peut-être distinguer maintenant la légère aura qui nous entoure ? »

Dringo plissa les yeux. Il lui sembla effectivement percevoir un faible scintillement phosphorescent dans l'air mais cette vision disparut très rapidement.

« Peut-être, mais ça vient de disparaître.

— Non, non ! C'est juste que je n'ai pas assez de pouvoir pour la maintenir visible à vos yeux plus longtemps. Mais vous l'avez vue, n'est-ce pas ? Ralentissez donc ; rien ne nous empêche de faire plus ample connaissance à une allure raisonnable. »

À contrecoeur, Dringo s'arrêta et attendit.

« J'ai voyagé jusqu'ici avec pour seul confort l'épaisseur de mes semelles, pour seule distraction les hurlements des bêtes sauvages, fit le jeune homme en lui tendant la main. Mon nom est Gasterlo. Nous avons semé ensemble la mort lancée à nos trousses ; cela ne peut qu'être le prélude d'une belle amitié. »

Dringo compléta les présentations.

« Je suis Dringo, voyageur solitaire moi aussi. Je suis surpris que vous soyez si versé dans les arts magiques malgré votre jeune âge... Je ne vois pas comment nous aurions pu survivre autrement. »

Gasterlo leva modestement la main.

« Mon sortilège précédent ne pouvait plus retenir les créatures à distance une seconde de plus ; le pouvoir qui nous protège dépasse largement la mesure de mes piètres capacités. De fait, c'est pour devenir un maître-magicien que j'ai renoncé aux plaisirs d'une vie indolente et que j'ai pris la route. Qu'est-ce qui vous a poussé, vous ? Vous n'avez pas l'air d'être un vagabond ni un colporteur. »

Dringo n'hésita qu'un bref moment. Que risquait-il à se montrer franc ?

« Je cherche mon père. Je n'ai gardé de lui – c'est du moins ce qu'affirme ma mère – que son visage. Rien d'autre ne me relie à l'homme qui m'a engendré.

— Une noble cause, Dringo ! Nous pourrons en deviser plus avant devant cette pinte que je vous ai promise. Nous approchons de l'entrée du village. Je peux déjà sentir l'odeur de la viande rôtie et ma gorge languit d'un autre rafraîchissement que l'eau rancie de ma gourde. »

Alors qu'ils se rapprochaient du centre du bourg, une animation surprenante commençait à se dessiner dans les rues – les gens qui osaient vivre à l'intérieur de l'Ambit craignaient en général la nuit mais la plupart des petites chaumières qui bordaient la route avaient les volets ouverts, prodiguant une chaude luminosité. Des cris de bienvenue et de bénédiction retentirent à l'arrivée des deux étrangers. On aurait pu croire qu'ils venaient d'apprendre que le soleil mourant reviendrait guéri le lendemain et qu'ils se réjouissaient par avance de la certitude de voir revenir l'aube tant leur humeur semblait joyeuse.

La route débouchait sur une petite place commerçante. Gasterlo désigna le seul édifice doté de deux étages. Un panneau de bois délavé pendait à une potence tout aussi misérable. Une lanterne à la flamme vacillante projetait ses rayons obliques sur une enseigne où l'on pouvait lire une inscription sommairement calligraphiée : *L'Auberge de Grippo.*

« M'est avis que nous touchons au but. Je doute que nous trouvions établissement plus attractif dans les parages. »

Gasterlo ouvrit grand les battants de bois et les voyageurs pénétrèrent dans l'auberge. L'atmosphère de franche jovialité qui régnait à l'intérieur était encore plus frappante. La salle entière paraissait remplie d'hommes souriants et rougeauds. Une petite alcôve surélevée d'un côté de la salle semblait retenir l'attention de tous, quoique beaucoup se fussent tournés avec curiosité vers les nouveaux arrivants. Depuis l'alcôve, un jeune homme se leva et lança :

« Gasterlo ! Nous avions perdu tout espoir ! Viens t'asseoir ! (Il poussa sans ménagement les épaules d'un vieillard assis à côté de lui.) De la place pour notre ami ! »

L'homme se releva en hochant servilement la tête. Plusieurs autres se déplacèrent sur le côté, ce qui permit à Dringo de jauger d'un coup d'œil les compagnons du jeune mage. Quatre autres jeunes hommes, vêtus pour deux d'entre eux de tuniques de brocart sophistiquées et pour les deux autres

de robes encombrantes similaires à celles de Gasterlo. Tous étaient installés sur les bancs qui flanquaient la table en bois de déodar noueux recouverte d'un monceau de victuailles dont la vision fit se contracter douloureusement l'estomac de Dringo.

Gasterlo fit un pas vers l'alcôve et se tourna vers Dringo qui ne savait quelle contenance adopter.

« Je te présente ma garde rapprochée. Joins-toi à nous. »

À cet instant, le tenancier s'approcha d'eux avec un empressement ostensible, bousculant dans son sillage plusieurs habitués.

« Place, place ! Vous leur bouchez le passage, espèces de rustres ! Laissez ces distingués messieurs rejoindre leurs amis. (Il les guida à travers la foule jusqu'à la table.) Je suppose que je vous sers une pinte, à moins que vous désiriez quelque chose de plus fort ? Une absinthe ? Un croate vert ? Je me nomme Grippo, et je suis à votre service.

— De la bière, c'est parfait, fit Gasterlo sans même regarder l'aubergiste avant de gratifier son ami d'une étreinte virile. Cavour Senthgorr, tu as l'air en forme. Es-tu prêt à entamer l'entraînement ?

— Plus que prêt, répondit l'autre. Nous avons trop longtemps laissé nos puissants pères nous tenir en laisse. Ils restent perchés dans leurs manoirs à contempler l'agonie du soleil et n'utilisent leur maugie que pour défier leurs rivaux et se payer la tête des petites gens.

— Exactement ! s'enthousiasma Gasperlo. À défaut d'autre chose, faisons en sorte que ce Vingt et Unième Éon, s'il doit être le dernier, soit marqué par un élan renouvelé de joie triomphante. Nous venons d'échapper de justesse aux crocs d'un visp – ou à quelque mort tout aussi atroce. »

Gasterlo présenta à Dringo ses amis présents : Cavour Senthgorr, Tryllo Makshaw, Zimmy Garke, Luppie Fross et Popo Killraye. Tous étaient des fils de magiciens de plus ou moins haut renom et s'apprêtaient à faire leur rentrée à l'université. Dringo se sentit insignifiant et gêné ; les jeunes hommes étaient tous de bien plus hauts statut et naissance que lui.

On fit de la place sur le banc et ils s'assirent. La bière arriva, servie par une jeune fille bien en chair qui adressa un sourire timide à Dringo. Gasterlo sortit sa bourse mais Cavour l'arrêta :

« Nos dépenses sont couvertes. L'école nous a ouvert un compte. Cependant, tu peux ajouter quelques tiercelets à notre pot commun.

— La générosité de nos pères me surprend », fit Gasterlo.

Dringo tenta de s'immiscer dans la conversation.

« La barrière protectrice autour de la ville, c'était vous ?

— Ah ! répondit Popo Killraye avec un petit rire. Il nous faudra étudier plusieurs semaines avant d'être capables de repousser le moindre petit insecte. Non, c'est Lord Lychenbarr qui a protégé cette ville pour notre bénéfice. (Il désigna d'un geste large la foule qui les entourait.) D'où la gratitude de tous ces gens.

— Je me demandais justement pourquoi il régnait ici une humeur si festive. Les habitants de l'Ambit ne sont pas spécialement connus pour leur propension à flâner sous l'ombre des moarbres, et encore moins à s'égailler ouvertement dans les rues après la tombée de la nuit. »

Tryllo Makshaw se racla la gorge.

« Lord Lychenbarr souhaite apparemment que nous disposions d'un endroit distinct de l'université pour faire les choses que font les jeunes hommes sans perturber l'ordre de son établissement. C'est un mage grincheux et pointilleux qu'on a spécifiquement chargé d'instruire les dépravés que nous sommes. (Il désigna d'un hochement de tête une autre serveuse aux formes généreuses qui se trémoussait au-dessus de la table adjacente.) J'ai hâte de passer aux choses sérieuses. Nous saurons évaluer à sa juste mesure la gratitude des habitants quand il s'agira de nous céder la vertu de leurs filles. »

Cavour poussa une assiette de poissons frits en direction de Dringo et s'adressa à Popo :

« Partage un peu avec ce brave garçon. Vous devez être tous les deux morts de faim. Grippo ! Une autre tournée générale ! »

Dringo avait oublié un instant la présence des victuailles mais il mourait effectivement de faim. Gasterlo et lui garnirent leurs assiettes et on apporta encore de la bière. La soirée sembla passer comme dans un rêve. Il y eut beaucoup de rires et d'amicales taquineries, comme seuls de jeunes hommes encore libres de tout attachement peuvent se le permettre sans en garder rancune. Bien que toujours animée, la salle de l'auberge commença à se calmer. De petits groupes quittaient la taverne les uns après les autres, non sans être passés au préalable les saluer à leur table, ôtant leurs chapeaux et les gratifiant de compliments mielleux.

Dringo se sentait insignifiant, entouré de tous ces fils de puissants magiciens. Cependant, ils semblaient réellement apprécier sa compagnie et leurs fanfaronnades viriles le distrayaient. L'aubergiste leur avait préparé des chambres à l'étage et ils s'accordèrent tous pour boire une dernière bière avant d'aller se coucher.

Luppie Fross se pencha vers Dringo.

« Quelle est la prochaine étape de ton voyage ?

— Très bonne question, Luppie. Je méditerai là-dessus demain matin, quand j'aurai l'esprit plus clair. Je cherche mon père. (Saisi d'un élan de bravade, il ajouta :) Lui aussi était magicien.

— Hein ? s'exclama Luppie avant de se retourner vers les autres convives. Dringo vient de me dire que son père était magicien ! »

Embarrassé, ce dernier leva la main pour protester.

« Ne vous emballez pas ! C'est seulement une supposition basée sur les vieux récits de ma mère. Elle n'a passé que peu de temps avec lui mais il lui avait affirmé être un mage de rang mineur – cela dit, d'après elle, il avait aussi prétendu être beaucoup de choses qu'il n'était pas. Je ne sais même pas s'il est toujours en vie.

— Dringo m'a parlé de sa quête pour retrouver son père, intervint Gasterlo.

— Dis-nous en plus, fit Zimmie.

— Oui ! renchérit Popo.

— Il n'y a pas grand-chose à dire de plus, répondit Dringo. Bien que je ne sache pas par quoi commencer ni si je suis capable de survivre à cette quête, je suis parti à sa recherche. Sans l'aide de Gasterlo, tout à l'heure, il ne serait resté de moi qu'un tas d'os mâchouillés pour témoigner de

mon échec. Mais j'en ai fait le serment à ma mère sur son lit de mort. (Il fit un geste de la main.) Vous avez tous parlé ce soir de vos pères avec mépris et je comprends très bien pourquoi. Malgré tout, vous avez au moins quelqu'un à qui vous comparer. Pas moi. »

Le silence s'abattit sur la table. Mais au bout d'un moment, Cavour se pencha vers eux avec un air de conspirateur.

« Il me vient une idée scandaleuse, Dringo. Rejoins nos rangs à l'université. Quel meilleur moyen de te préparer aux dangers de ta quête que d'apprendre un arsenal de sorts ? »

Tout le monde se mit à parler en même temps.

« Oui ! s'écria Tryllo.

— Magnifique ! s'enthousiasma Zimmie.

— Bravo ! » lança Popo.

Luppie leva sa chope à sa santé et trinqua avec Gasterlo.

Dringo était interloqué, hébété par l'alcool et le déferlement de pensées qui rugissaient sous son crâne. C'était *véritablement* une idée scandaleuse.

« Comment cela serait-il possible ? Je n'ai pour toute fortune que le contenu de ma maigre bourse et je n'ai pas de père pour me fournir une rente. De plus, je ne sais rien de la magie, alors que vous avez tous, manifestement, quelques notions de base. »

Il commença à dévider une litanie d'arguments et sa voix se fit encore plus plaintive quand il se rendit soudain compte qu'intégrer cette école était ce dont il *avait envie*, plus que n'importe quoi d'autre.

« Billevesées, l'interrompit Cavour. L'université est financée par la Guilde des Mages. Un étudiant de plus ou de moins ne représente rien à leurs yeux. Nous t'aiderons à couvrir tes frais. N'est-ce pas, camarades ? Quant à nos prétendues compétences magiques, elles ne sont que roupie de sansonnet. Gasterlo est le seul à maîtriser davantage que des rudiments.

— Votre intérêt m'honore, mes braves nouveaux amis, répondit solennellement Dringo. Mais vous oubliez qu'un abîme nous sépare. Quand Lord Lychenbarr me verra, il comprendra très vite que je n'appartiens pas à votre monde. »

Il hésita un instant puis rajouta d'un ton plus grave :

« Je ne suis qu'un bâtard. »

Ils s'entre-regardèrent et toute la table partit finalement d'un immense éclat de rire.

Au bout d'un moment, Gasterlo reprit la parole en haletant, incapable de s'arrêter de rire.

« Nous sommes *tous* des bâtards, Dringo. Tu crois que les magiciens se soucient de prendre épouse ? Ils vivent dans leurs manoirs entourés de leurs poinctures, de leurs sandestins et autres entités. Ils naviguent sur tant de plans astraux que parfois, ils ne semblent même plus humains. Dans leurs meilleurs jours, ils ne sont que capricieux... et on ne peut jamais leur faire confiance. Je suppose que mon père a engendré de nombreux bâtards. La raison pour laquelle il m'a choisi *moi* est un mystère aussi grand que les plus complexes des sortilèges pour mon esprit inculte.

— D'ailleurs, je me demande si j'ai vraiment envie de devenir comme eux, ajouta Tryllo sur le ton de la plaisanterie. Dringo peut peut-être prendre ma place ? »

Cavour posa une main sur la table, paume vers le bas.

« Oh, mais nous serons différents. Concluons un pacte, mes amis. En premier lieu : nous resterons amis et nous ne nous transformerons pas en bouffons vieillissants. Et en deuxième lieu : nous n'utiliserons nos talents que dans de nobles buts. »

Un par un, les jeunes hommes posèrent leurs mains les unes sur les autres. Puis ils se tournèrent tous vers Dringo.

Souriant, il ajouta sa main à la pile.

Lord Lychenbarr regarda les étudiants en fronçant les sourcils, depuis l'estrade où il était posté. Il arpentait la tribune en faisant bruisser sa robe dans l'air silencieux de la salle, évoquant un froissement de feuilles mortes.

« On m'a chargé, commença-t-il enfin d'une voix puissante et caverneuse, de faire de vous, novices ignares, des magiciens. Il m'aurait été plus facile – bien plus facile, en réalité – de changer des asticots en aigles. »

Dringo entendit Tryllo murmurer quelque chose à Popo et les vit éclater tous les deux de rire.

Le visage maigre de Lord Lychenbarr, rallongé encore par une barbichette grise et pointue, se renfrogna. Il murmura une suite de mots indistincts.

Comme si tout son avait été banni, une chape de silence s'abattit sur l'amphithéâtre. Les bruits de pas, les froissements de papier, même la légère brise du souffle de Zimmie cessèrent instantanément. Dringo était incapable de bouger. Il essaya de regarder de côté mais ses yeux étaient aussi tétanisés que son corps. Un picotement brûlant commença à naître dans ses boyaux et s'intensifia rapidement.

Lord Lychenbarr les toisa.

« Inutile de vous dire que j'exige de vous obéissance totale et soumission absolue à ma volonté en toutes choses. (Il sourit mais son visage exprimait surtout une sorte de joie mauvaise.) J'ajouterai néanmoins que je sollicite également de votre part le silence et l'attention. Des questions ? »

Ils demeurèrent tous silencieux, évidemment.

« Parfait. Nous allons donc commencer. Je viens d'activer trois sortilèges mineurs en cadence rapide. (Il leva un doigt.) Le premier était le Sort d'Inflexible Rigidité. (Levant un autre doigt :) Le deuxième n'était qu'un léger aperçu de la Démangeaison Funeste de Lugwiler – je vous assure que vous ne *voulez pas* expérimenter ses effets dans leur pleine mesure. Quant au troisième... »

Le picotement s'était mué en une colonne de feu traversant de part en part les entrailles de Dringo. La démangeaison était si intense qu'il avait envie de plonger les mains à l'intérieur de son abdomen.

Lord Lychenbarr s'interrompit, comme s'il avait perdu le fil de ses pensées. « Ahhh... oui, j'ai oublié de lancer le troisième. » Il se mit à rire et ses lèvres articulèrent une chaîne complexe de syllabes étranges.

D'un seul coup, une vague de grognements soulagés emplit la pièce. Dringo regarda autour de lui et vit que les autres semblaient avoir souffert des mêmes affres.

Lord Lychenbarr poursuivit imperturbablement. « Le troisième était l'Inversion Fondamentale de Triskole, qui a annulé les deux précédents. La capacité à lancer ne serait-ce qu'un seul de ces sorts nécessite un long apprentissage et une exécution méticuleuse. La moindre erreur d'interprétation peut causer des résultats hasardeux. C'est en gardant bien cela à l'esprit que nous débuterons par l'étude de l'Avertissement sur les Conséquences Infinies d'Amberlin, un principe essentiel dans la structure de tous les sortilèges. »

Le premier jour fut une suite d'humiliations et de mortifications. Même Gasterlo, qui était de l'avis général le plus doué d'entre eux, se ridiculisa. Étonnamment, Dringo trouva les explications théoriques de Lychenbarr compréhensibles, même si sa première tentative de lancer un sort échoua lamentablement. Mais il ne se sentait pas dépassé et commençait même à éprouver une ébauche d'assurance. Pourtant, quand tous les étudiants sortirent de la salle en file indienne poursuivis par les sarcasmes cruels de Lord Lychenbarr, il avait perdu jusqu'aux dernières parcelles de sa bonne humeur.

« Dringo, vous passerez me voir dans mon étude avant le dîner », lui ordonna le vieil homme.

Il savait bien de quoi il retournait. Le matin de leur départ pour l'université, les sept amis avaient mis au point leur petite ruse. Pour faire paraître Dringo comme un jeune aristocrate, ils lui avaient chacun donné quelques pièces de leurs riches vêtements. Tryllo avait proposé de se porter garant pour lui. « Je te présenterai comme un parent éloigné dont mon père tient la famille en haute estime, suggéra-t-il. Le pire qui puisse arriver, c'est que Lord Lychenbarr me botte le cul après avoir fait de même pour Dringo. » L'histoire complète serait que le père de Dringo, un magicien doué, avait eu vent tardivement de la formation proposée à l'université et avait envoyé Dringo en attendant de conclure un arrangement avec la Guilde.

En entrant dans le bureau de Lord Lychenbarr, Dringo redressa les épaules et s'efforça de prendre l'air assuré. « Lord Lychenbarr, vous souhaitiez me parler ? »

Le vieux sorcier caressa pensivement ses favoris en dévisageant Dringo. Enfin, il parla : « Dringo, je n'ai aucun document officiel attestant de votre inscription à l'école. Les fonds nécessaires ne me sont pas davantage parvenus. »

Dringo soutint son regard et répondit avec autant d'audace qu'il s'en sentait capable. « Je suis certain que mes lettres de créance sont en route, Lord Lychenbarr. Je suis venu des terres à l'ouest de la Mer Plate. J'ai sans doute distancé le messager chargé de vous transmettre ces documents.

— Je crains qu'une telle explication ne soit suffisante », rétorqua le vieil homme en secouant la tête.

Ses amis avaient conseillé à Dringo de jouer le tout pour le tout et de tenter d'intimider le magicien en lui disant qu'il encourrait des représailles de son puissant père. Mais Dringo était à présent certain que cette stratégie ne fonctionnerait pas. De toute évidence, Lord Lychenbarr n'était pas homme à se laisser impressionner et cela ne ferait qu'ouvrir la porte à de nouvelles questions auxquelles il était incapable de répondre. « J'implore votre indulgence, Seigneur Lychenbarr. Le premier jour m'a durement éprouvé mais je désire ardemment suivre votre enseignement. Je ferai mieux. Je vous supplie de ne pas me renvoyer. »

Lychenbarr le contempla d'un air méditatif, avant de reprendre, à la surprise de Dringo : « J'attendrai quelques jours. Maintenant, filez hors de ma vue et allez dîner. »

Dringo quitta la pièce, déterminé à ne plus y penser. Il n'y avait rien qu'il puisse faire, quoi qu'il arrive. Et après tout, le soleil pourrait très bien décider de ne pas se lever le lendemain matin, ce qui renverrait tous ces problèmes aux ténèbres.

Le lendemain, Lord Lychenbarr les vida de leur énergie, exigeant d'eux une précision en toutes choses et punissant leurs erreurs avec acrimonie. Dringo, en particulier, fut l'objet douloureux de son attention. À la tombée du jour, le magicien quitta la salle sans un mot, laissant les étudiants interloqués débattre s'ils pouvaient, ou non, aller prendre leur repas du soir. La Démangeaison de Lugwiler avait profondément marqué les esprits.

Le jour suivant ne fut pas très différent, pas plus que celui d'après. Au cinquième, Dringo et Gasterlo parvinrent à lancer très brièvement le sort d'Éclatante Luminescence. Leur excitation aiguillonna les autres et, deux jours plus tard, tous furent capables de reproduire l'exploit.

Par la suite, ils assistèrent à une transformation spectaculaire de Lord Lychenbarr qui parut rien moins que magique à Dringo. Leur mentor se mua en professeur patient et enthousiaste, aussi prompt à l'éloge et aux encouragements qu'il l'avait été aux sarcasmes et aux invectives. Un soir, alors qu'ils s'étaient livrés toute la journée à une minutieuse étude de l'*Introduction à la Magie Pratique* de Killiclaw, Lord Lychenbarr leur demanda de les rejoindre sur sa terrasse privée pour prendre un verre. Le soleil moucheté irradiait de pâles rayons couleur lavande en déclinant derrière les collines rondes de l'Ambit. L'air du soir était frais et embaumait des doux effluves de la dymphnée et du telanxis.

« Au début, j'étais réticent à l'idée de quitter mon manoir pour venir enseigner ici, commença le vieux sorcier. Vous avez fini par me convaincre grâce à votre énergie juvénile et à votre enthousiasme. » Il fit une pause pour resservir leurs coupes avec une carafe de vin jaune et capiteux. « Je suis très satisfait de vos progrès et je vous juge prêts à passer votre première épreuve pratique ce soir. »

Cette dernière phrase fut accueillie avec force soupirs et murmures plaintifs.

Lord Lychenbarr se mit à rire. « Votre tâche sera la suivante : je vous autorise à vous rendre à Grippo ce soir, par vos propres moyens. Mais méfiez-vous, car les dangers sont légion : visps, erbs, fermines, asmes... toutes les créatures hideuses engendrées par les perversions de la magie. » Il s'interrompit à nouveau, puis ajouta « Bien sûr, si vous ne vous sentez pas prêts... »

La voix de Dringo fut la première à retentir : « SI ! Nous sommes prêts. »

Un concert d'exclamations approbatrices résonna dans le crépuscule pourpre.

Les jeunes mages s'en revinrent le soir du lendemain suivant, les yeux rougis et les genoux chancelants, mais visiblement détendus et heureux. Dringo sentait lui aussi une nouvelle assurance poindre en lui. C'était une chose d'ânonner quelques mots appris par cœur, et une tout autre de scander d'une voix claire les pervulsions nécessaires pour se tirer d'une situation critique. Une fois arrivés à Grippo, ils avaient bien ri avec Gasterlo en se rappelant la frayeur qui les habitait lors de leur première rencontre, qui leur semblait si loin à présent.

À partir de ce jour, Lord Lychenbarr commença à se joindre régulièrement à eux pour le dîner dans la petite salle commune et les soirées devinrent presque tout autant consacrées à l'étude que l'étaient les heures du jour. Les aspects pratiques de la magie semblaient en fait prendre davantage de sens après un bon repas arrosé d'excellent vin.

Les mois passèrent vite. L'hiver fut doux en dépit du peu de bonne volonté du soleil, qui semblait peiner chaque matin à s'élever au-dessus de l'horizon gelé.

Tryllo Makshaw, qui n'avait pourtant pas démérité, décida de quitter l'école de Maugie. « Nous nous épuisons au travail alors que le soleil mourant exhale son chant du cygne. Nous devrions nous retrouver dans la célébration et l'exultation tant que notre illustre planète nous accorde encore ses fruits et son vin, tant que les nymphes batifolent encore dans leur nudité glorieuse et innocente, tant que les chants de la terre mourante résonnent encore dans nos oreilles. »

Bien que Tryllo leur manquât, en particulier durant leurs séjours occasionnels à Grippo, les exigences incessantes de Lord Lychenbarr leur laissaient bien peu le temps d'y penser. Dringo continuait à exceller mais il redoutait toujours que leur vieux maître ne relance son enquête sur son absence d'inscription officielle. Il se rassérénait en se disant qu'au moins, il était bien mieux préparé à affronter les dangers inconnus qui l'attendaient quand il aurait repris la recherche de son père.

Lord Lychenbarr ne permit jamais aux jeunes magiciens de progresser dans l'apprentissage de la science des follets, une forme bâtarde et bien moins contrôlable de la magie sandestine. Tenter d'encrypter les instructions codées d'un sort dans l'esprit d'entités supérieures avait exposé bien des magiciens à des mésaventures. Leur maître insistait avec force sur la nécessité d'une grande prudence chaque fois que les leçons intégraient des exercices pratiques.

Une catastrophe survint pourtant, comme il est inévitable en toutes choses impliquant l'orgueil de jeunes hommes.

Cavour Senthgorr tentait ce jour-là de lancer une variante du Sort de Hâte Majeur. Il échoua mais son invocation attira par erreur dans ses filets une entité mineure, qui fit appel à son tour à l'aide d'un démon connu pour son irritabilité et ses humeurs vengeresses.

Le démon se dressait, entouré par les fumées et les effluves de son monde inférieur. Il toisa les étudiants un par un de son regard mauvais aux prunelles émeraude. Une crête pointue saillait au milieu de son dos, semblable à l'aileron dorsal d'une créature marine. Sous son ventre à la peau tendue qui laissait apparaître la forme d'une créature avalée en un seul morceau, on distinguait la forme d'un organe sexuel pendulaire. La créature regarda Cavour avant de prendre la parole : « Vos signaux sont inconvenants. Cependant, j'abjure mes désirs pour me soumettre à votre volonté. » Sa voix était étonnamment humaine et tranquille, ce qui fit paraître les mots suivants encore plus horrifiants. « Je vais avoir besoin d'un assistant. » Il balaya à nouveau l'assemblée du regard avant de se retourner vers Cavour. « Aucun d'entre vous ne peut suffire à lui seul. Je créerai un golem en utilisant les yeux de... » Il regarda Gasterlo : « Vous. » Il posa ensuite le regard sur Popo Killraye. « J'utiliserai également vos jambes. Elles m'ont l'air assez robustes. Et je pense que... »

La voix de Cavour se brisa tandis qu'il s'exclamait : « Arrêtez ! Je vous décharge de votre tâche. Vous pouvez retourner dans le sous-monde. »

Le démon gronda. « Une instruction à la fois. La préséance exige que je traite en premier lieu votre première demande. » Il retourna à son inspection des membres humains susceptibles de lui être utiles, avec ce qui ressemblait bien à une caricature de sourire sardonique sur la gueule.

Dringo fixa Lord Lychenbarr. Le visage de ce dernier était marqué par une profonde concentration et il semblait marmonner un sort à voix basse. Ses sourcils étaient froncés d'inquiétude. Dringo essaya de deviner quel sortilège leur vieux maître était en train d'essayer de lancer : probablement un Sort d'Expédition au Loin. Sauf que ça n'avait pas l'air de marcher du tout. Que pouvait-il faire pour renforcer ce sort ?

Saisi d'une impulsion, il commença à murmurer le Tranquille Apaisement des Impérieux Désirs de Jonko.

Stupéfiés et soulagés, tous les étudiants se regardèrent en silence. La créature avait disparu.

Lord Lychenbarr, visiblement secoué, se tourna vers Dringo. « Beau travail. Qu'est-ce qui vous a fait penser que ce sort pourrait fonctionner ?

— Le démon semblait si obstiné que j'ai pensé que votre sort ne pourrait pas prendre effet si on ne lui ajoutait pas un effet lénifiant. Nous avions déjà utilisé le Tranquille Apaisement de Jonko pour calmer de petits animaux dans la forêt. » Il haussa les épaules et écarta les mains. « C'est tout ce qui m'est venu à l'esprit sur le moment. »

Lord Lychenbarr s'approcha de Dringo et passa un bras osseux autour de ses épaules. C'était le premier contact physique que cet homme énigmatique se permettait avec un de ses étudiants. « Je vous le répète, c'est du beau travail. Je n'aurais pas pensé à allier ces deux sorts et je me rends compte grâce à vous que leur combinaison pourrait avoir de nombreuses applications utiles. Je pense que nous avons tous mérité une rasade supplémentaire d'alcool au dîner ce soir. En tout cas, je ne me priverai pas », fit-il avant de se détourner et de quitter la pièce.

Dringo sentait une chaude chaleur irradier ses épaules. *Ce n'est finalement qu'un frêle vieil homme, sous ses robes éclatantes,* songea-t-il avec une bouffée d'affection.

Après le dîner, ce jour-là, Lord Lychenbarr demanda une nouvelle fois à Dringo de passer le voir dans son étude. Ce dernier n'avait aucune raison de s'inquiéter : le repas s'était déroulé dans une atmosphère de franche jovialité et le vieil homme y avait une nouvelle fois loué sa présence d'esprit. Aussi tomba-t-il de haut en pénétrant dans le bureau.

« On m'a fait savoir qu'à défaut de financement pour vos études, je devais vous renvoyer », lâcha d'emblée le magicien.

Dringo devint blanc comme un linge. « Attendons encore un peu, le courrier va certainement... »

Lord Lychenbarr leva la main pour l'interrompre. « Vous avez fait vos preuves parmi nos rangs, Dringo, et je ne suis pas homme à me laisser dicter ma conduite par mes pairs. » Son visage s'adoucit, et un sourire apparut sur ses lèvres. « Vous avez un financement, Dringo. Je serai votre mécène. »

Par la suite, Lord Lychenbarr fit montre d'une plus grande prudence à l'université de Maugie. « J'ai péché par orgueil avec vous, je m'en rends compte à présent. Nous avons frôlé le désastre avec ce démon et nous nous concentrerons à l'avenir davantage sur la théorie et l'usage des

activateurs et des potions. Même les magiciens majeurs du Grand Motholam se fourvoient parfois en cédant à l'impétuosité et au manque de rigueur. »

De grands magiciens commencèrent à visiter l'école quand se répandit la rumeur que Lychenbarr formait des rivaux potentiels. Dringo les trouva tous uniformément hautains, prétentieux, arrogants et pompeux. Ces puissants pandalectes essayaient tous sans exception d'imposer leurs propres conceptions de la magie et Dringo comprit rapidement que Lord Lychenbarr regrettait d'avoir autorisé de telles visites. Le vieux mage lui sembla particulièrement soucieux quand il leur annonça que Iucounu le Magicien Rieur avait l'intention d'honorer prochainement l'université de sa visite.

Iucounu choisit de faire son arrivée à l'école porté par un grandiose tourbillon. Dringo et ses compagnons le regardèrent approcher depuis une haute fenêtre. Le mage corpulent atterrit sur la pelouse, piétina une plate-bande de gazon de ses jambes courtaudes, se planta devant le manoir et déclama d'une voix pompeuse : « Me voici, Iucounu. Présentez-vous avant que mon esprit bienheureux ne soit submergé par l'irritation et la vexation. »

Un serviteur se porta à la rencontre du mage et lui fit gravir les escaliers vers l'audarium où ils attendaient tous.

Lord Lychenbarr accueillit son confrère. « Votre voyage s'est bien déroulé ? »

Iucounu, avec sa voix aiguë inimitable, se fendit d'un rire sot. « Un incident mineur que j'ai promptement réglé. Rien d'important pour un magicien de mon envergure. »

Il portait une robe bleue mal ajustée ornée de motifs marrons, qui dissimulait fort mal son embonpoint. Sa grosse tête dodelinait au-dessus du tissu de soie comme une boule en déséquilibre perpétuel. « Voici donc les jeunes mages dont on me rebat les oreilles », fit-il en jetant un regard évaluateur sur l'assemblée des étudiants. Brusquement, il laissa échapper un juron strident qui frôla les limites supérieures du spectre sonore et tendit un doigt accusateur.

« Cugel. Encore vous ! »

Lord Lychenbarr suivit la ligne du regard venimeux de Iucounu, avant de se tourner vers son confrère : « Vous faites erreur. Il s'agit de Dringo. »

Iucounu plissa les paupières et tira une paire de lunettes dorées d'un des replis de sa robe. Il s'approcha de quelques pas supplémentaires. « Ahh... La ressemblance est extraordinaire. La même silhouette élancée. Les mêmes cheveux aile de corbeau. Le même visage de renard... » Il acheva cette phrase en fronçant les sourcils mais il semblait s'être calmé.

Dringo, ébahi, s'avança à son tour. « Alors vous connaissez mon père ? demanda-t-il sans la moindre arrière-pensée. Je suis à sa recherche. »

Iucounu couina. « Si je connais ton père ? Si je connais ton père ? Un voleur et un entourloupeur. Plus enquiquinant qu'un chancre à l'arrière-train. » Il leva une main et se rua en avant comme pour frapper Dringo.

Lord Lychenbarr s'élança pour faire barrage de son corps. « Cessez cela tout de suite ! Iucounu, je ne vous autorise pas à perturber l'harmonie de cette école. Quels que soient vos griefs, Dringo n'a rien fait pour mériter votre ire. Il est... »

Iucounu psalmodia un sort de transposition spatiale qui projeta Lord Lychenbarr à travers la pièce, jusqu'au mur qu'il heurta avec une telle violence que des pierres s'effritèrent et chutèrent.

Des volutes de poussière s'échappèrent des fissures et recouvrirent Lord Lychenbarr qui gisait effondré sur le sol.

Dringo se rua près de lui.

Lord Lychenbarr essaya de relever la tête, sans y parvenir. Dringo s'agenouilla et lui souleva délicatement la nuque.

« Je suis désolé, Dringo... » balbutia péniblement le magicien d'une voix chevrotante. Il tendit la main vers le jeune homme et déposa un objet de la taille et du poids d'une bille de verre dans sa paume. « Voici mon héritage, très cher ami », chuchota-t-il.

Iucounu se dressa devant eux. « Dringo, vous êtes bien trop fait à l'image de votre père. Vous le cherchiez ? Eh bien vous allez le retrouver ! » s'exclama-t-il avant de lancer un Sort d'Expédition au Loin suivi d'une variante de l'Enkystement Lointain.

Dringo pouvait toujours entendre le ricanement suraigu de Iucounu quand la réalité se transforma en un tourbillon étourdissant d'étoiles et de conscience.

Dringo contemplait son propre corps baigné par une luminosité ocre surnaturelle ; ses contours étaient déformés par une étrange opacité, comme s'il regardait à travers de l'ambre. Ses yeux étaient ouverts mais ses paupières ne clignaient pas. Il ne percevait aucun mouvement. Pas plus que le moindre son. Il essaya de bouger et ressentit une sensation qu'il aurait été incapable de même concevoir. Rien. Le néant. Une déconnexion absolue entre son esprit et son corps. Il ne sentait pas son cœur battre et il se rendit compte au bout d'un moment qu'il ne respirait pas. Il n'avait pas mal. Il n'avait pas froid. Il n'avait pas chaud. Était-il seulement en vie ? C'était donc ça, le sort d'Enkystement Lointain. Pire que d'être enterré vivant. Sauf que... sauf qu'il *était* enterré vivant. Dix-huit lieues sous la surface de la terre, pour être exact. Mais il n'avait même pas l'espoir que la mort vienne le délivrer de cette non-existence perpétuelle. Il tourna ses pensées vers Iucounu et ressentit une bouffée de haine pure. Mais il ne pouvait même pas se raccrocher à ça : s'il lui était encore possible de « ressentir » quelque chose, ce serait surtout la fragilité du crâne de Lord Lychenbarr quand il l'avait doucement soulevé dans sa main. Le vieux magicien était-il encore en vie ? Dringo avait envie de pleurer mais sans y parvenir.

Le temps passa. Du moins Dringo supposa-t-il qu'il passait. Son univers était maintenant soumis à une horloge différente. Il ne dormait pas vraiment mais, à certains moments, ses pensées se diluaient malgré lui et il sombrait dans une rêverie floue qui ressemblait à un rêve. Il prit conscience que la folie menaçait de l'emporter et décida de discipliner son esprit en se remémorant les syllabes de tous les sorts qu'il avait appris, récitant chaque pervulsion avec exactitude et recommençant du début à chaque erreur, puis à chaque hésitation. Le temps continua à s'écouler.

Dringo se trouvait dans un de ses états les moins conscients ; son esprit errait tandis qu'il contemplait son propre corps à travers les étranges reflets de l'enkystement, quand il remarqua soudain une imperfection mineure dans l'expression de son visage qui n'avait pas attiré son attention jusqu'alors.

C'était comme de passer tous les jours devant un tableau accroché au mur sans être véritablement conscient de ce qu'il représente jusqu'à ce qu'on le *regarde* réellement. Il se concentra sur son image pour la première fois. Quoique vagues et indistinctes, il y avait d'autres différences mineures

qui lui semblèrent tout à coup évidentes. Il comprenait maintenant ce qu'avait voulu dire Iucounu quand il avait lancé à Dringo qu'il allait retrouver son père !

C'était son père qu'il contemplait, pas son propre reflet. Iucounu l'avait placé en face de Cugel. Un piège cruel et ironique à la sophistication extrême.

Le changement que cette prise de conscience entraîna pour lui était presque physique. Alors qu'il lui semblait auparavant impossible de mesurer le néant où il flottait, il pouvait maintenant voir que Cugel se trouvait à une longueur de bras de lui. Qu'est-ce qui pouvait bien lui passer par la tête ? Il n'était même pas au courant qu'il avait un fils. Pensait-il que Iucounu avait créé un double pour ajouter un raffinement supplémentaire à son pervers châtiment ? Peut-être que toute raison l'avait déjà quitté et que ses pensées n'obéissaient plus à aucune logique. *Mon père.* Au moins, il avait maintenant un sujet fascinant sur lequel se concentrer.

Du temps passa encore. Dringo était à présent plongé dans un état de rêverie presque permanent, entrecoupé par quelques brefs sursauts de conscience. Il ne redoutait plus autant l'enfermement et la folie. Parfois, il regardait dans les yeux de son père et imaginait une conversation avec lui. Il trouva d'autres sujets auxquels se raccrocher. Saurait-il seulement quand le soleil se coucherait pour la dernière fois ?

Ce fut durant l'un de ces moments contemplatifs qu'il prit conscience d'une nouvelle sensation. C'était infime, presque insensible. Mais quand vous vivez au milieu du rien, la *moindre chose* vous semble spectaculaire. Il fallut encore un peu de temps avant qu'il puisse localiser à quel endroit de son corps se logeait la sensation ; jusque-là, c'était comme si on avait dissocié son enveloppe physique de son esprit. Il comprit enfin. C'était l'orbe que Lord Lychenbarr lui avait donnée. Elle bougeait.

Sa conscience physique s'accrut. D'abord, ce fut sa main qui commença à le picoter puis l'impression qu'un petit animal faisait des allers et retours le long de son bras. Ensuite, il devint capable de percevoir la température et les odeurs ; ses poumons s'emplirent d'une bouffée d'air tiède et fétide. Il cligna des yeux, se rendit compte avec étonnement qu'il pouvait le faire et recommença.

À l'intérieur de l'orbe translucide large d'à peine quelques pouces, une minuscule créature assise sur un minuscule rocher le fixait d'un air malicieux et espiègle. « Mon contrat est rempli, fit-elle. Libère-moi – comme je t'ai libéré – et je pourrai retourner dans le sous-monde. »

Dringo bougea la tête. Il était bien libre. Il n'avait qu'un sort à lancer pour regagner la surface. « J'ai une dette envers toi, mon petit ami. » Ses propres mots sonnaient étrangement à ses oreilles.

La créature ricana, découvrant des canines pointues comme des têtes d'aiguille. « Je ne suis pas ton ami et je ne suis pas petit. J'ai seulement emprunté cette taille parce que t'écraser aurait constitué une grave entorse au contrat qui me liait. Comment crois-tu que je suis entré dans l'orbe de Lychenbarr ? Libère-moi, maintenant.

— Bien sûr, je te lib... »

L'entité disparut.

« ... ère. »

L'enkystement de Dringo n'opérait plus mais le creux laissé suite à la disparition du sort était à peine assez large pour lui permettre de bouger les épaules. Cugel, quant à lui, était toujours

prisonnier du sortilège. Les traits de son père lui apparaissaient plus clairement, à présent. Dringo tendit la main et toucha la surface du champ invisible qui l'entourait, sans parvenir ni à passer au travers ni même à le sentir sous ses doigts. Cugel était-il conscient ? Il allait au-devant d'une sacrée surprise s'il ne l'était pas. Dringo répéta dans sa tête les six lignes requises pour se téléporter à la surface. Il lui était de plus en plus difficile de respirer et la chaleur était presque insupportable. Enfin, il prononça calmement les syllabes du sort.

Il fut aussitôt expulsé comme de la lave d'un volcan. Il atterrit sur l'herbe humide, trop faible pour bouger, aspirant l'air frais à grandes goulées. Il faisait nuit – à moins que le soleil ne fût mort ? Pour l'instant, ce n'était pas sa préoccupation première. Il parvint finalement à se redresser et à se mettre debout, vacillant sur ses jambes instables, et s'avança lentement dans les ténèbres. Avant de défaillir, il récita une nouvelle fois l'incantation, en y ajoutant trois mots cruciaux.

Le sol trembla, se fissura, puis tonna en éjectant Cugel qui atterrit à moins de deux mètres de l'endroit où Dringo se trouvait. Il demeura inerte pendant un atroce laps de temps qui sembla interminable à Dringo. Dans la pénombre, ce dernier pouvait distinguer la poitrine de son père se soulever régulièrement mais y avait-il encore un esprit sain dans ce corps ?

D'un seul coup, Cugel se redressa et s'assit. « J'ai soif » furent les premiers mots que Dringo entendit dans la bouche de son père.

« Pouvez-vous tenir debout ? s'enquit Dringo. Nous allons devoir nous mettre en quête d'eau. »

Cugel tenta de se relever en s'appuyant sur un bras mais échoua. « Un moment, je vous prie. Il semble que le temps que j'ai passé sous terre soit plus long que je ne le supposais. » Il leva le visage vers le ciel. « Est-ce la nuit ou le soleil a-t-il déjà projeté ses derniers rayons sur la terre mourante ? »

Dringo scruta lui aussi le firmament. « Je pense que c'est juste la nuit. Il fait assez clair pour que nous puissions nous distinguer l'un et l'autre, ainsi que le sol sous nos pieds. Mais nous en aurons le cœur net dans quelques heures. »

Cugel éclata de rire. « Vous m'ôtez les mots de la bouche ! lança-t-il en dévisageant Dringo. N'êtes-vous qu'une nouvelle plaisanterie cruelle de Iucounu à mon égard ? Vous semblez être ma parfaite réplique, en moins vif peut-être. » Sans attendre de réponse, il se tourna lentement sur le côté et parvint à s'accroupir, avant de se relever pour de bon. « Eh bien, même si vous n'êtes qu'un démon envoyé pour singer mon apparence et faire naître en moi de faux espoirs, vous pouvez au moins me conduire jusqu'à un point d'eau avant de me renvoyer à ma triste condition.

— Je vous assure que je suis bien fait de chair et de sang. Mais vous n'avez pas tort de soupçonner une machination perverse de Iucounu. C'est même plus tordu que vous ne pouvez vous l'imaginer, Cugel.

— Vous connaissez mon nom ! Une raison supplémentaire de suspecter un méchant tour de passe-passe. »

Dringo ignora cette dernière phrase et se tourna vers la pente douce de la colline où ils avaient atterri. « Venez, allons chercher de l'eau. Nous avons beaucoup de choses à nous dire. »

Ils trébuchèrent de conserve sur la pente de la petite colline plongée dans les ténèbres. À deux reprises, Cugel s'arrêta et s'assit. « Je vais vous attendre ici, dit-il à Dringo la seconde fois. Vous semblez plus malin que moi. Peut-être trouverez-vous même un récipient adapté pour nous rapporter les rafraîchissements et nous épargner ainsi la peine de trébucher tous les deux sur ces

pentes pénibles. » Sans prendre la peine de répondre, Dringo continua à avancer. Le dénivelé semblait former une sorte d'entonnoir et ils atteignirent bientôt un bosquet d'arbres de Myradian à la fragrance exquise qui s'élevaient autour d'un petit arroyo au fond duquel ils pouvaient entendre le clapotis d'un ruisseau. Ils se gorgèrent tous les deux d'eau fraîche puisée au creux de leurs paumes jusqu'à ce que leurs estomacs soient tendus comme des outres bien pleines.

Ils s'assirent ensuite sur un rocher plat qui surplombait le cours d'eau.

Cugel, visiblement de meilleure humeur, sourit et dit à Dringo : « Votre ressemblance avec moi est remarquable. Qui êtes-vous, si vous n'êtes pas une créature de Iucounu ? »

Dringo secoua la tête devant tant d'aveuglement. « Vous ne voyez pas une autre possibilité ? »

Cugel demeura silencieux, ses minces lèvres serrées.

Dringo se rendit compte que l'impatience qu'il éprouvait envers son père était davantage due à l'anxiété qu'à la frustration. « Je suis votre fils ! » s'exclama-t-il.

Il scruta ouvertement le visage de Cugel, attendant une réaction. Elle ne fut pas celle qu'il avait espérée.

Cugel fut pris d'un fou rire incontrôlable. « C'est impossible. Vous êtes à peine plus jeune que moi. Iucounu, montrez-vous ! Vos manigances sont grossières. » Il se pencha vers Dringo pour étudier ses traits. Brusquement, il s'exclama d'un ton rageur : « Je comprends, à présent ! Iucounu, vous m'avez dérobé bien plus d'années que je ne l'avais cru ! Le Sort d'Enkystement Lointain m'avait privé de tout discernement. J'ai cru que j'étais resté enterré pendant un an, peut-être deux, mais tant d'années ! C'est beaucoup trop... la Loi de l'Équilibre a été gravement violée, ce qui réclame une punition tout aussi sévère. »

Enfin, il finit par se calmer et scruta de nouveau Dringo. « Ainsi, j'ai un fils. Qui est ta mère ? Tu peux sans doute me rafraîchir la mémoire ?

— Le nom de ma mère était Ammadine. Malheureusement, elle n'est plus de ce monde. »

Cugel secoua la tête. « Non, je ne m'en souviens pas. Mais je dois dire que c'est un nom tout à fait avenant. Était-elle belle ?

— C'était l'une des Dix-Sept Vierges de Symnathis. Elles sont choisies pour leur beauté et leur pureté, et leur arrivée au Grand Défilé représente le signal du début des festivités. Une année, la caravane chargée d'acheminer les jeunes vierges a été escortée par un jeune homme qui se faisait appeler Cugel l'Astucieux. Seules deux d'entre elles arrivèrent vierges. Ma mère n'en faisait pas partie. »

Un sourire bizarre traversa le visage de Cugel. Il avait quelque chose de narquois, bien que Dringo ne pût en être certain dans la pénombre. « Ça y est, je m'en souviens. Un malheureux malentendu sur les responsabilités qui m'étaient confiées. On me refusait l'opportunité de divertir le Grand Théocrate. La caravane est toutefois arrivée à bon port sans incident et j'ai rempli ma tâche plus qu'honorablement considérant la maigre rémunération qui était convenue – et qui, je regrette de le dire, ne m'a d'ailleurs jamais été versée. » Il fit une pause et ajouta : « Ta mère avait-elle les cheveux clairs et des yeux ambre-gris ?

— Non.

— Ahh. Était-elle petite, avec des cheveux sombres et des seins subli...

— Ma mère, l'interrompit Dringo, était une jeune fille qui a perdu sa haute position et a donné naissance à un fils bâtard qui a grandi sans son père... » Sa voix vacilla.

Cugel hocha la tête. « Cela, je le regrette. Mais n'oublie pas que, pendant ce temps, Iucounu m'accablait d'un châtiment cruel, pour des motifs tout à la fois déraisonnables par leur trivialité et hors de proportion, considérant l'absence d'intentions mauvaises de ma part. » Le ton de sa voix perdit sa légèreté. « J'ai cru un temps pouvoir me libérer de son emprise mais il a trouvé un moyen de revenir du néant où je l'avais dissous – le Monde supérieur, le Monde inférieur ou le monde démoniaque, je ne saurais le dire, mais c'est indubitablement ce qui arriva. Le sort d'Enkystement Lointain fut sa vengeance. »

Dringo ne pouvait pas s'empêcher de regarder son père différemment après ces révélations. « Je suis bien placé pour connaître les méthodes cruelles de Iucounu, père. »

Cugel s'étendit nonchalamment sur le rocher. « Raconte-moi ton histoire. »

Quand Dringo eut achevé son récit, Cugel reprit la parole. « Nous avons encore bien des choses à nous dire, et je pense que tu as beaucoup à m'apprendre en terme de magie. C'est entendu, alors. Nous unirons nos forces pour jouer une ultime farce au Magicien Rieur. »

Ils se serrèrent la main pour sceller leur serment. La lumière de l'aube éclaircissait le ciel et l'orbe rouge du soleil émergeait derrière la colline qu'ils venaient de descendre.

« Je vois que le soleil se lève toujours, dit Cugel à son fils. On dirait bien que cette pauvre vieille terre a encore quelques jours en réserve. Ne perdons pas de temps ! »

Postface

Ma découverte de Jack Vance date des débuts de mon histoire d'amour avec la *fantasy* et la science-fiction. Son *Vandals of the Void*[1], publié par la John C. Winston Company, était le deuxième ou troisième livre en grand format que j'ai acheté dans ma vie. Mais c'est à l'origine grâce aux ouvrages de la collection *Ace Doubles,* avec leur concept unique de deux romans réunis en un seul volume et leurs couvertures très évocatrices illustrées par des artistes comme Jack Gaughan, Ed Emshwiller ou Ed Valigursky, que j'ai véritablement pris conscience du talent remarquable de Jack. Ayant déjà commencé à forger mes goûts en parcourant les œuvres de la collection jeunesse *Winston* et les romans pour jeunes adultes de Robert Heinlein que j'empruntais à la bibliothèque de mon quartier, j'aspirais à des lectures plus élaborées. Les *Ace Doubles,* vendus à 35 cents pièce, représentaient la solution la plus économique pour franchir ce pas. *La Planète géante* et *La Planète des damnés, Les Maîtres des dragons* et *Les Cinq Rubans d'or* – voilà déjà bien davantage ce que je recherchais !

Pour un jeune adolescent, cependant, les romans de Jack Vance n'étaient pas facilement abordables. Je me retrouvai ainsi à consulter le dictionnaire bien plus souvent que d'habitude, et ce ne fut qu'au bout de deux de ses romans que je me rendis compte qu'il *fabriquait* même des mots, bon sang de bois ! Ses personnages avaient des noms bizarres, et leurs aventures étaient souvent loin d'être

[1] Roman de Jack Vance apparemment non traduit à ce jour. *(NdT)*

exemplaires. En tant que fan des comics DC, j'étais habitué à ce que mes super-héros se comportent... eh bien, en super-héros. Malgré tout, il y avait quelque chose chez ce Jack Vance qui m'aimantait. Ce fut la parution de *Cugel l'Astucieux* qui le consacra définitivement à mes yeux comme l'un de mes auteurs favoris. C'était le deuxième des quatre tomes du cycle de la *Terre mourante,* et le premier à introduire son plus célèbre personnage. Je me souviens de ce moment comme la première fois de ma vie où en lisant un livre, j'ai savouré réellement les *mots* qui composaient l'histoire. Les romans de Jack Vance m'avaient toujours transporté dans d'étranges mondes emplis de couleurs, de langues et de coutumes exotiques mais c'est à ce moment que j'ai compris *comment* il faisait ça. S'il me poussait à consulter de temps en temps le dictionnaire, c'était pour une bonne raison. Jack Vance ne créait jamais un mot au hasard.

Mark Twain l'affirmait : *« La différence entre le mot presque juste et le mot juste n'est pas à prendre à la légère – elle est du même ordre que celle qui distingue la luciole de la foudre. »*

On demanda une fois à Jack Vance, lors d'une convention de science-fiction, comment il avait inventé le nom de « Cugel », ou d'ailleurs ceux de ses autres personnages. « Un nom me vient en tête, et je fais rouler ma langue autour pour voir comment il sonne », avait-il répondu. Jack Vance a été surnommé le Shakespeare de la science-fiction. Je fais rouler cette phrase autour de ma langue, et elle sonne parfaitement.

Byron Tetrick

Walter Jon Williams

Walter Jon Williams est né dans le Minnesota et vit désormais près d'Albuquerque au Nouveau-Mexique.

Au cours de sa carrière, il a multiplié les nouvelles qui ont été publiées dans de nombreux magazines comme *Asimov's*, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, *Wheel of Fortune*, *Global Dispatches*, *Alternate Outlaws* et bien d'autres.

Parmi ses romans, il faut d'abord et avant tout citer *Câblé*, un titre emblématique du mouvement *cyberpunk*. On citera également *Sept jours pour expier*, sorte de polar SF que d'aucun tienne pour être son chef-d'œuvre. Dernièrement, on lui doit *Avaleur de mondes* ou encore la trilogie *Dagmar Shaw*, débutée par *Ceci n'est pas un jeu*.

Il a remporté deux prix Nebula.

Dans cette histoire au rythme effréné et pleine de suspense, nous voyageons au côté d'un étudiant en architecture qui, obligé de traverser les Gorges d'Abrizonde pour se rendre à son école, dans la lointaine Occul, se retrouve au beau milieu d'une guerre entre le Protostrateur d'Abrizonde et les dirigeants de Pex et Calabrande. Il va découvrir que les meilleures opportunités se présentent toujours aux moments les plus inattendus... et qu'il vaut mieux être prêt à s'en saisir quand elles se présentent !

Abrizonde

Impatient de rejoindre Calabrande et la cité d'Occul, le jeune étudiant en architecture Vespanus de Roë quitta Escani aux premiers beaux jours pour remonter la Dimwer. Son cours longeait les Gorges d'Abrizonde avant de rejoindre les grandes plaines inondables de Pex. C'est là que, attendant que les eaux soient de nouveau libres, Vespanus avait passé un affreux hiver au milieu de ces pâturages mornes et sans charme.

Les bateliers du cru ayant affirmé qu'il serait bien trop dangereux d'entreprendre la remontée de la rivière aussi tôt dans la saison, ce fut à dos de mule, une bête placide à la robe crème et répondant au nom de Twest, que Vespanus reprit son voyage. Laissant courir à leur gauche le bouillonnement glacé de la Dimwer, ils se mirent paisiblement en marche. Un peu de neige s'accrochait encore dans l'ombre des rochers mais le sentier en lui-même était praticable. La rivière charriait dans ses eaux bourbeuses de grosses plaques de glace qui, il dut en convenir, auraient rendu hasardeux son périple fluvial.

Comme les nuits étaient fraîches, Vespanus usait de ses talents architecturaux et de l'habileté de Hegadil, son follet qui, dès le soir tombé, lui bâtissait une douillette petite chaumière avec, attenante, une étable pour sa mule. Il les démolissait chaque matin mais, entretemps, Vespanus avait passé sa nuit dans un relatif confort, dormi dans des draps propres, fumé du Flume ou parcouru quelque grimoire lorsqu'il ne s'était pas laissé griser par les plaisants fantasmes que lui procurait la fumée narcotique.

Au troisième jour de son voyage, il aperçut à l'horizon les tourelles et les bastions d'un château qu'il identifia comme étant celui du Protostrateur d'Abrizonde. Les bateliers l'avaient bien mis en garde contre ce seigneur. *Un voleur et un rustre, dont la rapacité n'a d'égal que son extravagance. Il extorque des droits de douane exorbitants à quiconque traverse les Gorges.* Le jeune homme s'était enquis de savoir s'il n'existait pas d'autres routes mais cela aurait impliqué des semaines de voyage supplémentaires, aussi s'était-il résigné à la perspective de voir ainsi s'envoler une part non négligeable de ses ressources.

Mais contre toute attente, sa rencontre avec le Protostrateur s'avéra être une agréable surprise. Cet homme chauve, dont la face rubiconde émergeait d'un invraisemblable col de dentelles et qui répondait au nom d'Ambius, lui offrit l'hospitalité pour quelques agréables nuitées sans même songer à réclamer le moindre paiement. Tout ce qu'il demanda en échange fut qu'on l'abreuve de nouvelles de Pex et des derniers ragots concernant le voïvode d'Escani, à propos duquel il semblait, du reste, fort bien renseigné. Il était aussi curieux des dernières tocades, voulait entendre les chansons à la mode, souhaitait qu'on l'entretînt des nouvelles pièces et des folies théâtrales de la saison, qu'on lui récite des poésies. Vespanus fit de son mieux pour l'obliger : s'accompagnant à l'osmiande, il chanta de sa voix de ténor léger, il lui révéla – avec une assurance largement usurpée – les amours illégitimes du voïvode et il lui décrivit la somptueuse garde-robe de la Despina de Chose, qu'il avait entrevue lors de la procession de la Guilde des Diabolistes d'Escani, à laquelle elle était contrainte de participer tous les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf jours.

« Pour mon malheur, lui confia Ambius, je suis un homme cultivé. Eussé-je été un butor et un bandit que je me satisferais pleinement de mon perchoir au-dessus de la Dimwer. Voir mes coffres se remplir suffirait à mon bonheur. Mais ici, dans les Gorges, je n'aspire qu'aux merveilles de la civilisation. La soie, les chants, la ville. Or, de villes, je n'en ai plus vu depuis treize ans. Depuis que j'assume mes présentes fonctions. Si je me rendais à Pex ou à Calabrande, j'y laisserais immédiatement ma tête pour avoir violé l'injuste et déraisonnable monopole sur les taxes de l'État. Aussi, dois-je me contenter des quelques témoignages de la culture qu'il m'est loisible de faire venir. » Modestement, il désigna les peintures qui ornaient les murs, les tentures en fourrure de mank et ses propres vêtements qui marquaient, sinon son opulence, du moins son excentricité. « Ainsi me voilà ! Condamné à demeurer ici et – comme le firent avant moi les autres Protostrateurs – à exiger des voyageurs des droits de passage tout en rêvant de villes lointaines. »

Vespanus, qui ne compatissait qu'à demi au dilemme de son hôte, murmura quelques paroles de réconfort.

Ambius se ressaisit.

« Mais soit, reprit-il. Je suis bien connu pour mon hospitalité. Poètes, musiciens ou comédiens trouveront toujours en moi un hôte des plus intentionnés. Pour eux, il n'y a pas de péage car ils apportent la civilisation dans leurs bagages et sont toujours prêts à me distraire. Quant aux jeunes gens tels que vous, ajouta-t-il en désignant Vespanus d'un signe de tête, vous êtes, évidemment, toujours les bienvenus. »

Le jeune architecte remercia son amphitryon mais, lorsqu'il lui fit part de son intention de reprendre la route vers Calabrande dès le lendemain matin, Ambius lui retourna un regard ambigu.

« Je ne crois pas, non. Une tempête arrive. »

Et de fait, la tempête survint, recouvrant de neige la cour du château et rinçant de grêlons les ardoises des toitures. Vespanus dut passer deux autres nuits sous le toit du Protostrateur ; ce qui n'eut rien de déplaisant. Au troisième jour, remerciant une nouvelle fois le seigneur des lieux, il enfourcha Twest et reprit sa remontée des Gorges.

Il marchait depuis une demi-journée, attentif aux pièges qu'aurait pu lui réserver le sentier, lorsqu'il aperçut, par une brèche dans la crête toute proche, l'éclat rouge du soleil reflété par le métal. Au vrai, il eut été plus juste de parler d'une myriade de reflets, renvoyés par des harnais, des pieux erbs, les pointes cristallines des traits de feu ou encore par les hampes portant les couleurs de l'Exarque des Marches de Calabrande.

Vespanus tourna bride et poussa Twest en direction du château du Protostrateur, aussi vite que le lui permettait le terrain irrégulier. Ambius fut très surpris d'apprendre que l'Exarque marchait sur les Gorges à la tête de son armée.

« Je n'ose imaginer, répondit son hôte en se mordant les lèvres, que vous accepteriez de rester ici afin d'ennoblir mes défenses ?

— Bien que mourir en défendant le Protostrateur d'Abrizonde ne puisse qu'ajouter du prestige à mon nom, esquiva Vespanus, j'ai surtout peur, hélas, de ne pas vous être d'une grande utilité en cas de siège. Une bouche de plus à nourrir, et rien d'autre.

— Dans ce cas, reprit Ambius, voudriez-vous être assez bon pour aller porter un message auprès de mon agent à Pex, afin qu'il recrute des mercenaires ? Je dois avouer que je n'ai que très peu d'hommes à ma disposition, ici.

— C'est ce que j'avais cru remarquer, répondit l'étudiant, même si, en la circonstance, il n'est guère courtois de ma part d'insister sur cet état de fait.

— J'ai pris cette habitude de ne recruter ma garnison qu'une fois le printemps revenu et de la renvoyer à la fin de l'automne. En dehors des dépenses qu'impliquerait son maintien pendant l'hiver, il y a toujours le risque que, confinés dans leurs baraquements et en proie aux rigueurs de la mauvaise saison autant qu'à la monotonie, les soldats ne décident de tromper leur ennui en se mutinant. Ce qui se solderait certainement par ma mise à mort au profit de quelque capitaine qui prendrait ma place. Par conséquent, je ne garde auprès de moi que ces quelques briscards dont, après tant d'années de service sans histoire, l'absence d'ambition n'est plus à démontrer.

— Je ne peux que vous féliciter d'une politique aussi subtile, répondit Vespanus. Bien, qu'en l'occurrence, elle s'accorde assez mal avec les impératifs du moment. »

À nouveau, Ambius mâchouilla sa lèvre supérieure.

« C'est l'expérience qui m'amena à prendre cette habitude. Il y a treize ans, ce fut moi, alors un capitaine plein d'ambition, qui tua le précédent Protostrateur au soir de la nouvelle année, avant de précipiter son corps dans la Dimwer depuis le sommet de la Tour d'Onyx.

— Et il ne fait aucun doute que tout le monde y gagna, l'interrompit Vespanus, plein de tact. Néanmoins, si vous voulez me confier une lettre, par pitié, faites-le vite car je n'ai aucune envie de finir prisonnier des armées de l'Exarque. »

Ainsi fut-il fait et une nouvelle fois, Vespanus reprit la route avec Twest. Il attendit que l'obscurité fut totale et que les lointaines étoiles du Leucomorphe se lèvent à l'orient pour faire halte et demander à son follet de lui édifier un abri.

Au matin, craignant quelque espion aérien, il jeta un œil prudent par la fenêtre avant de sortir harnacher sa mule. Il n'avait pas fait plus de quelques centaines de mètres qu'il vit, émergeant des brumes venues de la Dimwer, une colonne d'hommes en armes qui serpentait le long du chemin. Les soldats devaient être à une ou deux lieues mais il reconnut, flottant au-dessus des lances, les bannières bleu et jaune de Pex.

Maudissant sa malchance et son manque d'à-propos, Vespanus fit demi-tour en direction du château d'Abrizonde. Il y parvint en même temps que les éclaireurs de Calabrande. On le laissa entrer et il put constater que la forteresse était désormais sur le pied de guerre. De lourds rochers avaient été alignés, prêts à être lancés sur la tête des assaillants. Lance-flèches et boutefeux avaient été montés sur les murailles et, à défaut d'être enthousiastes, leurs servants semblaient compétents. Les bénéfices de l'âge, sans doute. Au sommet des tours, on avait rassemblé des piques fraîchement enduites de poison, qui serviraient à empaler tout assaillant venu du ciel. Dans leur équipement rutilant tout droit sorti des vastes magasins du palais, des domestiques recevaient une instruction sommaire.

Enfin, Vespanus rejoignit Ambius à son poste d'observation, dans la Tour d'Onyx. Le Protostrateur avait revêtu une armure tarabiscotée d'un bleu azur profond. Une sorte de lézard tout en crocs se cabrait au sommet de son heaume, y faisant office de cimier. Il se mit à arpenter la pièce d'un air soucieux, après que le jeune homme lui eut fait part de la progression de la seconde armée.

« Peut-être que Pex et Calabrande sont entrés en guerre et que, tentant de s'envahir l'un l'autre, ils en sont venus, par malchance, à se rencontrer ici, au milieu des Gorges.

— Vous y croyez, vraiment ? demanda Vespanus, plein d'espoir.

— Non. Pas vraiment, répondit Ambius en se tournant vers lui. Ne m'avez-vous pas dit être versé dans les arts thaumaturgiques ?

— Je connais quelques formules mineures, il est vrai, et pour tout dire, ajouta Vespanus, j'étais précisément en route vers Occul afin d'y parfaire mon éducation en la matière lorsque l'armée de Calabrande m'en empêcha.

— Et connaîtriez-vous quelques sortilèges ou enchantements qui pourraient nous être utiles, en l'espèce ?

— Ma foi, si j'ai bien pris soin de mémoriser des sorts, c'était plutôt dans l'éventualité d'avoir à affronter un déodande ou un bandit de grand chemin. Mais je n'avais pas imaginé que j'aurais à combattre des armées entières. Et puis de toute façon, comme je vous l'avais dit lorsqu'il m'avait été donné de goûter à votre merveilleuse hospitalité, ma spécialité reste l'architecture.

— L'architecture, marmonna Ambius.

— Oui. Je crée des bâtiments de nature magique en m'inspirant des souhaits de mes clients. Pour commencer, je fais naître dans mon esprit une image la plus juste et la plus complète possible. Ensuite, pour lui donner corps, je fais appel à un type de sandestin mineur que l'on appelle « follet ». C'est lui qui se charge de la construction. Ce n'est plus alors qu'une question d'heures. Le follet achemine les matériaux au travers de la chronosphère depuis n'importe quel endroit. Il revient ensuite au client de s'occuper de la décoration. Encore qu'au prix de quelques modiques émoluments supplémentaires, je puisse aussi m'en charger. »

Les yeux d'Ambius s'étrécirent soudain.

« Et votre "follet" ? Peut-il aussi détruire des structures ? Je pense à des engins de siège, par exemple.

— N'importe quel sandestin pourrait le faire. Néanmoins, au sein d'une si formidable troupe, il doit bien se trouver un sorcier qui pourrait tuer ou bannir mon Hegadil avant même qu'il ait eu le temps de faire quoi que ce soit. »

Ambius hocha la tête.

« J'ai, dans mon bureau, une petite bibliothèque de vieux grimoires, légués par les nombreux Protostrateurs qui ont vécu ici avant moi. Les sorts et les enchantements que l'on y trouve sont plutôt tournés vers les arts de la guerre, pourtant je dois admettre ne pas y entendre grand-chose. Comme je ne suis guère doué en matière de magie, je dépends sans doute un peu trop de contre-charmes, amulettes et autres petits tours défensifs.

— Peut-être pourrais-je y jeter un œil ?

— Vous lisez dans mes pensées. »

C'est en suivant Ambius dans l'aile qui lui était réservée et en le voyant désamorcer plusieurs pièges que Vespanus put se faire une idée plus juste de la paranoïa de son hôte. Le jeune homme fut introduit dans une petite pièce confortable. Une peau d'ursauteur y faisait office de tapis et les murs étaient recouverts d'étagères.

Une petite fiole de cristal posée sur un rebord de fenêtre retint l'attention de Vespanus. À l'intérieur, une femme miniature aux cheveux bruns faisait de grands gestes.

« Tiens ! Vous avez une miniquine ? s'enquit-il. Est-ce qu'elle fait des tours ?

— C'est ma femme, répondit Ambius sur un ton bien trop dégagé pour ne pas être feint. Elle aspirait à prendre ma place et tenta de me faire rétrécir, il y a six ans de cela. Mais je me suis arrangé pour la prendre à son propre piège. Aussi longtemps que cette bouteille existera, elle gardera sa taille actuelle et ses pouvoirs magiques seront circonvenus.

— Aidez-moi ! hurlait la minuscule femme, d'une toute petite voix.

— Les grimoires vous attendent sur cette étagère, là-bas. »

Vespanus affecta de ne pas remarquer le trio d'Icônes Nymphales qui faisait face à ladite étagère. Il s'agissait de bronzes représentant de charmantes dryades. Toutefois, on pouvait les incarner en trois jeunes femmes tout ce qu'il y avait de plus vivantes et accortes. Ce qui en disait long sur la manière dont Ambius se consolait de l'absence – ou plutôt de la réduction – de son épouse. Le jeune

homme préféra se concentrer sur les grimoires. Bien que prétendument écrits par le grand Phandaal en personne, ils étaient certainement l'œuvre de sorciers moins prestigieux. Après en avoir parcouru quelques-uns, il finit par en retenir trois.

« Puis-je ? hasarda-t-il.

— Faites ! » l'invita son hôte.

Lorsqu'ils quittèrent les appartements du Protostrateur, ce dernier veilla bien à remettre les pièges en place. Et, alors qu'ils traversaient la cour en direction de la Tour d'Onyx, une vive lumière d'un jaune aussi brillant que le soleil dans son impétueuse jeunesse éclaira le ciel au-dessus du château. Vespanus leva la main pour se protéger de son éclat, tout en passant en revue les sorts qu'il avait en tête. Peut-être en avait-il un qui pourrait lui être utile ?

Les soldats épaulèrent immédiatement leurs armes et ouvrirent le feu. Des fléchettes enflammées s'élevèrent en direction de la lueur, avant de retomber, en cloche, loin derrière les murailles.

« Cessez le feu, imbéciles ! rugit Ambius. Cessez le feu ! Ce n'est qu'une illusion. Pas un ennemi que vous pouvez abattre d'un trait en plein cœur ! »

Surpris, Vespanus se tourna vers son hôte. En dépit de son accoutrement et de ses grands airs, c'est en chef né qu'il avait aboyé ses ordres. Le jeune homme se rappela qu'avant sa présente élévation, Ambius avait été un soldat de métier.

Obéissant aux ordres, les hommes postés sur les remparts mirent progressivement un frein à leur enthousiasme guerrier. La puissante lumière, quant à elle, décrut en intensité. Assez pour révéler deux visages qui semblaient flotter dans une sphère de cristal. Le premier était celui d'un homme vigoureux, aux cheveux blancs. À ses robes bleu et jaune – les couleurs de Pex – mais où l'on distinguait aussi le rouge et le blanc de la famille régnante, Vespanus présuma qu'il devait s'agir du Basileopater. Il entretenait, d'ailleurs, une certaine ressemblance avec le profil frappé sur toutes les pièces en circulation. Quant au second, aux traits plus anguleux, sa mise laissait supposer qu'il devait s'agir de l'Exarque.

L'un comme l'autre écrasaient le seigneur des lieux de leur supériorité satisfaite.

« Ambius l'Usurpateur ! Tu es déclaré hors-la-loi, commença l'Exarque. Si tu ne fais pas acte de reddition et que tu ne nous remets pas ta forteresse avec son inutile garnison d'excités de la gâchette, tu devras affronter le courroux de nos deux armées réunies.

— Vous donner tout ceci ? répondit l'intéressé. Alors que je suis en mesure de vous offrir le plaisir de venir me le prendre ?

— Je savais que tu réagirais ainsi, sourit le Basileopater de Pex.

— Serviteur. »

Ambius fit une profonde révérence, puis une seconde avant d'ajouter :

« Peut-être vos grandeurs me feront-elles l'honneur de venir dîner ce soir au château ? Je me flatte d'y tenir bonne table.

— Une bien délicate attention, reprit le Basileopater, mais je crains de devoir décliner. Tu t'es emparé de ta présente position en abusant de ton supérieur, et nous ne pouvons pas tabler sur ton élévation morale.

— Étiez-vous donc si épris de mon prédécesseur qu'il vous aura fallu treize ans pour vous décider à le venger ? » rétorqua Ambius en haussant des épaules.

L'Exarque inclina son crâne rasé.

« Nous pensions que tu ne durerais pas plus longtemps que ceux qui t'avaient précédé. Et bien que nous déplorions l'efficacité avec laquelle tu collectes ces taxes qui, autrement, nous reviendraient de droit, il nous faut néanmoins rendre hommage à ta ténacité.

— Et, parlant de taxes, minauda Ambius, vous soulevez un aspect intéressant de la question. En admettant que vous parveniez à me déloger de mon fief, lequel d'entre vous l'occupera-t-il ? À qui reviendront les droits de passage et lequel rentrera chez lui les mains vides ? En d'autres termes, lequel de vous deux me succédera ? »

Vespanus savait qu'Ambius venait de mettre le doigt sur une question cruciale. Qui contrôlait le château était en mesure de tirer un large profit du passage des Gorges. On pouvait imaginer que les deux souverains fussent tombés d'accord sur une occupation commune mais il paraissait douteux que des hommes aussi ambitieux se satisfassent bien longtemps d'un tel arrangement.

Le Basileopater et l'Exarque échangèrent un regard et, affichant toujours cet agaçant petit air de supériorité, se tournèrent à nouveau vers Ambius.

« Aucun de nous n'occupera la forteresse, répondit l'Exarque.

— Vous vous en remettrez à une tierce partie, alors ? Mais qu'est-ce qui vous garantira sa loyauté ? remarqua Ambius.

— Il n'y aura pas de tierce partie Une fois le château en notre possession, nous le démolirons jusqu'à la dernière pierre. Ensuite, nous pourrons l'un et l'autre tirer profit des octrois que nous installerons à nos extrémités respectives des Gorges. Gorges que nous surveillerons étroitement, afin de nous assurer qu'aucun autre ruffian n'ira s'aviser de reconstruire le Château d'Abrizonde. »

Ambius en resta sans voix et Vespanus vit bien, à la manière dont il se mordillait les lèvres, que, non seulement son hôte ne s'était pas attendu à pareille réponse mais, qu'en plus, elle le contrariait à l'extrême. À l'évidence, le tenace seigneur des lieux ne se faisait plus, dès lors, aucune illusion quant à son destin, celui de sa forteresse et de sa fortune.

Le jeune homme décida qu'il était temps pour lui de saisir cette chance de s'en tirer.

« Messires, risqua-t-il. Puis-je prendre la parole ? »

Les deux seigneurs le regardèrent sans rien dire, sans laisser transparaître la moindre expression.

« Je m'appelle Vespanus de Roë, étudiant en architecture. J'étais en route pour Occul afin d'y poursuivre mon apprentissage, lorsque j'ai été amené à passer la nuit ici et c'est par le plus grand des hasards que je me retrouve ainsi assiégé. Aussi, n'ayant absolument rien à voir avec cette guerre, je me demandais s'il vous serait possible de me laisser traverser vos lignes, afin que je retourne vaquer à mes affaires, laissant cette querelle à ceux qui y ont un intérêt. »

Les problèmes de Vespanus indifféraient superbement les deux cobelligérants, néanmoins, l'Exarque intervint.

« Tu peux traverser nos lignes. Si tu consens à nous fournir tous les détails concernant les défenses du château.

— Vous ne pouvez me demander de trahir ainsi l'hospitalité de mon hôte, grimaça le jeune architecte. Du moins pas en public ! Le Protostrateur aurait alors toutes les raisons de me retenir, ou même de s'en prendre à moi.

— C'est ton problème », conclut le Basileopater.

Une telle morgue était insupportable et une vague de colère s'empara de Vespanus. Il leur aurait volontiers craché au visage et seule la certitude que jamais sa salive ne pourrait les atteindre à cette hauteur l'en empêcha.

Ils l'avaient mis plus bas que terre ! Durant les brefs instants où il était parvenu à attirer leur attention, ils l'avaient tous les deux jugé indigne de leur considération. N'étant ni une menace à leur puissance ni d'une quelconque aide au Protostrateur, ils avaient simplement décidé qu'il ne valait pas la peine que l'on s'intéresse à lui. Jamais, de toute sa vie, il n'avait été insulté de la sorte.

Toujours flottant dans leur bulle, les deux souverains se tournèrent vers Ambius.

« Puisque tu n'as pas saisi la chance de te rendre que nous t'offrions, énonça le Basileopater, il ne nous reste plus qu'à ouvrir les festivités. »

Au même instant, un éclair bleu pâle fondit depuis les cieux, visant Ambius. Sans faire montre d'aucune surprise, celui-ci leva un bras, dévoilant un idéogramme gravé sur un bracelet ouvragé. Dévié, l'éclair vint frapper le sol devant Vespanus qui fut projeté à une quinzaine de pieds. Mais, hormis l'indignité de son atterrissage, le jeune homme n'eut à souffrir de rien d'autre. Il se releva prestement et, brossant la poussière de ses vêtements, jeta un regard courroucé aux deux seigneurs, qui n'en avaient cure.

« Vous m'accusez de duperie, lança Ambius, mais je constate que c'est vous qui êtes les plus prompts à l'utiliser. Je me permets aussi de vous faire remarquer qu'envoyer un assassin équipé de Bottes Éthérées et d'un sort de Réduction Azuréenne dénote un certain amateurisme de votre part. »

L'Exarque se renfrogna.

« Adieu. Car je suis bien certain que nous n'aurons plus d'autres occasions de nous parler.

— Effectivement. De plus amples négociations ne pourraient être que superfétatoires », répondit Ambius.

La sphère enchantée reprit son éclat premier, éclipsant de sa brillance le vieux soleil de la Terre, puis elle s'évanouit. Le maître des lieux scruta un moment les nuées, peut-être dans la crainte d'un nouvel assassin tombé du ciel puis, sur un haussement d'épaules, il repartit en direction de la Tour d'Onyx. Vespanus se précipita à sa suite, avide de récupérer un peu de sa dignité perdue.

« J'espère que nous n'avez pas pris ombrage de ma tentative de prendre le large ? »

Ambius lui accorda un bref coup d'œil.

« Dans notre monde à l'agonie, lui dit-il, qu'espérer d'autrui, sinon le voir agir dans son seul intérêt.

— C'est là une analyse très juste de mes motivations. Qui sont de rester en vie et de faire payer leur mépris à ces deux imbéciles. Aussi, vais-je me jeter à corps perdu dans la défense de la forteresse.

— J'attends votre contribution avec fébrilité », répondit Ambius, alors que les deux hommes gravissaient les escaliers de la tour.

Aucune autre attaque ne fut à déplorer ce jour-là. Depuis les fenêtres de leur refuge, qui étaient enchantées et leur permettaient d'ajuster leur point de vue du gros plan à la vue d'ensemble, ils observèrent les deux armées établir leurs campements. Pas un ennemi ne s'approcha à portée de tir des défenseurs. En fait, la plupart semblaient plutôt se tenir soigneusement à l'abri des pics et des crêtes des hauteurs environnantes.

De son côté, Vespanus passa l'après-midi à tenter de mémoriser des sorts qui pourraient leur être utiles mais, à la fin, il dut admettre qu'ils étaient, pour la plupart, bien au-delà de ses capacités.

Alors que le soleil bouffi descendait sur l'horizon, à l'ouest, et alors que les premières étoiles du Leucomorphe se levaient timidement à l'est, Vespanus ouvrit le chaton de la bague qu'il portait au pouce et invoqua son follet, Hegadil.

Lorsqu'il apparut, ce dernier avait revêtu l'apparence d'un Ambius miniature dans son extravagante armure bleue. Perchée au-dessus de son heaume, une tête ronde et livide le regardait.

Vespanus crut bon de s'excuser.

« Hegadil a une tendance malheureuse à la satire.

— À vrai dire, répondit Ambius, je ne savais pas que l'armure m'allait si bien. » Puis, posant sur la créature un regard critique, il demanda : « Allez-vous le lâcher sur l'ennemi ?

— Hegadil n'est pas un guerrier. Sa spécialité est la construction et, bien sûr, la démolition.

— Mais si leur armée est protégée magiquement ?

— Hegadil ne va pas s'en prendre à l'armée, précisa Vespanus. Mais plutôt à son environnement immédiat.

— Je suis impatient de le voir à l'œuvre. »

Son maître envoya tout d'abord Hegadil faire un raid éclair dans les camps ennemis. Une heure plus tard, le follet était de retour, sous une forme qui, cette fois, moquait le Basileopater de Pex : un petit homme aux cheveux blancs, que ses lourdes robes festonnées rendaient plus petit encore. Il fit un rapport exhaustif des effectifs et du déploiement des deux armées. Elles étaient, l'une et l'autre, bien plus nombreuses qu'Ambius ne l'avait craint. Ce fut d'un air sombre et distrait qu'il suggéra la seconde mission du follet.

C'est ainsi que, juste après minuit, habilement sapé, un pic qui dominait les positions de l'Exarque s'effondra, ensevelissant plusieurs compagnies sous les éboulis. Les hommes réagirent sans tarder et enflammèrent le ciel de leurs traits. Un feu d'artifice bien plus spectaculaire que la riposte tentée le matin même par les défenseurs du château.

Au son de l'alarme, les troupes de Pex se mirent à leur tour sur le pied de guerre, mais bien plus discrètement. Du moins jusqu'à ce que, quelques heures plus tard, une des berges de la rivière ne s'effondre, précipitant dans les eaux glacées une bonne partie du train d'intendance ainsi que tous les memrils de somme. Le plus grand désordre s'empara du camp de Pex, les soldats tentant d'éloigner le plus possible des eaux de la Dimwer ce qui leur restait d'équipement. Des douzaines d'entre eux se perdirent dans l'obscurité et disparurent dans des crevasses et des canyons oubliés tandis que d'autres tombèrent à l'eau.

Satisfait du résultat, Vespanus félicita Hegadil et lui promit un sursis de trois mois à la fin de sa servitude.

Au matin, les assiégeants tentèrent de se venger. Leurs mages lancèrent sur le château plusieurs salves de sorts, tous plus mortels les uns que les autres. Le ciel s'emplit de cercles de feux, de rayons viridiens et d'aiguilles écarlates, il résonna du tonnerre d'ailes prismatiques. Sans succès.

« Les fondations du château sont protégées par de puissants charmes », commenta Ambius, non sans une certaine fierté. Avant d'ajouter, se rappelant certainement d'Hegadil ou d'autres créatures dans son genre : « Tout comme le roc où il fut édifié. »

L'incursion que mena le follet la deuxième nuit fut moins concluante. L'ennemi avait consolidé ses positions et disposé des alarmes magiques aux points les plus sensibles, de manière à prévenir les sorciers de la venue d'Hegadil. Certes, il parvint à estourbir quelques soldats avec des pierres qu'il leur lança depuis les hauteurs mais, l'un dans l'autre, sa sortie fut un échec. Ce fut le moral en berne que Vespanus réintégra ses quartiers pour prendre un peu de repos.

L'après-midi était déjà bien entamé lorsqu'il s'éveilla et il ne perdit pas de temps pour rejoindre Ambius dans la Tour d'Onyx. Le Protostrateur y était en grande conversation avec une créature verte, plus petite encore que son épouse : un Twk, qui avait chevauché jusque-là sur sa libellule.

« Mon ami m'informe que l'armée de Pex a décidé d'attaquer le château, annonça Ambius.

— Il semblerait que l'information arrive avec un certain retard.

— Il est venu aussi vite que sa libellule le lui permettait, argua Ambius. Ces insectes ne volent pas très bien en altitude. Spécialement lorsque l'air est si frais.

— J'aimerais avoir mon sel, maintenant ! » demanda le Twk d'une voix ferme.

Le seigneur d'Abrizonde s'exécuta.

« En été, précisa-t-il, il n'y a jamais moins d'une douzaine de Twk, ici. Je pourvois à leurs besoins, et en échange ils me renseignent magnifiquement sur les mouvements de troupes et le trafic fluvial. »

Ainsi que sur les ragots concernant le voïvode d'Escani et la Despina de Chose, songea Vespanus.

« Il semblerait, néanmoins, que nos ennemis aient pris un peu d'avance, fit remarquer le jeune architecte.

— C'est exact. Ils ont été plus rapides que les libellules et les mauvaises nouvelles.

— Et plus rapides que moi, aussi », maugréa Vespanus.

Se penchant par la fenêtre, il constata que rien n'avait changé.

« Ils attendent quelque chose, dit Ambius. Et j'aimerais bien savoir quoi.

— Les deux seigneurs sont orgueilleux, remarqua le jeune homme en caressant son menton glabre. Ne pourrions-nous pas semer la discorde entre eux ?

— Pour cela, le mensonge reste notre meilleur espoir.

— M'autoriseriez-vous à exciter quelque peu leur rivalité ? »

Au crépuscule, Vespanus invoqua Hegadil. Il demanda au follet de monter au sommet d'une petite colline qui se dressait à l'est du château. Elle était hors de portée des armes des assiégeants mais se trouvait à équidistance de leurs deux campements. Il lui ordonna d'y édifier un petit fortin.

Lorsque le soleil entama sa laborieuse ascension au-dessus de l'horizon, il illumina, non seulement les remparts et les minuscules tourelles, mais aussi la longue bannière qui y claquait au vent, telle la langue fourchue d'un serpent. On pouvait y lire : « Pour le plus brave. »

De son perchoir, Vespanus perçut l'agitation qui s'empara des soldats, pointant du doigt et remuant les lèvres. Les officiers furent appelés qui, à leur tour, convoquèrent les aides de camp. Ces derniers en appelèrent aux généraux et, à la fin, on put voir l'Exarque et le Basileopater de Pex, chacun sur son promontoire, en train d'étudier le fortin au télescope. Après quoi, une patrouille fut dépêchée depuis les lignes de Calabrande. Pour ne pas être en reste, Pex en envoya une à son tour. Les deux escouades cernèrent la petite forteresse, dans laquelle pénétrèrent des éclaireurs. Ils en ressortirent pour informer leurs supérieurs qu'il n'y avait rien d'autre à l'intérieur qu'un divan permettant à une seule personne de s'y reposer.

Les patrouilles s'en retournèrent à leurs campements respectifs puis, pendant plusieurs heures, il ne se passa plus rien. Les officiers se retirèrent pour déjeuner, les sentinelles reprirent leur ennuyeuse vigie et le vieux soleil écarlate poursuivit sa course dans le ciel obscur, telle une araignée gonflée de sang.

Vespanus maudit ses inutiles efforts puis alla se coucher.

Toutefois, juste à la tombée de la nuit, une nouvelle patrouille fut envoyée par chacune des deux armées. Les soldats étaient, cette fois, accompagnés d'enchanteurs et ils établirent un bivouac. Là, chaque camp désigna un champion qui, armé jusqu'aux dents, pénétra dans le fort. Ils y passèrent sans doute la nuit, assis comme deux vierges effarouchées à chaque extrémité du divan.

Il était certain qu'ils s'attendaient à être attaqués, et tout aussi certain qu'ils ne le seraient pas – les défenseurs d'Abrizonde ne pouvaient pas se permettre ce luxe. Au matin, les champions sortirent sous les applaudissements polis de leurs compagnons d'armes et chacun rentra chez lui.

« C'est un début, se félicita Vespanus.

— Pas maintenant ! »

Ambius tenait sa conférence matinale avec ses Twk.

Quatre autres avaient rejoint celui de la veille, formant ainsi un petit escadron. Le Protostrateur leur confia quelques messages et leur ordonna de continuer d'observer les mouvements de l'ennemi.

« Mes amis m'informent que cinq barges descendent la Dimwer depuis Calabrande, annonça Ambius. Chacune est chargée d'une lourde cargaison qui est dissimulée sous des bâches.

— Ces cachoteries ne me plaisent guère.

— Tout comme à moi. Il me revient aussi en mémoire, non sans une certaine appréhension, nos spéculations quant au fait que l'ennemi attendrait quelque chose. Je me demande si ce qu'on leur amène là ne risque pas de précipiter l'assaut final. Je vais envoyer un des Twk examiner ces barges un peu plus en détail. »

L'après-midi, l'éclaireur twk n'avait toujours pas reparu. Ambius se mordillait les lèvres.

« Peut-être, Hegadil, pourrait-il nous être de quelque secours ? »

Le follet fut donc dépêché et revint un peu plus tard. Il leur apprit que chaque barge accueillait une nacelle qui supportait un objet en forme de bouteille mesurant dans les huit pas de long. Ils étaient faits d'un métal sombre et décoré de motifs complexes de fleurs et d'épines en argent. Avec son doigt, il en reproduisit un exemple sur l'un des murs du château.

« Des Projecteurs de Félicité Explosive, s'exclama Ambius. Nous sommes perdus !

— Que voulez-vous dire ? répondit Vespanus, tentant d'apaiser les craintes de son hôte. N'avez-vous pas dit que la forteresse était à l'épreuve de la magie ?

— De la magie, oui ! se récria Ambius, mais les Projecteurs ne sont en rien magiques. Ils sont gouvernés par d'antiques procédés mécaniques et ne sont, en cela, pas plus magiques qu'une flèche enflammée. La Félicité Explosive peut réduire nos murailles en poussière !

— Combien de temps avant que les barges n'arrivent à destination ? » demanda Vespanus en s'adressant à Hegadil.

Le follet avait choisi d'apparaître sous les traits d'Austeri-Pranz, un des professeurs de son maître à Roë, un homme intimidant, aux yeux globuleux et à la mâchoire prognathe. Il prit le temps de la réflexion avant de répondre.

« Peut-être deux jours.

— Deux jours ! se lamenta Ambius. Deux jours et c'est la fin !

— Ne désespérez pas, reprit Vespanus, davantage pour lui-même que pour son compagnon. Il me suffit d'envoyer Hegadil couler les barges.

— Ils se seront forcément préparés à cette éventualité !

— Néanmoins... » Vespanus se tourna à nouveau vers son serviteur magique.

« Puis-je terminer mon rapport ? demanda celui-ci.

— Oui. Il y a autre chose ?

— Chaque barge emporte avec elle de cinq à dix bateliers. Il y a aussi une douzaine de soldats par bateau, un officier et un enchanteur. Cloué à la proue du navire de tête avec une épingle d'argent, il y avait le cadavre d'un Twk.

— Lorsque tu couleras les barges, reprit Vespanus, prends bien garde à ne pas te faire transpercer par une épingle. Ou par quoi que ce soit d'autre. »

Incrédule, le follet roula les yeux d'Austeri-Pranz.

« Et comment suis-je censé m'y prendre ?

— Éventre le fond des bateaux, sape les berges pour les faire s'effondrer sur eux, jette-leur tout ce qui te passe sous la main. Utilise tes talents et ton imagination.

— Fort bien », répondit le follet avec un air dubitatif.

Il disparut, pour réapparaître presque aussitôt.

« Les barges sont protégées magiquement, lui apprit-il. Je n'ai pas été capable de les couler, ou même de leur lâcher quoi que ce soit dessus. Ils voyagent au milieu de la rivière et, par conséquent, on ne peut pas les arrêter en faisant s'écrouler les berges sur eux.

— Construis un monticule au travers de la rivière, sous le niveau de l'eau, ordonna Vespanus. Veille à ce qu'il soit assez bas pour que les barges puissent passer par-dessus. Prends avec toi quelques-uns des pieux gardés en réserve sur les toits du château et plante-les dans ton barrage. » Il adressa à Ambius un regard triomphant. « Nous allons les éperonner par en dessous.

— On ne risque rien à essayer », commenta le Protostrateur avec un geste vague.

Ainsi fut donc fait mais les barges contournèrent sans encombre l'obstacle. Une deuxième tentative aboutit au même résultat.

Regardant par la fenêtre, Ambius dit sombrement :

« Nous devons continuer de tenter de semer la discorde entre nos ennemis. C'est le seul espoir qu'il nous reste.

— Je me demandais, risqua Vespanus, si la promesse de se voir libérée pourrait pousser votre femme à se battre pour la défense du Château d'Abrizonde ? »

Ambius pesa le pour et le contre avec attention, puis secoua la tête.

« Pas encore ».

Ce soir-là, Hegadil démolit le fortin où les champions des deux armées avaient passé la nuit et, à la place, édifia une structure recouverte d'un dôme d'or, ornée aux quatre coins par les allégories du Savoir, de la Sapience, de la Vérité et de l'Intuition. La bannière flottant au sommet indiquait : « Pour le plus sage ».

Une nouvelle fois, des éclaireurs furent dépêchés et, une nouvelle fois, les deux armées laissèrent des hommes en faction à l'extérieur pour la nuit. Deux mages aux barbes impressionnantes et respectivement vêtus d'une robe couleur de cuivre et d'une autre aussi noire que la nuit s'approchèrent du dôme avec leur escorte avant d'y pénétrer.

Au matin, c'est sans même qu'un poil ne manque à leurs barbes qu'ils en ressortirent, profondément perplexes.

« Et après ? interrogea Ambius. *Pour le plus propre* ? *Le plus élégant* ?

— Vous verrez. »

Toute la journée, un vaste arsenal d'artifices fut mis en œuvre dans le but de détruire les barges mais sans succès. Leur mortel chargement était attendu le lendemain. Hegadil rapporta que les magiciens, à bord, affichaient tous le même petit rictus suffisant.

La nuit venue, le follet détruisit le temple qui avait hébergé les enchanteurs et sur son emplacement fit surgir de terre un magnifique palais de marbre veiné que couronnaient des tours aériennes d'une grande finesse. Un grand drapeau y flottait, sur lequel on pouvait lire : « Pour le plus grand des souverains ».

Ambius arpentait la pièce dans un silence obstiné, mâchouillant sa lèvre supérieure. Quant à Vespanus, il essayait de prendre un peu de repos.

Peu après la tombée de la nuit, l'Exarque et le Basileopater prirent chacun la tête d'un bataillon de leurs troupes d'élite et investirent le petit palais, se jetant dans ce qu'ils pensaient bien être un piège. Vespanus se réjouit de les voir ainsi prisonniers de leur vanité.

Cette fois encore, une attaque de front n'était pas envisageable. Ni lui ni le Château d'Abrizonde n'auraient pu risquer un tel assaut.

Au lieu de ça, il ordonna à Hegadil de sceller toutes les issues du palais et de les condamner avec des plaques d'adamantine. Si Vespanus n'était pas en mesure de tuer les occupants, du moins pouvait-il les empêcher de sortir. Après, il lui serait toujours possible de remplir l'intérieur avec un quelconque gaz empoisonné.

Après avoir dépêché le follet, Vespanus fit les cent pas sur les remparts en attendant de voir son plan mené à bien. La nuit glaciale était silencieuse et dans la tête de l'étudiant tournaient les images de lourdes pièces de métal que l'on fixait discrètement sur les issues du palais.

Soudain, une vive lumière en éclaira les lointaines tours de marbre, immédiatement suivie par un roulement de tonnerre. De nouveaux éclairs zébrèrent le ciel : rouges, jaunes ou d'un orange aveuglant. La nuit s'emplit de hurlements, de cris de guerre et du battement d'ailes invisibles.

Vespanus maudit sa malchance, ses ancêtres et tout humain à cinquante lieues à la ronde. Avant qu'il n'eût le temps de finir, Hegadil se matérialisait à ses côtés – de nouveau sous la forme d'Austeri-Pranz. Une vision, déjà suffisamment inquiétante, sans que l'on ait besoin d'y ajouter les vêtements encore fumants et la barbe roussie.

« Hélas, plaida Hegadil. Ils m'attendaient. J'ai bien failli y rester. »

Écœuré par la tournure que prenaient les événements, Vespanus ouvrit le chaton de sa bague et autorisa le follet à rentrer s'y reposer. Puis, à son tour, il partit se coucher.

Le lendemain, il s'éveilla au son des acclamations que les armées réservaient à leurs seigneurs sortants indemnes du palais. Vespanus reconsidéra sérieusement l'option de la fuite. Dans la confusion de l'assaut final, il pensait pouvoir s'échapper à la nage – sans doute avec l'aide de Hegadil – pour ensuite, pendant que les armées se partageraient le butin, trouver refuge dans un abri que pourrait lui construire le follet.

Un plan à l'issue incertaine mais le seul qui lui vint à l'esprit.

Il se leva, se prépara et rejoignit son hôte à la Tour d'Onyx. Muets, deux Twk voletaient gaiement autour sa tête. Une vision aussi incongrue que pourrait l'être celle d'une statue de déodande coiffée d'un bonnet phrygien. Ambius, sa face rubiconde désormais figée dans une expression de perpétuelle douleur, désigna d'un geste les armées de Calabrande. De la fenêtre, le jeune étudiant en architecture vit qu'une des crêtes voisines – mais hors de portée des armes d'Abrizonde – avait été soigneusement nivelée.

« Un terre-plein pour accueillir les Projecteurs de Félicité Explosive, se lamenta Ambius. Les Twk viennent de me dire que les barges arriveront dans la matinée. Monter les armes depuis le débarcadère leur prendra le reste de la journée mais nous pouvons nous attendre au grand assaut pour demain, à l'aube.

— Il ne faudrait qu'un instant à un sandestin ou à un follet, comme Hegadil, pour niveler cette crête. »

Ambius haussa les épaules.

« Pourquoi ne nous submergent-ils pas de sandestins, comme ils le font avec tout le reste ?

— Voilà certainement ce qu'il nous faudrait découvrir. »

Vespanus ouvrit le chaton de sa chevalière et invoqua Hegadil. La créature apparut sous la forme d'un Twk mort, sa peau verte ayant tourné au gris et une épine d'argent lui transperçant le cœur.

« Veux-tu bien délaisser cette apparence d'un goût douteux et te rendre sur cette crête, là-bas ? Vois si tu peux la saper afin de précipiter les projecteurs dans un puits que tu aurais creusé. »

Hegadil ne disparut que trois ou quatre minutes. Cette fois, ce fut sous la forme d'un minuscule Exarque qu'il revint. À la place de l'habituel rictus supérieur du seigneur, il avait préféré lui donner un regard libidineux.

« Un sandestin du nom de Quaad garde l'ouvrage. Il est beaucoup plus fort que moi et m'a averti qu'il me mettrait en pièces si je tentais quoi que ce soit. »

Vespanus rouvrit le chaton de sa bague.

« C'est bon, tu peux retourner te reposer. »

Hegadil encapsulé, Vespanus s'approcha à nouveau de la fenêtre et profita de ses propriétés de magnification pour avoir un meilleur aperçu de la crête.

« Ces ingénieurs, là, en face. Ils emploient des instruments qui me sont familiers. On les utilise aussi en architecture et pour prendre les mesures : trépieds, alidades, chaînes d'arpenteurs, montures azimutales, sextants. Seraient-ils en train de construire quelque chose ?

— Tout au contraire, le détrompa Ambius. Ils ne sont là que pour détruire. Ils cherchent à évaluer avec la plus grande précision possible distance et angle, de manière à pouvoir positionner les Projecteurs au mieux et ainsi réduire le château en ruines. »

Vespanus médita quelques instants les mélancoliques implications de ces dernières révélations. À leur lumière, la perspective d'un plongeon dans la Dimwer ne lui paraissait plus si sombre. Ambius, qui en avait considérablement rebattu, se releva lentement.

« J'ai bien peur que l'heure soit venue d'aller rendre visite à ma femme », dit-il.

Curieux, Vespanus suivit son hôte jusqu'à ses appartements. Ce dernier ne se soucia guère de sa présence, à moins qu'il ne la remarquât même pas. Le Protostrateur désarma les différents pièges gardant l'accès de sa porte et introduisit une nouvelle fois le jeune homme dans son bureau.

Cette fois, il eut un meilleur aperçu de la Protostratrice. C'était une plantureuse brune aux cheveux raides, pourvue, même à sa présente taille, d'une voix particulièrement perçante. Des tentatives que fit le seigneur d'Abrizonde pour communiquer avec elle, Vespanus comprit qu'elle s'appelait Amay.

Amay entreprit d'agonir Ambius d'insultes dès l'instant où il pénétra dans le bureau et ne désarma pas une seule fois de toute leur entrevue. Pour l'essentiel – une fois mises de côté les attaques personnelles à l'encontre de son époux –, il en ressortit que rien ne pourrait lui faire plus plaisir que la destruction du château et qu'elle ne ferait rien pour l'empêcher.

Sentant combien était vain l'espoir de la raisonner, le Protostrateur haussa les épaules et alla chercher, sur une étagère voisine, une petite fiole remplie d'un liquide ambré. La débouchant, il en versa une unique goutte dans la bouteille de cristal où Amay se mit immédiatement à vaciller, avant de sombrer dans l'inconscience.

« C'est parfois nécessaire pour pouvoir penser en silence, précisa-t-il en rangeant la fiole sur son étagère. Ce narcotique me donnera quelques heures de tranquillité.

— Très efficace », fit observer Vespanus.

Ambius jeta un regard au corps alangui de sa femme.

« J'ai bien peur que six années passées dans une bouteille ne l'aient irrémédiablement mal disposée à mon endroit.

— On dirait bien, effectivement, admit Vespanus. Pensez-vous que si je m'entretenais en privé avec elle, je pourrais lui faire entendre raison ? »

Il adressa à son jeune interlocuteur un regard morne.

« Le croyez-vous ?

— À dire vrai, non », dit-il en haussant les épaules à son tour, résigné.

Vespanus se rendit à l'office et se servit lui-même en pain, fromage et vin. Il se demandait si, ce soir, il pourrait survivre à un plongeon dans la Dimwer depuis la Tour d'Onyx. Peut-être, avec

l'aide d'Hegadil, qui pourrait ensuite le conduire vers la liberté ? Peu probable, se raisonna-t-il. Les défenseurs du château seraient certainement les premiers à lui tirer dessus.

Il repensa aux ingénieurs de Calabrande, avec leurs alidades et leurs sextants, aux sourires suffisants des magiciens de l'Exarque. Comment ce dernier l'avait, en compagnie du Basileopater, mis plus bas que terre et de quelle manière les plans qu'il avait mûris pour la défense du château avaient été réduits à néant.

« Même leurs sandestins sont plus forts que le mien », marmonna-t-il. Ce qui l'amena à réfléchir à la nature des sandestins, et notamment leur capacité à se mouvoir librement dans la chronosphère. Ils pouvaient ainsi visiter tous les âges de la Terre, depuis sa tumultueuse naissance, jusqu'à son long sommeil glacé sous des étoiles éteintes et un soleil mort. Il en vint à s'interroger sur la manière dont ce pouvoir de voyager dans le temps avait influé sur la psychologie de ces créatures – et de leurs cousins, les follets. De là venait leur extraordinaire capacité d'adaptation. Les scènes qui s'offraient au regard d'un sandestin tout au long de son existence étaient si diverses. Si fantastiquement variées. Vespanus en conclut qu'ils n'avaient d'autre choix que d'accepter le monde avec une littéralité qui, chez un humain, aurait été un sérieux handicap...

C'est alors que tout s'imbriqua : les ingénieurs, les sourires hautains des mages. Une révélation se fit jour dans son esprit. Il en recracha son fromage et libéra Hegadil de l'anneau à son pouce.

« Je souhaite que tu retournes voir le sandestin sous la plate-forme, lui dit-il, et que tu lui demandes si on lui a ordonné de t'empêcher d'ajouter, et non pas d'ôter, quelque chose à la structure.

— Je vais lui demander. »

Hegadil ne fut pas long.

« Quaad n'a reçu aucune instruction allant dans ce sens, lui rapporta-t-il.

— Dans l'anneau, vite ! Je dois tout d'abord m'entretenir avec le Protostrateur. »

Depuis la Tour d'Onyx, Ambius observait le terre-plein, où le premier des Projecteurs, encore dans sa nacelle, était en train d'être installé.

« J'ai une idée ! » dit-il.

Suivant les instructions de Vespanus, Hegadil rajouta de la terre à la plate-forme. Prudemment, il rehaussa la partie qui faisait face au château. Assez pour donner aux tubes des Projecteurs un angle un peu plus ouvert que prévu. Quaad, le sandestin, le regarda faire mais, puisque Hegadil ne sapait rien, il n'intervint pas.

Lorsque le soleil malade commença son périple quotidien au-dessus de l'orient, Vespanus et Ambius constatèrent que les deux armées avaient été déployées, prêtes à fondre sur le château une fois qu'il aurait été suffisamment endommagé. La bannière de l'Exarque flottait au-dessus du remblai, au milieu de ses splendides Projecteurs. Sur l'autre versant du château, le Basileopater de Pex se tenait devant une tente immaculée, sa garde d'élite en rang serré devant lui.

« Ça ne devrait plus tarder, maintenant... » dit Ambius. Mais avant que le dernier mot n'ait franchi ses lèvres, les Projecteurs ouvrirent le feu et la Félicité Explosive passa au-dessus des tours du château pour venir s'écraser dans les rangs de leurs alliés de Pex. La tente du Basileopater

disparut au milieu d'un grand jet de flammes et de poussière. Salve après salve, un roulement de tonnerre succédant à un autre, l'armée du Basileopater fut dissoute dans une impressionnante série de corolles enflammées.

L'Exarque, tout comme ses troupes, ne se rendit compte de rien car Vespanus, utilisant un de ses sortilèges d'architecte, avait fait appel à une illusion, créant devant le vrai mur du château une réplique absolument identique à l'original. Et lorsque les Projecteurs ouvrirent le feu, il créa des explosions non moins illusoires, allant même jusqu'à y ajouter des projections de débris des plus convaincantes. De sorte que, pour l'Exarque, il ne faisait aucun doute qu'il était, lentement mais sûrement, en train de réduire en poussière le Château d'Abrizonde.

Vespanus jubilait devant cette glorieuse démonstration de son habileté. *Méprisez-moi donc encore une fois, et voilà ce qui vous attendra !*

Il fallut bien une demi-heure avant que l'Exarque ait vent de la débâcle. Les Projecteurs se turent et l'on put voir le monarque de Calabrande arpenter furieusement l'aire de tir, rossant ses magiciens et frappant ses ingénieurs avec son sceptre.

Du côté de Pex, en revanche, on n'entendait rien d'autre que les cris et les lamentations.

Telle était la situation au mitan de la journée mais, dans l'après-midi, un Twk vint à la rencontre d'Ambius.

« J'apporte un message du Logothète Terrinoor, qui est désormais le commandant en chef de l'armée de Pex, commença-t-il. Lui et ses hommes brûlent du désir de venger la mort de leur seigneur, causée par la perfidie calabrandienne.

— Je suis intéressé par toute offre pouvant émaner du successeur du Basileopater, minauda Ambius.

— Le Logothète se propose d'attaquer l'Exarque en pleine nuit, reprit le Twk. Mais pour se faire, il va devoir passer sous les murs de votre château. Aura-t-il votre permission ? »

Ambius ne put réprimer une sinistre expression de triomphe.

« Il l'a. Mais s'il tente quoi que ce soit, qu'il sache que nous nous défendrons. »

Ragaillardi par une obole de sel, le Twk s'en retourna porter la réponse au nouveau maître de Pex.

Ainsi, ce fut aux heures les plus noires de la nuit qu'Ambius et Vespanus virent les troupes de Pex passer en silence sous le château et se diriger vers le camp des Calabrandiens. Mais comme ces derniers avaient posté des éclaireurs et des sentinelles, ils ne furent pas totalement pris par surprise. Toutefois, ivres de colère à cause de la mort de leur souverain, les hommes de Pex parvinrent à faire une impressionnante percée dans les défenses adverses. La nuit s'emplit alors du fracas sauvage de l'acier sur le fer et s'enflamma des éclairs de funestes sortilèges.

« Regardez ! dit Ambius. Ils s'emparent des Projecteurs ! »

Les assaillants avaient envoyé un détachement pourvu de bêtes de somme pour rapatrier les Projecteurs vers leur propre campement. Au prix d'un dur labeur, ils parvinrent à rejoindre le gros

de leur armée qui commençait à perdre du terrain. Et c'est précisément au moment où ils repassaient sous les murs du château que les Calabrandiens lancèrent une contre-attaque.

Tout soudain, on se battait aux portes mêmes d'Abrizonde.

« Tirez ! cria Ambius à ses soldats. Ramenez-les-moi ! Si nous parvenons à monter les Projecteurs sur nos remparts, nous serons invulnérables ! »

Les soldats du Protostrateur tirèrent depuis les murailles dans la masse indistincte des combattants. Rochers et flèches empoisonnées pleuvaient sur les deux armées qui s'entredéchiraient. Les envahisseurs étaient dans la plus grande des confusions.

« À moi, soldats ! les rameuta Ambius en tirant sa lame. Nous devons tenter une sortie ! »

Cette fois encore, Vespanus fut surpris par la vigueur toute martiale dont Ambius faisait preuve. Ses ordres étaient prompts, clairs et efficaces et surtout, ils étaient suivis. Les portes du château furent ouvertes et le Protostrateur prit la tête d'une bonne partie de sa garnison. Cette attaque était tellement inattendue qu'elle parvint à disperser aussi bien les troupes de Pex que celles de Calabrande, laissant les Projecteurs, abandonnés, sur le champ de bataille. Ambius fit tout son possible pour qu'au moins un des engins pût être ramené à l'intérieur de la forteresse mais les deux armées se ressaisirent et les combats reprirent au pied des murailles. Dépourvu du moindre talent utile en la circonstance, Vespanus se contenta de suivre l'échauffourée depuis les remparts où finit par lui parvenir le signal de la retraite pour les défenseurs d'Abrizonde.

De retour à l'abri des murs, la garnison – ou ce qui en restait – ramenait le corps d'Ambius, qui avait été sérieusement blessé. En l'absence de toute autre autorité, Vespanus commença à lancer des ordres. Les soldats postés sur le chemin de ronde firent s'abattre sur les assaillants un feu d'enfer qui nettoya bien vite la place.

Petit à petit, les combats cessèrent. Le jour se leva sur les cinq Projecteurs, abandonnés au pied des murailles, certains renversés de leurs nacelles, d'autres pointant leurs bouches au hasard. À l'évidence, les défenseurs du château étaient encore capables d'empêcher l'un ou l'autre des partis de mettre la main sur ses enviables trophées.

Durant la matinée, Vespanus, du haut de la Tour d'Onyx, observa les deux armées, désormais ennemies, entamer leurs piteuses retraites.

À midi, l'un des soldats s'annonça :

« Le Protostrateur est mort !

— Absolument pas, rétorqua-t-il. Le Protostrateur est bien vivant, puisque je suis là. »

Le soldat, un de ceux qu'Ambius avait choisis pour son manque patent d'ambition et sa servilité, s'inclina avant de se retirer.

Pendant un long moment, Vespanus laissa son esprit vagabonder du haut des remparts. Qu'allait-il faire maintenant ? Finalement, il descendit dans la cour, afin de rejoindre les appartements privés du Protostrateur. La nouvelle de sa récente élévation s'était déjà propagée car tous les soldats qu'il croisa sur son chemin le saluèrent comme leur chef.

Une fois parvenu devant la porte, il tenta de désamorcer les pièges installés par Ambius et n'évita une langue de feu orange qu'à la toute dernière seconde. Étant finalement parvenu à ses fins – au seul prix d'une manche brûlée –, il pénétra dans le bureau de son prédécesseur et se dirigea d'emblée vers la Protostratrice dans sa bouteille de cristal. Se saisissant d'une chaise voisine, il s'installa près de l'étagère. Pendant un long moment, Amay et lui s'observèrent au travers du cristal miroitant. Ce fut lui qui prit la parole le premier.

« Vous vous réjouirez avec moi, je pense, de la défaite de nos ennemis et du fait que le château est désormais sauf. Et tout comme moi, vous pleurerez certainement la disparition tragique de votre mari. »

Elle lui adressa une profonde révérence puis releva la tête.

« Comme le rire hystérique et les larmes amères sont les deux seules réponses possibles dans pareille situation, je crois que je vais m'abstenir, si vous le voulez bien.

— Comme il vous plaira, répondit-il sur un ton grave.

— Je m'interroge. Pourrais-je vous demander une faveur ? reprit Amay. Seriez-vous assez aimable pour prendre l'un de ces bronzes de nymphe sur cette étagère, et vous en servir pour donner un bon coup à cette bouteille ?

— À quelle fin ?

— N'est-ce pas évident ? J'aimerais que l'on me délivre.

— Il se pourrait que cela pose un léger problème. » Levant vers elle un regard prudent, il continua. « Une fois libre, vous voudrez vous faire reconnaître comme la maîtresse d'Abrizonde. Mais comme je viens tout juste de me proclamer Protostrateur, nous ne pourrions manquer de nous affronter. »

Amay accueillit cette nouvelle avec une surprise non feinte. Une foule d'expressions passèrent sur son visage miniature alors qu'elle composait soigneusement sa réponse.

« Bien au contraire, reprit-elle enfin. Je pourrais vous être d'une grande aide, vous soutenir, vous guider. Vous aurez besoin de moi pour trouver vos marques en tant que nouveau seigneur des Gorges.

— Je préfère pécher par excès de prudence. » Et alors qu'Amay prenait déjà son souffle pour l'accabler d'insultes comme elle faisait avec Ambius, Vespanus l'arrêta d'un geste. « Mais le dernier seigneur d'Abrizonde m'avait confié combien lui pesait cet isolement et à quel point il souffrait du manque de raffinement et de bonne compagnie. À croire qu'il regrettait de s'être promu seigneur des lieux.

— N'en croyez rien, rétorqua Amay. Son ambition n'avait aucune limite.

— Mais pas la mienne, trancha Vespanus. S'il est vrai que le confort matériel n'est pas pour me déplaire, je n'ai aucune envie de passer mes plus belles années reclus dans une forteresse désolée. Pas plus que je n'ai l'intention de batailler avec les armées de nations entières.

— Dans ce cas, suggéra Amay, vous devriez me libérer pour me permettre de régner sur Abrizonde. Faites-moi confiance, je saurai vous récompenser.

— Ce n'est pas tout à fait ce que j'avais en tête. Je vais être le nouveau seigneur des lieux mais pour une saison seulement, durant laquelle j'empocherai tous les bénéfices des taxes prélevées sur les bateliers et marchands qui passeront sur la Dimwer. Une fois cette saison achevée, je redeviendrai un simple étudiant et je disparaîtrai avec mes gains.

« Dès que j'aurai mis entre nous une prudente distance, un des soldats aura ordre de vous libérer et vous aurez alors tout loisir de vous faire reconnaître comme la plus grande dame de toute l'histoire d'Abrizonde. »

Amay cligna des yeux, interdite.

« Ça me semble équitable, finit-elle par dire. Même si l'idée de passer encore un peu plus de temps dans cette bouteille me révulse. »

Vespanus s'inclina poliment devant elle.

« Ce qui n'est pas équitable, dit-il, c'est qu'il va me falloir recruter la garnison d'été et que je n'en ai pas les moyens. Aussi dois-je absolument accéder aux chambres fortes de mon regretté prédécesseur. Or, durant notre trop brève amitié, j'ai pu constater combien le Protostrateur était enclin à la suspicion, tout comme j'ai noté son attirance particulière pour les pièges, qui m'a déjà coûté une manche de mon habit. J'imagine que ses coffres doivent être protégés. Aussi, j'en appelle à vous pour toute information concernant ces chausse-trappes et le moyen de les désamorcer. »

Amay considéra Vespanus avec suspicion.

« Mais, vous pouvez certainement payer les hommes avec l'argent des droits de passage.

— La récente guerre pourrait bien décourager le commerce sur la Dimwer et, dans ce cas, il ne me resterait rien du tout à la fin de la saison. Et par ailleurs, j'ai l'intention d'offrir une prime à la garnison permanente, en récompense de leur défense héroïque.

— L'argent de ces coffres me revient ! jappa Amay. Je l'ai gagné, au prix de six longues années, enfermée comme une poupée dans cet infâme petit globe.

— Songez plutôt à toutes ces années qui vous attendent à Abrizonde, avança Vespanus. Aux profits que générera le flot incessant des marchandises qui remontent et descendent la rivière. Songez à la fortune que vous allez ainsi vous constituer. Alors que moi, il me faudra vivre le restant de mes jours sur les seuls gains qu'il me sera possible d'emporter.

— Vous n'aurez *jamais* mon argent ! Jamais ! » Et derechef, Amay se mit à agiter les poings, invectivant Vespanus dans des termes assez voisins de ceux qu'elle avait pris l'habitude d'utiliser avec feu son époux.

« Ah ! Très bien, lâcha Vespanus. Peut-être qu'il ne sera pas nécessaire de vous libérer, dans ce cas. »

Sur l'étagère voisine, il s'empara de la fiole qu'il avait vu Ambius utiliser. La débouchant, il versa une goutte par le goulot de la petite bouteille de cristal. Amay n'eut que le temps de lui cracher au visage quelques ultimes invectives, avant de sombrer dans un profond sommeil.

Elle s'éveilla sur la soie d'un jeté de lit qui recouvrait en partie l'armature d'ébène sculpté d'un splendide baldaquin. La pièce était petite mais décorée avec un goût exquis. De nombreux miroirs ornaient les murs, les meubles étaient incrustés de nacre et le tapis entrelacé de fils d'argent.

Elle s'assit, médusée. Face à elle, Vespanus de Roë se prélassait sur un sofa.

« C'est ma chambre ! s'exclama-t-elle.

— Feu votre époux l'avait conservée en l'état, confirma-t-il. Vous pourriez y voir la marque d'un attachement à votre égard dont il n'était jamais parvenu à se défaire.

— Ou celle de son manque d'imagination », cingla Amay. Elle promena son regard sur la chambre. « Il semblerait que l'on m'ait libérée. »

Une expression grave vint assombrir le visage de Vespanus.

« Disons que j'ai été amené à reconsidérer mes positions. La victoire semble être montée à la tête de la garnison, qui rechigne à m'obéir, et les Twk m'apprennent que l'armée de l'Exarque se préparerait pour une nouvelle campagne. Alors vues sous cet angle, les plaines inondables de Pex commencent à me paraître étrangement attirantes, dit-il en se levant. J'ai réservé mon passage sur la première barge de la saison et j'ai pris la liberté d'y faire transférer exactement la moitié de ce qui se trouvait dans les coffres de notre regretté Protostrateur. J'espère que vous ne trouverez rien à y redire. Je ne m'attarde que le temps de vous dire que je me tiens à votre disposition si vous souhaitez me faire porter un message ou me confier la somme d'argent nécessaire au renforcement de votre garnison. »

Amay s'assit au bord du lit et, un peu hésitante, se leva.

« La moitié ? Vous avez pris la moitié ?

— Vous conviendrez que je méritais bien une récompense pour avoir sauvé le château et vous avoir libérée. »

Une lueur passa dans ses yeux.

« Une récompense, certes, mais la moitié ?

— Si vous n'avez pas de message pour moi, dit Vespanus en s'éclaircissant la gorge, je crois que je vais vous laisser à vos affaires. »

Il s'inclina, avant de se hâter en direction de la porte.

« Restez ! » le rappela-t-elle. Le voyant indécis, elle s'avança d'un pas ferme jusqu'à lui.

« Passer six années confinée dans ce misérable globe, privée de mon honneur et de mes pouvoirs magiques, fut une torture. Tout comme d'avoir à supporter la présence de mon mari et le regarder batifoler avec ces nymphes de bronze. Une torture, encore, que de voir sa fortune grossir jour après jour et de le savoir occupé à compter les pièces et les bijoux qu'il avait extorqués aux bateliers, avant d'aller les enfermer dans ses coffres. » Elle le dévisagea, un rictus découvrant ses dents blanches. « Alors, n'espérez pas de ma part la moindre indulgence pour un voleur qui s'empare de la moitié de ma fortune et ne m'offre en retour que de jouer les messagers ».

Vespanus s'inclina, la main sur le cœur.

« N'oubliez pas que je vous ai libérée. N'ai-je pas droit à quelque faveur pour cela ?

— Assurément, répondit Amay. Je vais vous tuer promptement, au lieu de vous suspendre par les talons au sommet de la Tour d'Onyx. » Et sur un geste rageur, elle prononça la formule de la Réduction Azuréenne.

Mais rien ne se passa. Amay regardait Vespanus, stupéfaite, et ce dernier lui rendit son regard.

« Ainsi, tu disposes d'un charme de protection contre ce sort, constata Amay. Fort bien ! Mais personne ne peut rien contre l'Excellent Jet Prismatique ! »

À grand renfort de gestes féroces, elle fit à nouveau appel à sa magie et, à sa grande stupeur, cette fois encore il ne se passa rien. Son interlocuteur lui fit un clin d'œil.

« Je crois que nous en avons assez vu. »

Amay se mit à regarder alentour, soudain mal à l'aise, car la voix de Vespanus semblait venir de nulle part. Elle se leva mais recula aussitôt en voyant le visage de son interlocuteur se changer en celui d'un homme barbu, aux allures sournoises, aux yeux globuleux et à la mâchoire proéminente.

S'ensuivit un instant de frénésie totale. L'homme se mit à courir à une vitesse incroyable, déconstruisant la pièce pierre par pierre en apposant simplement les mains. Ce ne fut l'affaire que d'une poignée de secondes, après quoi, il ne resta plus que l'étrange bonhomme et les parois transparentes de cristal.

« Permettez-moi, lui dit Vespanus en se penchant au-dessus de la bouteille, de vous présenter mon follet, Hegadil. »

Celui-ci adressa une profonde révérence à Amay qui posa son regard sur lui, avant de lever les yeux vers Vespanus. Il se tenait toujours dans le bureau de feu son époux.

« Je me devais de vérifier si vous étiez une personne de confiance. Aussi, lorsque vous étiez endormie, j'ai demandé à Hegadil de construire dans la bouteille une réplique de votre chambre. Et puisqu'il a le pouvoir de changer de forme, je lui ai ordonné de prendre mes traits, pour voir si vous m'attaqueriez, une fois votre liberté recouvrée. Et, hélas, Madame, je crains que vous n'ayez échoué à cette épreuve...

— Attendez ! J'ai retrouvé mes esprits, tenta de répondre Amay. J'ai changé d'avis !

— Je ne suis pas assez idiot pour vous faire à nouveau confiance. Viens, Hegadil ! »

Le follet traversa les parois de la bouteille de cristal et regagna la chevalière que Vespanus portait au doigt.

« Adieu, Madame. Je vous laisse à la contemplation du long et, je n'en doute pas, pénible avenir qui vous attend. »

Il quitta le bureau avant qu'elle n'ait eu le temps de lui répondre. À dire vrai, il n'avait pas espéré grand-chose de Dame Amay mais il s'était dit que cela valait la peine d'être tenté. Quoi qu'il en soit, il avait tout l'été pour trouver un moyen de déjouer les pièges protégeant les coffres, d'autant plus qu'il pourrait disposer de l'aide d'Hegadil, ce qui n'était pas négligeable.

Perdu dans ses pensées, le Protostrateur Vespanus se dirigea vers la Tour d'Onyx et, du haut de la plus haute pièce, contempla son nouveau domaine.

Postface

Il semblerait bien que je sois un cas unique car ce n'est qu'à l'âge adulte que je devins fan de Jack Vance.

Pour la plupart de ses lecteurs, la rencontre avec ses œuvres s'est faite durant leur enfance. Bien sûr, ce fut aussi mon cas, mais je ne dois pas avoir lus les bons livres, ou mal les avoir lus, ou peut-être que je suis passé à côté.

Cependant, j'entendais régulièrement mes confrères me dire quel formidable écrivain était Vance, et combien ils l'admiraient. Or, la plupart du temps, j'avais confiance en leurs goûts.

Aussi, je m'attaquai à *La Geste des Princes démons*, puis me lançai dans la série des *Alastor*, *Le Cycle de Tshaï, La Planète Géante* et finalement *La Terre mourante*.

C'est ainsi que naquit une admiration grandissante pour le style haut en couleur de Jack Vance, son acuité psychologique et son incroyable inventivité.

Ce qui me plaît le plus dans le cycle de *La Terre mourante*, ce sont ses personnages de magiciens sophistiqués, totalement amoraux et obsédés par la politesse, les richesses et le prestige, et j'ai pensé à raconter l'histoire d'un personnage qui n'aurait pas encore gagné sa place parmi cette élite. Vespanus est jeune, insuffisamment instruit et probablement un second couteau. Pour gagner sa place parmi les seigneurs de la Terre mourante, il va devoir utiliser ses maigres pouvoirs avec subtilité et intelligence.

J'ai inventé Abrizonde, Pex et Calabrande, mais j'espère l'avoir fait en conservant l'esprit original. Ils sont peuplés de créatures vanciennes, telles que les sandestins, les Twk ou les sorciers en bouteille, mais aussi de mes propres créations, comme les Projecteurs.

J'ai pris beaucoup de plaisir à rajouter quelques accessoires, eux aussi, typiquement vanciens, tels que les alidades, les montures azimutales ou les sextants qu'utilisent les ingénieurs de Calabrande, qui ne sont guère qu'une adaptation de nos géomètres.

Peut-être, au fond, que la réalité rend parfois hommage à Jack Vance.

Walter Jon Williams

George R. R. Martin

Lauréat des prix Hugo, Nebula et du World Fantasy Award, George R. R. Martin est l'auteur du célèbre cycle du *Trône de Fer*, adapté récemment en série télé.

Né dans le New Jersey dans la ville de Bayonne, il commence à être publié en 1971 et devient rapidement un des auteurs de SF les plus populaires de son époque en étant régulièrement au sommaire de la revue *Analog*, avec des histoires comme « Sept fois, sept fois l'homme, jamais ! », « Solitude du deuxième type » et « Les Tempêtes de Port-du-Vent » (nouvelle écrite avec Lisa Tuttle et dont ils feront un roman). Sévissant également dans d'autres revues comme *Amazing* et *Galaxy*, il remporte son premier prix Hugo en 1975 avec sa nouvelle « Chanson pour Lya ».

À la fin des années 1970, il atteint son apogée en matière de science-fiction avec notamment des récits comme « Les Rois des sables » (prix Hugo et Nebula en 1980. Il gagnera un autre Nebula cinq ans plus tard avec « Portrait de famille »), « Par la croix et le dragon » (Prix Hugo, ce qui fait de lui le seul auteur à avoir obtenu deux Hugo la même année dans deux catégories différentes), « Âprevères », « La Cité de pierre »... De cette période on retiendra également *Le Volcryn* et *L'Agonie de la lumière*.

Délaissant la science-fiction dans la décennie suivante, il va se tourner, avec succès, vers le fantastique avec des nouvelles et des romans comme « L'homme en forme de poire » (prix Bram Stoker), *Riverdream* ou *Skin Trade* (World Fantasy Award). La fin des années 1980 est marquée par l'effondrement du marché de l'horreur et du fantastique. Résultat, son roman pourtant très ambitieux *Armageddon Rag* est un échec commercial. Tout cela l'éloigne pour un temps de la littérature...

Quelques années plus tard, il fait en 1996 un retour triomphant sur le devant de la scène avec les premiers romans du *Trône de Fer* qui lui ont valu une énorme renommée. Il a également signé avec Daniel Abraham et Gardner Dozois le roman *Le Chasseur et son ombre* et publié en tant qu'éditeur plusieurs anthologies et deux volumes de la série *Wild Cards*.

Au cœur du Pays du Mur Tombant, c'est par les chemins d'une forêt hantée qu'il nous entraîne au bord d'un lac lugubre et désolé. Nous y goûterons à la dangereuse et surprenante hospitalité du Chalet du Lac (célèbre pour ses anguilles siffleuses) en compagnie d'un groupe de personnages hauts en couleur, aussi étranges que mal assortis car aucun d'entre eux n'est, même de loin, ce qu'il semble être...

Une Nuit au Chalet du Lac

Surgissant de la pénombre pourpre, s'en venait Molloqos le Mélancolique, dans son palanquin de fer porté par quatre déodandes morts.

Accroché haut dans le ciel, un soleil obèse où des continents de cendres dévoraient chaque jour un peu plus des mers mourantes de feux éteints. Devant et derrière s'étendait la forêt, noyée dans une ombre purpurine. Hauts de deux mètres et aussi noirs que l'onyx, les déodandes ne portaient rien d'autre que des chemises déchirées. À l'avant, celui de droite était plus frais que les autres et produisait un bruit de succion à chaque pas. Gonflée par les gaz de putréfaction, sa chair lacérée exsudait des fluides empoisonnés par un millier de piqûres, là où l'Excellent Jet Prismatique l'avait atteinte. Il laissait une piste humide sur l'antique route mangée par les broussailles et dont les pierres avaient été posées aux temps glorieux – et désormais presque oubliés – de Thorsingol.

Les déodandes avalaient les lieues d'un bon pas. Étant morts, ils ne ressentaient pas la fraîcheur de l'air, pas plus qu'ils ne s'inquiétaient des pavés déchaussés sous leurs talons. Le palanquin se balançait d'un côté à l'autre sur un rythme paisible qui renvoya Molloqos au souvenir de sa mère le berçant. Même lui avait eu une mère mais c'était il y a si longtemps. L'âge de l'amour filial était désormais révolu. La race des Hommes s'éteignait alors que griouses, erbs et pelgranes s'appropriaient les ruines qu'elle avait laissées en héritage.

Mais ressasser ne pouvait conduire qu'à plus de mélancolie encore. Molloqos préféra revenir au livre qui reposait sur ses genoux. Après avoir vainement tenté, trois jours durant, de mémoriser à nouveau l'Excellent Jet Prismatique, il avait délaissé son grimoire – un lourd volume de cuir rouge craquelé et ferré de noir – pour un livre plus petit. Un mince recueil de poèmes érotiques datant de la fin de l'Empire Sherit dont les chants de luxure étaient, depuis des lustres, retournés à la poussière. Hélas, son humeur était si sombre que même l'ardeur de ces vers ne parvenait qu'épisodiquement à éveiller sa tumescence. Mais, au moins, les mots ne semblaient-ils pas se transformer en vers grouillants sur le vélin, comme c'était le cas avec son grimoire. Le long après-midi du monde touchait à sa fin et, au crépuscule de l'humanité, même la magie se délitait et déclinait.

Alors que le soleil tuméfié sombrait à l'orient, les mots se faisaient de plus en plus difficiles à discerner. Refermant son livre, Molloqos rabattit sur ses genoux son Manteau de Sombre Menace et regarda défiler les arbres au-dehors. Dans la lumière déclinante, chacun paraissait plus sinistre que le précédent. Il croyait voir des formes prendre vie dans le sous-bois mais, lorsqu'il tournait la tête pour s'en assurer, il n'y avait plus rien.

Sur le bas-côté, un panneau de bois craquelé et pelé indiquait :

LE CHALET DU LAC

À une lieue d'ici

Célèbre pour ses anguilles siffleuses

Une auberge serait la bienvenue, même si Molloqos n'attendait pas grand-chose d'une étape sur une route aussi désolée et perdue. Cependant, il commençait à faire noir. Griouses, erbs et leucomorphes n'allaient plus tarder à se montrer et certains pourraient bien être assez affamés pour se risquer à attaquer un sorcier, même de si terrifiante allure. Il fut un temps où il n'aurait pas craint de telles créatures. Comme nombre de ses semblables, il avait pris l'habitude de mémoriser une

demi-douzaine de puissants enchantements dès qu'il quittait la sécurité de son castel. Mais, aujourd'hui, les sortilèges se faisaient aussi insaisissables que l'eau vive au creux de sa main et même ceux qu'il maîtrisait encore lui semblaient à chaque fois plus faibles. Et puis, il y avait les épées d'ombre. Certains affirmaient qu'ils étaient capables de changer de forme, que leurs traits étaient aussi malléables que de la cire de bougie. Molloqos ignorait si c'était la vérité mais, sur la question de leur malveillance, il ne nourrissait aucun doute.

Il serait bien assez tôt à Kaiin, buvant du vin noir avec la princesse Khandelume et ses amis sorciers. Il serait alors en sécurité derrière les hauts murs blancs et leurs antiques enchantements. Mais, pour l'heure, même une auberge aussi isolée que ce Chalet du Lac serait préférable à une autre nuit passée à l'abri de son palanquin, au pied de ces sinistres pins.

Suspendue entre deux immenses roues de bois, la carriole cahotait sur la route défoncée au rythme des pavés déchaussés et faisait s'entrechoquer les dents de Chimwazle. Il tint son fouet plus fermement. Son visage était large et son nez épaté ; sa peau flasque, affaissée et verruqueuse tirait sur le vert. Régulièrement, sa langue jaillissait d'entre ses lèvres pour aller lécher son oreille.

À main gauche s'étendait la forêt, dense, sombre et sinistre. De l'autre côté, derrière une haie d'arbres faméliques et un sentier gris perdu où perçaient de loin en loin des touffes de mauvaises herbes, s'étendait le lac. Le violet du ciel tournait à l'indigo et se piquait de la lumière fatiguée des étoiles.

« Plus vite », intima Chimwazle à Polymumpho en faisant claquer les rênes. Il jeta un œil par-dessus son épaule. Aucun signe de poursuite mais cela ne signifiait pas pour autant que les Twk n'étaient pas à ses trousses. Bien que goûteuses, c'étaient de sales petites vermines affligées d'une rancune qui dépassait l'entendement.

« Le soleil se couche. Il va bientôt faire nuit ! Active-toi ! Il faut qu'on se mette à l'abri avant qu'il fasse noir, sale carne. »

Pour toute réponse, le Lourdeau laissa échapper un grognement par son mufle velu et Chimwazle le gratifia d'un nouveau coup d'aiguillon, pour l'encourager dans ses efforts. « Allez ! Fais marcher tes jambes, espèce de balourd. » Cette fois, Polymumpho courba l'échine, son gros ventre presque à toucher le sol, et poussa plus fort sur ses jambes. La carriole décolla au passage d'une ornière et Chimwazle se mordit la langue. Le goût du sang emplit sa bouche, aussi plein et doux que du pain moisi. Il recracha une généreuse giclée de glaires vertes qu'un peu d'humeur noire venait souiller. C'est en plein visage que Polymumpho reçut le crachat qui dégoulina le long de sa joue pour, enfin, s'écraser sur les pavés. « Dépêche-toi ! » rugit Chimwazle et, de nouveau, son fouet siffla joliment pour s'assurer que les pieds du Lourdeau restaient bien dans le rythme.

Puis la futaie s'éclaircit, laissant apparaître l'auberge perchée sur un monticule de pierres, au croisement de trois routes. D'aspect accueillant, elle élevait ses murs de bois sur une robuste assise rocheuse. Ses larges pignons et sa haute tourelle s'ouvraient de nombreuses fenêtres qui laissaient passer une lumière ambrée ainsi que les joyeux échos de la musique et des rires. En venant s'y superposer, le raffut des verres et des assiettes sonnait comme un appel : *Entrez ! Entrez ! Ôtez vos bottes, étendez vos pieds et profitez de votre chope de bière.*

Par-delà les toits pentus de l'auberge, on distinguait les eaux du lac qui scintillaient paisiblement, feuille de cuivre rougie par l'éclat du couchant.

Jamais tableau aussi bucolique ne s'était offert à la vue du Grand Chimwazle. « Arrête-toi ! » cria-t-il, s'assurant de l'attention de Polymumpho en lui caressant l'oreille de la mèche de son fouet. « Halte ! Pas un pas de plus ! Voilà notre refuge. »

Polymumpho trébucha, ralentit puis s'arrêta. Il regarda l'auberge, dubitatif, et renifla.

« À ta place, je continuerais.

— Oh, je suis sûr que tu adorerais ça. » Il sauta à bas de son siège, ses bottes souples s'enfonçant dans la boue. « Et quand les Twk nous rattraperont, tu te contenteras de glousser en les regardant me saigner à blanc. Eh bien, ils ne nous trouveront jamais ici.

— Sauf celui-là », répondit le Lourdeau.

Il était bien là. Un Twk, qui voletait autour de sa tête. Les ailes de sa libellule bourdonnaient doucement alors qu'il abaissait sa lance. Sa peau était d'un vert pâle et une cupule de gland lui servait de casque. Horrifié, Chimwazle leva les bras au ciel.

« Pourquoi est-ce que vous me persécutez ? Je n'ai rien fait.

— Vous avez mangé le noble Florendal, répondit le Twk. Vous avez gobé Dame Melescence et dévoré ses trois frères.

— C'est faux ! Je réfute ces accusations. C'était quelqu'un qui me ressemblait. Avez-vous seulement une preuve ? Montrez-la-moi ! Vous n'avez rien ! Absolument rien ! Allez ! Partez ! »

Pour toute réponse, le Twk le chargea et lui ficha sa lance en plein sur le nez. Mais pour rapide qu'il fut, Chimwazle le fut davantage encore. Longue et gluante, sa langue jaillit pour cueillir le petit cavalier hurlant sur sa monture. Son armure légère craqua délicieusement sous les canines vertes de Chimwazle. Le Twk avait un goût de menthe, de mousse et de champignon. Très relevé.

Chimwazle se cura les dents avec la petite lance.

« Et voilà ! Il n'y en avait pas d'autres », décida-t-il puisqu'aucun autre homoncule ne daignait se montrer. « Et maintenant, une pleine marmite d'anguilles siffleuses m'attend, là-bas. Toi, Lourdeau, tu restes là. Qu'on voit bien que ma carriole est sous bonne garde. »

Lirianne batifolait et dansait sur le chemin. Leste et haute en jambes, juvénile et sautillante, de gris et de violine vêtue, elle avait fière allure. Douce et confortable, sa blouse était tissée en soie d'araignées. Les trois premiers boutons en étaient ouverts. Dans son chapeau de velours à larges bords, une plume était effrontément plantée. À son côté, Qui S'y Frotte, S'y Pique était glissé dans un fourreau de cuir gris clair assorti à ses hautes bottes. Une cascade de boucles auburn encadrait son visage d'une blancheur de lait, saupoudré de taches de son. Elle avait de pétillants yeux verts, une bouche qui souriait avec espièglerie et un petit nez en trompette qui se retroussait alors qu'elle humait l'air.

Un parfum de pin et de sel marin prédominait mais, masqués par ces fragrances, Lirianne pouvait percevoir les effluves d'un erb, ceux d'une griouse agonisante et la puanteur bien trop proche de goules. Elle se demanda si, une fois le soleil couché, quelqu'un oserait sortir pour venir jouer avec elle. Elle sourit à cette seule perspective, puis porta sa main à Qui S'y Frotte, S'y Pique avant de pirouetter sur elle-même. Et pendant qu'elle tournoyait sous les arbres, les talons de ses bottes soulevaient de petits nuages de poussière.

« Pourquoi danses-tu, jeune fille ? dit une petite voix. Il se fait tard et les ombres s'allongent. Il n'est plus l'heure de danser. »

Un Twk s'éleva jusqu'à son visage puis un autre juste derrière. Un troisième fit son apparition et un quatrième. Les pointes de leurs lances scintillaient d'éclats rubis dans la lumière du couchant et les libellules qu'ils chevauchaient semblaient vibrer d'une pâle lueur verte. Lirianne en devinait d'autres parmi les arbres, comme autant de petites lumières clignotant au travers des branches. Aussi ténues que des étoiles.

« Le soleil se meurt, leur répondit la jeune femme. Plus personne ne dansera au cœur des ténèbres. Venez jouer avec moi, mes amis. Tissez l'air du soir de broderies flamboyantes tant que vous le pouvez encore.

— Nous n'avons pas le temps de jouer, rétorqua un des Twk.

— Nous chassons, ajouta un second. Plus tard, nous danserons.

— Oui, plus tard ! » confirma le premier. Et le rire des Twk emplit la canopée, coupant comme des échardes de verre.

« Y a-t-il un village twk non loin ? demanda Lirianne.

— Pas à côté, lui répondit-on.

— Nous avons volé longtemps, ajouta l'un des Twk.

— As-tu des épices pour nous, danseuse ?

— Du sel ? précisa l'une des créatures.

— Du poivre ? renchérit une autre.

— Du safran ?

— Donne-nous des épices et nous te montrerons des chemins que nul ne connaît.

— Vers le lac.

— Vers l'auberge.

— Oh oh ! De quelle auberge s'agit-il ? demanda Lirianne. Je crois que je peux la sentir. Un endroit magique, non ?

— Un bien sombre endroit, répondit un Twk.

— Le soleil se couche, le monde tout entier devient sombre. »

Lirianne se souvint d'une autre auberge, en d'autres temps. Un lieu modeste, mais accueillant avec de la sciure propre au sol et un chien endormi auprès de l'âtre. Le monde agonisait déjà à cette époque et les nuits étaient noires et pleines de dangers. Mais, derrière ces murs, il avait encore été possible de se retrouver en bonne compagnie, dans l'amitié et, même, l'amour. Lirianne se souvenait des volailles tournant au-dessus des braises qui chantaient, de la manière dont la graisse s'en échappait pour raviver les flammes. Elle se rappelait la bière, brune et épaisse, aux arômes de houblon. Elle se remémora aussi une jeune fille, l'une des filles de l'aubergiste, aux yeux brillants et au sourire niais, qui était tombée amoureuse d'un mercenaire. Il était mort, aujourd'hui. Le pauvre. Quelle importance, au fond ? Le monde était presque mort, lui aussi.

« Je veux voir cette auberge, décida-t-elle. Est-ce loin d'ici ?

— Une lieue, répondit le Twk.

— Moins, précisa un second.

— Où est ton sel ? » exigèrent-ils de concert. Lirianne leur donna à tous une pincée qu'elle préleva dans la bourse qui pendait à sa ceinture.

« Montrez-moi, dit-elle, et vous aurez du poivre, aussi. »

Le Chalet du Lac ne manquait pas de clients. Il y avait là un vieillard aux cheveux blancs et à la longue barbe qui engloutissait une sorte d'immonde ragoût violet. Avachie un peu plus loin, une ribaude à la tignasse noire berçait son verre de vin comme s'il s'était agi d'un nourrisson. Non loin des tonneaux alignés le long du mur, un homme au visage de fouine et à la moustache mal taillée gobait des escargots à même la coquille. Chimwazle trouva son regard sinistre et bien trop rusé toutefois les boutons d'argent de sa tunique et l'éventail de plumes de paon qui ornait son chapeau suggéraient qu'il ne manquait pas de moyens. Plus près de l'âtre, un couple occupait une table où ils partageaient une énorme tourte avec leurs deux grands costauds de fils. À les voir, on aurait pu se dire qu'ils venaient d'une contrée où seules existaient des couleurs d'automne. Le père arborait une barbe fournie et les deux fils une moustache broussailleuse qui leur recouvrait la bouche. Celle de la mère était plus fine et laissait entrevoir ses lèvres.

Comme ces péquenots puaient le chou, c'est à l'autre bout de la pièce, là où se tenait le bourgeois aux boutons d'argent, que se dirigea Chimwazle.

« Comment sont vos escargots ? amorça-t-il.

— Gluants et sans aucun goût. Je ne vous les conseille pas.

— Je suis le Grand Chimwazle, répondit ce dernier en tirant une chaise à lui.

— Et moi, le prince Rocallo le Redoutable. »

Chimwazle fronça les sourcils : « Prince de quoi ?

— Prince, c'est tout, répondit son interlocuteur en aspirant un nouvel escargot dont il jeta la coquille vide à terre.

— Le Grand Chimwazle n'est pas quelqu'un qu'on prend à la légère, le prévint-il.

— Et pourtant, vous fréquentez le Chalet du Lac, fit remarquer le soi-disant aristocrate.

— Tout comme vous », observa perfidement Chimwazle.

Le maître des lieux apparut à cet instant, se répandant en courbettes et patelinages, comme il sied à ceux de son engeance.

« En quoi puis-je vous être utile ?

— Je vais me risquer sur un bol de vos fameuses anguilles siffleuses.

— Hélas, trois fois hélas ! éructa le tenancier, manquant s'étrangler de contrition. Les anguilles ne sont... plus au menu.

— Comment ça ? Votre panneau n'indique-t-il pas que les anguilles siffleuses sont la spécialité de la maison ?

— Et, de fait, elles le furent. Il y a bien longtemps. Des créatures tout à fait exquises mais facétieuses. Un jour, l'une d'elles dévora la concubine d'un sorcier qui en prit ombrage et enchanta le lac afin de porter ses eaux à ébullition, causant ainsi l'extinction totale de l'espèce.

— Dans ce cas, peut-être devriez-vous changer le panneau.

— C'est ce que je me dis au réveil, chaque matin. Puis tout de suite après, je me dis qu'après tout ce jour pourrait tout aussi bien être le dernier. Devrais-je passer mes ultimes heures perché sur une échelle, le pinceau à la main ? Alors, je me verse un verre de vin et je m'assois pour reconsidérer la question et, lorsque le soir arrive enfin, je me dis qu'au fond, ce n'est pas si pressé.

— Je m'en moque, répondit Chimwazle. Tout ce que je vois c'est que, puisque vous n'avez pas d'anguille, je vais être obligé de me rabattre sur un poulet rôti. Veillez à ce qu'il soit bien grillé, je vous prie.

— Ah, hélas ! Le climat n'est guère propice aux volailles par ici, répondit l'aubergiste, au bord des larmes.

— Du poisson ?

— Du lac ? Je ne vous le conseillerais pas. Les eaux en sont assez malsaines. »

Chimwazle commençait à s'agacer. Son compagnon se pencha par-dessus la table et lui glissa :

« Ne vous risquez sur le ragoût pour rien au monde. Et à votre place, j'éviterais aussi la tourte aux cartilages.

— Faites excuse, intervint le gargotier, mais la tourte à la viande est tout ce que j'ai en ce moment.

— Et il y a quoi comme viande dans vos tourtes ? demanda Chimwazle.

— De la brune. Avec des petits morceaux de gris. »

Puisqu'il ne semblait guère y avoir d'alternatives, l'homme à tête de crapaud capitula.

« Alors une tourte. »

Il fallait bien admettre qu'elle était copieuse. C'était à peu près tout le bien que l'on pouvait en dire. En fait de viande, Chimwazle y trouva essentiellement du cartilage avec, çà et là, quelques morceaux de gras jaunâtre. À une occasion, quelque chose qui craqua étrangement sous ses dents. La viande était plus grise que brune et au moins une des bouchées qu'il avala était presque verte. Il trouva même une carotte, à moins que ce fût un doigt. De toute façon, c'était trop cuit. Quant à la croûte, mieux valait ne pas en parler.

Finalement, Chimwazle laissa la tourte de côté après en avoir mangé à peine un quart.

« Un homme plus avisé aurait écouté mon conseil, persifla Rocallo.

— Un homme avisé avec un estomac moins vide, peut-être. »

C'était le problème avec les Twk, vous pouviez en manger autant que vous vouliez, une heure après, vous aviez toujours aussi faim.

« Bon ! La Terre est vieille mais la nuit, elle, est encore jeune ! »

Le Grand Chimwazle extirpa de sa manche un jeu de cartes décorées.

« Avez-vous déjà joué au peggoty ? Un jeu amusant qui s'accommode bien d'une bonne bière. Peut-être seriez-vous tenté par une ou deux parties en ma compagnie ?

— Le jeu ne m'est pas familier mais, ma foi, j'apprends vite, répondit Rocallo. Si vous voulez bien m'en expliquer les rudiments, je serai ravi de m'y essayer. »

Chimwazle battit les cartes.

L'auberge était plus imposante qu'elle ne s'y était attendue. Bizarrement incongrue. En aucun cas le genre d'établissement que l'on aurait pensé trouver le long d'une route forestière du Pays du Mur Tombant. « Célèbre pour ses anguilles siffleuses », lut-elle à voix haute avant d'éclater de rire. Derrière la bâtisse, les derniers rayons du soleil couchant ensanglantaient les eaux noires du lac.

Chevauchant leurs libellules, les Twk voletaient autour d'elle. Un grand nombre les avait rejoints. Deux puis quatre et maintenant une centaine, peut-être. Lirianne avait renoncé à tenir le compte. Le bourdonnement des ailes diaphanes de leurs montures emplissait l'air vespéral. Le crépuscule pourpre bruissait de petites voix courroucées.

Lirianne se pinça le nez et renifla. Les relents de sorcellerie étaient si puissants qu'elle en éternua presque. Il y avait de la magie, ici.

« Oh oh ! subodora-t-elle. Ça sent le sorcier. »

Sifflant gaiement et humant l'air, elle s'approcha un peu plus avant de remarquer, au pied des marches, une carriole en piteux état. Un horrible bonhomme, corpulent, avec un énorme ventre, était avachi contre l'une des roues. Des touffes de poils noirs sortaient de son nez et de ses oreilles. Il leva les yeux en direction de Lirianne :

« Je n'irais pas me fourrer là-dedans, si j'étais vous. C'est un sale endroit. Des hommes y entrent mais personne n'en sort.

— Eh bien, comme vous pouvez le constater, je ne suis pas un homme et j'adore les endroits de ce genre. Et vous êtes ?

— Polymumpho. C'est mon nom, et je suis un Lourdeau.

— Je ne connais pas bien les Lourdeaux.

— C'est le cas de beaucoup de personnes, répliqua-t-il en ponctuant sa réponse d'un haussement de ses épaules massives. Ce sont vos Twk ? Dans ce cas, dites-leur que mon maître s'est réfugié à l'intérieur pour leur échapper.

— Votre maître ?

— Il y a trois ans, j'ai joué au peggoty avec Chimwazle et, lorsque je n'ai plus eu de pièces, je me suis mis en jeu.

— Votre maître est-il un sorcier ?

— Il en est convaincu, en tout cas. »

La main de Lirianne vint caresser la garde de Qui S'y Frotte, S'y Pique.

« Dans ce cas, vous pouvez d'ores et déjà vous considérer comme libéré. Je m'en vais éponger votre dette.

— C'est vrai ? demanda-t-il en se levant. Et je pourrai garder la carriole ?

— Si vous y tenez. »

Un large sourire s'épanouit sur son visage.

« Grimpez, et je vous conduirai jusqu'à Kaiin. Il ne vous arrivera rien, je vous le promets. Les Lourdeaux ne mangent de la chair humaine que lorsque les étoiles sont alignées. »

Lirianne leva les yeux. Une demi-douzaine d'étoiles étaient visibles au-dessus des arbres, comme autant de poussières de diamants scintillant sur le velours pourpre du ciel.

« Et comment pourrais-je savoir si les auspices ne sont soudainement pas favorables à un festin de ce genre ?

— Parce que vous me ferez confiance, dirons-nous.

— Je ne pense pas, non, lâcha-t-elle dans un petit rire. Je crois que je préfère l'auberge.

— Et moi, la route. » Le Lourdeau se saisit des brancards de la carriole. « Si Chimwazle vient se plaindre de mon absence, dites-lui que ma dette est désormais la vôtre.

— Je le ferai. »

Lirianne regarda Polymumpho s'éloigner en direction de Kaiin, la carriole vide bringuebalant derrière lui. Elle gravit les marches usées qui conduisaient à la porte et pénétra dans le Chalet du Lac.

La salle commune sentait le moisi et la fumée. La goule aussi. Et une odeur plus ténue de leucomorphe, bien qu'aucune de ces créatures ne soit visible à cet instant précis. Une des tables était occupée par une famille de péquenots hirsutes et une autre par une catin aux gros seins qui lampait son vin dans un gobelet d'argent. Solitaire et maussade, un vieil homme vêtu à la mode ancienne des chevaliers de Thorsingol était assis dans un coin, sa longue barbe blanche maculée de coulures pourpres.

Chimwazle n'était pas bien difficile à trouver. Il se tenait non loin des tonneaux de bière en compagnie d'un autre lascar qui avait l'air tout aussi louche que lui. L'un sentait le rat, quant à l'autre, il puait le crapaud. Sur une chemise à crevée azur et crème, l'homme aux allures de rongeur portait une veste en cuir ajustée couleur souris, rehaussée de boutons d'argent. Perché sur sa tête étroite, un chapeau bleu à larges bords planté d'un éventail de plumes de paon. De son compagnon à la mine crapaudine, on ne voyait d'abord que les bajoues et une peau grêlée au teint bilieux qui lui donnait un air malsain. Il arborait un bonnet plat qui évoquait un champignon écrasé et était vêtu d'une tunique mauve toute tachée mais brodée au col, aux revers et aux manches d'arabesques dorées. Ses chaussures vertes s'enroulaient sur elles-mêmes à la pointe des orteils. Sa bouche lippue était si large qu'elle rejoignait presque les longs lobes de ses oreilles.

Les deux vagabonds détaillèrent lascivement Lirianne, tentant d'évaluer leur chance de lui arracher la faveur d'un intermède érotique. Le crapaud s'aventura même à lui sourire. Lirianne savait comment se jouait ce genre de partie. Elle ôta son chapeau et leur adressa une révérence

avant d'aller les rejoindre à leur table. Des cartes décorées étaient éparpillées sur le plateau de bois brut, non loin des restes gélatineux d'une tourte singulièrement peu appétissante.

« De quel jeu s'agit-il ? demanda-t-elle ingénument.

— Du peggoty, répondit le crapaud. Vous connaissez ?

— Non, mais j'adorerais. Vous m'apprendriez ?

— Avec joie. Prenez un siège. Je suis Chimwazle, aussi appelé "le Galant". Mon ami est connu sous le nom de Rocallo le Repoussant.

— Le Redoutable, corrigea la tête de rat, et je suis le Prince Rocallo, si vous voulez bien. Le maître de céans doit être dans les parages. Puis-je vous offrir un verre ?

— Avec plaisir, acquiesça-t-elle. Seriez-vous des sorciers ? Vous en avez l'allure. »

Feignant la modestie, Chimwazle reprit l'initiative.

« Vos yeux ne sont pas seulement beaux, ils savent regarder. Il est vrai que je connais un sort ou deux.

— Un charme pour faire tourner le lait, suggéra Rocallo. Il est bien connu, encore qu'il nécessite cinq à six jours de travail.

— Oui ! Celui-là et quelques autres, se rengorgea Chimwazle. Chacun plus puissant que le précédent.

— M'en feriez-vous la démonstration ? lâcha Lirianne dans un soupir.

— Peut-être lorsque nous nous connaîtrons mieux.

— Oh, s'il vous plaît. J'ai toujours rêvé de voir de la vraie magie.

— La magie ajoute de l'épice au brouet qu'est la vie, déclama Chimwazle, lyrique. Mais je me refuse à gâcher mes merveilleux dons pour un tel parterre de balourds et de pouilleux. Plus tard, lorsque nous serons seuls, je vous ferai une démonstration de magie telle que vous n'en avez encore jamais vue. Au point que vous en crierez de plaisir et de folle admiration. Mais tout d'abord, buvons quelques bières et faisons donc deux ou trois parties de peggoty pour les faire passer. Quel sera notre enjeu ?

— Oh ! Je suis sûre que vous devez avoir une petite idée », répondit Lirianne.

Le temps que Molloqos le Mélancolique arrive en vue du Chalet du Lac, le soleil se couchait, prenant ses aises à l'ouest comme un vieillard obèse s'écroulant dans son fauteuil préféré.

Murmurant dans une langue que nul être vivant n'avait parlé depuis que les Sorciers Gris étaient partis rejoindre les étoiles, le magicien ordonna une halte. L'auberge, établie sur les berges du lac, offrait, à un œil moins attentif, une apparence d'indéniable hospitalité. Mais Molloqos était d'une nature soupçonneuse. Il avait appris, il y avait de cela bien des années, que les choses n'étaient pas toujours ce qu'elles semblaient être. Il lança une rapide incantation tout en levant un long bâton d'ébène. Le bourdon était surmonté d'un globe de cristal qui renfermait un gros œil d'or qui balayait le paysage de droite à gauche. Aucun sort, aucune illusion ne pouvaient tromper l'Œil de Claire Vision.

Ainsi mis à nu, le Chalet du Lac dressait sa masse grise aux intempéries. Trois hauts étages, étonnamment étroits. Le bâtiment tout entier penchait comme un vermier ivre. Une volée de marches tordues conduisait à la porte. Des cabochons de vitraux verts donnaient à la lumière qui venait de l'intérieur un aspect lépreux et malsain. Depuis le toit démesurément haut tombaient des lianes moussues. Des remugles de pourriture émanaient du lac, visible derrière l'auberge. Ses eaux grasses et aussi noires que de l'encre paraissaient bien trop paisibles au milieu des troncs en décomposition. Non loin, il y avait une écurie si délabrée que même les déodandes rechigneraient à y pénétrer.

Au pied de l'escalier, un panneau rappelait :

LE CHALET DU LAC

Célèbre pour ses anguilles siffleuses

Le plus frais des déodandes prit la parole :

« La Terre se meurt et, très bientôt, le Soleil disparaîtra. Ce toit corrompu pourrait bien abriter la demeure de Molloqos pour l'éternité.

— Certes, la Terre se meurt et, très bientôt, le Soleil disparaîtra, convint Molloqos. Mais si la fin du monde devait nous surprendre en ces lieux, moi, je passerais l'éternité auprès du feu en dégustant un plat d'anguilles siffleuses alors que toi, tu greloterais dans le noir en regardant les différentes parties de ton corps pourrir jusqu'à ce qu'elles se détachent et tombent au sol. »

Rajustant son Manteau de Sombre Menace, il ramassa son bourdon d'ébène, descendit du palanquin et traversa le parterre mangé de mauvaises herbes avant d'entamer l'ascension des quelques marches qui menaient à l'auberge.

C'est alors que la porte s'ouvrit en grand pour livrer passage à une servile créature que son tablier taché de graisse désignait, à coup sûr, comme le maître des lieux. Mais ce ne fut que lorsqu'il eut dévalé l'escalier en s'essuyant les mains sur ledit tablier qu'il porta enfin sur Molloqos son premier vrai regard et blêmit.

Il y avait de quoi. Car sous son Manteau de Sombre Menace, la peau du magicien avait la blancheur de l'os. Profondément encavés dans leurs orbites, ses yeux noirs étaient des puits de tristesse. Un nez crochu, une bouche fine et austère et des mains aux longs doigts. Les ongles de celle de droite étaient peints en noir et ceux de la gauche, en rouge. Ses longues jambes étaient gainées dans des chausses aux mêmes couleurs enfoncées à mi-mollet dans d'étincelantes bottes en peau de griouse. Noir et écarlate étaient aussi ses cheveux. Le sang et les ténèbres se mêlaient l'un l'autre sous les larges rebords d'un chapeau de velours pourpre que venaient orner une perle verte et un plumet blanc.

« Très redouté seigneur, balbutia l'aubergiste. Ces... ces déodandes...

— ... ne vous causeront aucun souci. La mort émousse même des appétits aussi sauvages que les leurs.

— C'est que nous ne sommes guère habitués à voir des sorciers au Chalet du Lac. »

Cela ne surprit guère Molloqos. Il fut un temps où cela aurait été monnaie courante mais, aujourd'hui, même la magie déclinait. Les sorts perdaient de leur pouvoir, leurs mots se faisaient insaisissables, difficiles à retenir. Même les grimoires se désagrégeaient et tombaient en poussière sur les rayons d'antiques bibliothèques lorsque les charmes qui les protégeaient s'éteignaient comme des chandelles soufflées par le vent. Et lorsque la magie faillait, les magiciens en faisaient de même. Certains étaient tombés sous les coups de leurs servants, des démons ou des sandestins qui, jusque-là, avaient obéi au moindre de leur commandement. D'autres furent traqués par les épées de l'ombre ou mis en pièce par des hordes de femelles en furie. Les plus sages d'entre eux avaient fui vers d'autres lieux et d'autres temps, leurs vastes castels ouverts aux quatre vents s'évanouissant comme la rosée du matin. Leurs noms étaient devenus objets de légendes : Mazirian le Magicien, Turjan de Miir, Rhialto le Merveilleux, l'Énigmatique Mumph, Gilgad, Pandelume, Ildefonse le Percepteur.

Molloqos, lui, était resté et comptait bien être là, un verre de vin à la main, le jour où le soleil sombrerait définitivement.

« Tu es en présence de Molloqos le Mélancolique, poète, philosophe, archimage et nécromant, adepte des langues oubliées et fléau des démons, apprit-il à l'obséquieux tenancier. Il n'est recoin de cette Terre à l'agonie qui ne me soit connu. Je collectionne les vestiges qui nous furent légués par-delà les éons, je traduis des manuscrits que nul autre ne peut lire, converse avec les morts, enchante les vivants, terrifie les faibles et apporte la lumière aux enténébrés. Ma vengeance est aussi froide que le vent du nord, mon amitié, chaude comme l'astre du jour. Les règles et les lois qui gouvernent le commun, je les balaie d'un revers de main, tel l'arpenteur de monde qui ôte la poussière des pans de son manteau. Cette nuit, je vais t'honorer de ma clientèle. Nul besoin de te prosterner. Je ne requiers que ta meilleure chambre, qui devra être spacieuse et bien aérée, avec un matelas de plumes. Je souperai avec tes hôtes. Je me contenterai d'une généreuse tranche de sanglier sauvage que tu accompagneras de tous les légumes que ta cuisine sera en mesure de fournir.

— C'est que nous n'avons pas de sanglier par ici. Pas plus de sauvages que de domestiques. Les griouses et les erbs les ont pratiquement tous mangés et ceux qui restent ne s'approchent pas trop du lac. Je vous proposerais bien de la tourte à la viande ou une bonne assiette de fricassée pourpre bien chaude mais je ne pense pas que vous aimerez la première, quant à la seconde, je suis à peu près certain que vous allez la détester. » Le maître des lieux déglutit. « Mille pardons, très redouté seigneur. Mon humble demeure ne convient pas à quelqu'un de votre valeur. Nul doute que vous pourrez trouver un gîte bien plus confortable.

— Nul doute, en effet. » Molloqos laissa son visage s'assombrir. « Mais comme aucune autre auberge ne se présente à moi, je vais devoir faire contre mauvaise fortune bon cœur. »

Le gargotier s'épongea le front avec son tablier.

« Faites excuse, très redouté seigneur et, sauf votre respect, j'ai déjà eu quelques ennuis avec des gens qui pratiquaient la sorcellerie. Certains, bien moins honnêtes que vous, il va sans dire, m'ont payé avec des bourses pleines de cailloux ou de crottin, qu'ils avaient enchantés pour les faire passer pour de l'or. Et d'autres ne se sont pas privés d'infliger des brûlures ou de faire pousser des verrues aux serveurs ou au patron, lorsqu'ils estimaient que le service ne correspondait pas à leurs attentes.

— Le remède est des plus simples, alors, répliqua Molloqos le Mélancolique. Veille à ce que le service soit à la hauteur et tu n'auras aucun problème. Tu as ma parole que je ne me livrerai à

aucune sorcellerie dans ta salle, ne brûlerai personne ni n'affligerai quiconque d'une verrue, pas plus que je ne réglerai ma note avec du crottin. Maintenant, je commence à être las de ce bavardage. La journée fut fort longue, le soleil s'est couché et je suis fatigué. Aussi, ai-je bien l'intention de passer la nuit ici. Dès lors, le choix qui s'offre à toi est simple. Ou bien tu t'accommodes de ma présence ou je devrai me résoudre à invoquer le Relent Purulent de Gargoo, qui te fera puer tellement fort que tu te feras vomir toi-même jusqu'à la fin de tes jours. Une échéance qui ne tardera pas, puisque les pelgranes et les erbs sont attirés par les mauvaises odeurs, aussi sûrement qu'une souris par une belle tranche de fromage. »

La bouche de l'aubergiste s'ouvrit, se referma, mais aucun son n'en sortit et, après un court instant, il s'effaça sur le côté. Molloqos indiqua d'un simple signe de tête qu'il avait pris bonne note de sa reddition avant de reprendre son ascension et de faire son entrée par la grande porte.

L'intérieur du Chalet du Lac s'avéra aussi sombre, décrépit et lugubre que l'extérieur. Une étrange odeur de rance empuantissait l'atmosphère mais Molloqos fut bien en peine de déterminer si elle provenait de l'auberge elle-même, des autres clients ou de ce qui cuisait sur les fourneaux. À son entrée, un murmure parcourut la salle. Comme on aurait pu s'y attendre, tous les regards se tournèrent vers lui. Il est vrai qu'enveloppé dans son Manteau de Sombre Menace, il n'était rien moins qu'inquiétant.

Molloqos s'installa à la table près de la fenêtre. Ce n'est qu'une fois assis qu'il prit la peine de s'intéresser aux autres convives. Le petit groupe près du feu, qui se grognait dessus en un concert de voix graves et gutturales, évoqua au sorcier des navets poilus. Du côté des tonneaux de bière, une très jeune fille riait et badinait avec une paire de crapules, dont l'un ne semblait pas entièrement humain. Non loin de là, un vieil homme dormait à sa table, la tête enfouie dans ses bras croisés. Juste en face de lui, il y avait une femme qui léchait le fond de son gobelet de vin tout en dévisageant le mage avec curiosité. Au premier regard, Molloqos reconnut en elle une belle-de-nuit, encore qu'en l'espèce, la nuit ne fit que commencer. Son visage n'était pas laid, bien qu'il y ait eu quelque chose d'étrange et de troublant avec ses oreilles. Néanmoins, elle avait une allure plaisante, de grands yeux noirs et brillants, et le feu de cheminée rallumait des reflets rouges dans ses cheveux aile de corbeau.

Du moins apparaissait-elle ainsi à Molloqos, par le truchement des seuls yeux que la nature lui avait donnés. Or, il savait qu'il ne pouvait guère leur faire confiance. Doucement, tout doucement, il susurra une invocation, avant de regarder à nouveau au travers l'œil d'or qui surmontait son bourdon. Et ce qu'il y vit, cette fois, était bien la réalité.

Pour son dîner, le sorcier commanda une tourte à la viande puisque la spécialité du lieu n'était pas à la carte. À la première bouchée, Molloqos reposa sa cuillère, plus que jamais en proie à la mélancolie. De la croûte éventrée, des volutes de fumée s'échappaient pour dessiner dans les airs de hideux visages qui hurlaient leur désarroi. Lorsque l'aubergiste revint s'enquérir du repas, Molloqos lui adressa un regard lourd de reproches.

« Tu as de la chance que je ne sois pas aussi enclin à l'emportement que le sont la plupart de mes pairs.

— Je vous rends grâce pour votre magnanimité, très redouté seigneur.

— Espérons que tes chambres soient de meilleure tenue que ta cuisine.

— Pour trois terces, vous pourrez partager le grand lit avec Mumpo et sa famille, répondit son hôte en désignant la famille de paysans près de l'âtre. Pour une chambre particulière, il vous en coûtera douze.

— Molloqos le Mélancolique ne veut que le meilleur.

— C'est vingt terces pour notre plus belle chambre et, à l'heure qu'il est, elle est occupée par le Prince Rocallo.

— Vide ses affaires et prépare-la pour moi », ordonna Molloqos.

Il aurait pu en dire plus encore si, juste à cet instant, la femme aux yeux noirs ne s'était levée pour venir le rejoindre à sa table. D'un simple hochement de tête, il lui indiqua la chaise en face de lui.

« Assieds-toi.

— Pourquoi as-tu l'air si triste ? lui demanda-t-elle en s'exécutant.

— Tel est le lot des hommes. Lorsque je te regarde, je vois l'enfant que tu étais jadis. Il y eut une mère pour te bercer contre son sein. Il y eut un père pour te faire sauter sur ses genoux. Tu étais leur jolie petite fille et, au travers de ton regard, ils redécouvrirent les merveilles du monde. Mais, aujourd'hui, ils sont morts, le monde agonise et leur petite fille vend sa tristesse aux étrangers.

— C'est vrai, nous sommes des étrangers mais rien ne nous oblige à le rester. Mon nom est...

— ... ça ne m'intéresse pas. Serais-tu une enfant, encore, pour révéler ton vrai nom à un sorcier ?

— Sage conseil. » Elle posa une main sur sa manche. « Tu as une chambre ? Nous pourrions monter et je te rendrais heureux.

— J'en doute. La Terre se meurt. Et ainsi en est-il de la race des hommes. Aucun commerce érotique n'y pourra rien changer. Aussi pervers ou énergique soit-il.

— Il y a encore de l'espoir, tout de même, répondit-elle. Pour toi, pour moi. Pour nous tous. Pas plus tard que l'année dernière, je suis montée avec homme qui m'a dit qu'un enfant était né d'une femme à Saskervoy.

— Il mentait ou avait été abusé. À Saskervoy comme ailleurs, les femmes pleurent et leurs entrailles dévorent leurs enfants. L'Homme est sur le déclin et va bientôt disparaître. Jusqu'à ce que la dernière lueur meure, la Terre deviendra le repaire des déodandes, des pelgranes ou de pire encore. Il n'y pas eu d'enfant. Il n'y en aura plus jamais.

— Pourtant, reprit-elle dans un frisson, tant qu'il y a des hommes et des femmes, nous devons essayer. Essaie avec moi.

— Comme tu veux. » Il était Molloqos le Mélancolique et il l'avait vue pour ce qu'elle était. « Lorsque je me retirerai, tu pourras me rejoindre dans ma chambre et nous pourrons essayer de trouver la vérité. »

Les cartes étaient faites de bois sombre, débité en lamelles aussi fines que du papier et peintes de couleurs vives. Elles claquèrent légèrement lorsque Lirianne les retourna. Le jeu était assez simple. Ils pariaient des terces. Elle gagna plus qu'elle ne perdit, même si elle ne put s'empêcher de remarquer que chaque fois que les enjeux étaient élevés, Chimwazle avait toujours la meilleure main, et ce, même si ses adversaires étaient en veine.

« La chance est avec vous, ce soir, annonça Chimwazle après une douzaine de tours. Mais jouer pour d'aussi petites mises devient lassant. » Il posa un centum d'or sur la table. « Qui, pour me suivre ?

— Moi, lança Rocallo. La Terre meurt et nous avec. À quoi bon être le plus riche du cimetière ?

— Je n'ai pas d'or à miser, intervint tristement Lirianne.

— Ce n'est pas grave, minimisa Chimwazle. Votre chapeau m'a tapé dans l'œil. Mettez-le au pot contre notre or.

— Oh ! On peut faire ça ? » Elle pencha la tête et fit courir le bout de sa langue sur ses lèvres. « Pourquoi pas ! »

Bien vite, elle fut tête nue. Elle s'y était attendue. Elle remit cérémonieusement son prix à Chimwazle puis secoua la tête pour libérer ses cheveux, le gratifiant d'un sourire lorsqu'il la regarda. Lirianne prenait bien garde à ne jamais regarder directement dans la direction du sorcier qui s'était assis près de la fenêtre, bien qu'elle se fût avisée de sa présence à l'instant même où il était entré. Décharné, sinistre et effrayant. L'odeur de magie qu'il dégageait était si puissante qu'elle balayait les pauvres effluves émanant de cet odieux imposteur de Chimwazle. La plupart des grands mages étaient morts ou avaient fui. Tués par les épées de l'ombre ou partis pour elle ne savait quel enfer ou paradis, à moins que ce ne fût vers quelque étoile lointaine. Elle n'ignorait pas que les rares qui étaient restés sur la Terre mourante s'étaient rassemblés à Kaiin, dans l'espoir de trouver, derrière les murs blancs enchantés de l'antique cité, un refuge sûr. Il devait être l'un d'eux.

Sa main la démangeait et déjà, à sa ceinture, Qui S'y Frotte, S'y Pique chantait sa mélopée silencieuse. Lirianne avait trempé son acier dans le sang du premier magicien qu'elle avait tué, lorsqu'elle avait seize ans. Aucun sortilège ne pouvait vous protéger de sa lame même si la jeune femme, en revanche, ne disposait d'aucune autre protection que sa vivacité d'esprit. Et c'était le plus délicat, lorsqu'il s'agissait de tuer un sorcier : savoir à quel moment passer à l'attaque. Presque tous avaient le pouvoir de vous réduire en poussière avec seulement quelques mots bien choisis.

Une tournée de bière fut servie puis une autre. Lirianne trempa ses lèvres dans la première chope alors que la deuxième attendait, intacte, à côté d'elle. Pendant ce temps, ses compagnons buvaient hardiment. Lorsque Rocallo commanda une troisième tournée, Chimwazle prétexta un appel pressant de la nature. Il se leva en s'excusant et traversa la salle commune en quête des commodités. Lirianne nota le crochet qu'il fit pour éviter la table du nécromant. Si le sinistre individu semblait être en grande conversation avec la catin de la maison et se désintéressait complètement de l'affreux gnome aux yeux de mouches qui passait au large, l'œil d'or qui surmontait le bourdon, en revanche, ne perdit pas un seul de ses mouvements.

« Chimwazle est en train de nous rouler, glissa Lirianne à Rocallo lorsqu'elle fut certaine que le crapaud était hors de vue. J'ai gagné la dernière partie, vous les deux précédentes et, pourtant, sa pile de terces est plus haute que jamais. Les pièces bougent toutes seules dès que nous ne le regardons plus. Elles traversent la table pour revenir au bercail. Quant aux cartes, elles changent carrément de couleur. »

Le prince se contenta de hausser les épaules.

« Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Le soleil s'obscurcit. Qui donc ira compter nos terces lorsque nous serons morts ?

— Quel genre de prince se laisserait-il plumer sans rien dire par le premier apprenti sorcier venu ? rétorqua Lirianne, que la résignation de Rocallo agaçait.

— Du genre de ceux qui ont fait l'expérience de la Démangeaison Funeste de Lugwiler et n'ont aucune envie de recommencer. Chimwazle m'amuse.

— Moi, ce qui m'amuserait serait de le chatouiller un peu.

— Nul doute qu'il s'en amuserait lui aussi. »

Soudain, une ombre s'étendit sur eux. Lirianne leva les yeux, pour croiser ceux du nécromant qui les toisaient.

« Voilà bien trois cents ans que je n'ai fait une partie de pegotty, énonça-t-il de sa voix sépulcrale. Puis-je me joindre à vous ? »

Le Grand Chimwazle se sentait lourd. La tourte à la viande n'y était sans doute pas pour rien, avec tous ces cartilages et ce gras. À moins que ce ne fût ces Twk qu'il avait grignotés sur le chemin. Délicieuses petites friandises mais pas toujours très digestes. Ils devaient encore être dans son estomac, à tenter de le larder avec leurs ridicules petites lances. Il aurait certainement dû s'arrêter à douze mais, une fois que l'on avait commencé, il était si facile de se laisser aller. *Allez ! Un petit dernier. Ou encore juste un autre derrière.* Il se demanda si leurs lances étaient empoisonnées. Ça ne lui était pas venu à l'esprit avant et Chimwazle trouva la perspective fort désagréable.

Presque autant que cette auberge. Il aurait dû écouter le Lourdeau. Le Chalet du Lac n'avait pas grand-chose pour lui. Si ce n'était, peut-être, cette jolie petite chose rousse qui s'était jointe à leur partie de pegotty. Il lui avait déjà pris son chapeau. Ses bottes ne tarderaient pas à suivre le même chemin puis ce serait au tour du reste. Chimwazle n'attendait plus que les autres clients se retirent dans leurs chambres pour lancer son assaut final. Rocallo était trop terne et réservé pour l'en empêcher. Une fois qu'il lui aurait pris ses vêtements, la fille n'aurait plus rien à gager, hormis sa propre liberté. Ensuite, il la harnacherait à sa carriole, à peine quelques pieds devant Polymumpho. Le Lourdeau ne manquerait pas de la poursuivre de ses ardeurs, sans plus se soucier de l'effort demandé à ses grosses jambes velues. Chimwazle n'aurait même plus à se donner la peine de l'asticoter de son aiguillon.

En matière de commodités, celles de l'auberge n'en offraient guère. Sales et puantes, dépourvues de siège, elles se résumaient à un simple trou dans le sol. Accroupi au-dessus, ses braies sur les chevilles, Chimwazle grognait en poussant pour vider ses boyaux. Une activité qu'il ne goûtait guère puisqu'il risquait à chaque fois de réveiller l'imp qui avait élu domicile dans les parties les plus charnues de son fondement. Rien n'amusait plus cette vermine que de bruyamment décrire l'intimité de son hôte, en termes ordinairement peu flatteurs (en réalité, quelque chose l'amusait plus encore mais Chimwazle préférait ne pas même y penser).

Cette fois-ci, l'humiliation lui fut épargnée mais bien pire l'attendait à son retour dans la salle commune. Le grand magicien, avec son visage de craie, avait pris place à sa table. Chimwazle en savait assez sur les sorciers de cet acabit pour ne pas avoir envie d'en apprendre davantage. Sa présente apparence était la conséquence d'un malentendu entre lui et l'un d'entre eux, à un carrefour. Quant à l'imp si loquace caché dans ses chausses, c'était le souvenir que lui avait laissé la sorcière Eluuna, dont il avait brièvement joui des faveurs lorsqu'il était encore jeune, svelte et beau.

Ce mage tout de noir et d'écarlate vêtu n'avait pas le charme d'Eluuna mais il pouvait parfaitement partager sa nature impulsive. On ne savait jamais quelles petites gaffes, quelles innocentes maladresses ce genre d'individus pouvait prendre pour des insultes mortelles.

Quoi qu'il en soit, aucun salut ne s'offrait à lui ce soir, hormis celui de fuir à toutes jambes dans la nuit noire. Ce qui était, assurément, une très mauvaise idée. La nuit appartenait aux griouses, aux goules et aux leucomorphes. Sans compter qu'il y avait des chances pour que les Twk l'y attendissent aussi. Aussi, Chimwazle fit-il bonne figure en accrochant un sourire à ses lèvres et en reprenant place à sa table.

« Je vois que nous avons un quatrième. Aubergiste, ramène-nous vite une bière pour notre nouvel ami. Et plus vite que ça ! Ou tu pourrais bien te retrouver avec un gros furoncle au bout du nez.

— Je suis Molloqos le Mélancolique et je ne bois jamais de bière.

— Je détecte en vous quelque inclination pour la magie, reprit Chimwazle. C'est là quelque chose que nous avons en commun, vous et moi. Combien de sorts avez-vous avec vous ?

— Ça ne vous regarde en rien, avertit Molloqos.

— Fort bien. Ce n'était qu'une simple question. Comme ça. Entre collègues. Je suis, moi-même, armé de six sorts majeurs, neuf enchantements de moindre envergure et de toute une variété de petits charmes. » Chimwazle battit les cartes. « Attelé à ma carriole, mon sandestin m'attend dehors, sous la forme d'un Lourdeau. Il est prêt à tout instant à m'emporter dans les airs. Mais par pitié ! Pas de sorcellerie à notre table ! Ici règne Dame Fortune, elle ne doit pas être perturbée pas nos sorts. » Tout en parlant, il misa un centum d'or. « Je vous en prie, misez ! Lorsque l'or brille dans le pot, on n'en goûte que mieux aux joies du pegotty.

— Tout à fait. » Le prince Rocallo ajouta un centum à celui de Chimwazle.

La jeune Lirianne fit – très joliment, il est vrai – une petite moue.

« Je n'ai pas d'or et je veux récupérer mon chapeau.

— Dans ce cas, vous devrez mettre vos bottes dans la balance.

— Vraiment ? Bon, très bien. »

Le sorcier ne dit rien. Au lieu d'aller piocher au fond de sa bourse, il frappa trois fois le sol de son bourdon d'ébène et prononça une petite formule destinée à dissiper les illusions. Tout d'un coup, le centum de Chimwazle se transforma en une grosse araignée blanche qui entreprit de quitter le jeu sur ses huit pattes velues. Dans le même temps, la pile de terces qu'il avait devant lui s'écroula, laissant place à autant de cafards qui s'éparpillèrent sans tarder.

La fille poussa un petit cri. Le Prince gloussa. Chimwazle ravala sa consternation et se redressa, ses bajoues battant à son cou.

« Regardez ce que vous avez fait ! Vous me devez un centum d'or !

— Nullement ! s'indigna Molloqos. Pensiez-vous vraiment nous abuser avec ce tour de magicien de fête foraine ? Avez-vous vraiment cru qu'un si pauvre stratagème allait fonctionner avec Molloqos le Mélancolique ? »

L'œil d'or qui surmontait son bourdon cligna alors que de volutes vertes envapaient de manière inquiétante l'orbe de cristal.

« Tout doux ! Tout doux ! intervint Rocallo. Ma tête est embrumée par la bière et les cris n'y arrangent rien.

— Oh ! Allez-vous vous battre en duel ? s'exclama Lirianne en battant des mains. Un duel de sorciers ! De quels grands prodiges allons-nous être témoins ?

— L'aubergiste pourrait trouver à y redire, tempéra Rocallo. Ce genre de compétition est la plaie des hôteliers. Lorsque deux tire-lames se battent en duel, on n'a guère à déplorer qu'un peu de vaisselle brisée et, au pire, quelques traces de sang sur le sol. Rien qu'un peu d'eau chaude et d'huile de coude ne suffisent à réparer. Mais après un duel de sorciers, il ne restera de l'auberge qu'un tas de ruines fumantes.

— Peuh ! » cracha Chimwazle.

Une douzaine d'imprécations, toutes plus méprisantes les unes que les autres, lui vinrent à l'esprit mais la sagesse lui commanda de les ravaler jusqu'à la dernière syllabe. Au lieu de ça, il sauta sur ses pieds si vivement que sa chaise tomba à la renverse.

« L'aubergiste n'a rien à craindre. Mes sortilèges sont bien trop puissants pour être utilisés au bon plaisir de traînées sans chapeau et de princes de pacotille. Mais je vous préviens ! On ne se moque pas impunément du Grand Chimwazle. »

Sur ces bonnes paroles, il battit piteusement en retraite avant que le sorcier en noir et rouge ne prenne davantage ombrage de sa présence. Une grosse araignée blanche et une colonne de cafards lui courraient après, aussi vite que leurs pattes pouvaient les porter.

Le feu, désormais, n'était plus que braises et l'air fraîchissait. Les ténèbres nichaient dans les recoins de la salle commune. Blottis maintenant au plus près de l'âtre, les paysans ne se parlaient plus qu'à voix basse dans leurs moustaches. L'œil au sommet du bâton de Molloqos le Mélancolique observait à la ronde.

« Vous n'allez tout de même pas laisser ce tricheur s'en tirer comme ça ? » demanda la fille.

Molloqos ne daigna pas répondre. Il sentait que, très bientôt, les masques allaient tomber. Cet imposteur de Chimwazle était bien le moindre de ses soucis. Les épées de l'ombre étaient ici et peut-être même d'autres menaces, pires encore.

Il lui sembla soudain entendre comme un lointain sifflement mais, en se matérialisant à ses côtés, le maître des lieux lui épargna la peine de s'interroger plus avant. Il lui annonça que sa chambre était prête. Souhaitait-il s'y retirer ?

« Si fait. » Molloqos s'aida de son bourdon afin de se lever. « Montre-moi ! » intima-t-il en rajustant son Manteau de Sombre Menace.

L'aubergiste décrocha une lanterne du mur et en enflamma la mèche.

« Si votre très crainte seigneurie veut bien se donner la peine. »

Molloqos suivit son hôte. Il éclaira de sa lanterne les trois volées de marches délabrées qui finirent par les conduire à l'étage, devant une lourde porte de bois.

La plus belle chambre du Chalet du Lac n'avait rien de grandiose. Le plafond était trop bas et le plancher craquait de manière alarmante. Une unique fenêtre donnait sur le lac dont les eaux

ondulaient lascivement sous le rougeoiement éteint de lointaines étoiles. À côté du lit, sur une petite table de nuit bancale, une chandelle de suif tordue crachotait au milieu d'une flaque de cire solidifiée. Pour tout mobilier, il n'y avait rien qu'un coffre et une chaise à dossier droit. Les coins de la pièce baignaient dans une ombre épaisse, plus noire encore qu'un nombril de déodande. L'atmosphère était froide et humide, et Molloqos pouvait entendre le vent siffler au travers des jalousies cassées.

« Ce matelas est rembourré de plumes ?

— Rien d'autre que de l'honnête paille du coin, au Chalet du Lac. »

L'aubergiste suspendit sa lanterne à un clou.

« Vous trouverez, là, deux solides planches que vous pourrez mettre en place pour interdire l'accès à la porte et à la fenêtre. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, aucun risque d'être dérangé par un intrus. Le coffre, au pied de votre lit, contient une couverture supplémentaire mais vous pouvez aussi l'utiliser pour y ranger vos affaires ou mettre à l'abri vos objets de valeurs. Et à côté, c'est votre pot de chambre. Autre chose ?

— À part un peu de solitude ? Non.

— Pour vous servir. »

Molloqos écouta pour s'assurer que l'aubergiste était bien redescendu. Une fois certain d'être seul, il se livra à une inspection détaillée de la chambre, auscultant les murs, vérifiant porte et fenêtre, sondant le plancher de la pointe de son bâton. Le coffre au pied du lit disposait d'un double fond que l'on pouvait ouvrir depuis un étroit boyau qui passait en dessous. Il était clair que c'était le chemin qu'empruntaient voleurs et assassins pour soulager les imprudents de leurs biens et de leur vie. Quant au lit...

Molloqos évita le matelas, préférant s'asseoir sur la chaise, son bourdon à la main. Ses ultimes sorts dansaient dans sa tête.

Il ne fallut pas longtemps avant que le premier de ses visiteurs se manifeste. Elle frappa doucement mais avec insistance. Molloqos alla ouvrir, la fit entrer dans la chambre et mit la barre en place derrière elle.

« Ainsi, nous ne serons pas dérangés », expliqua-t-il.

Séductrice, la fille aux cheveux noirs lui sourit. Elle délia les bretelles de sa robe et, d'un simple haussement d'épaules, la fit glisser à terre.

« Vas-tu ôter ton manteau ?

— Autant changer de peau, répondit Molloqos le Mélancolique.

— Tu parles de manière si étrange, répliqua-t-elle en frissonnant. Tu me fais peur. » Elle avait la chair de poule. « Qu'est-ce que tu as dans ta main ?

— Mon sursis. »

Il la frappa à la gorge. Elle tomba à genoux, la respiration sifflante. Lorsqu'elle ouvrit la bouche, ses crocs, longs et acérés, accrochèrent la faible lumière de la chandelle. Un sang noir s'écoula de la blessure à son cou. Une leucomorphe, estima-t-il. Ou bien quelque chose de plus étrange encore. La nature était pleine de créatures bizarres de nos jours. Hybrides enfantés par des démons et des

déodandes, rejetons d'incubes et des succubes, parodies d'être humain poussées dans quelque cuve, monstres putrescents faits de chairs mortes.

Se penchant au-dessus du corps livide, Molloqos le Mélancolique lui écarta les cheveux du visage et l'embrassa. Une fois au-dessus des sourcils, une fois sur chaque joue et, plus longuement, sur la bouche. Dans un dernier tressaillement, le souffle de la vie l'abandonna pour s'engouffrer en lui, aussi chaud qu'un vent d'été aux jours perdus de sa jeunesse, lorsque le soleil brillait plus fort et que des rires résonnaient encore dans les cités des hommes.

Dès lors que le cadavre fut froid, il invoqua l'Asservissement de Cazoul et elle rouvrit les yeux. Il lui ordonna de se lever et de monter la garde pendant son sommeil. Une immense fatigue s'était abattue sur lui mais il ne serait pas dit qu'on le surprendrait. Il ne faisait aucun doute qu'il aurait d'autres visiteurs avant que le jour ne se lève.

Il rêva de Kaiin, chatoyante derrière ses hauts murs blancs.

Le fond de l'air s'était rafraîchi lorsque Chimwazle se glissa hors de l'auberge par la porte de derrière. Une brume grise s'était levée sur le lac dont il entendait les eaux clapoter en contrebas, comme si quelque chose remuait dans les hauts-fonds. Accroupi, le bonnet profondément enfoncé sur la tête, il regarda d'un côté puis de l'autre, ses yeux globuleux à l'affût. Il ne vit aucun signe des Twk, pas plus qu'il n'entendit l'inquiétant friselis des ailes de leurs libellules.

Donc, ils ne l'avaient pas retrouvé. Une bonne chose. Il était temps de disparaître. Il ne faisait aucun doute que les bois grouillaient de griouses, goules et autres erbs mais, grâce à quelques coups de fouet bien sentis, son Lourdeau n'aurait, assurément, pas le moindre mal à les distancer. Et puis, dans le cas contraire, eh bien... il y avait bien plus de viande sur Polymumpho que sur lui. Quoi qu'il en soit, il préférait tenter sa chance avec ceux-là qu'avec le nécromant. Se fendant d'un sourire qui allait d'une oreille à l'autre, il sauta au bas du talus, sa bedaine lui battant la ceinture.

Ce fut à mi-chemin qu'il s'aperçut que sa carriole avait disparu.

« Maudit Lourdeau ! hurla-t-il, assommé par sa découverte. Voleur ! Voleur ! Où est ma carriole, espèce d'infâme saloperie ? »

Mais personne ne répondit. Au pied des marches, il n'y avait plus qu'un sinistre palanquin de fer. Quatre immenses déodandes à la chair plus noire que la nuit se tenaient juste à côté, pataugeant jusqu'aux genoux dans les eaux du lac. Elles étaient en train de monter et Chimwazle réalisa soudain que l'auberge était une île.

La rage l'emporta sur la peur. Les déodandes étaient bien connus pour être avides de chair humaine.

« C'est vous qui avez mangé mon Lourdeau ? interrogea-t-il.

— Non ! répondit l'un d'entre eux en dévoilant une rangée de dents couleur d'ivoire. Mais si tu veux t'approcher un peu plus encore, nous te dévorerons avec plaisir.

— Peuh ! »

À y regarder de plus près, Chimwazle s'aperçut que les déodandes étaient morts. À n'en pas douter, l'œuvre du nécromant. Il lécha nerveusement son oreille pendant qu'un stratagème se faisait jour dans son esprit.

« Votre maître, Molloqos, vous ordonne de m'emmener jusqu'à Kaiin aussi vite que vous le pourrez.

— Ouiiiiii, ulula le déodande. Molloqos ordonne et nous obéissons. Approche. Prends place et nous nous mettrons en route. »

Quelque chose dans sa manière de répondre fit douter Chimwazle de la sagesse de son plan. À moins que ce ne fût la manière dont les quatre déodandes faisaient grincer leurs petites dents pointues. Il hésita puis, soudain, prit conscience d'un mouvement anormal de l'air derrière lui. Comme le murmure du vent sur sa nuque.

Chimwazle fit volte-face. À une trentaine de centimètres, un Twk voletait à hauteur de son visage. Sa lance était pointée vers lui et, en retrait, se tenait une douzaine de ses congénères. Ce n'est qu'alors qu'il réalisa que les murs des étages supérieurs de l'auberge en étaient littéralement recouverts. Ils étaient si nombreux que leurs libellules formaient comme un nuage iridescent, semblable à ces fronts orageux poussés par la lumière. Ses yeux faillirent lui sortir de la tête un peu plus encore. On aurait dit du lierre dévorant la façade mais autrement plus dangereux.

« Et maintenant, énonça le Twk, tu vas mourir. »

La langue de Chimwazle fut la plus rapide, jaillissant de sa bouche pour venir cueillir le petit guerrier sur sa monture. Mais, alors qu'il le mâchait et l'avalait déjà, le nuage prit son envol dans un furieux bourdonnement. Glapissant d'effroi, le Grand Chimwazle n'eut d'autre recours que de remonter quatre à quatre les marches qui conduisaient à l'auberge, poursuivi par un essaim de libellules et le rire d'un des déodandes.

Lirianne était contrariée.

Tout aurait été beaucoup plus simple si elle avait réussi à pousser les deux sorciers à s'affronter. Ainsi auraient-ils épuisé leur magie. Bien entendu, le sinistre Molloqos n'aurait fait qu'une bouchée de l'odieux Chimwazle mais cela aurait toujours été autant de sorts en moins pour se défendre lorsque serait venue, pour elle, l'heure de passer à l'action.

Mais, au lieu de ça, le nécromant s'était retiré pour la nuit, pendant que l'infâme crapaud s'était veulement carapaté, comme un crabe sous un rocher.

« Regardez ce qu'il a fait de mon chapeau ! » se plaignit Lirianne en ramassant le couvre-chef tombé à terre. Dans sa fuite précipitée, Chimwazle avait marché dessus et la plume en avait fait les frais.

« *Son* chapeau, la corrigea Rocallo. Vous l'avez perdu.

— Oui, mais j'allais le regagner. Enfin, j'imagine que je devrais déjà être bien contente qu'il ne se soit pas transformé en cafards », se consola-t-elle en s'en coiffant de nouveau. Elle l'inclina un peu, ce qui lui donna un petit air canaille. « D'abord ils ont brisé le monde et, maintenant, c'est mon chapeau.

— Chimwazle a brisé le monde ?

— Lui, et tous ceux de son engeance, rétorqua-t-elle d'une voix sombre. Les magiciens. Sorciers et sorcières, mages et archimages, envoûteuses et devins, incantateurs, illusionnistes, diabolistes, nécromants, géomanciens, aéromanciens, pyromanciens, thaumaturges, marcheurs de rêves, tisseurs

de rêves, mangeurs de rêves. Tous autant qu'ils sont. Leurs péchés sont inscrits dans le ciel, aussi noirs que le soleil.

— Vous mettez le déclin du monde sur le compte de la magie noire ?

— Bah ! souffla Lirianne. Les hommes sont tellement naïfs. Magie blanche ou noire ne sont que les deux faces d'une même pièce. Les livres anciens nous apprennent la véritable histoire, si l'on se donne la peine de les lire. Il fut un temps où la magie n'existait pas. Le ciel, alors, était bleu, un soleil d'or brillait au firmament, réchauffant la planète. Les bois grouillaient de cerfs, de lièvres et d'oiseaux et, partout, la race des hommes prospérait. Les Anciens ont bâti des tours de verre et d'acier plus hautes que des montagnes et conçu des navires avec des voiles de feu, capables de les envoyer dans les étoiles. Où est passée cette gloire ancienne ? Elle a disparu. Partie. Oubliée. Au lieu de ça, nous n'avons que sorts, charmes et malédictions. Aujourd'hui, nous ne connaissons plus que le froid. Les forêts sont la demeure des griouses et des goules. Les déodandes hantent les ruines des anciennes cités et les pelgranes règnent sur ce ciel qui, jadis, vit des Hommes voler. Leur magie est une insulte à l'astre du jour et un piège mortel pour notre âme. Chaque fois qu'un sort est jeté ici bas, c'est le soleil, là-haut, qui s'assombrit un peu plus. »

Le flot de ses paroles ne se serait certainement pas tari si Chimwazle n'avait choisi ce moment précis pour réapparaître, trébuchant entre les tables, comme poussé depuis la porte par une main invisible. Ses longs bras protégeaient sa tête alors qu'il criait comme un perdu :

« Arrêtez ! Arrêtez ! Laissez-moi tranquille ! Je suis innocent ! Ce n'était pas moi, c'était quelqu'un d'autre ! »

Il finit par s'écrouler au milieu des chaises, se frottant sans ménagement la tête et les épaules et implorant de l'aide contre des assaillants qui ne semblaient être nulle part en vue.

« Des Twk ! sanglota-t-il. Des Twk, des maudits Twk. Éloignez-les de moi !

— Il suffit, protesta enfin le Prince Rocallo. Chimwazle ! Cessez ces miaulements indécents. Il y en a qui essaient de boire, ici. »

La fripouille se retrouva finalement sur son séant, qu'il avait d'ailleurs fort large et grassement rembourré.

« Les Twk...

— ... sont restés dehors ! » l'interrompit Lirianne.

Bien que la porte fût restée grande ouverte, aucun Twk ne s'était risqué à poursuivre Chimwazle à l'intérieur. Ce dernier cligna de ses yeux globuleux et se tourna de tout côté pour vérifier que c'était bien la vérité. Mais si aucun Twk n'était en vue, sa nuque était recouverte de petites cloques purulentes, là où il avait été atteint par leurs minuscules lances. D'autres étaient en train d'éclore sur ses joues et sur son front.

« J'espère sincèrement que vous connaissez un sort de guérison, railla Rocallo. Ce sont là de vilaines blessures. Celle sur votre joue saigne. »

Chimwazle laissa échapper un son qui tenait tout à la fois du grognement et du coassement.

« Viles créatures ! Elles me harcèlent sans aucune raison. Tout ce que j'ai fait, c'est remédier à leur surpopulation. Il y en a encore plein ! »

Soufflant comme une forge, il se remit sur ses pieds et récupéra son bonnet.

« Où donc est cet infect aubergiste ? Ne voit-il donc pas que j'ai besoin d'un onguent quelconque ? Ces piqûres commencent à me démanger.

— Ça n'est là que le premier symptôme, insinua Lirianne avec un sourire navré. Les lances des Twk sont empoisonnées. D'ici à l'aube, votre tête sera devenue aussi grosse qu'une citrouille, votre langue aura noirci et vous brûlera affreusement tandis que vos oreilles se rempliront de pus. Pour finir, vous serez pris d'une irrésistible envie de copuler avec un hoon.

— Un hoon, croassa Chimwazle, stupéfait.

— Ou peut-être avec une griouse. Ça dépend du poison. »

Le visage de Chimwazle verdit encore un peu plus.

« Jamais je ne pourrais supporter pareille humiliation ! Du pus ? Un hoon ? N'y a-t-il donc aucun remède, aucun recours, aucun antidote ? »

Lirianne inclina légèrement la tête, pensive.

« Eh bien... j'ai entendu dire que le sang d'un sorcier est un remède souverain contre les infections et le poison. »

Chimwazle grimpa prudemment à l'étage. Ses compagnons le suivaient en silence. Lirianne avait son épée à la main et Rocallo, une dague. Quant à Chimwazle, il n'avait que ses mains mais, pour moites et douces qu'elles puissent être, elles étaient aussi atrocement puissantes. Le seraient-elles assez pour briser le cou d'un sorcier ? Cela restait à voir.

L'escalier, raide et étroit, craquait sous son poids. Langue pendante, Chimwazle soufflait à chaque marche. Il se demandait si Molloqos était déjà endormi, s'il avait pensé à barricader sa porte et aussi, pourquoi, c'était lui qui était passé en premier. Toutefois, il n'était plus question de reculer. Lirianne était dans ses pas, lui interdisant toute retraite, et Rocallo venait juste derrière, souriant de toutes ses petites dents jaunes et pointues.

Désormais, les cloques, qui enflaient de minute en minute sur son visage et dans son cou, le démangeaient abominablement. L'une d'elles, sous son oreille, avait maintenant la taille d'un œuf.

Après, il n'avait besoin que d'un peu de sang, se dit-il. Il fallait voir cela comme un échange de bons procédés entre confrères. Néanmoins, Molloqos risquait fort de ne pas l'entendre de cette oreille. Il n'avait pas la grandeur d'âme de Chimwazle.

Une fois parvenus à l'étage, les trois conspirateurs se rassemblèrent derrière la porte du sorcier.

« Il est à l'intérieur ! affirma Lirianne après avoir humé l'air avec son joli petit nez. Ça pue la magie là-dedans ! »

Rocallo tendait déjà la main vers la serrure lorsque Chimwazle l'avertit dans un souffle :

« Tout doux ! Allez-y doucement. Tout doucement. Ne serait-il pas discourtois de le réveiller ? »

Il se gratta au-dessus du sourcil mais cela ne le soulagea pas, bien au contraire.

« La barre est mise derrière la porte », constata le prince.

« Ah ! Quel dommage ! lâcha Chimwazle, soulagé. Notre plan est à l'eau. Retournons en bas nous asseoir autour d'une bonne chope. Nous trouverons bien autre chose. »

Il se gratta sous le menton en grognant.

« Et pourquoi ne pas enfoncer la porte ? insista Lirianne. Un grand costaud comme vous ! À moins... ajouta-t-elle en lui souriant, une main sur son épaule. À moins que vous ne préfériez apporter un peu de bonheur à un hoon. »

Chimwazle haussa les épaules. Même un hoon aurait été préférable à ses démangeaisons.

Levant la tête, il avisa une imposte. Il n'était qu'à peine entr'ouvert mais cela suffirait sans doute.

« Rocallo, mon ami, hissez-moi sur vos épaules, voulez-vous ?

— Si vous voulez », dit le prince en s'agenouillant.

Il était plus fort qu'il n'en avait l'air. Au point qu'en dépit de la corpulence de Chimwazle, le porter ne sembla lui demander aucun effort. En outre, il ne s'offusqua pas des petits couacs de trompette nerveux qu'émit son fardeau – tant d'ailleurs par en haut, que par en bas.

Collant son nez à l'imposte, Chimwazle passa sa langue par l'ouverture et la fit glisser le long du chambranle, jusqu'à la barre, à laquelle il l'enroula trois fois. Puis, tout en douceur, il entreprit de la soulever. Hélas, la planche se révéla bien trop lourde pour son appendice et elle chut bruyamment sur le sol. Chimwazle ravala sa langue, le Prince Rocallo perdit l'équilibre et ils tombèrent l'un sur l'autre avec force grognements et jurons, pendant que Lirianne les esquivait avec agilité.

C'est à cet instant que la porte s'ouvrit en grand.

Molloqos le Mélancolique n'eut rien besoin de dire.

En silence, il les invita à entrer et ils s'exécutèrent. Chimwazle franchit le seuil à quatre pattes, tandis que ces compagnons le suivaient sur leurs deux jambes. Lorsque tous furent à l'intérieur, le nécromant referma la porte derrière eux et remit la barre en place.

Le pitoyable Chimwazle était pratiquement méconnaissable sous son pauvre bonnet. Sa face crapaudine n'était plus qu'une masse indistincte de cloques et de bubons, là où les lances des Twk étaient venues le chatouiller.

« Un remède, coassa-t-il en se remettant péniblement sur ses pieds. Nous sommes venus vous demander un remède. Pardon de vous importuner, très redouté seigneur, mais si, par chance, vous aviez quelque onguent contre les démangeaisons...

— Je suis Molloqos le Mélancolique. Je n'ai que faire des onguents. Approche et viens te tenir à mon bourdon. »

Pendant un instant, on eut pu croire que Chimwazle allait se mettre à détaler comme un lapin mais il finit par s'approcher piteusement et agrippa la hampe d'ébène d'une main mal assurée. Dans son orbe de cristal, l'Œil de Claire Vision restait fixé sur Lirianne et Rocallo. Lorsque Molloqos frappa le sol de la pointe de son bâton, le grand œil d'or cligna une seule fois.

« Et maintenant, regarde de nouveau tes compagnons et dis-moi ce que tu vois. »

La bouche Chimwazle s'ouvrit en grand et ses yeux faillirent, une fois de plus, sortir de leurs orbites.

« La fille. Elle est toute drapée d'ombres, s'étrangla-t-il, et, sous son petit minois, j'entrevois un crâne.

— Et ton prince...

— ... est un démon. »

La chose qui s'était fait appeler prince Rocallo laissa toutes illusions se dissiper. Sa chair rouge et à vif brillait comme la surface du soleil. Et tout comme lui, elle était pour moitié mangée par une lèpre noire. Une fumée méphitique lui sortait des narines, sous ses pieds fourchus le sol commençait à fondre et des griffes noires, aussi longues que des couteaux, jaillirent de ses doigts.

Alors Molloqos prononça un mot et frappa durement le sol de son bourdon. Sortant de l'un des coins de la pièce plongés dans l'ombre, un cadavre de femme s'élança pour sauter sur le dos du démon.

Les deux adversaires se déchirèrent, traversant la pièce en tous sens. Lirianne les évita habilement tandis que Chimwazle tomba à la renverse sur son imposant postérieur. L'odeur pestilentielle de la chair brûlée envahit la chambre. L'échappé des Enfers arracha un des bras du cadavre et l'envoya, encore fumant, à la tête de Molloqos. Toutefois, la morte ne ressentit aucune douleur et son autre bras était toujours fermement enroulé autour du cou de son adversaire. Des larmes de sang noir lui coulèrent le long des joues et elle parvint à faire tomber le démon à la renverse sur le lit.

Molloqos frappa de nouveau de son bâton et le sol en dessous du sommier se déroba. Le matelas s'inclina subitement pour précipiter les deux combattants dans quelque abysse obscur. Un long moment s'écoula avant qu'un bruit lointain d'éclaboussures leur parvint, suivi par une cacophonie furieuse. Des hurlements infernaux auxquels se mêlaient de terribles sifflements, comme si mille bouilloires avaient été portées à ébullition en même temps. Lorsque le lit se remit en place, le son avait diminué mais il fallut encore attendre longtemps avant qu'il ne s'éteigne tout à fait.

« Qu... qu'est-ce... Qu'est-ce que c'était ? demanda Chimwazle.

— Des anguilles siffleuses. N'est-ce pas la spécialité de la maison ?

— Je me rappelle clairement avoir entendu l'aubergiste dire que les anguilles n'étaient plus au menu.

— Certes, elles n'y sont plus mais nous, en revanche, nous sommes au leur. »

« L'hospitalité du Chalet du Lac laisse singulièrement à désirer », lâcha Lirianne, avec une mimique contrariée.

Chimwazle se dirigeait déjà vers la porte.

« Je vais de ce pas dire ma façon de penser au propriétaire. Il me semble qu'une sérieuse ristourne s'impose, ajouta-t-il en se grattant furieusement.

— Je vous déconseille de retourner dans la salle commune. Personne, au Chalet du Lac, n'est ce qu'il prétend être. La famille d'hirsutes rustauds près de l'âtre est une harde de goules revêtues de peaux humaines et ils sont là pour les tourtes à la viande. Le vieux barbon, dans son accoutrement usé de

chevalier de Thorsingol, est un esprit malin, condamné à une éternité de fricassée pourpre pour la pingrerie dont il fit preuve toute sa vie durant en matière de pourboires. Le démon et le leucomorphe ne sont plus un problème mais notre si serviable hôte est le plus vil de tous. Le plus sage serait de fuir. Je vous suggère de passer par la fenêtre. »

Le Grand Chimwazle ne se le fit pas dire deux fois. Il se rua sur la fenêtre qu'il ouvrit en grand, avant de pousser un cri de désespoir.

« Le lac. J'avais oublié ! Le lac encercle désormais l'auberge. Il n'y a plus aucune fuite possible. »

Lirianne se pencha par-dessus son épaule pour en arriver au même constat.

« Il est bien plus haut qu'auparavant », dit-elle, pensive.

Voilà qui posait un sérieux problème. Elle avait appris à nager avant même de savoir marcher mais les eaux huileuses du lac semblaient malsaines. En outre, si elle ne doutait pas un seul instant que Qui S'y Frotte, S'y Pique pourrait venir à bout de n'importe quelle anguille siffleuse, il n'était guère aisé de nager et de ferrailler en même temps. Elle se retourna vers le nécromant.

« Par conséquent, j'imagine que notre destin est scellé. À moins que vous ne nous sauviez avec l'un de vos sorts.

— Et lequel voudriez-vous me voir utiliser ? répondit-il sur un ton cassant. Devrais-je invoquer l'Agence de Lointain Éparpillement, afin que nous soyons expédiés chacun de notre côté à l'autre bout de la Terre ? À moins que je ne fasse tomber le feu du ciel, grâce à l'Excellent Jet Prismatique ? Ou bien souhaiteriez-vous que je prononce la formule du Frisson Glacé de Phandaal, afin qu'il se mette à geler à pierre fendre et que nous puissions ainsi quitter l'auberge à pied sec sur le lac figé ?

— Oh oui, implora Chimwazle.

— Lequel ?

— N'importe lequel. Le Grand Chimwazle n'a aucune envie de finir dans une tourte. » Il se gratta sous le menton.

« Mais vous devez certainement connaître ces sorts, insinua Molloqos.

— Je les connaissais mais une espèce de malotru m'a dérobé mon grimoire. »

Molloqos gloussa. C'était le son le plus sinistre que Lirianne ait jamais entendu.

« Peu importe. Toute chose est mortelle. Même la magie. Les enchantements se délitent, les envoûtements se dénouent, les grimoires tombent en poussière et même les sorts les plus redoutables ne sont plus aussi puissants qu'ils le furent par le passé.

— Vraiment ? demanda Lirianne, en penchant la tête de côté.

— Vraiment.

— Oh ! Oh ! » et elle tira son épée pour le piquer droit au cœur.

Le nécromant mourut sans un bruit, ses longues jambes se repliant sous lui, comme s'il s'était agenouillé pour prier. Lorsque la jeune femme retira la lame de son corps, une arabesque de fumée s'éleva de la blessure. Douce comme un premier baiser, elle sentait les soirs d'été et le souffle de jeune vierge.

Chimwazle était sidéré.

« Pourquoi avez-vous fait ça ?

— C'était un nécromant.

— C'était notre seul espoir.

— Mais tu n'en as plus aucun. » Elle essuya sa lame sur sa manche. « Lorsque j'avais quinze ans, un jeune aventurier fut blessé devant l'auberge de mon père. Il fut trop bon pour le laisser mourir, là, dans la poussière. Alors, nous le conduisîmes à l'étage où je m'occupai de lui jusqu'à ce qu'il guérisse. À peine était-il parti que je découvris que j'étais enceinte. Pendant sept mois, mon ventre s'arrondit et chaque nuit je rêvai d'un bébé qui aurait ses yeux bleus. Puis, au huitième mois, mon ventre cessa de grossir pour finalement se mettre à désenfler un peu plus de jour en jour. Ce fut la sage-femme qui m'expliqua. À quoi bon donner la vie sur un monde qui agonisait ? Mon ventre était plus sage que mon cœur, me dit-elle. Et lorsque je lui demandai pourquoi le monde mourait, elle se pencha vers moi et murmura "C'est là l'œuvre des sorciers".

— Pas la mienne. » Chimwazle se grattait les joues à deux mains, rendu à moitié fou par les démangeaisons. « Et si elle s'était trompée ?

— Alors tu seras mort pour des prunes. »

Lirianne pouvait sentir sa peur. La fragrance de la magie était toujours là mais à peine perceptible derrière l'abjecte astringence de sa terreur. Assurément, celui-là n'avait rien de glorieux.

« Entends-tu les anguilles ? Elles ont encore faim. À moins que tu ne préfères que je te pique ?

— Non ! » Il reculait maintenant, ses doigts ensanglantés écartés droit devant lui.

« Ça serait beaucoup plus rapide que de se faire dévorer vif par les anguilles. » Qui S'y Frotte, S'y Pique fendait l'air, scintillant dans la lumière de la chandelle.

« Recule ! l'avertit Chimwazle. Ou bien j'invoquerai l'Excellent Jet Prismatique.

— Tu pourrais, oui. Si tu le connaissais. Ce qui n'est pas le cas. Ou si le sort fonctionnait. Ce qui ne serait pas le cas non plus, s'il faut en croire feu notre ami. »

Chimwazle recula à nouveau d'un pas et trébucha contre le cadavre du nécromant. En tentant d'arrêter sa chute, ses doigts rencontrèrent le bourdon du sorcier. S'y agrippant, il parvint à se rétablir.

« N'approche pas. Il y a encore du pouvoir dans ce bâton. Je te préviens. Je peux le sentir.

— Sans doute, mais c'est un pouvoir hors de ta portée. »

Lirianne en était certaine. Il était à peine un sorcier. Il avait plus probablement volé les cartes et payé pour que l'on enchante les cafards pour lui. Pauvre chose faiblarde. Elle se résolut à mettre rapidement fin aux tourments de son existence.

« Reste tranquille. Qui S'y Frotte, S'y Pique va guérir tes démangeaisons. Je te promets que tu ne sentiras rien.

— Mais toi, oui. »

Chimwazle saisit le bourdon à deux mains et lui fracassa l'orbe de cristal sur la tête.

Chimwazle déshabilla les deux cadavres avant de les balancer par le trou sous le lit, dans l'espoir de calmer les anguilles siffleuses. La fille était encore plus jolie nue qu'habillée. Elle bougea faiblement lorsqu'il la tira à travers la pièce. *Quel gâchis !* Chimwazle grommela en la poussant dans les abysses. Son chapeau était bien trop petit pour lui et, en plus, la plume était cassée. En revanche, son épée était forgée dans un acier souple, sa bourse gonflée de terces et le cuir de ses bottes était souple et doux au toucher. Elles étaient trop petites mais peut-être trouverait-il un jour une autre jolie petite rouquine qui les porterait pour lui.

Quant au nécromant, même dans la mort, il demeurait si effrayant que Chimwazle eut presque peur de le toucher. Mais les anguilles, affamées, sifflaient toujours là-dessous et il savait que ses chances de s'échapper seraient bien meilleures si elles étaient rassasiées. Aussi, se raisonna-t-il. Il s'agenouilla et entreprit de défaire la broche qui fermait l'effrayant manteau du mage. Lorsqu'il le fit rouler sur lui même pour lui ôter ses vêtements, tout l'équipement du sorcier se mit à fondre comme de la cire noire, pour se retrouver en flaque sur le sol. Ainsi, Chimwazle se retrouva-t-il à genoux, devant un cadavre ratatiné, édenté, aux yeux morts et à la peau parcheminée. Son crâne chauve était recouvert d'un fin réseau de veines bleu nuit. Il pesait moins lourd qu'un sac de feuilles mais affichait un petit sourire aux lèvres lorsque Chimwazle le jeta aux anguilles.

Le temps qu'il fasse tout cela, ses démangeaisons semblaient avoir diminué. Il se gratta encore un peu et jeta le manteau du nécromant sur ses épaules. D'un seul coup, il se sentit plus grand, plus dur et plus déterminé. Pourquoi aurait-il peur des choses qui l'attendaient en bas dans la salle commune ? Au contraire, ce seraient elles qui allaient avoir peur de lui.

Il descendit les escaliers sans même un regard en arrière. Le fantôme et les goules lui jetèrent un regard avant de s'écarter. Même de telles créatures savaient qu'il valait mieux ne pas chercher noise à un sorcier d'une si terrifiante prestance. Seul l'aubergiste osa l'accoster.

« Très redouté seigneur, murmura-t-il. Comment comptez-vous régler votre note ?

— Avec ça ! »

Il tira l'épée et donna à la créature son baiser de la mort.

« Je ne recommanderai pas le Chalet du Lac à d'autres voyageurs. »

Les eaux noires encerclaient toujours l'auberge mais elles ne montaient pas plus haut que la taille et il n'eut aucun mal à trouver un passage à gué. Les Twk s'étaient évanouis dans la nuit ; quant aux anguilles siffleuses, elles se tenaient désormais tranquilles. Toutefois, les déodandes attendaient toujours à l'endroit exact où il les avait vus la dernière fois, près du palanquin de fer. L'un d'eux l'accueillit par ces mots :

« La Terre se meurt et, très bientôt, le soleil disparaîtra. Lorsque la dernière lumière s'éteindra, tous les sorts se délieront et nous festoierons de la chair ferme de Molloqos.

— Certes, la Terre agonise, mais vous, vous êtes déjà morts », répliqua Chimwazle, émerveillé du timbre profond et lugubre de sa propre voix. « Lorsque le soleil disparaîtra et que s'éteindra la dernière lumière, tous les sorts se délieront et vous retournerez à la boue primaire. »

Il grimpa dans le palanquin et ordonna aux déodandes de le charger sur leurs épaules.

« À Kaiin. »

Peut-être que là-bas, dans la cité aux murs blancs, trouvera-t-il une fille assez accorte pour danser pour lui nue, seulement vêtue des bottes de la petite rouquine. Ou à défaut, un hoon.

Et disparaissant dans la pénombre pourpre, s'en allait Molloqos le Mélancolique dans son palanquin de fer, porté par quatre déodandes morts.

Postface

Je devais avoir dix ou onze ans lorsque j'ai découvert les œuvres de Jack Vance. C'était à Bayonne, État du New Jersey. Sur un présentoir, à la confiserie qui faisait l'angle de la Première et de Kelly Parkway, j'avais mis la main sur l'un de ces gros Ace Doubles au dos rouge et bleu. La plupart des Doubles comprenaient « deux romans complets » (aujourd'hui nous parlerions de *novellas*) de deux auteurs différents, imprimés dos à dos, mais celui-ci portait le même nom des deux côtés et proposait, à la suite, *La Planète des damnés* et *La Planète géante*.

Après lecture du premier, je décidai, du haut de mes onze ans, que ce n'était pas un mauvais bouquin. Mais *La Planète géante* me souffla par sa concision. Après, je me mis à écumer ces présentoirs tournants pour y rechercher le nom de Vance. Et c'est ainsi que, quelques années plus tard, je tombai sur l'édition poche de chez Lancer d'*Un monde magique*.

Un demi-siècle s'est écoulé depuis et ce mince recueil est resté un de mes livres préférés. Il ne se passe guère d'années sans que je ne m'y replonge avec délice. Avec la Terre du Milieu de Tolkien ou les Âges Hyperboréens de Robert E. Howard, le monde créé ici par Vance demeure un des classiques inoubliables de la *fantasy*. Et un de ceux qui eurent la plus forte influence. Et puis, la poésie de la langue de Vance me transporte (sans parler du fait qu'elle a singulièrement étendu mon vocabulaire). Ses dialogues, en particulier, sont si malins, précis et intelligents que je ne me lasse pas de les lire.

Toutefois ce sont ses personnages que j'aime le plus. T'saïn et T'saïs, Guyal de Sfere, Turjan de Miir et, bien entendu, Liane le Voyageur, dont la rencontre avec Chun l'Inévitable reste sans doute l'une de mes nouvelles de *fantasy* préférée.

Vance nous a fait attendre seize années entre le premier livre de *La Terre mourante* et le second. Mais lorsque *Cugel l'Astucieux* fut publié, j'avais déjà pris l'habitude d'acheter n'importe lequel de ses livres dès sa sortie. Et, à ma grande surprise, lorsque celui-ci parut enfin, il n'avait absolument rien à voir avec l'original. En introduisant le personnage de Cugel, Jack avait choisi de nous montrer une tout autre facette de ce monde qu'il avait créé. Cugel était une crapule, si vénale et

dénuée de scrupules qu'il aurait fait passer Harry Flashman[2] pour Dudley Doright[3]. Comment ne pas adorer un type comme lui ? Et d'autres lecteurs partagèrent mon avis. Un sacré paquet, même, si l'on en juge par le nombre de fois où Cugel revint aux affaires. Que voulez-vous ? On ne se débarrasse jamais d'un salaud.

Aujourd'hui, j'ai lu tous les livres de Jack Vance. Ceux de science-fiction, ceux de *fantasy*, les policiers (oui, même ceux écrits sous le pseudonyme d'Ellery Queen). Ils sont tous bons mais, bien sûr, j'ai mes préférés : *La Geste des Princes Démons*, *Le Cycle de Tschaï, Emphyrio, Lyonesse*, *Les Maîtres des dragons,* « Le Dernier Château » – nouvelle couronnée par le Prix Hugo – ou l'inoubliable « Papillon de Lune »... Mais *Un royaume magique* et ses trois suites sont pour moi ce qu'il a fait de mieux.

Aussi, ce fut un authentique privilège que de coéditer, avec mon ami Gardner Dozois, cette anthologie hommage et, bien évidemment, d'y publier une histoire de mon cru. Personne n'écrit comme Jack Vance, à part Jack Vance, il va sans dire, mais je me plais à croire que Molloqos, Lirianne et Chimwazle ne dépareraient pas au côté de Rhialto, T'saïs, Liane, Cugel et le reste de l'inoubliable casting de Jack et j'espère que sa myriade de lecteurs aura apprécié ce bref séjour au Chalet du Lac, célèbre pour ses anguilles siffleuses.

George R. R. Martin

[2] Héros d'une série de romans de George McDonald Fraser, écrite sous forme de mémoires et mettant en scène Harry Flashman, qui se revendique comme le pire officier de l'armée britannique. Veule, voleur, tricheur, lâche et coureur, il n'en récolte pas moins de nombreux honneurs et récompenses, largement immérités, et qu'il obtient le plus souvent par une utilisation sans scrupules des mérites d'autrui. *(NdT*)

[3] Personnage de dessin animé créé par Alex Anderson, Dudley Do Right est un officier de la Police Montée canadienne. Stupide, mais vertueux jusqu'au grotesque, il parvient néanmoins (le plus souvent par chance) à déjouer les plans de son ennemi juré Snidely Whiplash. *(NdT)*

Jeff VanderMeer

Lauréat à deux reprises du World Fantasy Award (pour la novella « The Transformation of Martin Lake » et pour son travail, avec Forrest Aguirre, sur l'anthologie *Leviathan 3*), Jeff VanderMeer est pour le moment un auteur peu connu en France. Seul l'excellent livre *La Cité des saints et des fous* a été traduit chez nous alors qu'il a écrit une douzaine de romans et recueils.

Il mène également une carrière d'anthologiste avec sa femme Ann, proposant de nombreux ouvrages comme *Steampunk*, *Best American Fantasy* et surtout la très remarquée *The New Weird*. Récemment, on lui doit l'anthologie *The Weird* ou encore le recueil, son septième, *The Third Bear.*

Jeff et Ann VanderMeer vivent à Tallahassee, Floride.

Dans la nouvelle baroque qui suit, le mage Sarnod, qui s'est retiré depuis des temps immémoriaux dans une tour sur une île du lac Bakeel, dépêche deux de ses plus efficaces servants pour une mission terrifiante et dangereuse dans les fabuleux royaumes de l'En Dessous. S'ils n'ont guère de chance, il se pourrait toutefois qu'ils triomphent et la victoire, alors, pourrait avoir des conséquences inattendues...

La Dernière Quête du mage Sarnod

Le matin où le Nez de la Mémoire ruina la quiétude du mage Sarnod, ce dernier s'était pourtant levé comme d'habitude en ces jours d'agonie de la Terre mourante. Il avait revêtu sa robe vert d'eau brodée des écailles de quelque monstrueux poisson et avait profité de la vue depuis le dernier étage de sa tour. Bientôt, il descendrait prendre un petit déjeuner composé, comme toujours, de trois salamandres – l'une servie froide, pour la mémoire, la seconde chaude, pour le cœur et la dernière, vivante, pour le cerveau – mais pour l'heure il n'aspirait qu'au plaisir égoïste de contempler ses terres.

La tour dominait une île, au milieu du lac Bakeel, qu'alimentait un bras paresseux de la Derna. Par-delà le lac, s'étendaient les forêts inextricables et les landes maléfiques que nul, pas même un erb ou un déodande, n'aurait pu traverser sans qu'il en fût informé et ne l'ait autorisé. Mais, en dépit de son omnipotence, chaque matin depuis un peu plus d'un an, un malaise grandissait chez Sarnod. Une étrange soif et une douleur, comme si un crochet s'était fiché dans son cœur. Il avait la sensation de se dessécher, d'avoir la peau rêche et irritée. La cruche d'eau qu'il gardait dans sa chambre n'y changeait rien. Par la fenêtre ouverte, l'odeur humide et fraîche du lac s'imposa à lui comme une présence physique, chargée de menaces plus noires encore que le poisson géant qui rodait sous sa surface d'obsidienne.

Dans la tour, Sarnod n'avait d'autre compagnie que celle de ses deux serviteurs nés de son sang et qu'il avait asservis à ses propres besoins. Le premier d'entre eux s'appelait Murmure d'Oiseau au Bec Tordu et il était toujours quelque part avec lui, dans la pièce, gardien discret de sa personne. La vie de Murmure d'Oiseau était empreinte d'une poésie qui dépassait l'entendement de Sarnod : celle du silence. Invisible et distant, le mage ne pouvait entretenir avec lui que des conversations laconiques, pour ne pas dire imperceptibles.

Et à cet instant précis, Murmure d'Oiseau rapportait à l'oreille de son maître d'inquiétantes nouvelles.

« Sur l'estrade d'or que surmonte la Bouche est apparue une créature d'En Dessous.

— Une créature sortie de l'EN DEÇÀ ? Impossible !

— Improbable, tout au mieux », répondit Murmure d'Oiseau.

Car, de la même manière qu'il y avait un Au-Dessus, il y en avait *des* En Dessous, parmi lesquels il en était un qui n'avait pas – ou plus – de nom quand Sarnod l'avait découvert et soumis à son bon vouloir. Dans la Langue de Deemphasis, il l'avait simplement baptisé l'EN DEÇÀ, car c'était un endroit minuscule et obscur. Il y avait relégué tous les ennemis qu'il avait châtiés et où, du moins se plaisait-il à le penser, ils avaient tout loisir de méditer sur l'immensité de leur défaite.

« J'irai voir cela de plus près », dit-il et, pour toute réponse, Murmure d'Oiseau se dirigea vers la porte en lui passant au travers. Un ressac de chaud, puis de froid, qui fit frissonner le sorcier. Manières de fantôme ! De rustre ! À se demander s'il avait bel et bien asservi son intangible garde du corps.

Ce fut donc ainsi que l'homme et la créature, l'un visible et l'autre pas, s'en étaient allés à la rencontre de l'intrus qui avait troublé leur rituel quotidien.

Chaque matin, l'autre serviteur de Sarnod – T'saïs Prime – lui préparait son petit déjeuner. Mais aujourd'hui, ses salamandres – vertes et brillantes, tout juste sorties du riche limon du lac – étaient toujours là, sur le plan de travail de la cuisine, intouchées, si ce n'étaient leurs yeux qu'on avait pris soin d'énucléer, car Sarnod n'aimait pas voir sa nourriture le regarder. On pouvait entendre quelqu'un respirer dans le Vestibule de la Vigie où se trouvaient l'estrade d'or et la Bouche. Cette dernière était déjà dans la tour lorsque Sarnod y avait élu domicile mais les deux yeux qui la surmontaient désormais étaient son œuvre ; chacun d'eux était un passage vers une portion de l'EN DEÇÀ. En fait, de la même manière que le vieux mage n'aimait pas que sa nourriture le regarde, l'idée d'une bouche sans yeux l'indisposait. La Bouche, quant à elle, était devenue, grâce à ses enchantements, la porte de sortie de son enfer privé.

En dehors de cela, elle n'avait parlé que trois fois. La première fois, elle avait dit :

« Méfie-toi de la fausseté de tes souvenirs. »

La deuxième fois :

« Quel homme peut vraiment savoir, si ce n'est toi ? »

Et enfin la troisième fois :

« Les poissons pourrissent par la tête. »

Depuis lors, rien d'autre n'avait franchi ces lèvres closes, en dehors de mauvaises odeurs ou, au contraire, de parfums. Du moins, jusqu'à maintenant.

La Bouche et l'estrade d'or étaient tout au fond de l'ancien Vestibule de la Vigie. Le mur de gauche s'ouvrait sur une imposante fenêtre ronde par laquelle lac et ciel se reflétaient en une mosaïque d'ombres bleues sur le marbre blanc.

À côté de l'estrade, pâle avec ses longs cheveux noirs, T'saïs Prime surveillait l'intrus. Bras croisés, son regard vide ne quittait pas l'estrade. En sa présence, le crochet dans son cœur cessait de torturer Sarnod en même temps qu'il s'y enfonçait encore plus profondément.

Née dans les cuves du mage grâce aux potions qu'il avait rapportées de la lointaine Embelyon, T'saïs Prime était le reflet d'une autre femme, tout droit sortie des légendes anciennes. Pourtant, rien de ce reflet ne lui avait jamais appartenu car elle s'était toujours refusée à lui. Il avait choisi de ne pas l'y contraindre et lui avait toujours caché sa véritable nature. Elle semblait dépourvue de la passion et de la fougue de l'original – quelque aspect de la formule qu'il aurait insuffisamment maîtrisé et qui, d'ailleurs, lui échappait toujours. Aussi réservée à sa façon que Murmure d'Oiseau l'était à la sienne, elle se contenta de lever un sourcil à l'approche de son maître. Cette expression maussade et mélancolique qu'elle affichait perpétuellement chagrinait le mage. Elle avait été l'ultime créature sortie des cuves, désormais vides. Déçu par ses échecs, Sarnod avait décidé d'orienter ses efforts vers d'autres domaines.

« Qu'est-ce donc que cette chose qui est venue jusqu'à nous ? demanda le mage.

— Elle n'a pas de tête, et pourtant, elle vit, répondit T'saïs. Elle vit, mais dans quel but ?

— Lorsque c'est arrivé, l'air s'est brutalement refroidi, puis réchauffé », intervint Murmure d'Oiseau, quelque part sur la gauche.

Sarnod s'approcha un peu plus. Ce que T'saïs avait capturé était maintenant prisonnier d'une cloche de verre posée sur l'estrade. Le sorcier sortit une loupe de sous sa robe. Il l'avait trouvée dans la tour et, comme tout ce qu'elle contenait, l'objet avait sa personnalité propre. Mis en présence de la créature, le verre se brouilla un instant avant de retrouver toute sa limpidité. La poignée devint brûlante.

Indubitablement, la chose n'avait pas de tête. Pas d'yeux et pas de bouche, non plus. Alors que Sarnod ne la quittait pas des yeux, la créature semblait perdre de sa netteté, échapper à son regard pour aller s'enrouler dans un coin où elle se prélasserait, comme un chat.

Une étrange pensée vint à l'esprit du mage, réminiscence lointaine d'un livre poussiéreux, ouvert à une certaine page. Il lâcha à haute voix :

« Cela s'appelle le Nez de la Mémoire. Il est porteur d'un message.

— Devons-nous le détruire ? interrogea Murmure d'Oiseau.

— Voyons d'abord ce qu'il a à proposer, transigea Sarnod, levant la main en signe d'apaisement. Quoi qu'il tente, je puis nous en protéger. »

L'étrange tourment de son cœur était plus vif que jamais et il s'aperçut qu'il partageait les mêmes inquiétudes que T'saïs. Cette intrusion l'intriguait.

« Es-tu prêt, Murmure d'Oiseau ? »

Le souffle qui animait l'invisible servant était double, pensait Sarnod. Héron d'une part et hibou de l'autre. Vigilance et immobilité. Tout aussi mortels l'un que l'autre lorsqu'il fallait passer à l'action.

Alors que T'saïs s'écartait, Murmure d'Oiseau souffla un « Ouuuiiiiii » par-dessus l'épaule gauche de son maître. Pour une fois, Sarnod ne sursauta pas. Il reposa sa loupe et usa du Charme de Taille Véritable pour circonvenir la cloche. Le Nez de la Mémoire se mit alors à grandir, grandir, grandir encore, s'affichant dans toute sa gloire étêtée, enflant au point de bientôt déborder de l'estrade. Gris et trapu, tranquille, à peu près de la taille d'un gros chien, la cloche lui faisait désormais comme une sorte de petit chapeau posé de guingois. Il émanait de lui une déplaisante odeur de lait, d'herbe et de saumure.

À tout le moins, le Nez de la Mémoire ressemblait-il désormais à son nom : un énorme appendice doté de cinq narines qui, d'une certaine manière, complétait le visage sur le mur. Il demeura là pendant un moment, au point que Sarnod décida de s'avancer de quelques pas, mais à cet instant, il se mit à renifler. Un roulement de tonnerre qui fit reculer le mage.

« Ne fais rien, Murmure d'Oiseau ! » intima-t-il, préparant tout de même un sort de Sans Effet, en prévision de ce qui pourrait advenir.

Soufflant par une narine puis une autre et encore une autre, jusqu'à ce que les cinq exhalent leur souffle, le Nez de la Mémoire délivra son message sous la forme d'une délicate fumée bleue s'enroulant jusqu'à former des lettres. Une fois que Sarnod les eut inhalées, elles laissèrent éclore une myriade d'images dans son cerveau. Alors que les volutes d'azur s'étiraient au point de former de petits nuages, le Nez rétrécit. Lorsqu'il eut atteint une taille intermédiaire entre sa petitesse originelle et son inattendue expansion, il s'affaissa, simple difformité sans vie.

Bien que rien n'altérât le maintien austère de Sarnod, la fumée lui fit revivre de si pénibles souvenirs qu'il en oublia le sort qu'il avait préparé et pleura. Il revit Vendra, créée pour être son amante, et son frère, Gandreel, qui l'avait trahi. Le souvenir lui laissait comme un goût de fruit pourri, dense, net et persistant. Sarnod les avait pourtant aimés, tous les deux. Il avait ouvert en grand les portes de sa tour à Gandreel, au retour de sa longue absence au service de Rathkar le Roi Lézard. Mais à peine quelques semaines plus tard, il avait surpris ces deux-là au milieu de leurs étreintes, dans un bosquet, près du lac. Son courroux avait allumé un brasier à la surface des eaux. Sa tristesse les avait transformées en glace. Puis son cœur alangui leur avait rendu leur état premier.

Après, malgré leurs suppliques, malgré leurs pleurs, Sarnod les avait exilés au plus profond de l'EN DEÇÀ. Comme avec tous ses ennemis, il avait usé des sortilèges Soit Petit, Pense Petit, Restes-Y et Oublie Le Passé Pour Un Temps.

Dans l'EN DEÇÀ il les avait exilés, et ils y étaient demeurés pendant toutes ces années.

Depuis lors, des accès de haine avaient lacéré son cœur, perturbé son sommeil, l'avaient poussé à s'en prendre à tout être vivant surpris à traverser les plaines et forêts de son domaine. Plus d'un voyageur s'était ainsi retrouvé emporté par une gigantesque main invisible et relâché à des lieues de là, généralement dans un bien triste état.

À présent, les effluves de ce passé retrouvé avaient aiguisé son amour éteint, sa joie oubliée. Deux hameçons lui déchiraient désormais le cœur.

La douleur physique laissait augurer la mort. La douleur morale, la naissance d'un regret. Par esprit de vengeance, il avait commis des actes terribles tout au long de sa vie. Même si certains semblaient du fait d'un autre lui-même.

Il prit soudain conscience qu'en l'absence de Vendra et Gandreel, son existence avait été un long périple solitaire, alors que ses cuves inutiles refroidissaient et que le monde au-dehors devenait chaque jour un peu plus étranger et hostile. Son désir de l'une et son amour pour l'autre avaient ravivé sa sensation de soif, ce désir brûlant de se purifier au contact des eaux du lac, au point que, durant un instant, il fut prêt à s'y précipiter depuis la fenêtre du Vestibule de la Vigie. Ainsi il serait libre.

« Tu es Sarnod, le puissant mage ! Ce n'est pas dans ta nature ! lança-t-il.

— C'est tout ce que tu as à dire ? répondit Murmure d'Oiseau, l'écho d'un reproche colorant sa voix. Après ce si long silence ?

— Qui peut bien nous avoir envoyé ça ? » s'interrogea Sarnod. Un sentiment d'impuissance le submergea alors même qu'il prononçait ces mots.

« Maître ! Nous épargnerez-vous l'étendue de votre ignorance en la matière ? demanda Murmure d'Oiseau sur une note d'excuse.

— Je travaille sur une tapisserie qui requiert toute mon attention, soupira T'saïs Prime. Puis-je disposer ?

— Il suffit ! cingla Sarnod, reprenant ses esprits. Peu importe de savoir comment cela a été envoyé, ou pourquoi ! Ce qui importe, c'est savoir ce que nous allons renvoyer dans l'EN DEÇÀ.

— Et qu'allons-nous renvoyer ? demanda T'saïs Prime, d'une voix lasse.

— Toi ! répondit le mage en la désignant. Et toi ! » Il pointait le doigt dans la direction où il pensait que se tenait Murmure d'Oiseau. « J'enverrai chacun de vous dans la région qui conviendra le mieux à sa nature. Vous chercherez et trouverez Vendra et celui qui fut un jour mon frère, Gandreel. Tous deux bannis depuis fort longtemps dans l'EN DEÇÀ.

« Mais attention ! Eux, et eux seulement ! Toute autre personne que vous pourriez ramener périrait dans le voyage ! Une prison est l'EN DEÇÀ, et une prison il doit demeurer.

— Vous allez devoir nous faire rapetisser, répondit Murmure d'Oiseau.

— J'ai toujours été satisfaite de ma taille, intervint T'saïs à son tour, ainsi que de mon travail. »

Sarnod savait que, si elle s'échinait sur ces tapisseries qu'elle créait elle-même, c'était uniquement parce qu'il lui avait jeté un sort de Fascination Pour Les Détails.

Murmure d'Oiseau marqua sa résignation d'un commentaire exprimé dans une langue si ancienne que le mage n'en comprit pas un mot. On aurait dit l'écho d'une grille rouillée sur une lande désolée. Le mage les ignora l'un et l'autre et, par l'intermédiaire de machines hors d'âge qui appartenaient à la tour, il leur montra des images de Vendra et Gandreel. Ils n'étaient plus là depuis bien longtemps, déjà, lorsque T'saïs avait été créée et Murmure d'Oiseau asservi. Ensuite, il leur accorda le pouvoir de projeter ces images dans l'esprit de tous ceux qu'ils croiseraient durant leur périple. Enfin, il rapetissa T'saïs. Murmure d'Oiseau, quant à lui, s'était déjà condensé, au point d'être pratiquement invisible. À peine un petit point lumineux à la lisière de son champ de vision.

Et alors que l'un et l'autre se trouvaient sur l'estrade d'or, levant les yeux en direction de leur maître, ce dernier leur confia trois sorts à chacun.

« Ne soyez pas dupes de mon frère Gandreel, leur confia-t-il, car il fut un sorcier. Mineur, il est vrai, mais il pourrait avoir trouvé quelque moyen de soumettre ceux qui l'entourent à sa volonté. Quant à Vendra, prenez garde ! Elle est rusée.

« Sachez aussi que le temps s'écoule différemment dans l'EN DEÇÀ. Il se pourrait qu'une demi-heure ici vaille une année là-bas. Aussi lorsque vous reviendrez, au terme de vos aventures, peut-être découvrirez-vous qu'il ne s'est guère passé qu'une journée pour moi. »

La Miniaturisation était une magie hasardeuse, qui jouait des tours pendables avec le temps. Sarnod les fit léviter l'un après l'autre sans qu'ils trouvent à y redire, puis il les fit passer chacun dans un des deux yeux – et ainsi, dans l'EN DEÇÀ.

Après leur départ, la Bouche parla :

« En cherchant, tu pourrais perdre beaucoup. »

Le crochet tira plus fort sur le cœur du vieux sorcier. Le Nez de la Mémoire, qui ressemblait maintenant à un sac de toile rempli d'os humides, exhala son dernier souffle.

Murmure d'Oiseau ne sentait pas la proximité fétide de cette région de l'EN DEÇÀ que d'aucuns appelaient le Corridor des Champignons et du Silence. Au vrai, cela lui importait peu. Il s'agissait pourtant d'une caverne tout en longueur où, tapis dans l'eau froide, de monstrueux homards couleur d'os attendaient les imprudents. Sa canopée de mousses grises, pourpres et vertes qui vous observait et vous écoutait abritait une faune de rats et de chauve-souris, de cochons carnivores aveugles et d'énormes vers voraces, semblables à des dragons sans ailes. Ajoutez à cela un relent tenace de pourriture et une lumière glauque qui aurait semblé plus appropriée au fond des mers.

Pour invisible qu'il fût, il n'en était pas pour autant silencieux, pas plus qu'il n'était dépourvu d'odeur. C'était ce qui le rendait si nerveux. En fait, son invisibilité n'était qu'une illusion. Un effet du sort qui l'avait dérobé à sa forme humaine et l'avait condamné à vivre, non seulement ici, sur la Terre mourante, mais aussi, simultanément, dans la lointaine Embelyon. Aussi, marchait-il dans deux lieux à la fois. Pas tout à fait ici, mais pas là-bas non plus. Son corps, comme un reflet dans deux rangées jumelles de miroirs qui se feraient face le long d'un couloir sans fin. Même à présent, alors qu'il cherchait cet homme et cette femme que Sarnod avait si brutalement bannis de sa vie, une part de Murmure d'Oiseau arpentait encore les plaines et les forêts d'Embelyon.

Environné par autant d'oreilles attachées à d'aussi dangereux corps, Murmure d'Oiseau ralentit ses pensées et étira sa peur, la rendant si fine que c'était à peine s'il pouvait encore la sentir. Ragaillardi, il poursuivit sa route jusqu'au moment où il prit insidieusement conscience d'une rumeur qui enflait. Portée par les mystérieux murmures des créatures qui vivaient là, la lointaine vibration se diffusait dans le sol. Se faisant de plus en plus distincts, du son finirent par émerger les mots « crapaud obèse », répétés, encore et encore, comme un chant ou comme un avertissement. Depuis le plafond, pendait à présent autour de lui une charmille de mousses blanches, flottant comme les filaments d'une méduse, pêchant à la traîne l'imprudent ou le faible. Un nuage de vrilles assassines. Une pyramide de chair hurlante. Leurs dards empoisonnés encore intacts, s'en venaient d'horribles visps puis, dégingandé, puissant et aux dents acérées, un gaun cadavérique parcourait à leur suite la nuit sans fin.

Invoquant son premier sort – la Litanie de Coercition Silencieuse de Phandaal – il le contraignit à s'approcher et projeta en lui les portraits de Gandreel et Vendra. *As-tu vu l'un d'eux ?*

Telles des araignées au corps moite et contrefait porté par de longues pattes barbées, les pensées du gaun le firent frémir. *Je te mettrai en pièce. J'appellerai mes frères, mes sœurs et ensemble nous festoierons de ta chair.*

Murmure d'Oiseau reposa la question et il sentit le cerveau de la créature se comprimer sous l'emprise du sort. *Par delà cette caverne, par-delà la galerie qu'il y a après, par-delà le Crapaud Obèse, dans le village, là-bas, vous trouverez ce que vous êtes venu chercher.*

« Qu'est-ce que le Crapaud Obèse ? s'enquit Murmure d'Oiseau.

— C'est à la fois l'énigme et la réponse.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Mais le gaun se contenta de rire et l'invisible serviteur de Sarnod, peu désireux d'endurer la fréquentation de ses frères qui approchaient à toute vitesse, lui ordonna de se taper la tête contre les parois de pierre, jusqu'à ce que mort s'ensuive, avant de disparaître dans les ténèbres des galeries.

Tout autour, il ressentait la vibration discordante de cette musique, née de pensées inarticulées, s'élevant des gorges depuis les profondeurs des ténèbres : *crapobèse, crapobèse, crapobèse, crapobèse...*

Si Murmure d'Oiseau était contraint d'aller prudemment, T'saïs Prime, au contraire, se devait d'aller vite. Aurait-elle été un oiseau, qu'elle en eût tiré profit.

Lorsqu'elle était arrivée dans cette région de l'EN DEÇÀ appelée la Plaine des Miroirs de Folie, la « nuit » venait juste de tomber. C'est-à-dire que seule une chétive lueur verte venue des hauteurs de la voûte signalait encore le plafond de la caverne, lumière lointaine qui suintait du niveau supérieur où Murmure d'Oiseau poursuivait sa propre quête, exactement comme elle, poursuivait la sienne. Elle était entourée par des centaines de milliers d'éclats scintillants – miroirs ébréchés, gigantesques arêtes de verre pourpre – qui réfléchissaient un tel chaos d'images qu'elle était incapable de reconnaître ce qui était illusion de ce qui ne l'était pas. Des ours-goules et des déodandes s'approchaient à grands pas, et cette fois leur odeur suggérait qu'ils étaient bien réels. N'étant pas taillée pour l'aventure du corps à corps, T'saïs usa de son premier sort, un charme de Voyage Volant, pour invoquer des Twk. Ils descendirent du ciel, montés sur leurs libellules, aussi grosses, ici, que de petits dragons.

Ils étaient quatre et l'emportèrent sur un radeau de brindilles hâtivement tissées et attachées entre elles. Il y avait si peu d'espace entre les insectes et le ballet de leurs ailes était si frénétique que T'saïs crut bien que, ne pouvant manquer de perdre le rythme, elles s'emmêleraient et les enverraient tous dinguer dans la forêt de tessons en bas. Mais il n'en fut rien. Au premier abord, les Twk se montrèrent tellement amicaux et serviables qu'elle leur demanda pourquoi ils avaient été bannis ici.

« J'ai eu l'outrecuidance de demander à Sarnod un dé à coudre de sucre supplémentaire pour le renseigner sur ses ennemis.

— J'ai osé voler au-dessus du lac alors qu'il regardait, répondit le second. C'était en été et je m'ennuyais. J'ai eu envie de frôler la surface des eaux et de laisser ma libellule y tremper ses ailes.

— Moi, je ne me souviens pas, intervint le troisième. Mais ça ne paraît pas faire grande différence avec la surface. Nous mourrons ici, nous mourrions là-haut et, bien que nous ne puissions plus voir le vrai soleil, nous savons qu'il meurt aussi. »

Le quatrième Twk, celui qui commandait aux autres, ne répondit à aucune de ses questions mais l'interrogea.

« Où vous conduisent vos pas ? Et pourquoi ? Pouvons-nous espérer une pincée de sel ?

— Je suis à la recherche de ces deux exilés », répondit T'saïs Prime en projetant les portraits de Vendra et Gandreel dans l'esprit des quatre Twk. Aussitôt, ils échangèrent quelques mots dans cette langue fulgurante qui leur est propre.

« Nous connaissons l'un d'entre eux. La femme, reprit leur chef. Combien de sel nous donneriez-vous pour être conduite jusqu'à elle ? »

Le cœur de T'saïs s'emballa car elle ne souhaitait pas passer dans cet endroit plus de temps que nécessaire.

« Une pincée de sel équivaudrait ici à un rocher, répliqua-t-elle. Et si j'en avais amené avec moi, il serait trop fin pour vous intéresser. Vous devrez donc vous contenter d'obéir à l'injonction du sort.

— Équitable », admit le Twk, bien que la perspective ne semblât pas l'enchanter. Le battement des ailes de sa libellule se fit soudain plus lourd.

« Alors Twk ! Où puis-je la trouver ? »

Le petit homme vert éclata de rire.

« Elle repose actuellement sur un radeau emmené dans les airs par quatre infortunés Twk.

— Ça doit être une blague ? cingla T'saïs Prime.

— Alors une blague dont vous seriez le dindon, répondit le Twk d'un air grave. Peut-être votre quête n'est-elle pas celle que vous croyez.

— Concentrez-vous sur votre vol, et emmenez-moi en lieu sûr, avant que je ne déchaîne un autre de mes sorts sur vous ! » T'saïs s'emportait mais elle savait qu'il lui faudrait économiser le viatique que lui avait confié Sarnod.

Souriant férocement, le Twk se retourna sur sa selle pour lui tendre un morceau de miroir.

« C'est dans cet endroit que Sarnod nous a bannis, afin que nous puissions en permanence voir le visage des autres. Mais peut-être que, chez toi, tu ne peux pas contempler ton reflet. »

Elle constata avec effarement que c'était la vérité. Comment n'avait-elle pu s'en apercevoir avant ? Les moindres détails de son visage trouvaient leur écho dans ceux de l'ancien amour de Sarnod. Alors, par duperie, avait-elle été envoyée au cœur même de son propre tourment ? Ou bien la quête de Vendra et Gandreel était-elle bien réelle ?

« Je n'aime pas tes tours, Twk ! Je ne les aime pas du tout !

— C'est une nuit bien sombre pour se retrouver abandonnée, lui rappela le Twk. Priez pour que votre sort ne vienne pas à faiblir. »

Les indications de l'infortuné gaun s'étaient avérées exactes. Pas plus grand que le poing d'un homme, le Crapaud Obèse trônait au centre d'une vaste caverne vide qui sentait vaguement la viande avariée et dont les murs étaient maculés d'éclaboussures d'un rouge passé. Murmure d'Oiseau se l'était imaginé aussi gros qu'un brontosaure et au moins deux fois plus dangereux. Mais exception faite de ses yeux dorés et de la moire bleu-vert de sa peau scrofuleuse, le Crapaud Obèse semblait bien ordinaire.

Dans l'atmosphère sèche de cette cathédrale de poussière, Murmure d'Oiseau faisait face à la créature, ombre invisible prête à affronter un ennemi des plus tangibles qui lui renvoyait son regard.

N'avait-il pas enflé ?

Ou bien était-ce Murmure d'Oiseau qui rapetissait ?

Il fit un pas de côté pour contourner le Crapaud Obèse, et à l'instant précis où son pied touchait le sol...

CRÔÔÔAA

... il fut soulevé par le cuir gras de l'amphibien, soudain devenu énorme, et Murmure d'Oiseau se retrouva plaqué contre la paroi de la caverne. Le choc vida tout l'air de ses poumons. Quand bien même existait-il à deux endroits simultanément, cela lui fit aussi mal qu'une centaine de coups de poignard. La chair flasque et rugueuse du Crapaud, qui puait comme les eaux croupissantes d'un marais depuis longtemps oublié, le maintint ainsi pendant d'horribles minutes puis la pression se relâcha et Murmure d'Oiseau retomba, inanimé, au sol.

Lorsqu'il revint à lui, ce fut pour constater que la créature était revenue au centre de la caverne et avait retrouvé sa taille initiale. Sa peau passait sans cesse du bleu au vert et du vert au bleu. Murmure d'Oiseau comprenait désormais la nature des éclaboussures aux murs. S'il n'avait existé que sur ce seul plan de réalité, il aurait été tué sur le coup.

Après plusieurs minutes de réflexion et de repos, l'invisible serviteur de Sarnod fit deux nouvelles tentatives – la première fois en rampant et la seconde en courant – sans plus de succès. Deux fois, insensible à toute magie et coassant victorieusement, le Crapaud emplit la totalité de la caverne, écrasant à nouveau Murmure d'Oiseau contre les parois. Plié de douleur, haletant et secoué, il se sentait comme un sac de sable crevé en train de se vider. Il finit par se relever. Aux confins de la douleur, son esprit se tourna vers cette autre partie de lui-même ; celle qui parcourait les forêts d'Embelyon et ses marées champêtres aux couleurs changeantes sous le vaste ciel. C'est là-bas qu'il avait vécu avec sa femme et son fils, dans une petite maison perdue au fond des bois où ils cultivaient leur potager et goûtaient à la chance d'être trop humbles pour attirer l'attention des puissants princes et sorciers qui se battaient pour asseoir leur pouvoir sur cette contrée. Ils se moquaient bien que la Terre fût en train de mourir, du moment qu'eux étaient vivants. Mais qui savait l'âge que pouvait avoir son fils, aujourd'hui, ou si une brume d'argent était venue voiler la chevelure de sa femme ? Le reconnaîtraient-ils seulement comme un des leurs ? Un jour lointain, se dit-il, il pourrait bien à nouveau être entier et les retrouver.

Mais pour ça, il fallait qu'il survive à l'instant présent.

Comme les fois précédentes, il fixa le Crapaud Obèse, qui lui rendit son regard.

« Je me demande si tu parles. Es-tu seulement doué de raison ? Il n'y a donc rien qui puisse t'atteindre ? » lui lança Murmure d'Oiseau, craignant à moitié que ses mots ne déclenchent une nouvelle fois le pouvoir de la créature.

Mais le Crapaud Obèse n'avait cure de ses paroles, pas plus qu'il ne se préoccupait des devoirs imposés par sa servitude. La créature se contenta de le regarder et émit un vague coassement.

Crôôa...

Un esprit plus primaire aurait certainement tenté d'écraser l'animal avec un marteau puis aurait éparpillé ses restes gluants. Mais Murmure d'Oiseau ne disposait pas d'un tel outil. Sa seule arme était l'assassine nature de sa présence fantomatique. Et cela lui donna une idée. Il gardait en lui, comme une blessure à moitié ouverte, le souvenir de l'Essentielle Division. Aussi, peut-être pourrait-il s'en servir pour se diviser une nouvelle fois, mais cette fois, de son plein gré ?

Face à la créature, il lui suffit de le décider pour s'élancer des deux côtés en même temps de la caverne. On aurait dit deux ailes identiques, privées du corps qui les relierait entre elles. Comme s'il était résolu à mourir, le Crapaud Obèse enfla à toute allure, chacun de ses yeux suivant la course d'un Murmure d'Oiseau. Il émit un coassement affolé...

... puis disparut en un éclair.

Les Twk firent traverser les plaines de verre brisé à T'saïs Prime. Bien vite, elle comprit la véritable nature de ces débris et pourquoi personne ne séjournait là très longtemps. Chaque écharde de verre avait capturé la lumière de quelque instant passé et elle la restituait ici dans un délire de prismes fracturés. Durant leur voyage, elle put ainsi voir défiler sous elle nombre de scènes que lui décryptèrent les Twk : les Jardins de Mazirian, la furie de Thrang, l'immense ours-goule, et Sadlark luttant contre le démon Underherd. Elle vit le Roi Kutt Le Fou conduire sa ménagerie de monstres magiques, la Tour qui glace le sang de Kolguth et, surtout, se répétant sur des lieues, les terribles scènes du sac de Bautiku par Golickan Kodek le Conquérant et l'édification de sa sanglante pyramide de cinq cents pieds de haut, toute entière faite de chair humaine. Et oui ! Bien qu'elle préférât les ignorer, elle vit aussi nombre de reflets d'elle-même. Certains minuscules, d'autres énormes ou difformes, ou la représentant simplement en train de survoler ce paysage de folie. Puis, au bout d'un certain temps, son horreur première céda la place à une fascination malsaine qui lui commandait de regarder en bas.

« Qu'arrive-t-il à ceux qui sont obligés de traverser à pied ? » demanda-t-elle aux Twk, qui luttaient avec leur fardeau. Ils se dirigeaient vers ce qui semblait être un banc de nuages irréguliers sur l'horizon.

« Ils deviennent fous, lui fut-il répondu.

— Ils deviennent ce qu'ils voient, reprit un autre Twk.

— Ils en oublient de boire et de manger, intervint le troisième.

— Ils meurent en étant persuadés qu'ils sont à la table de Kandive le Doré ou en train de murmurer à l'oreille du mage Turjan.

— Comment Sarnod a-t-il pu créer ceci ? »

Le chef des Twk lâcha un petit rire déplaisant.

« Cela dépasse le savoir de Sarnod. Ce que tu vois est tout ce qu'il reste de l'omniscient Orbe de Parassis, brisé durant la guerre des En Dessous. Sarnod a simplement eu de la chance que les débris

retombent dans son enfer plutôt qu'ailleurs. Ils rendent la vie des ennemis qu'il a vaincus bien pire que s'ils n'y étaient pas.

— Et puis, remarqua T'saïs, le verre illumine l'EN DEÇÀ. »

Nuit et jour étaient des concepts dénués de sens dans un monde sans soleil – mourant ou pas. Tout ce qui les entourait n'existait que dans une aube ou un crépuscule perpétuels qui dépendaient de la brillance du verre brisé. En dessous, les éclats d'or et d'émeraude d'anciennes batailles, les menuets qui se dansaient à nouveau dans les salles de bal et les navires fantômes qui voguaient sans fin sur des mers asséchées faisaient naître une pauvre aurore. C'est alors que les nuages apparurent à T'saïs comme étant d'étranges ballons oblongs à la peau brune. Des membres atrophiés leur pendaient aux côtés et leurs têtes se réduisaient à de simples points. « Des mermelants volants », précisa le chef des Twk. Accrochées à ces créatures au moyen de cordes, de câbles et de poulies, on distinguait des armatures de vaisseaux, des boîtes, des nacelles ou des passerelles. Plus étrange encore, un jardin grimpant de lianes, de fleurs et de légumes pendait des coques humides de chacun des navires.

« Qui sont ces gens qui vivent ainsi ? demanda T'saïs.

— Pirates et bâtisseurs et jardiniers, répondit le Twk. Meurtriers, brigands, fermiers et marins du ciel.

— Et comment peuvent-ils être tout cela à la fois ? »

Une nouvelle fois, le chef des chevaucheurs de libellule lui sourit sans joie.

« Pour avoir été envoyée ici, toi aussi tu dois être une fripouille. Mais si tu veux y survivre, tu vas devoir devenir autre chose. »

Soudain, en dépit de ses pouvoirs, T'saïs se sentit totalement désemparée. Être ainsi trimbalée par les Twk était irritant mais se trouver à la merci d'inconnus qui ne seraient en rien soumis à sa volonté serait encore bien pire.

« Et si je ne voulais pas aller avec eux ?

— Tu n'as pas le choix. Nous ne t'emmènerons pas ainsi à l'autre bout du monde. Si tu ne nous libères pas, nous tenterons notre chance avec ton sort qui, déjà, s'affaiblit.

« En outre, ces gens vont absolument partout. »

Ce faisant, les Twk forcèrent leur allure et la déposèrent bientôt sur le pont d'un des vaisseaux. Au-dessus d'eux, le ballon vivant renifla et produisit sans tarder une série de flatulences fleuries. Le capitaine du navire l'attendait, son équipage de ruffians à quelques pas derrière lui, bien qu'elle ne pût déterminer si, de leur part, il s'agissait d'une marque de méfiance ou de respect.

Sur son œil gauche, le Capitaine portait deux bandeaux, comme si ce qu'il dissimulait avait besoin d'être solidement contenu. À droite, le dernier œil valide était d'un bleu qui rajeunissait son visage. Une barbe épaisse et noire lui dévorait les joues. Il avait cette carrure solide et musclée qu'elle aimait tant chez les hommes et il fleurait bon le tabac à pipe, ce qui n'avait rien de désagréable. Pourtant, T'saïs ne pouvait se sortir de la tête que la créature au-dessus d'eux était tout ce qui les empêchait de s'abîmer dans les débris de verre qui jonchaient la plaine, tout comme elle ne parvenait pas à oublier que, dans son monde, le Capitaine n'était pas plus grand qu'un dé à coudre.

« Bienvenue en enfer, lui lança-t-il, le visage fermé.

— Enchantée ! » répondit-elle, avec un entrain qui la surprit elle-même. Et, sur ce, elle lui jeta les Displasmes Triomphants de Panguire, un sort destiné à le soumettre à sa volonté. Mais le Capitaine gloussa et ôta l'un de ses bandeaux contre lequel le sort rebondit pour venir la frapper, elle. Soudain, T'saïs fut submergée par le besoin irrépressible de satisfaire au moindre des désirs du Capitaine.

« Ne m'obligez pas à ôter le second ! » lui dit-il avec un sourire amusé.

Fixant l'unique œil valide de l'homme et combattant les effets du sort qui, par ailleurs, avait déjà pris le pas sur sa volonté propre, elle demanda :

« Pourquoi ? Ça me tuerait ?

— Non, mais vous seriez tellement révoltée par ce qui vit dans cet œil que vous ne voudriez plus vous asseoir à mes côtés pour dîner. »

Tout de suite après la caverne gardée naguère encore par le Crapaud Obèse, Murmure d'Oiseau arriva aux abords du village où le gaun lui avait dit qu'il trouverait enfin sa proie. La voûte de la caverne était si haute que, n'eût été la pâle lueur verte des lichens, il en aurait presque oublié qu'il y avait un plafond. Toutefois, il y percevait des mouvements qui mirent ses sens en alerte.

Il crut d'abord que le village avait été édifié au milieu des os de monstres depuis longtemps disparus. Mais bien vite, il s'aperçut que l'on avait, précisément, construit le village avec ces os. Il ne faisait aucun doute que l'endroit avait jadis été le théâtre d'un déchaînement de violence. Au milieu de ces maisons d'os branlantes se hasardaient les quelques habitants qui osaient encore quitter leur abri. Livides, ils vivaient ici depuis tellement longtemps, qu'au fil des générations ils étaient devenus aveugles. Les orbites vides, les oreilles comme celles des chauves-souris et les narines énormes avides d'effluves secrets, ils marchaient lentement, sans faire le moindre bruit, tremblant à chaque pas pour une raison qui échappait totalement à Murmure d'Oiseau. Effets de la consanguinité ou peur à chaque instant de tomber sous les assauts d'un quelconque prédateur ?

Au milieu de la place centrale, un vieil homme aveugle était assis sur le crâne d'une bête grotesque à trois yeux et aux crocs surdimensionnés. Il arborait une barbe de mousse violine et ses cheveux, simples tresses de minuscules champignons blancs, se balançaient doucement. Ses robes ondoyaient et firent frémir Murmure d'Oiseau, qui répugnait à les fixer trop longtemps du regard. Il s'approcha néanmoins du vieillard et lui dit :

« N'ayez pas peur. Je suis simplement à la recherche d'un homme et d'une femme. » Il projeta les images dans l'esprit de son interlocuteur. « Les connaissez-vous ? »

Ce dernier lâcha dans un rire :

« Sais-tu qui je suis et ce que je suis ? D'un simple claquement de doigts, je pourrais te tuer. D'une simple pensée, je peux moucher ta vie comme une chandelle.

— Faites, si tel est votre bon plaisir ! Mais, le temps que nous échangeons des menaces inutiles, je pourrais, moi aussi, vous soulager du fardeau de ce que vous appelez la vie. Et cela ne me demanderait guère plus d'effort que de vous reposer la même question. Alors ? Connaissez-vous ces gens-là ?

— J'ai été initié et je puis sentir l'invisible, créature ! répliqua l'ancien, ignorant superbement la question. Je te vois dans mon esprit et tu n'es ni homme, ni oiseau, mais un mélange de l'un et de l'autre.

— Ne m'appelle pas « créature » !

— Très bien, Pas-Une-Créature, s'amusa le vieil aveugle. Sais-tu que tu es une porte ?

— Ne m'appelez pas ainsi, non plus ! » s'emporta Murmure d'Oiseau.

Il était fatigué. Son corps ne se nourrissait que de la lumière du soleil. Or le soleil appartenait à l'autre monde. Pas à celui-ci. Ici, il n'y avait qu'un insipide brouet de lumière. Les pensées d'une de ses moitiés étaient lentes et répétitives et celles de l'autre, claires et vives.

« Mais, tu es une porte, Pas-Une-Créature, reprit le vieux, en riant. Tu as oublié cela. Pourtant, même privé de mes yeux, je peux voir Embelyon qui brille à travers toi. Aussi clairement que le Crapaud Obèse était, jusqu'à très récemment encore, le protecteur de ce village.

— Vous connaissiez le Crapaud Obèse ? demanda Murmure d'Oiseau, pris par surprise.

— Un homme plus avisé aurait même pu se dire que c'est moi qui l'avais mis là, afin qu'il nous garde de nos ennemis.

— Je ne crois pas que vous soyez aussi puissant. À quelque degré que ce soit. »

Le vieil homme l'ignora et reprit.

« Si tu te tenais tranquille assez longtemps, je pourrais m'échapper d'ici grâce à toi. Je sauterais à travers ton corps et je me retrouverais dehors, à respirer l'air d'Embelyon.

— Mais même si tu disais vrai, vieil homme, lorsque tu arriverais là-bas, tu ne serais pas plus grand qu'une fourmi. Et tu partagerais certainement son destin. Voudrais-tu réellement t'évader pour finir piétiné par la première souris qui croiserait ton chemin ?

— Très juste ! répondit le vieillard en riant. Ah ! Mais peut-être que pour revoir le soleil et la surface, ne serait-ce qu'un instant, cela en vaudrait la peine.

— Alors je te promets de ne pas me tenir tranquille assez longtemps. »

L'idée que son corps puisse être une porte le troublait plus qu'il n'aurait pu l'exprimer.

« N'est-ce pas douloureux de vivre ainsi ? demanda le vieil homme.

— Tu pourrais bien te retrouver avec une plume dans le cœur si tu n'y prends pas garde.

— Tu m'y incites si amicalement ! ricana le vieillard. Quel autre choix me laisses-tu, si ce n'est celui de te franchir et de te fermer ensuite ? »

Murmure d'Oiseau sentit une brusque pression s'exercer dans son crâne, une alarme puis un écho, et bien qu'aucun des deux hommes n'esquissât le moindre geste, une grande bataille s'engagea entre leurs deux esprits. Comme à son habitude, il tenta de relier les deux rives de sa personnalité que l'on avait forcée à se séparer, à son corps défendant. Des armées de pensées se rencontrèrent sur les plaines obscures et lâchèrent un feu guerrier purificateur dans l'espace qui les séparait.

Le dîner ne ressembla guère à ce à quoi T'saïs s'était attendue. Toujours soumise à son propre enchantement et disposée à obéir en tout point au Capitaine, elle fut escortée par deux de ses lieutenants jusqu'à une cabine aux murs recouverts d'étagères chargées de parchemins et de livres anciens. Les livres portaient un lourd héritage, ayant été récupérés sur des voyageurs piégés, devenus fous ou même ayant trouvé la mort dans la plaine de glace brisée. (Plus tard, elle lui demanderait « Vous devez être versé en sortilèges », et il lui répondrait « Tous les livres ne sont pas remplis de sorts, ma mie. Pas plus qu'un homme de bon sens ne devrait trop compter sur eux. »)

D'épais hublots s'ouvraient sur le mur gauche et laissaient entrevoir les reflets du ciel au-dehors, tour à tour bleus, pourpres ou d'un vert profond. Un léger parfum d'épice flottait dans l'air, sans doute à cause des mousses qui poussaient au travers de la coque. Et en permanence, venant d'au-dessus d'eux au travers des planches du pont, un son à la fois doux et calme : la rumeur régulière du souffle du mermelant.

Des chaises et des tables qui avaient fait leur temps, si l'on en jugeait par leur état, occupaient le centre de la cabine. Sur l'une d'entre elles était dépliée une carte de la Terre mourante et, juste à côté, une autre, presque entièrement vierge, avec de nombreux croquis et notes dans la marge. Elle découvrirait plus tard qu'il s'agissait de la carte de l'EN DEÇÀ. Du moins, de ce que le Capitaine en connaissait. Sur la troisième table, tout ce qu'il fallait pour un petit festin. Une étrange volaille, servie avec des légumes et des champignons récoltés sur la coque du vaisseau. Le fumet en était si appétissant qu'il faillit la distraire de l'objet de son adoration surnaturelle.

Une fois assise et les lieutenants disparus par une petite porte ovale, le Capitaine la délivra de son sortilège. Ses battements de cœur s'apaisèrent et elle put, à loisir, laisser traîner son regard sur les livres, les chaises ou les hublots, sans être sans cesse obligée de ramener son attention sur son hôte.

Remettant son bandeau en place, ce dernier lui dit :

« Je ne l'enlèverai plus, aussi longtemps que vous vous abstiendrez de me jeter un second sort. Enfreignez seulement cette règle et je vous fais jeter par-dessus bord. Et c'est une très longue chute.

— Je me le tiens donc pour dit, répondit-elle, vaincue. Je vous suis reconnaissante de votre bonté.

— Et moi, je vous suis reconnaissant d'avoir accepté mon invitation à vous joindre à moi pour ce modeste dîner, qui réclame maintenant toute mon attention. »

Il coinça sa serviette dans son col et ne dit plus rien avant d'avoir sacrifié aux délices des pilons et des pommes vapeur, de la peau croustillante du poulet et des champignons bouillis. T'saïs dut admettre que, bien que simple, le dîner était exquis.

Pour le reste, elle n'était sûre de rien. Elle ignorait si elle était totalement prisonnière, ou seulement un petit peu, invitée ou pas vraiment, pas plus qu'elle ne savait si elle pouvait lui révéler les raisons de sa présence en ces lieux. Surtout avec un seul et dernier sort en réserve. Aussi, décida-t-elle de se laisser aller à boire du vin, amer mais pas désagréable, et à regarder le Capitaine donner libre cours à sa gloutonnerie.

Il était aussi différent de Sarnod qu'on peut l'être et, n'ayant rencontré aucun autre homme ces dernières années, le marin du ciel l'intriguait et la fascinait. Il ne faisait aucun doute que son équipage le respectait. Il n'avait pas tenté de poser la main sur elle, ni manqué d'égards à son endroit.

Enfin rassasié, le Capitaine autorisa que l'on débarrasse les plats.

« Ce n'est pas tous les jours que l'on tombe sur des visiteurs tels que vous dans les parages, dit-il. Ceux qui ne sont pas nés ici y ont été envoyés par Sarnod et les miroirs leur font perdre la raison bien avant qu'on ne les trouve. Aussi, me demandais-je, qui donc vous a ainsi dénommée T'saïs Prime et, incidemment, qu'est-ce qui vous a amenée jusqu'à nous, bardée de sortilèges et escortée sur un radeau volant par pas moins de quatre Twk ? Il y a derrière tout cela quelque chose qui me laisse perplexe. C'est un sentiment qui ne m'est pas étranger mais que je ne peux pas me permettre lorsque cela implique un danger pour la flotte. Devrais-je m'inquiéter ? »

Durant tout son discours, le Capitaine soutint son regard. Bien plus que nécessaire et d'une manière qui aurait fort bien pu passer pour du désir. Toutefois, elle se sentait sur la défensive. Devrait-elle lui mentir ? Et si elle ne lui disait pas immédiatement la vérité, qu'allait-il lui arriver ?

« Je suis à la recherche de Vendra, une femme à qui je ressemble trait pour trait, et d'un homme nommé Gandreel, admit-elle, fixant à son tour l'œil valide du Capitaine. Je vous montrerais volontiers à quoi ils ressemblent en projetant leurs portraits directement dans votre esprit, mais vous croiriez que je suis en train de vous jeter un nouveau sort.

— C'est juste. » Il affichait un large sourire qui cachait une hilarité retenue. « Je pourrais bien prendre une telle intrusion dans mon intimité pour un nouveau maléfice. Alors, laissons de côté la question de qui vous recherchez. Pourquoi les recherchez-vous ? Qui vous l'a demandé ? »

Son regard affichait maintenant une telle gravité que, même libérée des effets du sort, T'saïs se sentit obligée de lui révéler la vérité.

« Sarnod. »

S'était-il brusquement assombri ? Elle n'en était pas certaine.

« Et que ferez-vous une fois que vous les aurez retrouvés ?

— Je devrai m'en aller d'ici et les ramener avec moi.

— Et que se passerait-il si je vous demandais de m'emmener à leur place ?

— Je ne le pourrais pas, même si je le voulais, répondit-elle. Le retour serait fatal à toute autre personne qu'eux. »

La présence du Capitaine s'était soudain faite plus dominatrice. Plus pesante. Et ça la terrifia. Qu'allait-il lui faire ?

Rien. Il se rencogna dans son fauteuil et parut rapetisser.

« C'est sans importance, lâcha-t-il dans un soupir. Je n'aurais pas pu laisser mon équipage derrière moi. Nous sommes pratiquement mariés. »

T'saïs s'en voulait d'avoir cédé à cette peur irraisonnée.

« Et... Je me demandais comment vous aviez perdu votre œil.

— Hein ? Je ne l'ai pas perdu. On me l'a enlevé.

— Pour mettre quoi à la place ?

— Sarnod me l'a pris. » Une manière pour le Capitaine de ne pas répondre. « Il m'a banni ici, moi et mon équipage. Au fil de ces longues années, nous avons fait naître toujours plus de

mermelants qui ont rejoint la flotte. Nous cherchons un passage mais pour nous il n'y en aura jamais. »

Un instant, il parut ployer sous le poids des ans.

Pourtant, elle savait quoi répondre. Ou du moins le croyait-elle.

« Alors je suis votre prisonnière ?

— La vengeance est pour les fous et, par bien des aspects, elle est pire que la folie, répondit son hôte, non sans une certaine lassitude. Vous n'êtes qu'un instrument, T'saïs. Et ce que cela implique m'inquiète bien plus, en vérité. Cette vie est déjà bien assez dangereuse. Nous ne savons pas où nous sommes ni où cela va finir, même si j'ai voué ma vie à le découvrir. Alors vous êtes peut-être un pas de plus vers cette découverte. Ou simplement une nouvelle perfidie de Sarnod. »

En entendant cela, T'saïs fut tout près de fondre en larmes mais elle se retint.

« Je m'en voudrais de mettre pareille détresse à votre cœur, la réconforta le Capitaine.

— Cet endroit est seule cause de ma détresse. N'avez-vous donc pas vu tous ces échos de moi dans les débris des miroirs ?

— J'aurais difficilement pu ne pas les remarquer.

— Ils me bouleversent. Je ne suis pas moi-même. Seulement le reflet d'un reflet.

— Et quand bien même, l'apaisa le Capitaine, sa voix maintenant caressante comme la soie. Ces reflets ont attisé ma curiosité au point de vouloir vous rencontrer en chair et en os.

— Votre gentillesse ne suffira pas à apaiser mes doutes. Seule la connaissance le pourrait. Sauriez-vous d'où je viens ?

— Il se trouve que je le sais, répondit-il. Par ces livres qui nous entourent. »

C'est ainsi qu'il entreprit de lui raconter l'histoire de T'saïs et T'saïn et de ce qui leur était arrivé. Il lui parla aussi de Turjan et de sa quête. Il était un magnifique conteur et elle l'écouta, tour à tour horrifiée et captivée, voulant en savoir plus. Toujours plus. Lorsqu'il eut terminé, que disparurent les mystères d'Embelyon qu'avait un temps fait renaître le Capitaine et qu'ils se retrouvèrent assis l'un à côté de l'autre, T'saïs dit dans un souffle :

« Mais je ne suis rien de tout cela.

— En êtes-vous certaine ? »

Son unique œil bleu semblait capable de la transpercer jusqu'au plus profond de son être.

« Sûre et certaine. »

Tout à coup, s'emparant d'une lame cachée dans sa botte, il la lança dans la direction de T'saïs. À sa grande surprise, elle attrapa la dague au vol alors même qu'elle passait tout près de son oreille gauche.

« Coup de chance », se défendit-elle.

Son hôte lui lança une pomme qu'elle empala proprement sur la pointe où elle resta là, rouge et transpercée de part en part.

« Bien sûr. De la chance. Du moins si ce mot a un sens différent de celui que je connais.

— Ce n'est pas ce que je veux, se récria-t-elle. Ce n'est pas moi. »

S'apercevant qu'elle le pensait, elle laissa tomber la dague et la pomme rebondit sur le sol.

Par-dessus la table, le Capitaine lui saisit la main. La sienne était rêche et calleuse et ce contact lui plut.

« Parfois, il suffit simplement de savoir ce que l'on vous a caché. Pas besoin de s'en servir pour que cette connaissance soit utile. »

T'saïs Prime le dévisagea, comme s'il venait de dire la chose la plus juste du monde.

« Demain, vous vous joindrez à l'équipage et je vous aiderai dans votre quête. Et vous, vous nous aiderez dans la nôtre. Car, hélas, je sais où l'on peut trouver celle que vous cherchez. »

Au flux et reflux de la bataille qui faisait rage, la pression s'accumulait jusqu'à l'intolérable dans la tête de Murmure d'Oiseau. Au point que quelque chose en lui qui était toujours resté de glace commença à s'enflammer. Aussi, lança-t-il un long cri dans le vide, gémissant de douleur dans l'espoir de briser l'emprise du vieil homme.

« Je ne suis une porte pour personne ! »

Le son de sa voix fut si fort qu'il incita les pauvres habitants du village à chercher refuge parmi les os blanchis qui jonchaient le sol.

Face à lui, le vieillard bascula en avant et, dans un soupir, admit sa défaite.

« J'ai étudié longtemps et assidûment pour en arriver là. Il faut croire que ce n'était pas assez. »

Murmure d'Oiseau remarqua que, dans l'affrontement, la barbe de son adversaire avait été réduite en cendres. La fumée qui embrumait ses yeux s'était levée et il plantait son regard droit dans celui de l'intangible servant, qui fut enfin capable de percer à jour son déguisement.

« Comment n'ai-je pu te reconnaître avant ?

— Il semblerait que, même toi, il t'arrive de ne pouvoir voir que ce qui est visible, conclut Gandreel dans un sourire.

— Apparemment. À moins que je ne sois plus moi-même.

— Que devient donc la tour ? demanda le magicien. Je m'en souviens comme d'un endroit heureux. Lorsque Sarnod était parti faire la tournée des confins de son domaine, Vendra et moi avions voulu aller festoyer avec les habitants des villages voisins. La tour avait invoqué pour nous du vin et de la nourriture à n'en plus finir. La musique était pleine d'entrain.

— Elle est comme elle a toujours été.

— Et mon frère ?

— Le cœur de votre frère a changé. Il souhaite que vous reveniez avec moi.

— Serait-ce une plaisanterie ? J'ai perdu Vendra par sa faute et été réduit au seul pouvoir de plier ces pauvres environs à ma volonté. Mon frère est vindicatif et le bannissement est le pire des

affronts faits à cette Terre mourante. J'ai bien souvent cherché un moyen de sortir d'ici mais pourquoi irais-je avec vous ?

— Je ne suis qu'un docile serviteur, soupira Murmure d'Oiseau. Je n'ai pas d'affection particulière pour Sarnod et tout ce que je souhaite, c'est retourner à Embelyon et me retrouver moi-même, et avec ma famille.

— Pensez-vous que votre famille vous reconnaîtrait ? chuchota Gandreel, même si toute tentative de discrétion s'avérait dérisoire après le funeste hurlement de Murmure d'Oiseau.

— Je ferais en sorte qu'il en soit ainsi. » Mais en disant cela, il savait qu'il se pourrait bien qu'ils ne le reconnaissent jamais ou, même, qu'ils soient déjà morts.

Gandreel détourna le regard. Exactement comme si Murmure d'Oiseau venait de dire quelque chose d'incroyablement triste.

« Je viendrai avec vous et, ensemble, nous marcherons vers notre destin.

« Je peux voir le portail qui conduit à Sarnod mais je ne peux y faire passer que des objets, pas moi. Et il en sera toujours ainsi.

— Ainsi c'est vous qui avez envoyé le Nez de la Mémoire ?

— Oui, acquiesça Gandreel. Dans l'espoir que cela pourrait faire changer mon frère d'état d'esprit. Ce qui semblerait bien être le cas, s'il faut vous en croire.

— Quoi qu'il en soit, il nous faut partir maintenant, et sans tarder, le pressa Murmure d'Oiseau qui entendait s'approcher des sons ô combien inquiétants. J'ai tiré bien des choses de leur sommeil.

— Indéniablement. Raison de plus pour ne pas traîner. »

S'extirpant des ténèbres de la voûte, les plus mortelles créatures qu'hébergeaient ces lieux et pour qui le cri de Murmure d'Oiseau avait été aussi retentissant qu'une falaise tombant dans la mer venaient vers eux. Il invoqua le sortilège de Vitesse Insurpassable et emporta Gandreel loin d'ici.

Depuis trois mois, dont deux qu'ils étaient amants, T'saïs Prime et le Capitaine (qui, une nuit, lui avait murmuré à l'oreille son véritable nom) survolait La Plaine des Miroirs de Folie. Durant trois mois, ils cherchèrent mais, de Vendra, ils ne trouvèrent aucun signe. De l'être de chair et de sang, en tout cas ! Car de son existence, ils n'en avaient que trop. Il leur suffisait pour cela de baisser les yeux pour se confronter à son fantôme. Pas une seule fois durant ces trois mois, elle n'imagina que le Capitaine pouvait retarder le plus possible leur arrivée à bon port. Il y avait trop de choses susceptibles de la distraire.

À commencer par ses rêveries.

Un soir, alors qu'ils seraient seuls après de frénétiques ébats, sa tête reposant sur son torse velu, elle lui demanderait :

« Pourquoi m'avoir choisie, alors qu'il y a tant d'autres *moi* ? »

Et dans un souffle plus doux encore que celui de Murmure d'Oiseau, il lui répondrait :

« Car tu es la seule T'saïs Prime. Ce petit duvet au creux de cou que j'aime tellement embrasser n'est qu'à toi seule. Ce regard d'amusement perplexe n'appartient qu'à toi. Et ça ! Et encore ça... »

Au bout d'un moment, à nouveau rassasiée, à nouveau comblée, elle s'endormirait certaine de la sincérité de ses réponses.

Mais en fin de compte, bien qu'ils aient voyagé loin et depuis longtemps, et en dépit des dangers qu'il leur fallait affronter quotidiennement, T'saïs Prime ne pouvait plus ignorer que chaque fois qu'ils approchaient des falaises orientales qui marquaient la fin de leur monde, le Capitaine murmurait quelques mots à l'oreille de son second. Et le lendemain, les falaises n'étaient soudain plus aussi proches. Aussi, posa-t-elle enfin la terrible et pourtant bien simple question : *pourquoi ?* Et dans l'œil du Capitaine, elle lut que, cette fois-ci, il l'amènerait à destination plutôt que de lui mentir à nouveau.

Une semaine plus tard, à nouveau seuls, mais cette fois à bord d'une chaloupe sanglée sous le ventre d'un bébé mermelant, ils s'approchaient de l'endroit où la mer de verre brisé rencontrait la muraille d'une falaise qui s'avançait en saillie droit devant eux. Sculpté dans la roche qui s'effritait, en partie cachée par le lierre, c'était son propre visage qui faisait face à T'saïs.

« Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-elle au Capitaine.

— C'est là que vit celle que tu cherches. Dans la maison en haut de la falaise. À toi de voir ce qui est réel, et ce qui ne l'est pas.

— Pourquoi dis-tu ça ? le questionna-t-elle en le prenant dans ses bras.

— Certaines vies ne sont qu'illusions. Certains endroits sont plus réels que d'autres », se contenta de répondre le Capitaine. Sur ces mots, il ôta le second bandeau de son œil pour le mettre sur celui de T'saïs. « Fais-en ce que bon te semblera. »

Elle comprit que ce n'était pas à elle que s'adressaient ces paroles.

« Tu as vingt-sept taches de rousseur sur le dos, lui lança tristement son amant, alors qu'elle débarquait sur la falaise. Tu as une cicatrice sur le poignet gauche, là où tu te l'es cassé en tombant de cheval. Au réveil, tes cheveux sentent la lavande. Tu détestes le bourdonnement des abeilles mais tu adores le miel. »

Dans la maison, T'saïs Prime trouva une femme qui lui ressemblait énormément, n'eussent été les touches de gris qui cendraient sa chevelure. Elle était assise sur un trône d'or délabré au milieu d'une salle de marbre nu. Tout autour d'elle, des restes de squelettes, enfouis sous une montagne de crânes. Sur certains, il restait encore de la chair. Il y flottait une odeur atrocement douce, comme si on avait tenté de faire disparaître une autre fragrance.

T'saïs Prime s'approcha prudemment.

La femme leva la tête et lui adressa un sourire sinistre.

« Mais, me voilà donc qui approche ! dit-elle. Pourquoi le miroir ne cesse-t-il de bouger, alors que je le voudrais immobile ?

— Seriez-vous Vendra ? demanda T'saïs qui se frayait un chemin au milieu des ossements.

— Oh ! Ainsi, le miroir parle ! Et il use du nom que je me suis choisi et non pas de celui que l'on m'a donné. Même si, au fond, je suis et je resterai à jamais mon propre reflet. À cela, je ne puis échapper.

— Pourquoi y a-t-il autant de cadavres, ici ? »

T'saïs n'aimait pas du tout ce silence ouaté, cette sensation d'être arrivée immédiatement après qu'une chose terrible se soit produite.

« Eux ? » De sa main baguée, Vendra désigna vaguement les restes humains. « Ils ont survécu à la plaine de verre brisé pour me servir. Ils ont escaladé la falaise mais ils avaient toujours les miroirs au fond d'eux. Au point d'en oublier de manger et de boire et finalement, d'en mourir.

— Mais, pourquoi ?

— Parce que me contempler, c'est contempler le miroir en lui-même, répondit Vendra, un sourire carnassier sur les lèvres. Je suis un souvenir de la Terre mourante. J'en suis un reflet, tout comme toi. Mais qu'importe qu'ils soient morts. D'autres viendront. C'est ça, la voie des ombres.

— Un sort ?

— Je ne puis quitter cet endroit de mon propre chef, esquiva-t-elle. Mais j'ai appris quelques enchantements de la bouche de certains de mes adorateurs. C'est ainsi que j'ai édifié ce manoir. Encore de cette manière que j'ai sculpté le visage sur le roc de la falaise ou bâtit le phare, oui, le phare. Le phare, le phare, le phare, le phare... »

Derrière le nectar, T'saïs avait bien perçu le venin et elle souleva le bandeau de son œil. Il lui fallut quelques minutes pour que se dissipe l'irrépressible envie de s'allonger au milieu des cadavres qui s'était emparée d'elle.

Vendra soupira et sa voix reprit des intonations un peu plus normales. Elle se mit à fixer T'saïs avec une intensité presque surnaturelle.

« Je vous ai libérée des effets de votre propre sort, dit cette dernière. Et je l'ai fait de mon plein gré. Mais si jamais vous essayez de m'envoûter une nouvelle fois, je vous jette du haut de la falaise, et croyez-moi ! C'est une très longue chute, jusqu'en bas.

— Moi non plus, je n'ai tué personne de mon plein gré », lâcha Vendra, dans un long soupir.

Puis, elle continua comme si rien ne s'était passé. Incapable de seulement porter un regard sur T'saïs.

« Toi, tu n'es pas le double d'un double. Pourquoi es-tu ici ? »

Un instant, T'saïs fut tentée de ne pas lui répondre.

« Sarnod m'a envoyée pour que vous reveniez avec moi », avoua-t-elle finalement, même si, au fond, l'idée de voyager en sa compagnie lui faisait presque autant horreur que celle de retourner au service du vieux mage.

Vendra émit un petit rire amer. Du sel sur une plaie.

« Sarnod est un homme cruel mais il a fait preuve de bonté une fois, envers moi : me laisser me choisir un nom qui ne me rappellerait pas sans cesse que je ne suis qu'un reflet. Même si mes ambitions me forcent à l'accepter, aujourd'hui.

— Et lorsqu'il me créa à mon tour, comprit T'saïs Prime, il me donna le nom d'un reflet, mais me cacha tout de mes origines, de sorte que je pense être l'original.

— Il a fait preuve de bonté, une fois. Une seule fois, répéta Vendra.

— Il se languit en votre absence », insista T'saïs, même si elle n'en avait aucune idée.

À bien y regarder, elle ne ressemblait pas tant que ça à Vendra et en prendre conscience lui remit du baume au cœur. Elle repensa, alors, au Capitaine, qui l'attendait sur son vaisseau. *Que feras-tu ?* lui avait-il demandé. *Je l'ignore*, avait-elle alors répondu.

À cet instant, les yeux de Vendra s'étrécirent.

« Et Gandreel ? »

Elle paraissait soudain plus jeune et sans malice.

« Sarnod vous pardonne à tous les deux. Je suis là pour vous ramener. Quelqu'un d'autre est à sa recherche. »

Vendra se leva de son trône en ruine comme une très vieille chose qui reviendrait lentement à la vie.

« J'aimerais tant ! dit-elle d'une voix qui paraissait à la fois lasse et pleine d'espoir. Même si ce n'est pas la vérité.

— On m'a donné le pouvoir de vous renvoyer là-bas, ajouta T'saïs, mais je ne reviendrai pas avec vous. Vous n'aurez qu'à dire à Sarnod qu'il lui faudra d'abord me tuer.

— Pauvre petit reflet, ricana Vendra. Il ne vous tuera pas. Il se contentera de vous bannir ici. »

Une fois que Vendra fut partie, T'saïs usa de son dernier sort pour réduire le manoir en poussière et rendre à la paroi de la falaise qui dominait la plaine de verre l'oubli de l'anonymat.

Ensuite, elle rejoignit le Capitaine sur leur navire.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda-t-il.

Et, souriant tout en lui rendant son bandeau, elle lui répondit :

« Tu as dix-sept cicatrices sur tout le corps. Quatre sur le bras gauche, trois sur le droit, deux sur le torse, trois dans le dos et les autres sur les jambes. Sept proviennent d'armes blanches, les autres de sortilèges et d'autres types d'armes. Si tu portes la barbe, c'est pour dissimuler ton menton fuyant. Lorsque tu dors, tu ronfles comme une âme errante. Tu es aussi loyal et bon que tu es obstiné et têtu. Il n'y a rien sous ton second bandeau, si ce n'est une cicatrice toute ridée. »

Cette réponse sembla satisfaire le Capitaine.

Les beuglements de la Bouche tirèrent Sarnod du somme qu'il était en train de faire sur son divan, tout en haut de la tour. Il rêvait du lac, frais et profond. Une vision d'autant plus vivace que l'une de ses mains desséchées était venue flotter dans le bol d'eau qu'il avait placé sur la table à côté de lui.

« Ils sont de retour de l'EN DEÇÀ ! Ils sont de retour ! »

Son cœur s'emballa et il se leva d'un bond, rajusta ses robes bleu-vert et descendit vers le Vestibule de la Vigie pour se poster devant les deux yeux et la Bouche, désormais silencieuse. À

travers l'immense fenêtre ovale, le soleil réchauffait inopportunément les grandes dalles de marbre. La pièce, pourtant immense, semblait petite et étouffante, comme un piège.

« Ainsi, un terme va-t-il enfin être mis à tout ceci », déclama la Bouche. Ce qui n'était en rien rassurant aux oreilles de Sarnod.

Un son, comme un cri qui déchirerait le monde. Son frère apparut, alerte et splendide dans ses robes blanches, en dépit des taches qui étaient apparues sur ses mains et des pattes-d'oie qui s'étaient dessinées au coin de ses yeux.

Il fixait Sarnod avec une perplexité qui, il s'en doutait, devait se peindre elle aussi sur son visage. En le voyant, pourtant, il ne ressentit aucun élan d'amour fraternel, pas plus qu'il n'eut la satisfaction de sentir le fer fiché dans son cœur cesser de le torturer. Au contraire, il se sentait plus mal et plus troublé que jamais.

À moins que ce ne fût que le choc des premières impressions. Impressions encore renforcées par le souvenir de leur séparation. Aussi, le vieux sorcier fit-il le premier pas pour accueillir son cadet.

« Bienvenue à la maison, mon cher frère, après de si longues années d'exil, noyées dans la tristesse et la confusion. »

Gandreel fronça davantage encore les sourcils et coupa court aux effusions.

« Il était déjà assez pénible de revoir celui qui n'est plus mon frère mais vous, vous n'êtes même pas Sarnod. Alors, qui êtes-vous ? »

Son ton s'était durci et le vieux mage ne percevait dans cette voix aucune trace de bienveillance.

« De quel droit êtes-vous ici ? » reprit Gandreel.

Venu de quelque part sur sa gauche, la voix de Murmure d'Oiseau se fit entendre, chargée d'une émotion inattendue.

« Si vous n'êtes pas Sarnod, à qui donc ai-je été asservi toutes ces années ?

— Avez-vous perdu l'esprit tous les deux ? se défendit le mage. L'EN DEÇÀ vous aurait-il dérobé les derniers restes de votre sens commun ? Je suis Sarnod et, toi, tu es mon frère que j'ai, je l'admets, exilé à tort. Et toi, Murmure d'Oiseau, tu me dois obéissance ou il t'en coûtera car je suis ton maître.

— J'obéirai mais que voulez-vous de moi ? » Le serviteur invisible s'était rapproché très, très près du magicien. Avant même que Sarnod n'ait pu répondre, la Bouche intervint :

« Parfois, les reflets deviennent des ombres.

— Peut-être bien, murmura Murmure d'Oiseau, mais quel est le rapport ? »

Le cri se fit à nouveau entendre et Vendra jaillit de la Bouche. Si elle n'était pas moins vieille que Gandreel, elle paraissait moins marquée par les années. Personne ne l'accompagnait.

« Et maintenant, mon service sera deux fois plus compliqué », se plaignit Murmure d'Oiseau à Sarnod. Mais l'arrivée de son amour déchu l'avait détourné de sa présence et lui avait presque fait oublier l'insulte de Gandreel.

« Vendra ! Parfaite Vendra ! » lança-t-il, pour goûter la saveur de ces mots passant ses lèvres. Une bouffée de panique le submergea lorsqu'il s'aperçut qu'il ne ressentait rien. Ni passion ni haine. Rien du tout.

Pour sa part, Vendra n'avait d'yeux que pour Gandreel, qui la contemplait avec autant d'amour que Sarnod d'indifférence. Ils s'enlacèrent, tournant le dos au vieux sorcier. Les voyant ainsi réunis, il eut un moment d'hésitation sur la conduite à adopter.

« Tu es plus belle que jamais, déclama Gandreel.

— Toi, tu es moins beau qu'avant, mais toujours bien plus que ton frère. Qu'allons-nous faire, maintenant que nous sommes libres ?

— Je pourrais jouer du luth, répondit Gandreel avec malice. Toi tu chanterais et nous retournerions à la cour du Roi Lézard, s'il existe toujours. »

Vendra rit, car son humour lui avait manqué.

« Que préférerais-tu, mon amour ? Jouer pour quelques piécettes ou devenir puissant grâce à notre magie ? J'ai appris bien des choses dans l'EN DEÇÀ et je pourrais en faire bon usage. »

Gandreel la dévisagea un instant, comme s'il ne savait plus trop quoi penser d'elle.

« Qu'importe, dès l'instant que nous sommes vivants, ensemble et dans le vrai monde ? »

Bien qu'elle parût être d'accord, Sarnod perçut son insatisfaction.

Enfin, elle reporta son attention sur lui. Ses lèvres retroussées dans un rictus méprisant, elle le toisait par-dessus l'épaule de Gandreel, les bras enlacés autour du cou de son amant, comme s'ils ne devaient plus jamais être séparés.

« Son serviteur avait négligé de me dire qu'un étranger était maintenant le seigneur de la tour, dit-elle. Qui êtes-vous ? Vous n'êtes pas Sarnod. »

D'entendre pareilles accusations de la bouche de Vendra, même s'il ne ressentait presque rien pour elle, le terrifia. Aussi, le lui hurla-t-il, à elle et à Gandreel qui s'était retourné pour lui faire face.

« Je suis Sarnod et c'est ma tour. Vous allez m'obéir ! »

Mais même en disant cela, le vieux mage se faisait la sensation d'être un acteur en train de jouer une pièce. C'était cette étrange confusion, la véritable raison de sa colère. Comme si, chaque fois qu'il prononçait son nom – Sarnod – il y croyait un peu moins.

Il était prêt à leur jeter un nouveau sort, lorsque la Bouche intervint.

« Il n'est que de peu d'intérêt de discuter avec quelqu'un dont l'opinion est déjà faite.

— Pas plus qu'il n'y en a à servir quelqu'un dont l'esprit n'est pas clair », reprit Murmure d'Oiseau, au plus vif déplaisir du mage.

À cet instant, un nouveau cri annonça une troisième arrivée.

Apparut une haute silhouette, nimbée d'ombres et de fumée. À mesure qu'elle s'avançait, les volutes se dissipèrent et le visage qui fut ainsi révélé à Sarnod était celui de... Sarnod. Il vacilla et sentit quelque chose se briser en lui.

« Quelle est donc cette nouvelle imposture ? Est-ce là ton œuvre, Murmure d'Oiseau ?

— Ma seule imposture est cette double vie que je suis contraint de mener, répondit l'intangible serviteur. Je ne suis pour rien dans tout ceci.

— Imposture ? se récria Gandreel. Et que dire du fait d'être attiré ici par les fausses promesses d'un homme qui n'a aucune des prérogatives pour les honorer ? »

Avant de jeter à l'ancien Sarnod un regard haineux que rehaussait la ligne éclatante d'un sourire carnassier, le nouveau se tourna brièvement vers Gandreel.

« Oh, mais il n'y a aucune imposture, ici. Je suis Sarnod. Lui n'est que le poisson géant que j'avais pêché, enchanté et laissé à ma place. Je l'avais chargé de presque tous mes sorts et souvenirs, dans le but que personne ne tente de tirer parti de mon absence. Un poisson, ni plus ni moins.

— Plus un mot ! cria Sarnod. Tu es un imposteur !

— Non ! Toi, poisson, n'ajoute plus un mot, cingla le nouveau venu en claquant des doigts. Penses-tu que j'autoriserais quiconque à utiliser ma magie contre moi ? Et crois-tu que, maintenant que je suis de retour, je te laisserais tes pouvoirs ?

« Puisque tu as failli, en tant que défenseur et en tant que protecteur, je décrète que cette année de Gabegie Poissonnière s'achève à l'instant ! »

Les mots se tarirent dans la gorge de l'ancien Sarnod et il se retrouva là, bras ballants, sans même pouvoir émettre le moindre son. Immobile, il ne pouvait plus que regarder les autres qui le regardaient à leur tour. Sa peur n'avait plus ni voix ni geste. La folie le gagnait peu à peu mais aucun exutoire ne lui était permis. Il essayait mais en vain. Quels souvenirs étaient vrais ? Quels autres n'étaient qu'illusions ?

« Je ne suis pas certain de savoir qui servir, maintenant. Ni pourquoi, énonça Murmure d'Oiseau.

— J'étais allé chercher conseil au sujet de mes erreurs, reprit Sarnod en se tournant vers Gandreel et Vendra, une douleur qui n'avait rien de physique se peignant sur son visage. Je suis allé rencontrer certains de mes confrères, afin qu'ils m'aident à corriger les défauts qui, par le passé, ont conduit à de telles créations, par exemple. » D'un simple coup de menton, il indiqua Vendra. « Et me voilà de retour, averti de votre présence en ces lieux, pour me retrouver face à des scélérats que je pensais avoir exilés depuis bien longtemps. Le frère fourbe et la maîtresse inconstante. De quel droit pensez-vous pouvoir vous soustraire à votre exil ?

— Essaie simplement de nous jeter un sort, le menaça Vendra, et je te jure que je te condamnerai à un enfer bien pire que celui que tu nous as fait subir. Je ne me suis pas enfin échappée de cet endroit pour y retourner.

— Insignifiantes menaces, émanant d'un esprit insignifiant.

— Mon frère ! intervint Gandreel. Ne le prends pas ainsi !

— Le choix ne t'appartient pas, répliqua Sarnod, avançant d'un pas dans leur direction.

— Gandreel ! Ressaisis-toi ! Nous devons tuer Sarnod, si nous voulons être libres, lança Vendra. Nous devons les tuer tous les deux ! »

Même sous la pression d'une telle menace, Celui-Qui-N'était-Pas Sarnod remarqua le regard étrange que Gandreel coula vers sa compagne. Comme si elle était une simple étrangère.

« Nous ne pouvons pas le tuer. Même ainsi, il reste mon frère.

— Ce serait faire acte de miséricorde, répondit Vendra.

— Assez ! les coupa Sarnod. Rien n'est venu adoucir le souvenir de votre trahison et, si le poisson a un fer dans le cœur, moi, j'en ai deux.

« Puisque, apparemment, l'exil n'est pas assez définitif, le seul châtiment est la mort ! »

Sur ces mots, Sarnod invoqua le sort de Giration Jusqu'à Ce Que Mort S'Ensuive et tenta d'élever Gandreel dans les airs. Mais ce dernier contra l'enchantement avec quatre petits mots et au prix d'un effort qui fit saillir les veines de son cou. L'énergie de l'attaque magique fut évacuée par la Bouche et se dissipa dans un Ailleurs supposé. Gandreel retomba lourdement sur le sol.

« Tes misérables sortilèges ne te sauveront pas indéfiniment ! » menaça Sarnod, alors que, un genou à terre, son frère se relevait péniblement.

Il prononça alors la formule de Dissolution Interne, afin de faire vivre à Gandreel et Vendra une atroce agonie. Mais, malgré sa souffrance, Vendra trouva la force de formuler quelques mots dans une langue que Celui-Qui-N'était-Pas Sarnod ne reconnut pas. La magie du vieux sorcier fut à nouveau déjouée. Projetée contre un pilier par la violence du choc, Vendra se releva lentement. Du sang coulait d'une blessure au front.

« Arrête, mon frère ! Par pitié !

— Pitié ? croassa Sarnod. Que le noir Thial vous crève les yeux ! Que Kraan plonge vos cerveaux vivants dans l'acide ! » Si, jusque-là, son port avait pu paraître impérieux, il était désormais impérial. « Ma seule pitié serait de vous réduire à l'état de charogne, tous les deux, afin qu'ensemble, vous régaliez les animaux de vos dépouilles. »

S'il y avait de la tristesse dans les yeux de Sarnod, alors, le poisson fut incapable de s'en rendre compte.

C'est à cet instant que le mage invoqua le plus terrible de ses sorts : l'Excellent Jet Prismatique, qui allait darder vers eux une salve de couleurs assassines qui leur infligerait une mort cruelle. Les rayons commencèrent à jaillir à la pointe de son bras levé et gagnèrent bien vite en brillance. En désespoir de cause, Gandreel et Vendra prononcèrent quelques formules de protection qui, ensemble, pourraient ralentir l'inéluctable, sans pourtant les en préserver totalement. Le mage éclata d'un rire dément.

« Hélas, vous n'avez pas d'alliés, ici. Murmure d'Oiseau et le poisson sont miens et je peux les lancer à ma guise sur vous pour nous sortir de cette impasse. »

D'un geste théâtral, il pointa sa main libre en direction de Celui-Qui-N'était-Pas Sarnod.

« Que ce stupide poisson redevienne ce qu'il était auparavant ! »

Au plus grand soulagement de l'imposteur, l'hameçon se décrocha de son cœur. Il sentit sa chair humaine fondre et être immédiatement remplacée. Il enflait, grandissait, jusqu'à ce qu'il fut, de

nouveau, un poisson géant aux écailles bleu-vert, se tenant en équilibre sur ses nageoires et dont les branchies avaient désespérément besoin d'eau. Ses pensées humaines cédaient progressivement la place à d'anciens instincts. Il tenta, en vain, de parler alors que tous ceux qui le regardaient, sidérés, semblaient rapetisser à ses yeux.

« Et maintenant, poisson, dévore mes ennemis ! ordonna Sarnod. Quant à toi, Murmure d'Oiseau, use de tes armes invisibles et qu'à vous deux, vous mettiez un terme à ce combat !

— À tes ordres, Sarnod, répondit Murmure d'Oiseau. Mais avec ce poisson qui encombre le sol, je vais avoir du mal à atteindre tes ennemis. »

Confus, furieux et terrifié, le poisson Sarnod s'accrochait encore aux dernières pensées humaines qui l'habitaient.

« Je suis Sarnod ! » et son hurlement saisit tous ceux qui se trouvaient dans le Vestibule de la Vigie. Même le puissant sorcier. L'arc-en-ciel au-dessus de sa tête faseilla. À genoux, Gandreel leva les yeux vers le monstre lacustre. Vendra le fixa au travers des brumes de la douleur.

« Le poisson croit qu'il est toi, mon frère. Et par conséquent que c'est toi l'imposteur.

— Peut-être pourrions-nous l'encourager un peu, insinua Vendra en concentrant toute son attention sur l'animal. Le sort de Sarnod exige bien trop de lui pour qu'il puisse faire face à un second danger. »

Le poisson regardait ces étranges créatures qui faisaient ces drôles de bruits. Sans en comprendre le sens, il lâcha un ultime « Je suis Sarnod » et, pour finir, il mit un terme à tout conflit et discussion d'un simple bond en avant vers ce qu'il percevait, maintenant, comme la source de tous ses maux. En deux bouchées, il avala un Sarnod stupéfait qui protesta en vain. Son arc-en-ciel s'évanouit en une dernière incandescence. Le poisson se contorsionna jusqu'à la grande fenêtre, passa à travers et plongea enfin dans les profondeurs glacées du lac qui l'enveloppèrent comme une seconde peau.

Les effets de tous les sorts de Sarnod se dissipèrent après son ultime cri. Sur un long soupir, Murmure d'Oiseau se retrouva à Embelyon. Plus loin encore, T'saïs ressentit en elle un changement au plus profond d'elle-même et les péroraisons de la Bouche s'étouffèrent à mesure que le poisson plongeait toujours plus profond vers le lit envasé du lac. Et alors que s'achevait la dernière quête du mage Sarnod, ne demeurait plus qu'oubli, vide, abandon et orgie de salamandres en ces lieux où la lumière du soleil agonisant ne perçait que pauvrement, comme un souvenir qui s'enfuyait.

Postface

Ma première rencontre avec Vance date d'une sortie que nous avions faite à la bibliothèque avec mon école. Il s'agissait de sa novella, *Les Maîtres des dragons*. J'avais douze ans et ça m'a tellement plu que j'ai immédiatement cherché les livres de *La Terre mourante*. Enfant, j'adorais le côté aventure et l'imagination débridée de Vance. Adulte, mon affection pour lui n'a fait que grandir, car il y a tellement de choses dans ses histoires que je n'avais pas vues plus jeune. Cugel, par exemple, est le genre de personne qui fait tout ce qu'il faut pour survivre dans un monde particulièrement âpre. Ça fait plus de lui un antihéros qu'un héros, car ses actions sont moralement

discutables. Parfois, il se laisse aller à une cruauté gratuite. Ce qui le sauve, ce sont les salopards qu'il croise sur sa route. Il doit toujours affronter quelqu'un de pire que lui.

J'apprécie aussi tout particulièrement l'imagination de Vance, même en tant qu'adulte. Lorsque, adolescent, vous lisez ses histoires, vous ne faites pas attention à toutes ses qualités. Vous avez tendance à voir dans le texte ce qu'on a voulu y mettre, plutôt que ce qu'on y a mis vraiment, et vous êtes beaucoup plus indulgent sur les carences stylistiques. Aussi, je n'avais pas la sensation que Vance était nécessairement plus brillant que n'importe quel autre auteur que je lisais à l'époque. Mais avec le recul, je suis plus à même d'apprécier sa maîtrise de l'écriture et son sens de l'humour particulièrement noir. En outre, son idée de « scientifantasy », ou de SF dans un futur tellement lointain qu'on pourrait la lire comme de la *fantasy*, a eu un impact décisif sur ma propre écriture. Je n'ai pas vraiment de *background* scientifique mais j'aime l'idée que le lecteur puisse interpréter le texte dans ce sens ; se dire qu'un sort pourrait très bien être la résultante d'une forme avancée de nanotechnologie qui nous serait inconnue pour le moment. C'est pourquoi Vance – tout comme Cordwainer Smith – a eu une énorme influence sur mon roman *Veniss Underground* et sur les nouvelles qui s'y rattachent. Sans eux, jamais je n'aurais écrit de science-fiction.

L'influence de Vance est, me semble-t-il, plus vaste encore. Certains auteurs ont eu une carrière longue et prolifique et cette seule longévité en aura fait des icônes. Mais pour Vance, c'est différent. Car il aura été un grand innovateur auquel tous se sont rattachés. Je doute que certains aspects de mon travail – et de celui d'un certain nombre d'autres auteurs – auraient pu exister sans le sien. Son influence est évidente chez tellement d'écrivains d'horizons très divers. C'est parce que vous pouvez interpréter la *Terre mourante* de tellement de manières. Vous pouvez les lire comme de la *fantasy*, comme de la science-fiction ou même comme une fiction postmoderne. Il y a tellement de choses dedans. C'est, pour moi, ce qui en fait un classique qui est toujours dans le cœur des auteurs et des lecteurs.

Jeff VanderMeer

Ouvrage publié sous la direction de Jérôme Vincent.

Actusf
Les Trois Souhaits
3 rue de la banque 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-36629-111-7 EAN : 9782366291117

Retrouvez nos livres numériques sur
www.editions-actusf.fr/pages/numerique